LE

SECRET DU PRÉCEPTEUR

QUATRIÈME PARTIE (1).

XV.

Je quittai la Champagne vers le milieu d'octobre, après que Sidonie m'eut fait prendre le double engagement de lui écrire une fois chaque semaine et de retourner au premier printemps passer un grand mois à Mon-Désir. J'avais dû lui promettre aussi qu'en débarquant à Paris, toute affaire cessante, ma seule occupation serait de me choisir un logement avec soin et, autant que possible, dans le voisinage d'un jardin public, étant prouvé qu'un homme qui pendant deux ans a respiré beaucoup d'ozone ne saurait s'en priver tout à fait sans tomber malade.

Il m'en coûta peu de me conformer à ses prescriptions. Il me semblait dorénavant qu'être gouverné de près ou de loin par une femme est un élément essentiel du bonheur, et pour confesser mes faiblesses, si j'éprouvai quelque plaisir en revoyant Paris, que je n'avais pas habité depuis longtemps, c'est que Paris est de toutes les capitales de l'Europe celle qui ressemble le plus à une de ces jolies femmes

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1892, du 1er et du 15 janvier 1893.

dont la figure nous séduit moins encore que la douceur de vivre avec elles. Au reste, il ne tenait qu'à moi de me loger à ma guise. M. Brogues s'était montré libéral jusqu'à l'excès, il m'avait forcé la main, et j'arrivais avec douze mille francs dans ma poche. C'en était assez pour pouvoir attendre et pour avoir droit à un peu d'ozone. Je trouvai à un cinquième étage de la rue Médicis un appartement de quatre pièces, où nous étions à l'aise, mes livres et moi. Mes fenêtres et mon balcon donnaient sur le jardin du Luxembourg, que j'ai toujours aimé; mais les imaginations malades ne guérissent pas en un jour, et à de certaines heures, il m'aurait plu davantage si j'avais pu remplacer ses arbres et ses statues par des ceps et des échalas.

Pendant deux mois, je me condamnai à une étroite réclusion et je travaillai avec acharnement. J'avais achevé le premier volume de mon gros livre; il ne me restait plus qu'à le revoir, à le mettre au net, c'est dire qu'il me restait beaucoup à faire. Je travaillais le jour, je travaillais la nuit. Quand je crus pouvoir déclarer, comme l'Éternel, que mon ouvrage était fini et que j'en étais content, je m'échappai de ma prison, je fis sans plaisir de nombreuses visites, pour renouer d'anciennes relations, pour me rappeler au souvenir des gens qui pouvaient m'être utiles. Mes anciens maîtres me reçurent avec plus de politesse que d'empressement. L'Université est une maîtresse jalouse, qui ne pardonne pas les infidélités. J'en avais usé trop cavalièrement avec elle, et elle me fit sentir qu'elle n'aimait pas les précepteurs, que, si ce métier m'agréait, j'étais libre de le faire jusqu'à ma mort. Mais je trouvai ailleurs plus de secours. Un éminent helléniste, M. Linois, membre de l'Académie des inscriptions, m'accueillit paternellement. Depuis longtemps il me voulait du bien. On n'écrit pas une histoire de la philosophie arabe sans s'occuper beaucoup d'Aristote, et M. Linois connaissait son Aristote comme personne. Je l'avais souvent consulté, et son obligeance n'avait jamais été en défaut. Il s'intéressait vivement à mon travail; il aimait, disait-il, les choses bien faites, et il rangeait ma thèse de docteur au nombre des choses très bien faites. Cet helléniste n'était pas seulement un savant distingué, d'une complaisance à toute épreuve; il avait le cœur chaud et les bras longs. Il se remua, il s'intrigua, et un matin, il gravit mes cinq étages pour me dire :

— L'affaire est dans le sac. Vous n'aurez que la peine de porter votre copie à l'Imprimerie nationale, votre livre paraîtra dans les meilleures conditions, et vous deviendrez un grand homme sans débourser un sou.

Ce matin même, j'avais reçu de Mon-Désir deux lièvres et deux faisans dans une bourriche, accompagnée d'un caisson contenant

douze bouteilles de vin de Champagne, non de l'excellent vin que M. Brogues fabriquait pour le commerce, mais de celui qu'il appelait le jus naturel de ses vignes, vrai nectar qu'il réservait pour son usage particulier. J'invitai à dîner cinq ou six de mes anciens camarades d'école, et nous pendîmes la crémaillère. Ils étaient tous casés, ils semblaient satisfaits de leur sort et de leurs perspectives d'avenir; ils ne laissèrent pas de trouver ce soir-là que le métier de précepteur de jeunes filles, dont ils n'avaient jamais ouï parler jusqu'alors, avait du bon. Ils firent fête à l'incomparable vin du propriétaire, et quand nous nous séparâmes, l'aube blanchissait déjà la façade du palais du Luxembourg. Deux heures auparavant, il avait été décidé que tout être pensant avait un secret, que chacun de nous dirait le sien, et chacun raconta une histoire plus ou moins édifiante. Quand vint mon tour, je déclarai que je n'avais jamais eu, que je n'aurais jamais de secret, que j'étais né pour garder à titre de dépôt celui des autres. On eut beau me presser de questions, me larder d'épigrammes, me mettre à la torture, on ne put m'arracher un mot. Je n'ai pas le vin bavard.

Monique ne m'avait pas écrit une seule fois, Sidonie au contraire m'écrivait chaque semaine à jour fixe; les besoins de l'esprit sont permanens, la vie du cœur est un va-et-vient perpétuel. Les lettres de la jeune souveraine de Mon-Désir étaient fort affectueuses et souvent fort intéressantes, mais je les trouvais parfois un peu longues. Il y avait toujours quelque question d'histoire littéraire, d'économie domestique, ou de morale transcendante qui lui paraissait l'affaire la plus essentielle du monde; elle en discourait copieusement, et je devais répondre point par point. En revanche, elle s'étendait peu sur d'autres sujets dont j'étais plus curieux, et quand elle m'avait dit: « Niquette se porte bien et vous envoie ses meilleures amitiés, » c'était tout.

— Et cette Niquette, demandera-t-on, y pensiez-vous souvent? J'y pensais continuellement; quelles que fussent mes occupations, elle se jetait à la traverse. Toutefois il me semblait à de certains momens que son obsédante image commençait à s'effacer, qu'il y avait un immense espace entre nous; cette petite fille, devenue la femme de M. Monfrin, ne m'apparaissait plus que dans un lointain obscur, toute petite et un peu vague, et je me flattais d'être en voie de guérison. Mais à d'autres heures, elle était tout près de moi, elle me regardait les yeux dans les yeux, je sentais son souffle effleurer mon front penché sur un livre, et elle me disait: « Quand on m'aime, c'est pour toujours. »

— Et les chères, les précieuses reliques que vous aviez rapportées d'une chambre en désordre, qu'en faisiez-vous? — Un jour

que M. Linois était venu me voir, ayant fouillé vainement dans mes paperasses pour y retrouver une note que je désirais lui montrer, je me souvins qu'elle était restée dans une de mes malles. Je passai dans une petite pièce de décharge, où il me suivit. Tout en causant avec lui, agenouillé devant ma malle, j'en soulevai le couvercle, et le premier objet qui s'offrit à sa vue comme à la mienne fut une petite mule, bordée de duvet de cygne, que je croyais à tort avoir enfouie sous un tas de papiers et de chiffons. Les hellénistes sont de tous les savans ceux qui aiment le plus à rire.

— Elle est miraculeusement petite, me dit-il d'un ton gouailleur. C'est vraiment la pantoufle de Cendrillon.

Je me sentais rougir jusqu'au blanc des yeux; je lui expliquai, en baissant la tête, qu'un jour, en voyage, il y avait cinq ou six ans de cela, j'avais ramassé cette chaussure microscopique dans une chambre d'hôtel où quelque charmante inconnue l'avait sans doute oubliée, et que je la conservais comme une curiosité. Il aurait dû m'en croire, mais non-seulement les hellénistes sont malins, ils croient difficilement.

— Vous allez faire le tour de Paris, reprit-il, cette pantoufle à la main, jusqu'à ce que vous ayez retrouvé le pied mignon, capable de la chausser.

— Qu'Avicenne et Averroès, lui repartis-je, soient servis les premiers! J'attends pour me mettre à la poursuite de mon inconnue que mon gros livre ait paru.

— A la bonne heure! s'écria-t-il. Je constate avec plaisir que les philosophes ne sont jamais qu'à demi fous.

Peut-être avait-il raison. Hélas! c'est assez d'une demi-folie pour faire le malheur d'un philosophe.

Le 1er avril 1889, Sidonie m'écrivit pour me rappeler ma promesse et m'annoncer que j'étais attendu à Mon-Désir, que ma chambre était prête. Je m'empressai de la remercier et de lui exprimer mon chagrin de ne pouvoir me rendre à sa gracieuse invitation. J'alléguai des affaires pressantes qui me retenaient à Paris, mon livre dont l'impression était commencée, et toutes les raisons que peut donner un homme qui les dit toutes, hormis la vraie. Dans le fait, je n'avais pour le moment d'autre occupation que de corriger mes épreuves, et rien ne m'empêchait de les corriger en Champagne.

Trois jours plus tard, je reçus un billet qui n'était pas de la même main, et qui disait ceci :

« Qu'est-ce donc qu'un bon chien qui ne vient pas quand on l'appelle? Vous êtes la seule personne à qui je peux tout dire, et j'ai des confidences à vous faire. J'entends vous montrer mon

aimable intérieur et vous expliquer que mes ennuis domestiques ne dépassent pas ce que ma philosophie naturelle peut supporter, et vous savez que je n'en aurai jamais d'autre, la vôtre n'étant pas à l'usage de mon faible cerveau. Sidonie prie et demande ; si forte qu'elle soit en matière de méthodes, ce n'est pas la bonne. Moi, je veux et je commande. Arrivez bien vite ; j'ai besoin de vous voir et de me disputer avec vous. »

Je passai toute une après-midi à arpenter le jardin du Luxembourg et l'avenue de l'Observatoire, allant et revenant cent fois de la statue de Clémence Isaure à la fontaine de Carpeaux, et plus le bon chien réfléchissait, plus il se confirmait dans la résolution de rester où il était. Je commençais à me rétablir, à guérir ; les convalescens doivent se garder des rechutes, qui souvent sont mortelles. J'écrivis le soir à Monique, et je lui signifiai dans un style net et incisif que j'étais dans l'impossibilité absolue de quitter Paris. Je sortis pour porter ma lettre à la boîte ; au moment de l'y mettre, je la remis dans ma poche, et le lendemain matin, j'étais en route pour Épernay. De station en station, je chantais la palinodie. Je me disais qu'il faut être bien lâche pour fuir les vains périls, pour se forger des craintes imaginaires, que sûrement Monique avait beaucoup changé depuis son mariage, qu'elle n'était plus telle que je l'avais laissée, telle que je la voyais, que le fantôme adoré s'était évanoui, que je serais tout surpris en me retrouvant auprès d'elle d'avoir été fou ou à demi fou, que mon amour se convertirait en une tranquille amitié, que je reviendrais de là-bas sain et gaillard. Quand on veut savoir les vraies raisons qui font agir un homme, il faut les chercher très près de la nature. La vérité est que j'avais besoin de revoir son visage, d'entendre de nouveau le son de sa voix, comme un homme qui a faim a besoin de manger, comme celui qui a soif a besoin de boire... J'avais donc oublié le vieux poète qui mourait de soif auprès d'une fontaine !

J'avais envoyé une dépêche ; je trouvai à la gare d'Épernay Sidonie et le même break qui jadis nous avait transportés à Bussigny.

— Je suis un peu jalouse, me dit-elle ; Niquette a décidément plus d'empire sur vous que moi.

— Vous vous trompez ! Je n'attendais pour partir qu'une seconde lettre, et si vous étiez revenue à la charge, vous auriez, comme elle, fait violence à ma sagesse.

— Quoi qu'il en soit, nous vous tenons, nous ne vous lâcherons pas de si tôt. Mais je vous préviens qu'aujourd'hui je vous garde tout entier pour moi ; vous ne verrez ma sœur que demain.

Contrairement à ses habitudes, M. Brogues était resté le matin à Mon-Désir pour me recevoir. Je ne lui avais jamais trouvé le teint

si frais, si reposé. Il n'avait plus personne à surveiller; sa femme, en l'abandonnant, l'avait délivré de soucis, de soins, d'inquiétudes continuelles et d'un rongement d'esprit, qui à la longue, comme il le disait, aurait fini peut-être par altérer sa santé. Quoiqu'il vînt d'entrer dans sa soixante-troisième année, il me parut rajeuni. Il me vanta lui-même les agrémens de sa nouvelle situation et les rares qualités de sa fille. Il me dit qu'elle était une incomparable maîtresse de maison, qu'elle avait la main à la fois ferme et douce, qu'elle pensait à tout et trouvait du temps pour tout, qu'il s'était déchargé sur elle de toute sa comptabilité de ménage, que depuis « son heureux accident, » comme il l'appelait, il était servi au doigt et à l'œil, qu'il n'avait plus besoin de gronder, et il en prit occasion pour se féliciter de la salutaire influence qu'un précepteur d'élite avait exercée sur ses filles. Je lui répondis qu'il me faisait trop d'honneur.

— Permettez, me dit-il, vous avez réussi à régler, à affermir, à perfectionner ces raisons de femmes, et c'est la raison des femmes qui fait le bonheur des familles, et voilà pourquoi à Beauregard comme à Mon-Désir tout marche à merveille.

Quand il nous eut quittés après le déjeuner pour aller à ses affaires, Sidonie me demanda si je la trouvais changée.

— Que vous dirai-je? lui repartis-je. Je crois découvrir en vous une nuance de majesté de plus. On reconnaît tout de suite, en vous voyant, une personne appelée à conduire un gros ménage et constituée en dignité.

Mon compliment lui fut agréable, il ne lui déplaisait point d'être majestueuse.

— Je crois qu'en effet, me dit-elle, je m'acquitte avec quelque succès de mes nouvelles fonctions, et je crois aussi que ce genre d'activité me convient tout à fait, que c'est une hygiène dont je me trouve bien. J'avais un goût trop prononcé pour les théories et trop de mépris pour certains détails; j'ai été obligée malgré moi de devenir très pratique. Notre premier devoir est de réagir contre nous-mêmes. Il faut tour à tour satisfaire ses goûts et les combattre. Quand j'ai réagi, je me sens mieux portante et plus heureuse.

Elle s'étendit sur ce sujet, sans s'apercevoir que, tout en médisant des théories, elle se donnait le plaisir d'en faire une, et qu'au surplus, elle ne se mortifiait point en administrant son petit royaume, qu'elle avait l'instinct, le génie du commandement, et que, si sa maison était bien tenue, c'est qu'on fait bien ce qu'on fait avec joie. Mais il lui plaisait de croire que ses nouvelles vertus lui coûtaient beaucoup, et je la laissai dire. Qu'elle eût

tort ou raison, elle était toujours sincère, et ses dissertations ne m'ennuyaient point; la sincérité n'ennuie jamais.

Je réussis pourtant à l'interrompre et à lui demander des nouvelles du jeune ménage.

— Voilà six mois qu'ils sont mariés, lui dis-je. S'entendent-ils? Votre père m'assure que tout marche à merveille.

— Il aime à le croire, me répondit-elle en secouant la tête, et je me garde bien de le détromper; ce n'est pas à dire que les choses aillent mal, mais elles pourraient aller mieux. C'est la faute de Niquette. Mon beau-frère est un homme excellent, distingué, un homme de forte vie intérieure.

C'était une de ses expressions favorites, et elle n'estimait que les gens qui ont une « forte vie intérieure. »

— Quand on le pratique, qu'on l'approfondit un peu, continua-t-elle, on découvre qu'il sait beaucoup de choses. Tous les dimanches nous herborisons ensemble, ce savant botaniste et moi, et vous ne sauriez croire quel plaisir j'y prends. Je conviens qu'il a l'humeur grave, qu'il est peu démonstratif. Je suis persuadée que dans le fond il adore ma sœur; mais elle trouve sans doute qu'il ne le dit pas assez ou qu'il le dit mal. Elle lui reproche sa froideur et de ne savoir ni se fâcher ni rire.

— Elle s'y prend mal pour le faire rire, lui dis-je. Reprocher à un homme qu'il ne rit pas est un moyen sûr de le rendre maussade.

— Il ne l'est jamais, et il ne tiendrait qu'à elle d'être dès aujourd'hui parfaitement heureuse. Mais elle a toujours été plus disposée à désirer ce qu'elle n'a pas qu'à sentir le prix de ce qu'elle a. Le mariage ne l'a pas mûrie aussi vite que je l'espérais, la métamorphose est lente à se faire. N'est-il pas souverainement déraisonnable de vouloir cueillir des oranges sur un pommier?

Il lui paraissait tout naturel que les autres se contentassent d'un bonheur au rabais, elle était plus exigeante pour son propre compte, et je me disais que, si elle-même ne se mariait pas, c'est que non-seulement elle dédaignait les pommiers, mais qu'elle n'avait pas encore trouvé d'oranger dont les fruits lui semblassent dignes d'être offerts à une sultane. Je gardai ma réflexion pour moi, et je lui demandai comment vivaient ensemble la belle-mère et la bru.

— Couci-couci, et c'est en cela surtout que Niquette se montre déraisonnable. Assurément cette Anglaise n'est pas toujours commode; elle a de la raideur, de l'orgueil, beaucoup de préjugés; mais après tout on peut s'entendre avec elle, et dès les premiers jours ma sœur n'a rien fait pour se concilier ses bonnes

grâces. A bon chat bon rat, telle a été sa devise, et le rat et le chat disputent trop souvent sur des misères, sur la pointe d'une aiguille. Ce qui prouve que Mme Isabelle se laisse facilement apprivoiser, pourvu qu'on lui témoigne quelques égards, c'est qu'elle m'a prise en affection, qu'elle est pleine d'attentions pour moi et m'attire sans cesse auprès d'elle.

— Cela ne m'étonne pas, lui repartis-je; vous n'avez pas à régler avec elle des questions de partage et des conflits d'autorité, tandis qu'elle en veut peut-être à sa bru de lui avoir pris son fils.

— Et pourtant, répliqua-t-elle, il a montré dans cette affaire autant de bon sens que de cœur. Il avait fait à sa mère la concession de ne pas s'éloigner d'elle après son mariage; mais il a désiré et obtenu que les deux ménages fussent distincts. Le château est grand, comme vous savez; Mme Isabelle continue d'habiter l'aile droite, les nouveaux mariés se sont installés dans l'aile gauche, et de part et d'autre, on a son salon, sa salle à manger; tout au plus s'invite-t-on quelquefois à dîner. Le parc seul est commun. Je vous répète que Louis est admirable. En revenant de sa fabrique, il appartient tout entier à sa femme, et chaque soir, à dix heures, il va faire une visite à sa mère, qui se couche tard. De quoi pourraient-elles se plaindre l'une et l'autre, si elles étaient raisonnables?.. N'allez pas prendre cette affaire au tragique, ajouta-t-elle. Je suis intimement convaincue que tout finira par s'arranger, que le jour de la raison viendra, que Niquette apprendra à se défier de ses premières impressions, de son premier mouvement, à réagir contre elle-même. Réagir, réagir! tout est là... Mais nous perdons notre temps. J'ai beaucoup de choses à vous montrer. Si vous croyez retrouver Mon-Désir tel que vous l'aviez laissé, vous vous trompez bien; j'y ai fait quelques changemens et vous m'en direz votre avis.

J'admirai les miracles qu'opère le sentiment de la propriété. Depuis qu'elle était devenue la maîtresse de Mon-Désir, elle s'intéressait passionnément à une foule de détails qui jadis la laissaient fort indifférente. Elle me promena dans tout le parc; elle avait rectifié des allées et fait abattre des arbres, éclaircir des taillis pour ménager des échappées de vue. Elle avait agrandi le jardin et en avait modifié la distribution. Elle me fit visiter toute la maison, de la cave au grenier et des cuisines jusqu'aux chambres des domestiques. Elle entendait que dans son royaume tout portât sa marque, et partout elle avait trouvé quelque chose à faire, en s'inspirant de ses idées particulières sur l'hygiène et le confort. Enfin, elle me mena voir un poulailler tout neuf, qui dans son genre, pour employer son expression, était « le dernier mot du

progrès. » Elle avait eu à ce sujet une longue correspondance avec un agronome de l'Institut.

— C'est ma plus grosse dépense, me dit-elle, mais mon père l'a approuvée. Ce poulailler m'a coûté deux mille francs environ. Aussi, vous le voyez, c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau, de plus moderne.

— Tranchons le mot, lui dis-je en riant, c'est un poulailler méthodique et vraiment scientifique. Vos œufs en sont-ils meilleurs?

— Moquez-vous! Mes œufs sont exquis et mes poules pondent plus souvent. Quoi qu'en puisse dire Niquette, les poules elles-mêmes sentent le prix de la méthode.

Si elle ne m'ennuyait jamais, elle me fatiguait quelquefois. Après la longue promenade qu'elle m'avait fait faire, après les longues explications qu'elle m'avait données, après quatre heures de causerie ininterrompue, je sentais le besoin de prendre un peu de repos. Mais la fatigue est une sensation qu'elle n'avait jamais éprouvée et qu'elle ne comprenait pas chez les autres. Au moment où je me disposais à la quitter pour me retirer quelques instans dans ma chambre :

— Nous avons encore deux heures à nous avant le dîner, me dit-elle. Laissez-moi le temps d'écrire mon menu ; je reviens dans trois minutes, et nous lirons ensemble de l'arabe. Ce sera délicieux.

Je me résignai. Pendant deux heures, nous lûmes et commentâmes le Coran, et comme elle s'y attendait, je m'étonnai de ses progrès.

Cette infatigable égotiste n'était pas une égoïste. Certaine du plaisir que j'aurais à revoir l'abbé Verlet, elle lui avait dépêché un exprès pour l'informer de mon arrivée et l'inviter à dîner. Il ne se fit pas prier pour venir. Entre la poire et le fromage, M. Brogues, qui, tout en faisant grand cas de lui, s'amusait à le taquiner, lui exposa une fois de plus sa théorie sur l'éducation des femmes et sur la nécessité de fortifier leur raison.

— Eh! oui, dit l'abbé, c'est une bien belle chose que la raison; encore faut-il savoir la manière de s'en servir, et je connais des gens qui ne s'en servent que pour déraisonner. Croyez-moi, c'est une pauvre espèce que le genre humain. Les vieilles croyances ne sont à vos yeux que des superstitions. Soit! mais, de grâce, laissez à mes paroissiennes leur bourrelet et leurs lisières. Par quoi les remplaceraient-elles?

— Par des principes, lui répondit Sidonie avec un sourire olympien, par des connaissances...

— Ah! mademoiselle, interrompit-il, elles ne sont que trop disposées à en faire de mauvaises.

— Plus les femmes croîtront en sagesse, poursuivit-elle sans s'émouvoir de sa plaisanterie, plus elles se respecteront elles-mêmes, et le respect de soi-même est toute la morale.

— Bravo, ma chère! s'écria M. Brogues. Qu'avez-vous à répondre, monsieur le curé? Elle vous a interloqué.

— J'en conviens, fit-il, mais ce n'est pas son argument qui m'interloque, c'est son sourire et ses cheveux blonds. L'exposition du centenaire s'ouvrira dans quelques jours; ce sera, dit-on, la plus universelle qu'on ait jamais vue. Il n'y aura pas d'industrie humaine qui n'y soit représentée, et je ne serais pas surpris qu'on y trouvât quelque part une armoire vitrée où sera exposée dans tous ses atours la jeune fille moderne. Si c'était vous, mademoiselle Sidonie, qu'on enfermât dans cette vitrine, les adversaires les plus encroûtés de l'éducation rationaliste vous rendraient les armes comme moi... Mais consentirez-vous à vous laisser exposer?

— Je ne sais pas encore si c'est compatible avec le respect que j'ai pour moi-même, répliqua-t-elle gaîment.

En sortant de table, l'abbé prit sa revanche. M. Brogues se fit fort de le battre aux échecs, et l'imprudent fut mat en moins d'un quart d'heure.

— Ces hommes d'église! grommela-t-il en culbutant l'échiquier. Qui s'y frotte s'y pique.

— Et c'est d'autant plus grave, lui dit l'abbé, que, s'il en faut croire un homme d'État, nous ne sommes pas des abeilles, mais des guêpes.

Il se retira de bonne heure. On voulait le ramener en voiture, il s'y refusa, et je le reconduisis à pied jusqu'aux premières maisons de son village. J'espérais le faire causer et apprendre de lui où était Mme Brogues, si on avait de ses nouvelles. Mais j'hésitais à l'interroger; je craignais que l'abeille ou la guêpe ne me piquât. Par bonheur, il me prévint et me dit:

— Ce père et sa fille ont l'air de s'entendre à merveille. Cette malheureuse en s'en allant a fait deux heureux.

— Je vous prie de remarquer, lui dis-je, que c'est vous qui me parlez d'elle.

— Eh! pourquoi n'en parlerais-je pas? me répondit-il d'un ton vif et un peu rude. Croyez-vous par hasard qu'il m'en coûte de vous parler de cette pécheresse? Vous figurez-vous qu'il soit au pouvoir d'une hystérique de déshonorer la religion? Eh! mon Dieu, oui, comme il y a de faux sages, il y a de fausses dévotes, et on l'a dit avant moi, certaines femmes deviennent superstitieuses sans devenir pénitentes, elles remplacent les abus du monde par les abus de la dévotion et d'une piété toute sensuelle, et tôt ou tard elles retournent à leur vomissement.

— Ne vous fâchez pas, mon cher abbé. Vous savez que je suis le plus tolérant des philosophes, qu'autant qu'il est possible, je comprends tout et ne méprise rien... Mais sait-on où elle s'est enfuie?

— A Paris, à Pékin, où il vous plaira; on n'en sait rien. Son escapade, comme vous le pensez bien, a été longtemps l'unique entretien d'Épernay et des environs. On s'interrogeait, on glosait, on s'épuisait en conjectures, en commentaires. Les uns, adoptant la version du mari, la croyaient au couvent; les autres affirmaient qu'elle s'était sauvée avec quelqu'un. Mais qui était ce quelqu'un? A force de chercher et de ne pas trouver, on a fini, le ciel soit loué! par parler d'autre chose.

— Et vous-même, peut-on savoir votre opinion sur ce cas embrouillé?

— Que vous importe mon opinion? J'ai des raisons de croire...

Il s'interrompit tout à coup, et après un silence:

— Parlons plutôt de vous. Êtes-vous guéri?

— Ah! vous êtes cruel. A quoi bon me rappeler qu'un jour je fus malade? On a dit que la piqûre n'est pas dans l'épine; la séduction des femmes n'est pas dans leurs yeux, mais dans les nôtres. Dès demain, à la clarté du soleil, vous examinerez les miens et vous les trouverez sains comme une roche. Vous aurez beau regarder jusqu'au fond, je vous défie d'y découvrir rien de suspect.

— L'autre jour, en traversant une rue d'Épernay, me répondit-il, je l'ai rencontrée et saluée. Il m'a paru qu'elle avait changé, mais je ne crois pas que ce soit à son désavantage. Vous êtes un imprudent.

XVI.

Voulant avoir son tour, Monique avait exigé que son chien passât auprès d'elle tout l'après-midi et la soirée du lendemain. J'arrivai à Beauregard un peu avant l'heure convenue; je la trouvai assise devant une grande armoire, où elle s'amusait à peindre des fleurs et des bêtes. En m'apercevant, elle devint toute rouge de plaisir; j'en fus d'autant plus touché qu'elle rougissait rarement. Son visage était légèrement engraissé, et ses joues ayant pris un peu plus de rondeur, ses yeux paraissaient encore plus longs et plus étroits; à cela près, c'était bien elle. L'abbé avait eu raison de me traiter d'imprudent; nous n'étions pas ensemble depuis deux minutes que je retombai en servitude et me repentis d'être venu. Mais je suis certain que ni mon attitude, ni mes gestes, ni ma voix, ni mes yeux ne révélèrent mon émotion. Un rôle longtemps joué

devient une seconde nature. J'avais été deux ans son précepteur, mon âme rentra sur-le-champ dans ses vieux plis, et je repris sans effort ce ton familier, à la fois autoritaire et un peu grondeur que j'avais jadis avec elle.

— Eh bien, lui dis-je, si j'en crois votre lettre, il y a dans cette maison quelque chose qui cloche, et j'arrive en rebouteur.

— Vous êtes le plus savant des chirurgiens, me répondit-elle, mais vous remettez mieux les fractures que les entorses, et jusqu'ici mes maux ne sont pas dignes d'être soignés par vous.

J'espérais qu'elle allait me faire ses confidences, elle me les fit attendre. Elle me raconta tout au long son voyage de noces, Florence, Venise et Parme, le Titien et Corrège, après quoi je dus à mon tour lui décrire par le menu mon appartement de la rue de Médicis, la renseigner sur mes occupations, sur mes plaisirs, sur les gens que je voyais. Elle me demanda où en était mon gros livre et quelles chances j'avais d'obtenir bientôt une place à mon goût. Elle poussa l'obligeance jusqu'à m'offrir de corriger pour moi mes épreuves pendant mon séjour en Champagne.

— Vous en seriez incapable, lui dis-je; elles sont pleines de citations arabes, et vous n'avez jamais voulu apprendre cette belle langue.

— On ne peut tout apprendre, répliqua-t-elle; pour le moment, j'apprends la patience... Mais si vous le voulez, nous descendrons au jardin; on y est mieux pour causer.

Ce jardin me parut majestueux, mais peu gai. Les allées étaient ratissées avec un soin superstitieux; le gazon des pelouses était tondu de près et scrupuleusement gardé contre tout mélange impur; impossible d'y découvrir une petite fleur blanche ou jaune, et j'aime assez les gazons qui ne sont pas trop propres. Je ne sais s'il y avait du parti-pris dans mon impression, les arbres, les massifs, les bosquets me semblaient aussi raides qu'une vieille Anglaise. Les plates-bandes étaient bien entretenues et richement garnies; mais j'y cherchai des rosiers sans en trouver.

— Et quand la saison des roses sera venue, me dit Monique, j'en serai réduite à en acheter. Que voulez-vous? quoiqu'elle ne manque pas d'esprit, elle n'aime que les fleurs bêtes, les tulipes, les géraniums, surtout les dahlias.

Dans sa bouche, le pronom *elle* tout court et sans plus d'explication voulait dire: ma belle-mère.

— Elle est elle-même un beau dahlia, poursuivit cette bru irrévérente, mais un dahlia miraculeux, comme il n'y en a point, un dahlia à épines et qui, insensible aux gelées, fleurit pendant tout l'hiver.

— Et au demeurant, vous entendez-vous?

— A merveille ; nous nous adorons. Un jour sur deux et toujours à la même heure, elle vient me faire une petite visite, et je la lui rends le lendemain. Nous nous disons, dans ces courtes entrevues, toute sorte de choses agréables. Elle emploie la matinée à préparer des épigrammes, de petits traits piquans, et elle me décoche ses dards l'un après l'autre ; je les ramasse, je les lui renvoie, et elle les reçoit de la meilleure grâce du monde, car elle aime à fâcher les autres et elle-même ne se fâche jamais.

Je lui demandai d'un ton préceptoral si, dès le début, elle s'était toujours montrée pacifique et conciliante, si elle ne prenait pas quelquefois l'offensive, et j'alléguai le témoignage de Sidonie qui affirmait que, dans le fond, Mme Isabelle était plus maniable qu'on ne le pensait.

— Ma sœur est un grand génie, me répliqua-t-elle ; mais les femmes qui savent ce qui se passe au ciel ne voient pas dans la conduite de la vie plus loin que le bout de leur nez. On lui fait beaucoup d'avances, de caresses, et elle prend ces flagorneries pour de bon argent. Elle ne se doute pas qu'on la choie, qu'on la flatte, à la seule fin de me mortifier. Croyez-moi, je ne suis pas jalouse ; je me contente de noter les intentions... Quand elle embrasse Sidonie, cela veut dire : — « Il y a dans ce monde deux sœurs qui se ressemblent bien peu. L'une est blonde, et je la trouve délicieusement jolie ; l'autre est brune, et si elle n'est pas laide à faire peur, il ne s'en faut guère. La blonde m'enchante par sa sagesse, la brune me désole par ses déraisons, et par un cruel arrêt de la Providence, celle qui me plaît n'est pas celle que mon fils a épousée... » Mais, tenez, la voici ; c'est le jour de sa visite ; il faut que vous l'avaliez, mon bon chien.

En effet, Mme Isabelle traversait en ce moment la terrasse, ombrageant d'un parasol rouge sa tête nue, le menton relevé, droite comme un if, portant beau. Elle ne nous avait pas aperçus ; nous la rejoignîmes comme elle se disposait à entrer au salon.

— Ah ! vous n'êtes pas seule, ma chère ? Est-ce que je vous dérange ?

— Vous ne me dérangez jamais, madame, et, d'ailleurs, M. Tristan n'est pas un inconnu pour vous.

Elle me jeta un regard qui n'avait rien d'obligeant.

— Eh ! oui, je me remets très bien M. Tristan. Nous avons eu ensemble, il y a quelques mois de cela, une petite causerie dont j'ai gardé le plus charmant souvenir.

Elle entra, et avant de s'asseoir :

— Oh ! comme il sent l'huile ici !

— J'étais occupée à peindre cette armoire, et, jusqu'à ce jour, on n'a pas encore trouvé le secret de peindre à l'huile sans huile.

A ces mots, Monique ouvrit toutes grandes toutes les fenêtres du salon et présenta à sa belle-mère un flacon de sels.

— Aimez-vous les armoires peintes, monsieur Tristan? me demanda Mme Isabelle.

— Oui, madame, quand elles sont bien peintes.

— Je ne croyais pas que les armoires fussent destinées à cela.

A peine se fut-elle assise, elle tira de sa poche une lettre décachetée, qu'elle tendit à sa bru en lui disant :

— Il m'est arrivé tout à l'heure une désagréable aventure. Le facteur m'a remis cette lettre par inadvertance, et j'ai eu la sottise de l'ouvrir. J'ai cru qu'elle m'était adressée, je m'appelle comme vous Mme Monfrin.

— Avec cette différence que je m'appelle aussi Monique, et qu'il y a sur l'adresse de cette lettre, avant mon nouveau nom, un petit M majuscule assez distinctement écrit.

— Pardonnez-moi mon étourderie, ma chère; je suis quelquefois très étourdie. Je n'ai pas vu ce petit M, j'ai rompu machinalement le cachet, et machinalement aussi j'ai lu les premières lignes, et je regrette de tout mon cœur de les avoir lues, car elles m'ont paru fort inconvenantes, je vous le dis avec une franchise tout anglaise... Monsieur Tristan, je vous prends pour juge. Est-il convenable qu'un monsieur qui écrit à ma bru commence sa lettre par ces mots : « Mon cher petit mouton. »

— Mais je ne vois là rien d'offensant, lui dit Monique. C'est une façon de me rappeler que je suis une douce petite créature, et je suis bien aise qu'on rende justice à mes bonnes qualités... Continuez, madame; dites-nous ce qui vient après.

— Ce monsieur, paraît-il, avait passé l'hiver dans le Midi; à son retour, il a trouvé chez son concierge un billet de faire part lui annonçant que M. Louis Monfrin avait épousé Mlle Monique Brogues. Cette nouvelle lui a causé une vive émotion, et il s'écrie : — « Il est donc marié, mon petit mouton! » — Je vous assure, monsieur Tristan, que je ne le lui fais pas dire... — « Il est donc marié, mon petit mouton! Qui diable a bien pu l'épouser? » — Et il ajoute : — « Si ce courageux Champenois aime la peinture, je lui ferai grâce; mais s'il empêche mon mouton de peindre, ce vilain homme aura affaire à moi. » — Là, je vous le demande, monsieur Tristan, est-il permis de parler sur ce ton à une femme qui est devenue ma bru?

— Achevez donc, madame; récitez-nous la lettre, cela me dispensera de la lire.

— Je m'étais aperçue de ma méprise, et je ne suis pas allée plus loin.

— A vrai dire, il me semble que, dès les premiers mots, vous auriez pu vous douter...

— Vous avez raison. C'était assez du petit mouton pour m'avertir de mon erreur et me convaincre que cette épître ne m'était point adressée. J'ai passé la cinquantaine et je ne me souviens pas qu'une seule fois dans ma vie on ait pris de semblables libertés avec moi, et je n'aurais pas souffert non plus qu'un étranger qualifiât mon mari de vilain homme... Je vous prie, monsieur Tristan, vous avez travaillé consciencieusement à l'éducation de cette jeune femme, et sans doute elle vous écrit quelquefois pour vous demander des conseils. Quand vous lui répondez, quel nom d'animal lui donnez-vous?

— Il ne m'écrit jamais, dit Monique, et jamais il ne me donne de conseils. Il me trouve parfaite.

— Et l'autre, ma chère, le malappris, l'impertinent, qui s'étonne qu'il se soit trouvé un Champenois assez courageux pour vous épouser, puis-je savoir comment il se nomme?

— Soyez sûre que c'est un artiste, lui dis-je, et il faut pardonner beaucoup de choses aux artistes.

— C'est ainsi qu'on en use dans ce beau pays de France. Hélas! j'ai l'esprit si étroit! Quoi qu'on puisse me dire, je croirai jusqu'à ma mort que les artistes eux-mêmes, eussent-ils du génie, doivent respecter les convenances.

— Si vous connaissiez le mien, celui qui m'écrit, vous auriez peine à lui tenir rigueur. Il est si jeune! Et puis, il est joli, joli! C'est un petit blond aux grands yeux pensifs, couleur de pervenche.

Le visage de Mme Isabelle exprimait une si vive indignation que je craignis un instant que la chaudière n'éclatât.

— Elle se moque de vous et de moi, m'empressai-je de lui dire. Je crois le connaître, cet impertinent. Il a eu l'honneur de nous enseigner la peinture, nous avons fréquenté longtemps son atelier. Il y a deux ans, il est venu nous voir à Mon-Désir. C'est un petit homme voûté, au teint de brique, et je puis vous assurer qu'il a plus de soixante-dix ans.

Mme Isabelle ne roulait plus des yeux terribles; elle avait l'air penaud. Elle eût donné beaucoup pour que le malappris eût vingt-cinq ans.

— C'est égal, reprit-elle. Vieux ou jeune, il a des façons de parler très malséantes. En conscience, ma chère, pensez-vous que jamais quelqu'un, écrivant à votre sœur, se soit permis de l'appeler son cher petit mouton?

— Je ne saurais vous répondre, ne m'étant jamais permis de lire machinalement les lettres qu'on lui adressait.

Cette riposte déconcerta Mme Isabelle, qui se mordit les lèvres. Elle n'était pas femme à se résigner à ses défaites, elle s'en dédom-

mageait avec usure; mais conservant toujours son sang-froid, elle ne se pressait point, elle savait attendre les occasions. Elle suspendit les hostilités, fit trêve aux épigrammes, radoucit sa voix, prit un air bénin, raconta avec enjouement je ne sais quelle mésaventure comique récemment survenue, qui défrayait depuis deux jours les conversations des oisifs d'Épernay. Monique restait sous les armes, et prévoyant de nouvelles attaques, se tenait prête à la parade. Mme Isabelle se leva pour partir; mais avant d'ouvrir la porte, elle s'approcha de l'armoire peinte, l'examina, et du ton le plus gracieux :

— Bien que je m'y connaisse peu et que mes complimens soient sans valeur, je ne crains pas de me tromper en trouvant ces fleurs charmantes. Mais pourquoi ne peignez-vous plus que des fleurs? Sidonie m'assure que vous avez un grand talent pour le portrait.

— Elle me flatte.

— Ah! permettez, elle m'a dit qu'un matin vous aviez fait le vôtre, et que, selon vous, c'est votre chef-d'œuvre, mais que vous n'avez jamais voulu le montrer à personne.

A ces mots, une rougeur de honte me monta au visage, et je craignis que ces deux femmes ne lussent mon crime dans mes yeux. Heureusement, Monique ne me regardait pas, Mme Isabelle fut la seule à s'apercevoir de mon trouble et elle en tira de fausses conclusions.

— Je suis sûr, monsieur Tristan, que vous l'avez vu, ce fameux portrait.

Je payai d'audace, et tout en pensant au tiroir de commode où je l'avais enfermé sous clé, je lui affirmai que je ne le connaissais que de réputation.

— Les vieilles femmes sont curieuses. Ma chère, ne me ferez-vous pas le plaisir de me le montrer?

— Impossible, hélas! Je l'avais si bien caché qu'en revenant de mon voyage de noces, je n'ai pas réussi à le retrouver, et j'en suis fort marrie, car j'y tenais beaucoup.

— Et pourquoi l'aviez-vous caché? Serait-il vrai, comme vous l'avez dit à votre sœur, que c'est un de ces portraits qu'on garde pour soi et qui ne sont pas montrables?

— C'est une peinture inconvenante au dernier chef, lui repartit Monique en la narguant. Si je la retrouve et que je consente à vous la faire voir, elle ajoutera sûrement à la mauvaise opinion que vous avez de moi.

— Mais non, mais non, répondit Mme Isabelle, en traversant le vestibule, je n'ai pas mauvaise opinion de vous. A la vérité, je ne dirai pas, comme M. Tristan, que je vous trouve parfaite; vous avez vos petits défauts, et je vous le donne quelquefois à entendre.

Si l'on est indulgent pour les artistes, il faut l'être aussi pour les vieilles femmes. Elles ne sont pas seulement curieuses, elles sont prêcheuses.

Elle se retourna pour tendre la main à sa bru ; et sa bru lui donna la sienne et lui dit :

— Avouez, madame, que tout en me chapitrant, en me catéchisant, vous seriez heureuse de me voir faire une sottise.

— Vous vous trompez, ma chère, répliqua-t-elle d'un ton plus belliqueux. Je n'aime que les petites, les très petites sottises, ce sont les seules qui m'amusent. Mais je me suis laissé dire que quand les petits moutons se mêlent d'en faire, elles sont grosses comme des montagnes.

Elle avait eu le dernier mot et partit enchantée. Dès qu'elle fut hors de vue, Monique pirouetta deux fois sur elle-même, en faisant bouffer ses jupes. Puis éclatant de rire :

— Vous avez pu juger de la pièce sur l'échantillon, me dit-elle. Mais si ces escarmouches ne sont pas le prélude d'une grande bataille, j'en prends mon parti ; il est bon de faire de temps à autre un peu d'escrime pour s'entretenir la main.

Une heure plus tard, M. Monfrin revenait de sa fabrique. Il apparut dans cette tenue irréprochable qui lui était ordinaire et le faisait ressembler, avait dit jadis Monique, « à un couteau tout neuf, sortant pour la première fois de sa gaine et qui n'a encore rien coupé. » Il fut charmé de me voir ; il ne le dit pas, mais ses yeux gris devinrent presque noirs, et il passa fréquemment ses deux mains sur sa longue barbe châtain clair. C'est ainsi que se manifestaient ses plus vifs contentemens. J'avais été le témoin de ses longues et difficiles poursuites et de ses heureuses fiançailles ; je lui rappelais beaucoup de souvenirs, et il en est des crises laborieuses de la vie d'où l'on est bien sorti comme des voyages d'où l'on revient sain et sauf : on oublie les mauvaises auberges, les plats manqués, les insomnies causées par les moustiques, on ne se remémore que les beaux jours.

Quelques minutes après, il avait repris son air de gravité mélancolique, et pour être juste, il faut convenir qu'on ne s'appliquait pas à l'égayer. Les petites querelles, les continuelles bisbilles de sa femme et de sa mère le chagrinaient ; tiré à deux chevaux, il s'efforçait de concilier ses devoirs et ses affections, et quoi qu'il fit, personne n'était content. Je constatai cependant que les nouveaux mariés se faisaient bon visage ; mais on aurait pu croire qu'ils avaient vécu déjà vingt ans ensemble. M. Monfrin était de ces hommes qui, soit timidité, soit par une pudeur presque virginale, n'expriment jamais que le quart de ce qu'ils sentent ; il

faut deviner le reste, et malheureusement il avait épousé une femme qui devinait plus facilement le mal que le bien.

Pendant le dîner comme après, il parla peu, mais il nous écoutait avec plaisir. Quand la grande pendule du salon eut sonné dix heures, il devint soucieux, s'agita sur sa chaise, jusqu'à ce que sa femme lui dît brusquement :

— Ne vous gênez donc pas, Louis. Il faut que toutes les créatures du bon Dieu aillent chercher leur bonheur où elles le trouvent.

— Vous savez bien, répondit-il en souriant, que si je ne pensais qu'à mon bonheur, je ne sortirais jamais d'ici.

Le compliment était gracieux et en disait dix fois plus dans sa bouche que dans toute autre ; c'était dans le fait une déclaration brûlante, mais il la prononça du même ton qu'il eût dit : « Le baromètre monte, il fera beau demain. »

— Votre mère vous attend, reprit-elle d'une voix plus douce. Vous ne craignez pas, je pense, de me laisser tête à tête avec M. Tristan.

— Je ne crains que de lui paraître impoli. Vous m'excuserez, cher monsieur ; ma mère tient à ses habitudes.

Je m'empressai de le mettre à l'aise, et il partit.

— Elle tient tellement à ses habitudes, me dit Monique, que s'il était resté une heure de plus avec nous, elle l'aurait boudé une semaine durant, et cet homme d'une forte vie intérieure, comme l'a défini quelqu'un que vous connaissez, a dans ces cas-là l'air humble et contrit d'un chien qu'on fouette. Quant à savoir ce qu'ils peuvent se dire tous les soirs et de qui ils médisent dans leurs longs bavardages, j'y renonce ; je n'ai pas l'art de faire parler les tombeaux.

— Les mères sont des mères, lui répondis-je, et vous devriez comprendre...

— J'espère, interrompit-elle en fronçant le sourcil, que vous n'êtes pas venu à Épernay pour me faire de la morale.

— Eh bien, oui, je veux vous en faire un peu. Votre mari est une vraie sensitive, et j'en suis certain, les mots piquans que vous lui lancez le blessent au vif. Sidonie me disait...

— Ah ! Sidonie par-ci ! Sidonie par-là ! Elle commence à me porter sur les nerfs, Sidonie ! Car pour parler comme elle, *primo*, elle veut que les autres s'accommodent des plats dont elle ne voudrait pas manger et qu'ils en fassent leurs délices. *Secundo*, elle se laisse tirer les vers du nez par cette femme ; quel besoin avait-elle d'aller lui parler de ce maudit portrait ? *Tertio*, elle me donne des leçons indirectes et silencieuses qui m'agacent ; elle a la fureur de faire des conquêtes, et après avoir fait celle de ma belle-mère, elle se pique de me montrer comment il faut s'y prendre

pour se gagner le cœur de mon mari... Eh! que ne l'a-t-elle épousé!

— Vous savez bien qu'elle a pour vous une chaude et sincère affection.

— Eh! oui, je le sais, mais il ne suffit pas d'aimer les gens, il faut les aimer comme ils désirent qu'on les aime.

— Mais vous-même, s'il vous plaît...

— Permettez, ma belle-mère, ma sœur, je sers tout le monde à son goût, et croyez bien que le genre de sentiment que j'ai pour Louis suffit absolument à son bonheur. Dès le lendemain de notre mariage, nous avions l'un pour l'autre tout le charme d'une vieille habitude.

Puis s'échauffant par degrés :

— Mon Dieu! oui, je l'aime, je l'aime, je répéterai le mot dix fois pour me le faire entrer dans la tête, mais je n'en suis pas amoureuse. Je ne m'y suis engagée ni à la mairie, ni au pied des autels, et il n'a pas songé à me le demander. Vous vous donnez l'air de le plaindre ; soyez sûr qu'il est parfaitement heureux ; il a ses affaires, qui l'intéressent beaucoup ; il a sa mère, qu'il adore ; il a pour passe-temps sa chère botanique et Sidonie... Ah! si vous les voyiez herboriser ensemble, vous ne seriez plus tenté de croire qu'il manque quelque chose à son bonheur.

— Mais pourquoi n'est-ce pas vous qui herborisez avec lui?

— Ah! cette fois, vous êtes trop exigeant. Si la femme aux rubans rouges n'aime que les dahlias, il n'aime, lui, que les petites fleurs qu'on n'aperçoit qu'à la loupe et qu'il faut chercher deux heures à genoux dans les gazons ; il paraît que ce sont de beaucoup les plus intéressantes. Pardonnez à ma sottise, j'aime les fleurs qu'on peut peindre. Ne disputons pas sur les goûts, et qu'il soit heureux à sa manière! Pour moi, je le serais tout à fait si je parvenais à lui inoculer deux ou trois gros défauts qu'il n'aura jamais, et à donner à ma belle-mère une bonne paralysie de la langue. Vous voyez que je suis facile à contenter.

J'avais craint un moment qu'elle ne se fâchât ; à peine le tonnerre avait-il grondé au loin, l'orage s'était dissipé, le ciel s'était éclairci, et les oiseaux chantaient. Elle avait recouvré sa belle humeur, et elle finit par me dire :

— Encore une fois, j'apprends la patience, et mes ennuis ne dépassent pas ce que peut supporter ma philosophie naturelle. Je me porte bien, je mange, je bois, je dors, je peins, je ris, et par-dessus le marché, j'ai revu mon bon chien, avec qui j'ai soulagé mon cœur. S'il n'arrive rien de fâcheux, et surtout si le diable ne s'en mêle pas, je me sens capable de vivre vingt ans de suite comme je vis. Je vous le répète, mon état d'âme, comme dirait

ma chère sœur, n'a rien d'alarmant, et le grand chirurgien a eu tort d'apporter sa trousse, il partira d'ici sans avoir eu à faire la plus petite opération et le moindre pansement.

XVII.

L'abbé Verlet m'avait demandé un jour si j'avais l'âme assez généreuse, assez désintéressée, pour être capable de souhaiter que la femme que j'aimais et que je ne pouvais posséder fût heureuse avec un autre. Cette question de curé, qui m'avait semblé impertinente et à laquelle je n'avais point répondu, m'était revenue souvent à l'esprit. Si j'avais découvert, en arrivant en Champagne, que Monique était parfaitement heureuse, je serais reparti le jour même pour me soustraire à la vue d'un bonheur qui m'aurait réduit au désespoir et mettre cinquante lieues entre lui et moi. Mais je ne voulais pas non plus qu'elle fût très malheureuse, car j'aurais craint que, le diable aidant, elle ne pensât à se procurer les consolations qu'il ne refuse jamais à ses fidèles. Tout était donc au mieux. Monique avait de l'estime pour son mari, elle lui faisait bon visage, sans qu'il fût question d'amour dans cette affaire. Elle ne se croyait pas aimée, elle n'aimait pas, et elle en prenait son parti. Cet intérieur était gris, mais il était fort habitable; ce n'était ni le ciel ni l'enfer. Tout ce qu'elle m'avait dit à ce sujet m'avait dilaté le cœur. Oui, tout allait bien. Elle n'avait pas assez d'ennuis pour que sa maison lui devînt insupportable; elle en avait assez pour éprouver le besoin de les verser dans le cœur de l'homme qu'elle avait choisi pour son confident, et à l'accueil qu'elle m'avait fait, à la joie qu'elle avait témoignée en me revoyant, j'avais senti que ce confident lui était plus cher que jamais. Quand il faut renoncer à la souveraine félicité, les bonheurs négatifs ont leur prix, et les pauvres défendent leur maigre bien contre tout venant, comme les chiens se battent pour garder l'os qu'on a jeté à leur faim.

Je désirais donc que la situation restât telle qu'elle était, sans s'améliorer sensiblement, et surtout sans empirer, et j'appréhendais que, malgré elle et à son insu, Sidonie ne travaillât à la gâter. Dans le temps où j'étais son précepteur, le jardinier de la villa m'avait montré un matin de jeunes plants de marguerites qui, bien portantes la veille, avaient été, dans la nuit, coupées net au collet, et dont les feuilles et les fleurs naissantes jonchaient le sol. — « Qui a fait ces ravages? lui avais-je dit. Est-ce un mille-pieds, une limace, une courtilière aux pattes dentées et tranchantes? — Non, m'avait-il répondu, c'est une bête bien plus dangereuse. » Et donnant un coup de pioche dans le terreau, il en avait fait

sortir un petit ver gris, semblable à un cocon. Cet insecte souple, mou, fort bénin en apparence, était le grand dévastateur, et comme lui, par des moyens doux et avec les meilleures intentions du monde, Sidonie était en train de ravager mon jardin. L'irritation qu'elle causait à Monique par ses rapports trop suivis et trop intimes avec Mme Isabelle, peut-être aussi par l'intérêt trop vif qu'elle prenait aux leçons de botanique de son beau-frère, pouvait avoir de fâcheux effets ; il était à craindre que cette jeune femme, qui faisait quelquefois payer les innocens pour les coupables, ne se vengeât sur son mari des déplaisirs que lui donnait sa sœur. L'amitié un peu journalière qu'elle avait pour lui était une petite plante délicate et fragile, et je n'entendais pas que le ver gris y touchât.

Je profitai du premier moment où je me trouvai seul avec Sidonie pour lui exprimer mes inquiétudes. Elle m'écouta avec plus d'étonnement que d'attention. Si elle avait le cœur droit et sincère, elle n'avait pas la conscience tendre. Elle me représenta qu'en se rendant agréable à Mme Isabelle, elle travaillait à lui adoucir le caractère, que quand elle herborisait avec M. Monfrin, elle ne manquait aucune occasion de lui faire l'éloge de Monique et de lui expliquer par quels moyens il l'accoutumerait à réagir contre elle-même.

— Si Monique était raisonnable, ajouta-t-elle, elle me saurait gré des services que je lui rends.

— Eh ! oui, lui dis-je, mais on a ses nerfs, et les nerfs jouent un grand rôle dans la vie.

Je ne réussis pas à la convaincre ; je me heurtai contre le doux et placide entêtement d'une sagesse qui se croyait infaillible. Persuadée de la sûreté de sa méthode et de la bienfaisante vertu de ses lénitifs, de ses émolliens, elle ne répondit à mes remontrances que par un sourire d'incrédulité. Elle n'était pas assez femme pour deviner ce qui se passait dans les nerfs de son prochain, elle l'était trop pour ne pas s'obstiner dans ses partis-pris.

Je n'insistai pas pour le moment, il n'y avait point péril en la demeure. Je me rendais à Beauregard presque chaque jour, j'y restais une heure ou deux et j'en rapportais de bonnes impressions. Monique avait ses quintes, mais sa gaîté d'autrefois lui revenait bientôt, et si elle brusquait souvent son mari, elle avait pour lui des attentions, des prévenances, qui le touchaient profondément et le consolaient de tout. Quand elle était gaie, il était tenté de l'en remercier comme d'un acte de vertu, et quoiqu'on l'accusât de ne savoir pas rire, ses yeux riaient quelquefois. Du reste, convaincu que je ne pouvais exercer sur sa femme qu'une salutaire influence, il était charmé que je la visse souvent, et il

aurait appris avec plaisir que je m'établissais pour toujours en Champagne. Et au fait, eût-il lu dans mon cœur, il n'y aurait rien trouvé qui pût l'inquiéter. Je ne désirais rien, je n'espérais rien. Dans mes longs tête à tête avec Monique, j'étais heureux comme une fleur qui se chauffe au soleil; il est vrai que la fleur était un chardon, mais les chardons ont leurs droits et leurs joies. La mienne était tranquille, j'éprouvais par instans de délicieuses langueurs, et il me semblait qu'un amour sans désirs et sans espérances est la félicité suprême. Si Monique m'avait demandé ce qu'elle pouvait faire pour me rendre parfaitement heureux, j'aurais imploré de sa pitié comme une grâce sans pareille la permission de m'accroupir à ses pieds, de poser ma tête sur ses genoux, de l'y laisser longtemps, de rester là, immobile, les yeux fermés, confondant ma vie avec la sienne et savourant une volupté d'ange. Mais un incident survint, et du jour au lendemain tout fut changé, l'état des choses et mon cœur.

Un après-midi, en revenant de Beauregard, je rencontrai dans une des rues d'Épernay M. le comte de Morane. Il m'avait écrit récemment pour me recommander un de ses neveux, qui avait du goût pour les recherches d'érudition et venait d'entrer à l'École des chartes. Je m'étais intéressé à ce jeune homme studieux, et j'avais eu l'occasion de faire quelque chose pour lui. Le comte m'aborda pour me remercier de mon obligeance. Nous nous assîmes sur la terrasse d'un café, et après qu'il m'eut demandé si j'augurais bien de l'avenir de son neveu, je m'empressai de lui demander à mon tour des nouvelles de sa famille, et je m'informai tout particulièrement de ce qu'était devenu son beau-frère, ce beau Ludovic, à qui je pensais quelquefois encore, quand je n'avais rien de mieux à faire. Il me répondit que le vicomte écrivait peu, que sa dernière lettre était vieille de deux mois, qu'il était alors en Égypte.

— Après quoi il est allé aux Indes, ajouta M. de Morane, car il est capable de tout. Je commence à croire qu'il ne quittera plus son yacht, et je crains que nous ne le revoyions jamais.

Il ne se doutait pas de tout le plaisir que j'éprouvais à le savoir au bout du monde. Avant de me quitter, il m'annonça qu'il avait fini de réparer son château d'Aï, qu'il se proposait d'inaugurer son nouveau hall huit jours plus tard en donnant un bal, et il me pria instamment d'honorer sa petite fête de ma présence. Dès le lendemain, je reçus une carte d'invitation.

M. Brogues et Sidonie n'avaient aucune envie d'aller danser à Aï; depuis « l'heureux accident, » ils sortaient peu le soir. Mais à Beauregard on était dans de tout autres dispositions. Monique n'admettait pas qu'on dansât quelque part sans elle, et sa belle-

mère, quoiqu'elle s'en défendît, aimait beaucoup le monde; elle y promenait ses yeux redoutables, son humeur caustique, y cherchait une pâture à ses médisances. De son côté, M. Monfrin était ravi de les trouver d'accord une fois par hasard, et il se félicitait de pouvoir dans ce cas particulier concilier toutes les obligations de son état. Peu s'en fallut cependant que la partie ne manquât. Un matin, en descendant de voiture, il fit un faux pas, qui lui causa une de ces ruptures des fibres musculaires du mollet qu'on appelle communément un coup de fouet, et qui ne se guérissent que par un repos absolu. Mme Isabelle montra dans cette rencontre une admirable générosité; elle offrait de tenir compagnie à l'infirme, tandis que sa bru irait seule à cette fête dont elle se promettait tant de plaisir. Le piège était trop grossier pour que Monique y tombât; elle refusa des offres perfides et renvoya bien loin la tentatrice. M. Monfrin était si ennuyé de ce contretemps qu'il s'arrangea pour guérir très vite. Le jour du bal, il affirma qu'il était en état de s'y rendre, pourvu qu'on ne lui demandât pas d'y danser. Quant à moi qui non-seulement ne dansais pas, mais qui me souciais peu de voir danser Monique, j'avais écrit déjà ma lettre d'excuses et j'allais l'envoyer quand elle me signifia qu'elle ne pouvait se passer de ma compagnie, que c'était un de ces cas où les précepteurs obéissent. Je m'inclinai et j'obéis.

Mme Isabelle étant toujours très longue dans ses apprêts de toilette, il était près de dix heures quand nous nous mîmes en route dans son grand landau, où six personnes auraient tenu à l'aise. Chemin faisant, je n'entendis pas un seul propos malsonnant. Le temps s'était mis au beau, on avait fait la paix, qui n'était peut-être qu'une paix fourrée. Les fronts étaient sereins, les langues étaient courtoises. La belle-mère daigna s'informer si sa bru était assez couverte, et lui offrit une cravate de cachemire, en l'exhortant à se la mettre autour du cou. Le sourire de l'homme qui ne savait pas rire exprimait en ce moment une satisfaction, une détente de l'esprit et du cœur qu'il n'avait pas souvent ressentie.

Quand nous arrivâmes, on dansait déjà. Dans le cours de ma laborieuse jeunesse je n'ai guère eu l'occasion d'aller au bal; mais j'imagine que celui que Mme de Morane donnait à la jeunesse dorée d'Épernay ressemblait beaucoup à ceux qu'on peut donner à Paris. Il n'y a plus de province, et celle que les romanciers décrivaient dans la première moitié de ce siècle n'existe désormais que dans leurs livres. Grâce aux chemins de fer, aux journaux, au télégraphe, Paris s'est répandu sur toute la France. Je suis sûr que la plupart des toilettes en venaient, comme aussi les sujets de conversation; il y avait là dix personnes au moins qui étaient allées faire un tour

au Champ de Mars, et qui, ayant visité l'Exposition avant qu'elle fût ouverte, racontaient déjà tout ce qu'on y verrait.

Mais trouve-t-on dans toutes les fêtes une femme qui, comme Monique, sans être une beauté, n'a qu'à se montrer pour attirer tous les regards? Ses grâces un peu étranges, son exquis naturel ou, pour mieux dire, sa sauvagerie raffinée, excitaient ou l'admiration ou la curiosité et obligeaient tout le monde à s'occuper d'elle. Passant avec raison pour une danseuse hors ligne, à peine eut-elle paru, vingt jeunes gens, armés de leur carnet, fondirent sur elle comme les pigeons sur le grain, et elle eut peine à les satisfaire. Elle dansa, comme toujours, avec sa légèreté d'oiseau; mais sachant que l'ennemi était là et ne la quittait pas des yeux, elle modéra son ardeur, s'abandonna moins à son plaisir, et quand elle cessait de danser, elle n'avait plus l'air de tomber du haut des nues et d'être étonnée de se retrouver sur la terre; elle ne l'avait pas quittée. Et cependant, quoique je rendisse justice à ses bonnes intentions, je sentais que, si elle ne s'amusait pas trop, elle s'amusait beaucoup, et j'éprouvais, en la regardant valser, la mélancolie d'une poule qui voit se jeter à l'eau le caneton qu'elle a couvé. Il me semblait qu'elle était partie pour un monde où je n'avais pas accès, qu'il y avait des espaces entre nous, qu'elle allait s'envoler, disparaître, que je ne la reverrais plus.

Je ne tardai pas à quitter le hall, et je passai dans le salon réservé aux joueurs de whist. J'y trouvai M. Monfrin; on avait eu besoin d'un quatrième et on était allé le chercher. Je m'assis derrière lui, et je tâchai de tromper mon ennui en m'intéressant à un jeu que je ne comprenais qu'à moitié. Quand la partie fut terminée, minuit était déjà sonné. Il me proposa d'aller respirer le frais au jardin, qui était éclairé *a giorno*. Il m'offrit un cigare, et nous arpentâmes une allée, en fumant et contemplant les étoiles. Nous entendions d'un côté les violons, de l'autre le murmure lointain de la Marne, qui s'occupait d'affaires plus sérieuses.

— Quelle belle nuit! me dit-il, avec un accent de profonde conviction.

Cela voulait dire : « Tout va bien; des heures durant, ma femme ne s'est point chamaillée avec ma mère; elle est gaie, contente, elle n'a jamais été plus jolie, elle s'amuse sans trop s'amuser, et on l'admire, sans que personne songe à me la voler. Tout va bien, et il n'est pas aussi difficile d'être heureux que je ne le pensais. »

Après un long silence, cet homme à qui il en coûtait de parler fit un effort et me dit :

— Vous ne sauriez croire combien Monique est joyeuse de vous avoir revu. « M. Tristan, me disait-elle, est le seul homme

à qui je puisse montrer mon cœur et tout ce qu'il y a dedans. » C'est un avantage que vous avez sur moi, mais je n'en suis point jaloux. Vous êtes un ami sûr, et je puis tirer quelque profit de la confiance qu'elle vous témoigne. Dans ses entretiens avec vous, vous a-t-elle dit quelque chose que vous puissiez me redire sans indiscrétion ? A-t-elle contre moi des griefs qu'il me serait utile de connaître? Je sais qu'elle me reproche de n'être pas gai. C'est la faute de ma destinée plus que la mienne. J'ai dû renoncer à des occupations que j'aimais passionnément pour faire un métier qui me plaisait peu. Un homme qui n'a pas pu ce qu'il voulait et qui a dû vouloir ce qu'il fallait, si purs que soient les motifs qui l'ont déterminé, se sent toujours un peu diminué dans sa propre estime. Une fois enfin, en me mariant, j'ai satisfait ma volonté, et à la longue mon humeur s'en ressentira. Vous pouvez lui en donner l'assurance, mais a-t-elle d'autres sujets de plainte? me reproche-t-elle d'autres défauts?

Je me proposais de l'entreprendre un jour ou l'autre au sujet de sa mère et de lui représenter que certains devoirs sont inconciliables, qu'il ferait bien de chercher un prétexte pour quitter Beauregard, que Mme Isabelle et sa bru ne vivraient en paix qu'à la condition de ne plus loger sous le même toit. Je remis cette explication à plus tard. Il paraissait si content depuis quelques jours que je me fis une conscience de troubler son bonheur, et je l'assurai que sa femme lui était fort attachée et ne se plaignait de rien.

Nous nous promenâmes quelques instans encore. Étonné d'en avoir dit si long, il était rentré dans le silence. Quand il eut fini son cigare :

— Le bonheur ne se donne pas, murmura-t-il comme se parlant à lui-même, il faut le conquérir.

Et ayant levé les yeux au ciel, il s'écria de nouveau :

— Quelle belle nuit !

Là-dessus, nous retournâmes dans le hall, où l'on dansait le cotillon. Je crus apercevoir une place vide sur le sofa où Mme Isabelle était assise. Je voulus être aimable, et je me faufilai jusqu'à elle. Quoique je ne fusse pas de ses amis, elle me récompensa de ma bonne pensée par un sourire fort gracieux.

— C'est bien à vous, monsieur Tristan ; vous venez désennuyer une vieille femme... Où est mon fils ?

— Nous nous sommes promenés tantôt dans le jardin, et maintenant il regarde valser sa femme.

— C'est un plaisir sur lequel il doit être blasé.

— Elle valse si bien !

— Si vous voulez savoir mon avis, elle valse et surtout elle polke

trop bien. J'ai toujours pensé que, comme certaine héroïne de notre Shakspeare, elle était née au moment où une étoile dansait dans le ciel... Mais pourquoi Sidonie n'est-elle pas venue?

— Elle a tenu compagnie à son père.

— Et pourquoi son père n'est-il pas venu?

— Il se trouve fort bien chez lui.

— S'il est bon d'aimer sa maison, il est bon aussi d'aller quelquefois dans la maison des autres; on fait des comparaisons qui sont souvent utiles et plus souvent encore amusantes. Je suis sûre que Sidonie n'aurait pas demandé mieux que de venir. M. Brogues est donc un égoïste?

— Il ne passe point pour tel.

— J'y pense, s'il n'aime pas le monde, c'est qu'il craint peut-être qu'on ne lui parle de sa femme... Croyez-vous que Mme Brogues sortira prochainement du couvent où elle fait une si longue retraite?

— Vous me supposez plus savant que je ne le suis.

— Vous étiez là quand elle est partie, vous devez savoir beaucoup de choses que vous ne dites pas.

— Je vous jure, madame...

— Ne jurez pas, ce n'est pas convenable.

Et elle ajouta d'un ton goguenard :

— Le fait est que je voudrais bien savoir dans quel pays il se trouve, ce couvent. Ne croyez-vous pas, monsieur Tristan, qu'il ne ressemble à aucun autre, que c'est un couvent où l'on s'amuse, un couvent où il se passe beaucoup de choses peu conformes aux convenances britanniques?

Il me tardait qu'elle quittât ce sujet délicat. Heureusement le cotillon venait de finir. M. de Morane, étant monté sur une banquette et ayant prié l'honorable assemblée de vouloir bien lui accorder un instant d'attention, nous annonça qu'une très habile et très célèbre chiromancienne était arrivée à Aï depuis quelques heures, qu'elle devinait par l'inspection des mains et les mystères de l'avenir et les secrets des âmes, mais que cette incomparable diseuse de bonne aventure ne la disait qu'aux femmes, parce qu'à l'entendre, si incrédules qu'elles soient, elles sont toujours un peu croyantes, et que les sceptiques renforcés troublaient sa clairvoyance. Elle venait de se présenter au château; fallait-il la faire entrer?

Cette proposition ayant été accueillie avec enthousiasme, il alla chercher sa bohémienne, et on vit bientôt entrer une petite vieille de méchante apparence, au dos voûté, vêtue d'une mante brune à manches, boutonnée par devant et qui l'enveloppait des pieds à la tête. Par sa tournure, par ses cheveux grisonnans et ébouriffés, par sa démarche hésitante, par ses mouvemens sacca-

dés, elle me rappelait Thérèse la chercheuse. Mais je ne pus décider si elle lui ressemblait aussi de visage : elle portait un masque de velours noir, destiné, nous dit le comte, à cacher un signe cabalistique gravé sur sa joue gauche, et qu'elle ne devait laisser voir à personne quand elle pratiquait son art. S'aidant d'une béquille, cette sinistre sorcière s'avança jusqu'au milieu du hall, et on fit cercle autour d'elle.

— Voilà une plaisanterie d'un goût douteux, me dit Mme Isabelle, mais qui peut avoir des conséquences assez drôles.

Cependant la bohémienne, qui semblait se trouver mal à l'aise au milieu de cette nombreuse assistance, fit un geste de dépit, et se tournant vers M. de Morane, elle lui dit d'une voix caverneuse et chevrotante :

— Mon bon monsieur, je n'ai jamais dit la bonne aventure dans une salle pleine de monde ; pour bien faire ces choses-là, il faut être tête-à-tête...

— Et que le diable se mette en tiers, interrompit-il.

— Songez, mon bon monsieur, qu'avant d'annoncer aux gens ce qui leur arrivera, j'ai l'habitude de leur dire ce qui leur est arrivé ! Je leur prouve ainsi qu'ils peuvent m'en croire, que je ne suis pas une menteuse, que je ne vole l'argent de personne.

— Qu'à cela ne tienne, madame! Il n'y a ici que des femmes qui n'ont rien à cacher.

— Eh! eh! fit-elle en ricanant, les plus honnêtes femmes du monde n'aiment pas qu'on leur raconte leur petite histoire en public; les plus honnêtes femmes ont fait des choses qu'elles ne disent qu'à leur bonnet de nuit et encore lui en cachent-elles la moitié; les plus honnêtes femmes ont eu un jour ou l'autre de mauvaises pensées, et je devine les pensées comme les actions... Enfin, puisque vous le voulez, et si les jolies petites dames qui m'entourent le veulent aussi, s'il leur plaît d'en courir la chance, je suis toute à leur service... Eh! ma mignonne, donnez-moi votre main, je vous prie.

La mignonne en robe rose à qui elle s'adressait opéra un vif mouvement de retraite; comme elle, tout le monde recula d'un pas et le cercle s'élargit, d'où il était permis de conclure que la bohémienne avait raison, qu'il est des risques que la femme la plus sûre d'elle-même se soucie peu de courir.

— Voilà bien vos honnêtes femmes de France! me dit Mme Isabelle. Pas une Anglaise n'eût reculé.

Toutefois, bien que sa vertu fût à l'épreuve de tout, elle n'eut garde de quitter son coin. Ce fut Mme de Morane qui se sacrifia, en déclarant qu'en sa qualité de maîtresse de maison elle devait donner le bon exemple. Elle s'avança résolument vers la bohé-

mienne, qui, ayant considéré quelques instans ses joues pleines, son épais corsage et son nez carré, la pria d'ôter le gant de sa main droite. Puis, après un long et minutieux examen :

— Bien née, bien mariée, très heureuse en ménage, dit-elle de sa voix rauque. Mari commode, indulgent. Nous faisons la pluie et le beau temps ; mais nous sommes sage, nous n'abusons pas. Caractère doux, facile, et pourtant très obstiné. Nous voulons bien ce que nous voulons. Ah ! par exemple, nous avons un défaut, un gros défaut : nous avons la manie de marier les gens. Oh ! oui, nous sommes une grande marieuse.

On partit d'un éclat de rire, et on déclara d'une commune voix que cette chiromancienne était décidément fort sagace. On changea d'avis un moment après, lorsqu'elle ajouta :

— Ah ! nous ne réussissons pas toujours. Nous voudrions bien marier notre fils aîné, et il mourra garçon.

On rit de nouveau, mais cette fois à ses dépens. Elle ignorait donc que Mme de Morane n'avait point d'enfans ! Si quelqu'un lui avait fait sa leçon, elle l'avait mal retenue et s'était perdue de réputation. Elle sentait bien elle-même qu'elle venait de faire une balourdise, et ayant examiné de nouveau la main potelée et grassouillette de la comtesse :

— Si vous n'avez pas de fils, peut-être avez-vous un frère que vous aimez comme un Benjamin.

— Où est-il en ce moment ? Il y a longtemps que je n'ai de ses nouvelles.

— Vous êtes malicieuse, ma petite dame ; on ne me trompe pas si facilement. Quand vous donnez une fête, m'est avis que vous l'y invitez.

Décidément elle savait mal son métier, elle faisait écoles sur écoles.

— S'il est ici, repartit Mme de Morane, vous saurez sans doute le reconnaître. Parmi tous les jeunes gens qui nous entourent, en est-il un qui soit mon frère ?

Et lui en présentant plusieurs : — Est-ce celui-ci ? Est-ce celui-là ? demandait-elle.

La chiromancienne secouait la tête sans répondre. Tout à coup, s'apercevant qu'on la raillait, prise de colère, elle ramassa brusquement sa béquille et se retira en grommelant. M. de Morane courut après elle, la retint et dit à sa femme :

— Elle est susceptible, ma chère, et en vérité vous en usez trop familièrement avec les puissances diaboliques. Vous les mettez à l'épreuve, vous leur tendez des pièges. D'ailleurs, je crois qu'elle a dit vrai, qu'elle n'aura tous ses moyens que si on la consulte avec un peu plus de discrétion et de mystère. Si vous le voulez bien, nous

allons l'enfermer ici près, dans votre petit salon, dont nous fermerons la porte pour que les curieux n'entendent rien, et si le cœur leur en dit, ces dames et ces demoiselles iront l'y retrouver une à une.

La motion fut approuvée, et Mme Isabelle me dit :

— Croyez-vous qu'elle ira ?

Elle, c'était sa bru. Je fus saisi d'une vague inquiétude. Il me parut que cette affaire avait un air de diablerie propre à séduire l'imagination de Monique, que le bon chien devait monter la garde autour de sa jeune maîtresse, la surveiller et l'avertir. Je la cherchai des yeux, je ne la vis pas. Je traversai le hall dans toute sa longueur, et j'allai me poster en sentinelle près de l'entrée du petit salon.

Après quelque hésitation, et quoique la chiromancienne se fût discréditée par ses bévues, nombre de femmes étaient allées lui montrer leur main. Elle les expédiait en quelques minutes ; mais elle avait, paraît-il, recouvré toute sa clairvoyance, car telle qui était entrée en haussant les épaules semblait émue en sortant. — Ah ! ma chère, disait l'une, elle n'est pas à demi sorcière ; elle m'a raconté des détails que je croyais être seule à connaître. — Une autre souriait agréablement ; on lui avait débité des douceurs et fait de savoureuses promesses. Une autre encore était rouge de colère, et s'écriait : — Quelle insolente !

— Ma foi ! tout bien considéré, je n'y vais pas, dit une jeune fille en rebroussant chemin.

— Et moi j'y vais, répondit une voix argentine.

Je m'élançai entre Monique et la porte, et je lui dis tout bas :

— Voulez-vous m'être agréable ? N'en faites rien.

Elle parut hésiter, mais je commis une imprudence ; je murmurai à son oreille la sentence que Sidonie aimait à répéter et qui lui servait de devise : Défie-toi et défends-toi !

— Ah ! toujours et toujours Sidonie ! Qu'elle garde pour elle sa sagesse ! J'entre.

Et elle entra.

Ce qui se passa entre elle et la sibylle, je l'appris d'elle-même dès le lendemain. En la voyant paraître, la femme masquée fit un geste de surprise ; mais j'imagine qu'elle fut moins surprise que contente, qu'elle éprouva la même joie que peut ressentir un pêcheur quand le poisson s'engage dans son filet. Elle s'avança à sa rencontre, la fit asseoir dans un fauteuil, se mit à trottiner autour d'elle, la regardant tour à tour de face, de trois quarts, de profil et toujours de fort près, si bien que Monique perdit patience et lui demanda ce que signifiaient toutes ces simagrées.

— Ne vous fâchez pas, mon agneau, répondit-elle humblement.

Si je vous regarde de si près, c'est qu'avec vous il faut prendre ses précautions et lire dans les yeux avant de lire dans la main. Dieu ! qu'elle est petite, cette main, et que de lignes qui se croisent et s'entre-croisent! C'est un vrai grimoire. Mais, par exemple, il y a quelque chose qui me paraît clair : vous aurez une existence fort agitée, et ce n'est pas étonnant, car vous êtes aussi vive que vous êtes jolie... Ma poulette, un jour ou l'autre, deux hommes se couperont la gorge pour vous.

— En voilà assez, madame la sorcière! Vous figurez-vous que je prenne au sérieux vos grimaces et vos prophéties?

— Demandez pourtant aux petites dames qui m'ont fait l'honneur de venir causer avec moi si je ne leur ai pas dit certaines choses qu'elles croyaient que personne ne savait!

— C'est possible. Vous allez aux nouvelles, vous vous informez, vous espionnez, vous rôdez et vous furetez dans les offices, vous interrogez les valets de pied, les cochers, les marmitons. Voilà le fond de votre science.

— Ta, ta, ta, c'est ainsi que vous le prenez? Voulez-vous, ma fille, que je vous raconte toute votre histoire, depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui?

— Gardez-vous-en bien, ce serait trop long. Dites-moi seulement ce qui m'est arrivé l'an dernier peu avant mon mariage, et je vous tiens quitte du reste.

— Écoutez-moi de vos deux oreilles, répliqua-t-elle d'un ton mystérieux. Est-ce un groom qui m'a appris qu'un jour de l'été dernier, vous vous êtes promenée dans un souterrain tête à tête avec un jeune homme? Est-ce une cuisinière qui m'a assuré qu'il vous fit une déclaration d'amour? Est-ce un marmiton qui l'a vu ramasser une fleur tombée de votre corsage? C'était, je crois, un œillet. Et puis, jeune incrédule, moquez-vous de ma science!

Monique s'était levée vivement et se dirigeait déjà vers la porte. Par malheur, elle s'arrêta à mi-chemin, et se retournant :

— Je commence, bonne femme, à savoir qui vous êtes... Le connaissez-vous, ce jeune homme? Pourriez-vous me dire son nom?

— Je ne connais pas les noms, mais je connais les cœurs, et je puis vous affirmer qu'il était passionnément amoureux de vous, qu'il ne désirait rien tant que de vous épouser.

— Et dit-on dans les cuisines qu'il ait jamais demandé ma main?

— Il n'a pas osé.

— Je vous en crois sans peine. Il est si timide!

— Ah! ma bonne dame, il avait chargé sa sœur de s'informer si Mme votre mère agréerait sa demande, et Mme votre mère a fait entendre qu'elle y était peu disposée. Il a de l'amour-propre, et

a craint d'être refusé. Nous avons tous nos défauts ; s'il a manqué de courage, peut-être vous-même avez-vous manqué de patience. Il faut lui pardonner. Il est si malheureux ! Il s'en est allé bien loin, bien loin, pour tâcher de se distraire, et si loin qu'il soit allé, il n'a pu vous oublier. On dit dans les cuisines que, si le hasard voulait qu'il vous revît, il vous adorerait plus que jamais... Mais, je vous prie, auriez-vous consenti à l'épouser?

— Que sait-on? C'est une folie dont j'aurais peut-être été capable.

La femme masquée répondit en changeant de voix : — Vous venez de me faire, madame, la plus grande joie et en même temps le plus grand chagrin que j'aie ressenti dans toute ma vie.

Et à ces mots, redressant sa haute taille et se dépouillant en un tour de main de sa perruque, de son loup, de sa mante, le vicomte de Triguères apparut à Mme Monique Monfrin dans toute sa gloire, je veux dire en frac, en gilet blanc et un gardénia à la boutonnière.

Quoique je fusse à mille lieues de me douter qu'il était là, seul avec elle, ne sachant que penser de cette conférence qui se prolongeait, j'avais senti mon inquiétude redoubler de minute en minute. Pour surcroît de malheur, je vis venir à moi Mme Isabelle qui me dit, en refermant son éventail et m'en donnant de petits coups secs sur les doigts :

— Elle reste bien longtemps. Je suis curieuse de savoir ce que se disent ces deux folles.

Je lui représentai qu'elle n'avait pas le droit de déranger leur tête à tête, que ce serait contraire au règlement.

— Je ne respecte que les lois anglaises, me répliqua-t-elle sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant, et quand je suis sur le continent, je n'en connais pas d'autres que mon bon plaisir.

Je ne pouvais la retenir de force ; elle ouvrit la porte, je la suivis. Nous arrivions à l'instant même où M. de Triguères venait de quitter son déguisement, et Mme Isabelle poussa une exclamation, un oh! très britannique.

— Je n'ai pas perdu mon temps, lui dit sa bru. J'ai obligé la fausse sorcière à se démasquer. C'est un beau succès.

— Je souhaite que votre victoire ne vous ait pas coûté trop cher, repartit cette terrible femme, en gonflant ses narines.

Après nous, une foule de curieux et de curieuses avaient envahi le petit salon.

— Eh bien, oui, leur disait M. de Morane, je le croyais au fond de l'Égypte, il en est revenu à l'improviste. Il est tombé chez moi cette nuit même, et pour vous prouver que les voyages ne chan-

gent pas les hommes, il s'est donné, d'entrée de jeu, la satisfaction de vous mystifier.

— Ai-je bien joué mon rôle? lui demanda son beau-frère.

— Ce qui me paraît certain, c'est que tu as profité de l'occasion pour te faire d'un seul coup une dizaine d'ennemies intimes.

— Tant mieux. Il me faudra deux semaines, mettons un mois, pour obtenir mon pardon. Cela m'occupera.

— Ainsi soit-il! s'écria le comte. Mesdames et messieurs, allons souper.

J'espérais que Mme Isabelle allait demander sa voiture. Je ne la connaissais pas encore. Quoiqu'elle prétendît s'ennuyer beaucoup au bal, elle restait toujours jusqu'à la fin. En réalité, elle s'y amusait infiniment, et le lendemain elle s'amusait encore, en médisant de son plaisir. Avec le mépris des lois étrangères, ce genre d'ironie constituait le fond de son humeur. Mais dans ce cas particulier, elle avait une autre raison de ne point hâter son départ; elle se flattait sans doute que sa bru souperait côte à côte avec M. de Triguères. Son attente fut trompée. Ce fut au bras de son mari que Monique entra dans la salle à manger. S'étant emparée d'une petite table ronde placée dans l'embrasure d'une fenêtre, elle me fit signe, et nous soupâmes ensemble tous les trois, sans que le vicomte fît mine de s'approcher ou même de s'occuper de nous.

Quand nous partîmes, les laboureurs étaient déjà dans leurs champs, les vignerons dans leurs vignes, et il me sembla que le soleil nous regardait d'un air narquois. Il se moque des gens qu'il voit à son lever sortir d'une fête et qui, ne sachant pas se reposer, ont fait de la nuit le jour. A la vérité, nous étions tous plus soucieux que las, et, chacun gardant pour soi ses pensées, personne ne parlait. Toutefois, comme nous arrivions à Épernay, Mme Isabelle rompit tout à coup le silence.

— Est-il permis de vous demander, ma chère, ce qu'a bien pu vous dire M. de Triguères durant votre long entretien?

— Des niaiseries, madame.

— Oh! le vicomte n'a jamais passé pour un niais.

— Il n'a pas eu besoin de déployer beaucoup d'esprit pour lire dans ma main que j'avais un détestable caractère et que vous me donniez d'excellentes leçons, dont je ferais bien de profiter.

— Mais encore?

— Ah! de grâce, ayez pitié de ma fatigue! Je m'endors en vous répondant.

Mme Isabelle se tourna vers moi.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Tristan, qu'elle a le regard bien vif pour une femme endormie?

Sa remarque était juste, et j'avais été peut-être le premier à la faire.

XVIII.

Quand je lus pour la première fois *Tristram Shandy*, j'admirai le beau trait de l'oncle Tobie, qui, après beaucoup d'efforts, ayant fait prisonnière une mouche dont les obsessions avaient lassé sa patience, lui rendit aussitôt la liberté, en s'écriant : « Va, petite, où il te plaira ; le monde est assez grand pour nous contenir tous les deux. » Après avoir admiré cette généreuse action, j'étais rentré en moi-même, et m'étais dit que j'en aurais fait autant, que l'oncle Tobie et moi, nous avions été pétris du même limon. Je suis en effet d'une assez bonne pâte. La nature m'a maltraité, j'ai eu parfois à me plaindre des hommes, et j'ai pardonné leurs injustices aux hommes et à la nature, comme à toutes les mouches qui m'ont piqué. Si je n'avais jamais rencontré M. le vicomte de Triguères, je serais mort, je crois, sans avoir haï personne. Mais un méchant hasard l'ayant poussé sur mon chemin, il m'inspira dès la première heure une insurmontable aversion, et je découvris que les haines des débonnaires sont âpres et violentes. Quand il ne m'aurait fait aucun mal, je n'aurais éprouvé que de l'antipathie pour ce jeune insolent qui n'avait d'autre règle que ses passions et considérait toutes les femmes comme des jouets destinés à amuser son ennui. La destinée avait voulu qu'il devînt mon mauvais génie, le pire ennemi de mon repos et de ce maigre bonheur dont j'étais résolu à me contenter. Il y avait dans sa physionomie je ne sais quoi de menaçant et de fatal qui me causait de superstitieuses angoisses ; le signe cabalistique que la sorcière cachait sous son masque, il le portait gravé sur son front ; cet homme me faisait peur. Je l'avais cru au bout du monde ; je m'étais flatté qu'il y resterait, qu'il se noierait dans la mer des Indes et serait la proie d'un requin. Il ne m'avait point fait cette grâce, et à peine de retour en Europe, il était accouru à Épernay. Sans doute il méditait quelque entreprise, et toutes mes vieilles colères s'étant subitement rallumées, je me disais : « Il me tuera ou je le tuerai ; mais, moi vivant, il ne l'aura pas. » Le chien grinçait des dents ; il avait juré de défendre son os.

Le soir de ce même jour, M. Monfrin et sa femme étant venus dîner à Mon-Désir, je pris Monique à part, et j'engageai l'entretien en lui disant d'un ton grave :

— Serai-je plus heureux que votre belle-mère ? M'apprendrez-vous ce qui s'est passé entre M. de Triguères et vous ?

— Vous ne savez donc pas encore que je vous dis tout? me répondit-elle.

Quand elle eut achevé son récit :

— Croyez-vous tout ce qu'il a dit? lui demandai-je, et ses déclarations vous ont-elle touchée?

— Je ne suis pas fâchée de savoir qu'il me regrette, et je suis bien aise d'avoir appris que, si on ne l'eût circonvenu, il aurait demandé ma main, que j'ai été la victime d'une petite trahison domestique. Je m'en doutais, et j'ai quelque plaisir à penser que je ne m'étais pas trompée. Que voulez-vous? On a son petit amour-propre de femme.

— Vous êtes donc persuadée qu'il vous adore?

— On a vu dans ce monde des choses plus invraisemblables.

— Mais, à propos, aviez-vous deviné, en entrant dans le petit salon, que ce beau jeune homme vous y attendait?

— Je ne l'ai deviné que lorsqu'il m'a parlé des souterrains... C'est singulier, ajouta-t-elle, ce beau jeune homme a le don de vous inquiéter, de vous émouvoir, de vous mettre hors de vous. Vous l'avez pris en grippe, vous êtes injuste à son égard. Vous vous piquez de n'avoir point de préjugés, vous en avez.

— Soit! Ne vous occupez pas de moi; ne pensez qu'à votre mari et à votre belle-mère. Soyez très prudente. Vous disiez naguère à cette Anglaise qu'elle serait contente de vous voir faire une sottise. J'ai bien peur que cette sottise ne soit déjà commencée.

Elle me repartit avec une ironie caressante :

— Mon Dieu! que je plains les jeunes filles qui ont été élevées par des femmes! Elles n'ont jamais eu la joie d'être sermonnées et surveillées avec une tendre sollicitude; les institutrices n'aiment qu'elles-mêmes; mais les précepteurs, parlons-en! Quand, jadis, j'allais faire des croquis dans la campagne, si un curieux s'approchait, mon gros dogue, qui m'accompagnait toujours et s'accroupissait à mes pieds, se dressait subitement sur ses quatre pattes, grondait sourdement. Avec vous, c'est bien autre chose encore. Il suffit d'un souffle, d'une ombre pour vous effrayer, et vous aboyez à tue-tête.

— C'est que je suis plus clairvoyant qu'un dogue. Je sais que le danger vous attire et que vous êtes femme à l'aller chercher.

Elle me répondit en me serrant les deux mains :

— Je vous jure que je n'irai pas le chercher et que, s'il me cherche, il ne me trouvera pas.

Cette promesse solennelle me rassura un peu, et du reste, quinze jours durant, il ne se passa rien qui pût m'alarmer. Cependant je crus m'apercevoir que M. de Triguères se promenait sou-

vent à cheval dans les environs de Beauregard. Je le rencontrai deux fois à trois jours d'intervalle, comme je sortais du château. La première fois, il ne me vit pas ; la seconde, il me fit un salut fort poli, que je fus bien forcé de lui rendre. Malheureusement je devais retourner à Paris. M. Linois m'avait écrit qu'il était question de me donner une place de maître de conférences à l'École des hautes études, que ma présence était nécessaire, que les bons offices des amis ne remplacent pas les démarches personnelles. Il terminait sa lettre par ces mots : « Précepteur de jeunes filles, vous vous oubliez à paître vos brebis. » Il fallait partir, et il m'était insupportable de penser qu'en mon absence l'ennemi qui rôdait autour des remparts tenterait peut-être de s'introduire dans la place. Mais il survint un second incident, et la situation changea de nouveau.

Il y a, dans les environs d'Épernay, au pied d'une colline, un joli endroit, rendez-vous du beau monde, nommé Saint-Martin, célèbre par ses eaux vives, ses verts ombrages et la fraîcheur de ses gazons. Mme Isabelle nous avait proposé d'y aller faire un lunch le dimanche qui précéda mon départ et de dîner chez elle au retour. Le jour du Seigneur était le seul où son fils et M. Brogues fussent libres de se promener, et ayant peu vécu en Angleterre, de tous les articles du code des convenances le repos dominical était celui qu'elle observait avec le moins de rigidité.

Elle avait tout réglé, tout ordonné, sans que Monique y trouvât rien à dire ; désirant que son fils ne fût pas privé du plaisir d'herboriser, elle décida qu'il ferait la promenade à pied, accompagné de la fidèle Sidonie, par des sentiers dont ces deux *botaniqueurs*, c'était son mot, connaissaient tous les détours, que le reste de la société se rendrait à Saint-Martin par la grande route qui longe et contourne la colline. Elle nous fit monter dans son landau ; la calèche de M. Brogues suivait à vide.

La journée était belle ; on ne voyait pas un nuage à l'horizon, et les esprits étaient de la couleur du temps. Il semblait qu'on eût tout oublié, qu'on eût renoncé pour toujours aux coups de langue, aux coups de dent, aux coups de patte. La calculée douairière se montrait à l'ordinaire fort pacifique en présence de M. Brogues ; elle tenait à faire croire que, si sa bru l'aimait peu, il n'y avait pas de sa faute. De Beauregard jusqu'à Saint-Martin, il ne fut question que de placemens, de spéculations de Bourse. Mme Isabelle en avait fait une dont elle était contente ; elle avait des fonds disponibles ; elle interrogea M. Brogues sur la meilleure manière de les remployer. Très entendue en affaires, elle n'avait pas besoin qu'on la conseillât. Quand elle se donnait l'air de consulter les

gens, son seul but était de juger de leur capacité, et si leurs conseils ne concordaient pas avec ses propres idées, elle les tenait résolument pour des sots.

Nous étions arrivés à destination depuis dix minutes environ quand parurent les herboriseurs, l'un grave et posé, Sidonie échauffée à la fois par la marche et par les trouvailles qu'elle venait de faire. Elle avait recueilli plusieurs variétés d'ophrys, que Monique consentit à admirer. Il est vrai que l'une ressemblait à une mouche, qu'une autre avait la forme d'une abeille aux ailes étendues, que la troisième était une véritable araignée, au gros corps mélangé de jaune et de brun. Il y avait là de quoi amuser ses yeux d'artiste, auxquels la plupart des petites fleurs qui intéressent les botanistes ne disaient rien. Elle poussa la complaisance jusqu'à écouter avec intérêt les explications de sa sœur, qui lui apprit qu'on a donné à ces plantes un nom grec signifiant sourcils, qu'en effet leurs sépales sont arqués et souvent garnis de poils, que ce sont des plantes herbacées, tuberculeuses, appartenant à la famille des orchidées, mais qu'elles diffèrent des orchis en ce que leur labelle se termine en éperon.

Après avoir examiné les ophrys, nous bûmes et nous mangeâmes. M. Brogues, Sidonie et son beau-frère s'étaient assis dans l'herbe, près d'une source. Mme Isabelle, qui craignait les rhumatismes, préféra rester dans sa voiture, où je lui tins compagnie, ainsi que sa bru. Elle était occupée à dévorer son troisième sandwich, lorsque, au bout d'une allée à laquelle nous faisions face, Monique et moi, se dessina la silhouette d'un cavalier, qui se dirigeait de notre côté. Mme Isabelle s'aperçut que nous regardions quelque chose ou quelqu'un, elle regarda à son tour; puis, se retournant vers sa bru, elle lui dit tranquillement :

— Eh! vous le savez bien, ma chère, c'est lui.

Cette provocation fit rougir Monique de colère. Elle ne répondit rien; mais je crus que ses deux prunelles allaient se détacher de leurs orbites et comme des balles frapper sa belle-mère en plein visage. Le regard qu'elle lui lança était si terrible que Mme Isabelle ne put le soutenir; pour la première fois peut-être, elle perdit contenance, détourna la tête, après quoi elle recommença à manger son sandwich.

Je ne pouvais en douter, c'était bien lui. Il s'avançait au petit trot, et deux minutes après, il mettait pied à terre, attachait son cheval à un poteau et venait droit à nous. Notre rencontre était-elle fortuite? J'avais peine à le croire, il ne faisait rien par hasard, et depuis j'ai eu lieu de me convaincre que, quand ses passions étaient en jeu, il avait au suprême degré le don de l'information.

Selon toute apparence, il savait, en venant à Saint-Martin, qu'il y verrait une personne qui, jeune fille, avait vivement piqué sa curiosité, et qui lui plaisait beaucoup depuis qu'elle était mariée. Peut-être était-il bien aise de la trouver en famille et de s'assurer de l'accueil qui lui serait fait, si le loup tentait de s'introduire dans la bergerie.

Je dois reconnaître qu'il se montra ce jour-là très convenable et fort discret. S'étant approché du landau, il nous salua tous les trois avec une égale politesse, et ce fut à Mme Isabelle qu'il adressa la parole. Elle lui répondit sur un ton froid, qui toutefois n'avait rien de désobligeant. Elle lui demanda des nouvelles de M. et de Mme de Morane et le chargea de leur présenter ses complimens. Il nous quitta bientôt pour aller rendre ses devoirs à M. Brogues et pour tendre la main à l'homme tranquille qui parlait peu et n'en pensait pas moins.

L'entretien s'engagea. M. Brogues lui fit raconter son voyage en Égypte, et Sidonie s'informa si les pyramides produisaient un aussi grand effet qu'on le prétend.

— Mon Dieu ! dit-il modestement, l'homme qui les contemple se sent très petit ; mais pour me sentir petit, je n'ai pas besoin de me comparer à une pyramide.

M. Brogues l'interrogea ensuite sur les progrès de la viticulture en Tunisie. Il dit ce qu'il en savait, et ce qu'il en savait se réduisait à peu de chose ; ce n'était pas un de ces sujets pour lesquels il se passionnât. On lui parla de son yacht ; il s'échauffa davantage.

— C'est une impression délicieuse, dit-il, que de se sentir chez soi dans l'immensité de la mer.

Là-dessus, il se plaignit que les Français eussent l'humeur peu voyageuse, et se tournant vers Mme Isabelle, il dit, pour lui faire sa cour, que les boulevardiers qui s'imaginent que l'univers finit au Gymnase feraient bien d'imiter les Anglais pour qui cent lieues ne sont qu'un pas de fourmi.

— Les Hollandais aussi, poursuivit-il, nous donnent d'excellens exemples. C'est une bagatelle pour eux que de se transporter de leur chère Hollande dans leurs colonies malaises. Tout nous paraît compliqué, et ces gens-là simplifient tout. Ils ont même inventé l'art de se marier à distance. Une jeune fille d'Amsterdam veut-elle épouser un négociant de Batavia, que ses affaires empêchent de venir la chercher, ils règlent leur montre en tenant compte des longitudes, et le même jour, à la même heure, ils s'épousent par procuration à Amsterdam et à Batavia. Le lendemain, la nouvelle mariée s'embarque, et en arrivant là-bas, elle n'a pas besoin de descendre à l'hôtel ; ses pantoufles l'attendent chez son mari.

Voilà le monde moderne ; mais nous sommes, nous autres, terriblement arriérés.

— Cependant, objecta M. Brogues, il y a encore des distances, puisque vous deviez aller aux Indes et que vous n'y êtes pas allé.

— Une affaire imprévue m'a rappelé en France, mais ce n'est que partie remise.

— Oh! bien, monsieur, lui dit Sidonie, dès cette année vous pourrez voir l'Inde au Champ de Mars.

— Je n'aime pas la pacotille, répliqua-t-il dédaigneusement, et j'estime qu'il faut se donner un peu de peine pour voir les choses, que c'est le seul moyen de les bien voir. L'Exposition aura cette conséquence fâcheuse, que les Parisiens se croiront plus que jamais dispensés de voyager, et que d'autre part, grâce à l'affluence des curieux accourus des quatre coins du monde, six mois durant ils ne seront plus chez eux dans leur Paris. C'est ce qui m'a déterminé à venir dès le printemps en Champagne, et je compte y passer tout l'été.

Après nous avoir donné cette agréable nouvelle, il nous salua de nouveau, arrêta un instant ses yeux sur Monique, mais deux secondes au plus, puis il détacha son cheval, se remit en selle et s'en alla le front haut, comme il était venu.

— Les voyages lui ont fait du bien, dit Sidonie ; il me paraît plus sérieux qu'autrefois.

— C'est possible, lui répondit son père ; mais si jamais j'achète des vignes dans la Régence, je me procurerai d'autres renseignemens que les siens. J'aurais mieux fait, je crois, de le questionner sur les belles Juives de Tunis. Je le soupçonne de courir le monde, parce qu'il est un peu las des femmes blanches ; il veut faire connaissance avec les femmes noires et les femmes jaunes, et peut-être en découvrira-t-il de bleues.

Au retour, M. Monfrin ayant pris ma place dans le landau, je fis route dans la calèche, avec mes deux élèves. Jusqu'à notre arrivée, Monique ne prononça pas trois paroles. Ses longs silences et sa figure m'inquiétaient. Pâle, les lèvres serrées, le front crispé, elle avait le regard fixe, et j'avais vu se creuser entre ses sourcils le pli qui annonçait les tempêtes. Pour Sidonie, tout occupée de ses ophrys et de je ne sais quelle théorie que lui avait exposée son beau-frère, elle ne s'apercevait pas que sa sœur méditait un dessein, qu'un feu terrible couvait sous la cendre.

Pendant le dîner, Monique parut se calmer un peu. Elle écouta la conversation ; à plusieurs reprises, elle y plaça son mot. M. Brogues et Sidonie se retirèrent de bonne heure ; ils avaient une visite à faire dans le voisinage. Ils voulaient m'emmener ; je

déclinai leur proposition, je répondis que je m'en retournerais seul à pied. J'étais convaincu que Monique n'attendait que leur départ pour avoir une explication violente avec sa belle-mère, et je tenais à rester, dans la vaine espérance que mon intervention pourrait être utile, que je réussirais à amortir le choc.

A peine furent-ils sortis, elle quitta le coin du salon où elle s'était reléguée, et du premier bond, elle vint se camper sur un pouf en face de Mme Isabelle, qui, mollement étendue dans sa chaise longue, tenait sur ses genoux un bel angora endormi, seul être vivant qu'elle traitât toujours avec égards. Je vois encore ce chat d'une éclatante blancheur, cette chaise d'un rouge cramoisi, et cette grande femme aux yeux immobiles, qui aimait les batailles parce qu'elle éprouvait plus de plaisir à donner des coups que de chagrin à en recevoir. Je vois aussi les yeux étincelans de Monique, ses cheveux en désordre, la pâleur inaccoutumée de son teint et la façon dont elle se balançait sur son pouf, semblable à un jeune tigre, dont le corps est si souple que ses colères ont de la grâce et l'apparence d'un jeu.

Deux minutes se passèrent, et l'orage creva.

— Madame, dit-elle d'une voix vibrante, vous aimez à me faire des questions. Me permettez-vous aujourd'hui de vous en adresser une à mon tour ?

— Très volontiers, ma chère. Je pense que toutes les relations humaines, quelles qu'elles soient, doivent reposer sur un système de parfaite réciprocité. Questionnez-moi, je répondrai.

— Tantôt, à Saint-Martin, quand M. de Triguères a paru à l'extrémité d'une allée, pourquoi vous êtes-vous écriée : « Eh! vous le savez bien, ma chère, c'est lui ! »

Mme Isabelle ne fut point surprise de cette question; elle s'y attendait. J'essayai vainement de m'interposer, de représenter à Monique qu'elle attachait trop d'importance à un propos qui n'en avait point, à une parole malheureuse, mais prononcée sans intention blessante. Elle m'imposa silence par un geste impérieux.

— Monsieur Tristan, me dit-elle, je connais ma belle-mère mieux que vous. Je sais qu'elle ne dit jamais rien sans intention, et que, quand c'est à moi qu'elle s'adresse, ses intentions sont toujours blessantes.

Puis, faisant face à l'ennemi :

— Madame, j'attends votre réponse.

— Ma chère, j'ai dit : « C'est lui ! » parce que je croyais qu'en ce moment vous pensiez à M. de Triguères.

— Vous êtes donc convaincue que j'y pense très souvent?

— Je m'imagine qu'il vous intéresse un peu. On m'avait conté autrefois certaines histoires, et je les avais oubliées ; mais depuis

quelques jours elles me sont revenues à l'esprit. Si le beau Ludovic ne vous intéressait pas un peu, l'autre soir, à Aï, seriez-vous restée si longtemps dans le petit salon?

— A merveille. Mais vous n'avez pas dit seulement: « C'est lui! » Vous avez dit aussi : « Vous le savez bien. » Vous pensiez donc qu'en venant à Saint-Martin, M. de Triguères, averti par moi, était sûr de m'y trouver?

— Oh! dit-elle, en caressant son angora sous le cou, si j'ai dit: « Vous le savez bien, » j'ai eu tort, car je ne savais pas que vous le saviez, je le croyais seulement, et quand on ne fait que croire, on n'a pas le droit de dire : « Je sais. » Excusez-moi, ma chère, en ceci j'ai eu tort.

— Me ferez-vous, madame, l'honneur de m'apprendre où et quand j'ai pu avertir M. de Triguères que j'irais aujourd'hui à Saint-Martin?

— Eh! répliqua-t-elle avec le plus grand sang-froid, il y a des maisons tierces où l'on se rencontre.

Dans ses escarmouches avec sa belle-mère, Monique n'avait d'autre arme que sa gaîté, qui lui avait valu plus d'une victoire. Mais quand elle se fâchait, elle était perdue. Plus sa figure et sa voix devenaient tragiques, plus Mme Isabelle demeurait maîtresse d'elle-même, et le flegme britannique triomphait des nerfs français.

— Oh! madame, que vous êtes candide! répondit-elle sur un ton d'ironie amère. Vous vous figurez donc que j'ai besoin de fréquenter des maisons tierces pour rencontrer M. de Triguères! Je n'aime à le voir que tête à tête, et les murs de votre parc ne sont pas infranchissables. Peut-être en ce moment est-il ici près, caché dans un bosquet, où j'irai le rejoindre tout à l'heure.

— Cette fois, ma chère, vous exagérez. Il y a des choses que vous êtes incapable de faire, et je suis sûre que ce vicomte n'a jamais franchi les murs de mon parc, que je n'ai pas besoin de hausser.

— Défiez-vous, défiez-vous, madame; je suis capable de tout.

— Non, dit-elle en s'appliquant à rendormir son angora, dont cette discussion avait troublé l'auguste repos. Non, c'est une calomnie, et vous exagérez toujours. Mais enfin, quand on a le malheur...

— Achevez, je vous prie; de grâce, expliquez-vous!

— Oh! j'ai un mot au bout de la langue, et je meurs d'envie de le dire; mais je crois fortement que je me repentirai de l'avoir dit, oui, je me repentirai.

— Parlez, parlez; il faut couler à fond cette affaire.

— Eh bien, ne vous fâchez pas, je voulais dire seulement qu'une jeune femme... Oh! je ne vous en fais pas un crime; ce n'est pas votre

faute, c'est un malheur. Mais enfin je trouve qu'une jeune femme, dont la mère s'est fait enlever un soir par je ne sais qui, devrait s'estimer heureuse de vivre avec une vieille Anglaise qui lui donne quelquefois de petits avertissemens.

Monique s'était levée, et le visage en feu :

— Je vous défends de mêler ma mère dans vos accusations et dans nos querelles. Vous n'en avez pas le droit, et vous m'entendez, je vous le défends.

Mme Isabelle posa délicatement son chat sur le parquet, et se redressant à moitié, elle répondit d'un ton sardonique :

— Vous ne connaissez pas la constitution de mon pays. Tout Anglais est maître chez lui, et toute Anglaise aussi est maîtresse chez elle. Si j'étais chez vous, vous pourriez me commander de me taire; mais je suis dans mon salon, et tant que je serai dans mon salon, je prétends y dire tout ce qu'il me plaira.

— A la bonne heure, restez-y, s'écria Monique, vous ne m'y reverrez jamais.

Et elle sortit en courant. Pendant cette terrible passe d'armes, M. Monfrin était demeuré silencieux, immobile; on ne pouvait deviner qu'au mouvement convulsif de ses mains le trouble de son esprit et les cruelles émotions qui lui déchiraient le cœur.

— Vous avez été bien dure, ma mère, lui dit-il en s'approchant d'elle. Vous avez offensé ma femme par d'injurieux soupçons, et je tiens à déclarer en présence de M. Tristan que je suis loin de les partager, que je la respecte autant que je l'aime.

— Que le bon Dieu vous bénisse, mon cher garçon! répliqua-t-elle. Vous vous préparez d'agréables surprises.

Le champ de bataille lui était resté, et grisée de sa victoire, ce fut d'un ton triomphant qu'elle me dit :

— Monsieur Tristan, c'est pourtant vous qui les avez mariés. A votre place, j'en aurais quelque regret; vous avez donné une femme bien vive à un homme bien tranquille.

— Madame, lui repartis-je, s'il était vrai que je fusse pour quelque chose dans ce mariage, je me reprocherais d'avoir donné à une jeune femme, à laquelle je suis profondément attaché, une belle-mère qui a si peu d'égards pour la délicatesse de ses sentimens et pour sa juste fierté.

Et l'ayant saluée, je partis. M. Monfrin me suivit de près et me rejoignit sur la terrasse; il avait hâte d'aller retrouver sa femme et d'apaiser ce cœur qui ne se possédait plus.

— Vous ne gagnerez rien sur elle ce soir, lui dis-je; il est encore trop tôt. Attendez jusqu'à demain.

XIX.

Le jour suivant, mon premier soin fut de tout raconter à Sidonie. Elle avait promis à Mme Isabelle de lui prêter un livre très moderne sur l'éducation des lapins, et elle se proposait de le lui porter en personne dans l'après-midi. Si je l'avais laissée faire, elle se serait brouillée à jamais avec sa sœur. Elle était revenue de Saint-Martin persuadée que le baromètre était au beau, qu'on ne demandait pas mieux que de s'entendre et de vivre en paix. Ce que je lui appris l'émut beaucoup et l'indigna. Malgré ses préventions, elle rejeta tous les torts sur la douairière, déclara que sa conduite avait été révoltante, que cette femme, qui donnait à tout le monde des leçons de convenances, les avait odieusement violées. Elle ne songeait plus à lui prêter son livre; elle pensait seulement à faire une démarche pour raccommoder les affaires. Elle avait une telle confiance dans son ascendant personnel, dans son autorité, qu'elle se croyait de force à calmer Monique et à ménager une réconciliation entre la bru et la belle-mère, en déterminant l'Anglaise à faire les premiers pas. J'eus de la peine à combattre son illusion, à la détourner de son dangereux projet; j'y réussis cependant, ou du moins elle me promit de surseoir à l'exécution, comme on dit au palais.

Dès que j'eus fait entendre raison à l'une des sœurs, je courus chez l'autre. Je m'imaginais qu'une si violente tempête n'avait pu se dissiper dans l'espace d'une nuit, que le tonnerre continuait de gronder sourdement à l'horizon. Je me trompais, et franchement j'aurais mieux aimé ne pas m'être trompé. Je trouvai Monique dans un déplorable état d'esprit, dans un de ces momens de sa vie où, redevenue maîtresse de ses nerfs, elle débitait sans s'émouvoir de monstrueux aphorismes, des insanités qu'elle prenait pour des axiomes, pour les vérités les plus certaines, les plus évidentes et les plus simples du monde. Dans le temps déjà elle m'avait déconcerté plus d'une fois par ses crises subites de démence tranquille, et je ne m'étais tiré d'affaire qu'en lui disant qu'elle était folle à lier, à quoi elle avait répondu que les vrais fous ne sont pas ceux qu'on enferme, mais ceux qui les gardent.

— Eh bien, me dit-elle en riant, qu'avez-vous pensé de cette jolie scène? J'ai été sotte, je me suis fâchée. On ne se fâche pas, on cause avec sa cornette, on l'interroge et on suit religieusement les conseils qu'elle vous donne.

— Que vous a-t-elle conseillé? lui demandai-je.

— De faire tout le contraire de ce que j'ai fait jusqu'aujourd'hui.

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Ce qui me paraît certain, c'est que votre belle-mère, de l'aveu même de Sidonie, que j'ai mise au fait, vous a tenu hier des discours aussi odieux qu'inconvenans. Mais votre mari s'en est expliqué nettement avec elle et lui a déclaré que ses injurieux soupçons...

— Oh! ne parlons pas de mon mari, interrompit-elle. S'il a montré hier un peu de courage, il s'en est bien vite repenti, et il est aujourd'hui un très bon fils, le meilleur fils du monde. Je veux croire que son petit pistolet de poche est chargé, mais l'amorce est si humide qu'il ne partira jamais. Ce matin, dès neuf heures, cet homme doux était chez sa mère. Il m'a raconté à son retour, d'un air ravi, qu'elle regrettait d'être allée trop loin, qu'elle se prêterait de grand cœur à une réconciliation. Mon Dieu! qu'elle est bonne!

— Et que lui avez-vous répondu?

— Que moi aussi je me prêterais de grand cœur à un rapprochement, mais à condition qu'elle élevât un grand mur tout au travers de son parc et s'engageât à rester toujours sur le côté droit de cette fortification, que je l'autorisais du reste à y percer des jours de souffrance, par lesquels elle pourrait épier tous mes mouvemens et s'assurer que je ne me promène pas en compagnie suspecte.

— Cette plaisanterie a dû charmer M. Monfrin, et il vous a quittée sans doute content de vous et heureux de vivre.

Elle avait cueilli la veille à Saint-Martin un beau narcisse jaune et l'avait mis tremper. Elle le prit dans sa main, et l'approchant de ses narines très ouvertes, elle y respirait le printemps. Cette fleur était pour elle une conseillère aussi détestable que sa cornette.

— Que voulez-vous? reprit-elle. Je vous avais solennellement promis d'être sage, prudente. Pour vous être agréable et quoique M. de Triguères me plaise beaucoup, oui, je le répète, quoiqu'il me plaise beaucoup, j'étais résolue à le tenir à distance, et pas plus tard qu'avant-hier, j'avais refusé d'aller dîner chez des amis communs parce que j'étais à peu près certaine de l'y rencontrer. Vous voyez ce que me rapporte ma sagesse. Désormais je serai moins sage. Il est de délicieuses imprudences qui égaient, qui embellissent la vie, et au demeurant on est bien aise de n'être accusé que de crimes qu'on a réellement commis.

A chaque parole qu'elle prononçait, j'étais plus agacé et plus inquiet. Je la mis en demeure de s'expliquer, de me dire nettement ce qu'elle entendait par ces délicieuses imprudences qui embellissent la vie. Elle éluda mes questions et, rompant les chiens, elle me dit d'un ton plus grave :

— Ma pauvre mère!.. Oh! je n'ai jamais cru qu'elle se fût retirée dans un couvent; cette histoire était sortie tout entière de l'ima-

gination féconde de Sidonie... Eh! oui, elle s'est fait enlever, elle est partie avec l'homme qu'elle aimait. Qui pourrait l'en blâmer? Dans la société telle qu'on l'a faite, toutes les règles établies sont des devoirs de convention, tandis que le vrai devoir est de suivre la loi de son cœur. Ah! quand je l'appelle ma pauvre mère, je devrais l'appeler mon heureuse mère. Elle a fait ce que son cœur lui disait de faire, et moi aussi, j'ai un cœur qui bat très fort. Dès demain, j'ouvrirai la cage et l'oiseau s'envolera.

— C'est trop extravaguer. Parlons raison, si vous le voulez bien.

— Mais je ne fais pas autre chose. J'ai profité de vos leçons, je méprise les préjugés, et je vous défie de me prouver par des raisonnemens sérieux que je ne suis pas libre de suivre les penchans de mon cœur. Me direz-vous avec Sidonie que mon grand devoir est de me respecter moi-même? Je me respecte infiniment, et c'est pourquoi, comme ma mère, je revendique ma liberté.

— Et qui vous dit qu'elle ne regrette pas l'usage qu'elle en a fait? Êtes-vous sûre qu'elle soit heureuse, qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherchait, que, comparant tout ce qu'elle a perdu au peu qu'elle a gagné, elle ne s'étonne pas d'avoir acheté si cher un si misérable bonheur?

— C'est vous qui extravaguez. Ma mère est parfaitement heureuse. Son image se présente souvent à mon esprit dans mes heures de contrariété, d'ennui et de chagrin. Je ne sais pas où elle est; mais qu'elle soit à Paris, à Florence ou dans quelque villa solitaire, chaque fois que je pense à elle, je vois un homme agenouillé à ses pieds, qui lui dit : — « Je vous adore et je suis à vous pour la vie. » — Et voilà le bonheur! Il n'y en a pas d'autre.

Elle avait élevé la voix par degrés.

— Mais taisez-vous donc! lui dis-je. On pourrait vous entendre.

— Ce que je vous dis, reprit-elle, je le crierai demain à toute la terre.

Je me levai et je me disposais à sortir. Elle consentit à baisser le ton.

— Vous n'avez pas étudié la constitution anglaise, poursuivit-elle avec une douceur enchanteresse. Ma belle-mère vous l'a pourtant expliquée, et vous devriez savoir que, si elle est reine et maîtresse absolue dans son salon, j'ai le droit de tout dire dans le mien. Non, je ne me tairai pas, et vous m'écouterez. Ma conviction sincère, la seule que j'aie, la seule qui, à l'avenir, règlera ma conduite, ma conviction, vous dis-je, est que mourir sans avoir aimé, c'est mourir sans avoir vécu, et je veux vivre, vous m'entendez, je veux vivre.

Un trouble profond s'était emparé de moi, et au lieu de raisonner avec elle : — « Si pourtant, pensais-je, si par miracle c'était toi qu'elle aimait, aurais-tu la force de lui remontrer que le seul

amour permis est celui qui s'accorde avec les devoirs de convention? Tu tomberais peut-être à ses pieds, et tu lui dirais : — « Aimons-nous, il n'y a que cela de vrai dans le monde. »

— Eh! savez-vous seulement ce que c'est que d'aimer? lui répliquai-je d'un ton colère.

— Ah! si je le sais! me dit-elle. C'est un sujet sur lequel j'ai longuement médité, et voici mes conclusions. Chez un homme, le véritable amour est un désir violent, auquel se mêle le sentiment que la femme qu'il aime et les moindres grâces qu'elle lui accorde ont un prix infini. S'il n'a que le désir, s'il feint le respect, il n'est qu'un drôle, et je le prierai de passer son chemin en lui disant : — « Allez ailleurs, on ne donne pas ici. » — Chez la femme, l'amour est une complaisance particulière pour un homme, accompagnée du sentiment qu'il est le seul à qui elle puisse appartenir sans honte. Si elle se trompe, elle souffrira beaucoup, et j'en veux courir l'aventure. On s'est trompé, on souffre, on n'a pas le droit de se plaindre. Il faut savoir oser, et quand on perd la partie, il faut payer. C'est toute la morale, je n'en connais pas d'autre. Par bonheur, j'ai hérité de la finesse de ma mère, je ne suis pas une de ces femmes qu'on trompe facilement.

— Et moi, lui répondis-je, je suis un de ces hommes qui ne perdent pas leur temps à discuter avec une folle.

Et cette fois, quelques efforts qu'elle fît pour me retenir, je sortis tout de bon. Comme je traversais la terrasse, je m'arrêtai, je me retournai; j'étais sûr qu'elle s'était mise à la fenêtre. Elle tenait encore à la main cette fleur jaune qui lui rappelait Saint-Martin. Elle la froissa violemment entre ses doigts, la pétrit, la roula en boule et me la lança avec tant d'adresse et en visant si juste que je la reçus en pleine poitrine.

— Cette folle, me cria-t-elle, est aussi sûre de sa volonté que de sa main.

Je lui jetai un dernier regard. Elle me parut diaboliquement jolie, et comme le soir où elle m'avait annoncé son prochain mariage avec M. de Triguères, j'aurais voulu qu'à mes yeux elle se dissipât, s'évanouît en fumée, et je me serais cru le plus fortuné des hommes si j'avais pu me dire : « Elle n'est plus de ce monde; elle ne sera jamais à lui. »

J'avais la tête en feu, les oreilles me tintaient; je ressentais comme une ivresse de chagrin et de colère. La folie se gagne à causer avec les fous. Au lieu de retourner à Mon-Désir, je m'acheminai à grands pas vers un café d'Épernay où une semaine auparavant j'avais vu entrer M. de Triguères. Je me flattais qu'il y reviendrait ce jour-là, et je l'y attendis pendant une heure en repassant dans mon esprit la belle profession de foi qu'on m'avait

forcé d'écouter. Je savais bien que dire et faire sont deux et que les paroles du soir ne ressemblent pas toujours à celles du matin. Mais je savais aussi qu'on ne prononce pas impunément certains mots, qu'à force de les répéter, ils se traduisent en images, les images en rêveries et les rêveries en volontés, que telle grande faute n'a été commise que parce qu'on avait juré de la commettre. D'ailleurs, dans les propos qu'elle avait tenus, tout n'était pas mensonge et pure fanfaronnade. Elle m'avait dit que ce vicomte lui plaisait beaucoup. C'était une incontestable vérité, et cette vérité me paraissait grosse de malheurs.

Il n'arrivait pas, et je commençais à me lasser de l'attendre quand j'aperçus à quelque cent pas de moi l'abbé Verlet, qui était venu faire une emplette à Épernay. Je courus après lui, et quoiqu'il marchât fort vite selon sa coutume, je réussis à l'atteindre. Quelques minutes plus tard, nous étions assis sur un des bancs de la promenade publique, et il me demandait si j'étais toujours résolu à partir le surlendemain.

— Je ne sais, lui répondis-je. J'ai une affaire à régler, et je désire ne pas la laisser en suspens.

Là-dessus, je lui exposai brièvement les incidens de ces derniers jours, et quand j'eus terminé mon récit :

— Croyez-vous que, si j'allais trouver M. de Triguères, si je le priais poliment de cesser ses poursuites, de respecter le repos d'une jeune femme à qui sa fatuité attire les plus graves ennuis, croyez-vous que j'aurais quelque chance de me faire écouter jusqu'au bout?

— Aucune. Il sera charmé de se savoir redoutable et redouté.

— Et si je me permettais d'insister, pensez-vous qu'il m'éconduirait sans façon et que peut-être il lui échapperait quelque insolence?

— Cela me paraît indubitable.

— Fort bien. Me voilà tout à fait décidé.

— A quoi faire?

— A aller trouver dès demain cet insolent.

Et comme il s'étonnait :

— Vous savez que je suis un assez bon joueur d'échecs ; peut-être ne savez-vous pas que je suis beaucoup plus fort au pistolet.

Il me regarda avec stupeur : — Quoi! vous pensez sérieusement à vous battre? Votre philosophie vous permet de tuer un homme?

— Ma philosophie m'enseigne qu'entre deux maux, il faut choisir le moindre, et que la vie de certains hommes m'est moins chère que le bonheur de Mme Monique Monfrin.

Il m'examina un instant, et s'étant convaincu que je n'avais jamais été plus sérieux, après avoir un peu rêvé :

— Laissez-moi faire, me dit-il. Je me charge de mener à bien cette petite négociation, et quoi qu'il arrive, personne n'en mourra. M. de Triguères a écrit hier à ma sœur qu'il avait pris goût à l'omelette du curé, qu'il viendrait demain déjeuner avec nous.

— Il a sans doute quelque service à vous demander, et il vous apportera un billet de cinq cents francs pour vos pauvres.

— Je l'accepterai; mes pauvres sont très pauvres, je n'ai pas le droit de les voler.

Il ajouta d'un air mystérieux:

— Vous vous trompez; ce n'est pas un service qu'il attend de moi; il désire, je le soupçonne du moins, se procurer certains éclaircissemens que je suis seul en mesure de lui fournir. Je les lui donnerai et, en retour, il consentira peut-être à laisser tranquille la jeune évaporée à laquelle vous portez un si tendre intérêt. Mais vous allez me promettre de vous tenir clos et coi jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles.

Je le lui promis, et en arrivant à Mon-Désir, je me sentais plus calme. Sidonie s'empressa de s'informer si j'avais vu sa sœur, dans quel état d'âme je l'avais trouvée. Je lui dis que la mer démontée moutonnait encore, mais ne tarderait pas à s'apaiser.

— J'en suis certaine, me répondit cette imperturbable optimiste, l'affaire s'arrangera; mais, je vous prie, pas un mot de tout cela devant mon père! Il s'imagine que la belle-mère et la bru vivent en bonne harmonie, que son gendre est le plus heureux des hommes.

— Oui, lui dis-je, il est fermement persuadé qu'il suffit de ne pas croire à saint Remi pour être une bonne femme ou une bonne mère, qui fait le bonheur de tout ce qui l'approche. Il en faut rabattre.

— Et surtout, ajouta-t-elle, il faut réagir contre soi-même.

Le lendemain, je reçus un mot de l'abbé.

« J'ai vu notre homme, m'écrivait-il, et après d'assez vives résistances, après m'avoir lancé force brocards, que j'ai vaillamment supportés pour vous être agréable, il a pris un engagement auquel j'espère qu'il fera honneur. S'il me manquait de parole, avertissez-moi et j'aviserai. Mais, en vérité, je ne suis pas fâché de voir que les philosophes dans l'embarras appellent quelquefois à leur secours un curé de campagne. »

Ce billet ne me réjouit qu'à moitié; il était fort concis et peu explicite. Quelle sorte d'engagement avait pris M. de Triguères? L'abbé ne semblait pas bien sûr qu'il le tînt, et le cas se présentant, c'était à moi de lui en donner avis. Pour l'avertir, il aurait fallu qu'au préalable quelqu'un m'avertît moi-même. Voit-on de Paris ce qui se passe à Épernay?

Deux heures après, M. Monfrin vint me voir, et les nouvelles qu'il m'apporta me parurent plus satisfaisantes.

— La conduite de ma mère est sans excuse, me dit-il, mais elle est ma mère. J'ai tâché d'arranger les choses; ma femme a dans ce moment l'esprit trop monté pour vouloir entendre à rien. Un heureux hasard m'a fourni le moyen de gagner du temps, et dans certaines circonstances, le temps, c'est tout. Une aimable femme qui a toujours été en relation avec la famille Brogues, Mme Cleydol, veuve d'un magistrat de Reims, se propose d'aller visiter l'Exposition avec deux de ses filles et leur institutrice, et de passer plusieurs semaines à Paris. Elle avait fait retenir des chambres; on a mal compris ses instructions, et on a loué pour elle tout un appartement. Elle cherchait une personne disposée à partager son logement et sa dépense. Je l'ai rencontrée hier à Épernay, elle m'a témoigné le désir d'emmener Monique et de lui servir de chaperon.

— Et Monique a agréé cette proposition? me hâtai-je de lui demander.

— Elle avait commencé par dire non; quelques heures plus tard, elle a dit oui, et dans quatre jours elle sera à Paris. J'aime à croire que mes affaires me permettront d'aller dans quelque temps l'y rejoindre. D'ici là vous m'obligeriez beaucoup en m'écrivant deux ou trois fois pour me donner de ses nouvelles. Puissiez-vous m'annoncer avant peu que les distractions, le Champ de Mars, les théâtres lui ont fait oublier ses ennuis, ses rancunes, qu'elle consent à pardonner! Je souhaite que vous la voyiez le plus souvent qu'il vous sera possible. Elle ne peut être nulle part plus en sûreté qu'auprès de vous.

Il n'est rien tel que les hommes doux et bienveillans pour dire à leur prochain de cruelles vérités. Qu'importait après tout? Ce qu'il venait de m'apprendre m'avait mis l'esprit en repos et l'âme en joie. Je m'étais trop alarmé, le danger n'était pas aussi grave que je l'avais craint, la folle avait recouvré bien vite sa raison, et l'homme qui lui plaisait ne lui était pas si cher qu'elle ne prît facilement son parti de s'éloigner de lui.

J'étais rassuré, j'étais presque content; mais sait-on jamais si on a vraiment sujet de l'être?

VICTOR CHERBULIEZ.

(La dernière partie au prochain n°.)

ROME ET LA RENAISSANCE

ESSAIS ET ESQUISSES (1).

CINQUECENTO.

I. — HISTOIRE D'UNE TOMBE (1505-1506).

Je connais peu de lectures aussi décevantes que les *Légations* de Machiavel qui ont rapport au pape Jules II. Envoyé par son gouvernement auprès du conclave de 1503, et témoin de l'élection et des premiers actes du nouveau pontife, le secrétaire d'État florentin, dans ses dépêches, se montre surtout préoccupé de son cher César Borgia. Il l'a connu, l'année précédente, en Romagne, au faîte de sa prospérité factice et de ses crimes abominables, et a conçu pour lui l'étrange enthousiasme que l'on sait; il le retrouve maintenant prisonnier du Vatican, déchu de toute puissance, profondément humilié et méprisable, et il le méprise en consé-

(1) J'ai eu, ces dernières années, le bonheur de passer plusieurs hivers à Rome, et d'y oublier parfois le présent dans l'étude du *quattro* et du *cinquecento*. Des notes prises à cette occasion, — et auxquelles on voudra bien me pardonner de conserver le tour personnel et intime du premier jet, — je détache ici les pages qui traitent de l'époque de Jules II.

quence; mais il n'en continue pas moins à subir la fascination première : il la subira tout le long de sa vie ! Quant à ce Giuliano della Rovere qui vient d'être élevé sur le trône de saint Pierre (26 novembre 1503) et que l'Italie appellera bientôt *il pontefice terribile* (1), le fin diplomate des bords de l'Arno n'en fait pas grand cas, en somme, et ne lui porte le moindre intérêt, pas même celui de la curiosité. Il ne se doute guère qu'il est là en présence de quelqu'un d'extraordinaire, — d'un *uomo singulare*, pour employer l'expression favorite du temps ; — c'est tout au plus qu'il lui fait crédit et honneur de quelque bon assassinat politique, du meurtre du duc de Valentinois par exemple. Le bruit en a couru, en effet, à Rome, et le secrétaire d'État aussitôt d'écrire avec allégresse : « Le pape commence à payer ses dettes, et très honorablement; » mais la nouvelle, par malheur, ne s'est point confirmée... Trois ans plus tard, et chargé d'une seconde mission auprès de la cour de Rome, Machiavel rencontre le pape (à Nepi) déjà en marche sur Pérouse et Bologne, qu'il se propose d'arracher aux Baglioni et aux Bentivogli. Précédé du saint-sacrement, entouré de vingt-deux cardinaux, le successeur des apôtres commande ses troupes en personne, et cela à une époque où empereurs et rois, — un Maximilien d'Autriche, un Louis de France, un Ferdinand d'Espagne, — se tiennent loin du tumulte des batailles, laissent tout faire par leurs généraux. Le piquant spectacle ne suggère à l'envoyé toscan aucune réflexion originale, aucune appréhension ; sa haine même de l'Église, ce sentiment si fort chez lui, si tenace, ne l'avertit pas que le pouvoir temporel des papes va être fondé pour des siècles !.. Décidément, le politique et l'observateur réputé si infaillible fait preuve, en cette occasion du moins, de très peu de sagacité et de prévoyance. Le prévoyant ici, ou pour mieux dire le *voyant*, c'est bien plutôt cet autre Florentin, nullement homme politique, mais homme de génie, et « terrible » lui aussi. Dans le fameux projet de monument que Michel-Ange esquisse, dès le début du règne (mars 1505), sur la commande et à la gloire de Jules II, celui-ci apparaît déjà tel qu'il restera pour nous dans l'histoire : conquérant farouche des provinces et promoteur magnanime des arts, — vrai *pontifex maximus* de la renaissance. Le projet ne dit rien, et pour cause, du chrétien, du prêtre, du pasteur d'âmes...

Le monument commandé, chose bizarre, est une tombe, une

(1) Sous le mot *terribile*, les Italiens du XVIe siècle entendaient une certaine fougue de caractère combinée avec une grande élévation dans les idées. Ils parlaient de la *terribilità* dans l'art de Michel-Ange. *È un uomo terribile*, disait de Buonarroti le pape Léon X à Sébastien del Piombo.

fastueuse demeure où doit reposer un jour le pontife élu d'hier, un franciscain ! Bramante et ses amis estiment l'entreprise de mauvais augure : mais Jules II y met toute la fougue de sa volonté, et Michel-Ange toute l'ardeur de son génie. Une pensée d'humilité chrétienne, — la pensée de *memento mori, memento quia pulvis es*, — est, bien entendu, aussi loin de l'esprit du moine couronné que de l'artiste immortel ; le seul mobile, pour l'un comme pour l'autre, c'est le penchant universel de l'époque, le *primum mobile* de l'humanisme : ce culte de la personnalité, cet appel à la postérité que Dante a déjà nommé *lo gran disio dell' eccelenza*. Vous diriez l'orgueil d'un Pharaon servi ici à souhait par l'audace d'un Titan ; et l'œuvre, demeurée débris, vous fera songer peut-être à certain mot de la Bible sur ces puissans de la terre « qui s'édifient des ruines... » Prenez garde cependant ! L'association de ces deux âmes de feu, de ces deux *terribilités*, Rovere et Buonarroti, n'en est pas moins une des plus grandes dates dans l'histoire de l'idéal ; elle résume la splendeur et la fatalité de la renaissance parvenue à son apogée.

Il ne nous est pas défendu de reconstruire en imagination, d'une manière vague, il est vrai, et très défectueuse, l'œuvre telle que l'entrevoyait l'artiste à ce premier moment d'inspiration et d'enthousiasme. Nous avons les récits, concordans, en somme, malgré quelques divergences, de Condivi et de Vasari, dont le premier surtout a écrit d'après les renseignemens et presque sous la dictée de Michel-Ange ; nous avons aussi un petit dessin, précieusement conservé aux *Uffizi*, où une partie du monument (la partie d'en bas) est esquissée à la plume, sinon de la main même de Buonarroti, du moins certainement d'après des données authentiques et contemporaines (1). Nous devons nous figurer une construction isolée, accessible de toutes parts, et mesurant vingt-quatre pieds de large sur trente-six en profondeur ; la hauteur dépasse trente pieds. Le soubassement, haut de treize pieds et séparé de l'étage supérieur par un entablement massif et proéminent, présente sur toutes ses faces une suite continue de vastes niches flanquées d'énormes pilastres en saillie : niches et pilastres proclament la gloire de Jules II sur terre, sa gloire de conquérant et de Mécène. Dans chacune des niches, une Victoire ailée, fière et triomphante, foule aux pieds une province abattue et désarmée ; à chacun des

(1) Le dessin dans la collection de M. de Beckerath, à Berlin, se rapporte à une époque postérieure et à un projet du monument déjà considérablement réduit et *adossé au mur*. Il est toutefois au plus haut point intéressant en ce qu'il donne la partie *supérieure* du mausolée, et fait comprendre l'expression de l'artiste que Jules II y était « en suspens » (*in sospeso*) : deux anges le tiennent par les bras et le font descendre dans le sarcophage.

pilastres, un athlète enchaîné, tantôt se tord convulsionné, frémissant, lançant au ciel un regard plein de reproche, et tantôt se penche affaissé et expire : les deux célèbres statues du Louvre, si improprement appelés *les Esclaves*, étaient du nombre. Ces athlètes enchaînés personnifient... les arts libéraux « devenus *prisonniers de la mort*, eux aussi » avec le décès du Rovere : leur grand bienfaiteur disparu, ils se désespèrent et meurent !.. La partie au-dessus, haute de neuf pieds, nous élève vers un monde supérieur, vers des régions idéales et sereines. A l'encontre des Victoires et athlètes du soubassement, présentés tous debout dans des attitudes héroïques et pathétiques, les huit statues principales du second étage sont assises ou profondément recueillies : nous distinguons parmi elles Moïse, saint Paul, la Vie active, la Vie contemplative, peut-être aussi la Prudence et telle vertu allégorique : au milieu se dresse un grand sarcophage destiné à recevoir les restes mortels du pape. Tout en haut enfin, au sommet, Jules II est « tenu en suspens » par deux anges dont les expressions forment contraste : le génie de la Terre est triste et éploré de la perte que vient de faire le monde d'ici-bas, tandis que l'ange du Ciel se réjouit et s'enorgueillit d'introduire un nouvel hôte au séjour des bienheureux. Deux autres anges sont accroupis aux pieds du pontife... Vous n'avez encore là que les lignes générales de cette pyramide en marbre et à personnages célestes et terrestres. Ajoutez à cela des hermès, des *putti*, des masques disséminés partout et en abondance, une profusion aussi d'arabesques, de fleurs, de fruits, et d'autres ornemens architectoniques. Ajoutez, de plus, des travaux considérables en bronze : de larges *rilievi* aux scènes diverses, des plaques avec des inscriptions, des balustrades. En combinant les données de Condivi avec les indications du dessin des *Uffizi*, M. Heath Wilson (1) arrive au compte prodigieux de soixante-dix-huit statues, — soixante-dix-huit statues, la plupart de la taille du *Moïse* du San-Pietro-in-Vincoli et des *Esclaves* du Louvre : un Ossa de géans sur un Pélion de colosses !.. Sans doute, certains monumens tumulaires des pontifes du *quattrocento*, — ceux de Nicolas V et de Pie II entre autres, — nous ont déjà fait connaître les proportions toujours grandissantes des sépulcres jadis si modestes et si simples ; toutefois pour saisir la filiation de cette tombe en projet, il faut remonter le courant des siècles, nous reporter à l'ère des Césars, penser aux gigantesques mausolées de certains empereurs : ce mausolée d'Auguste, où s'ébat de nos jours tout un cirque ; ces *Moles Hadriani* où a trouvé place toute une forteresse...

(1) *Life and Works of Michel Angelo*, 2e édition ; Londres, 1881, p. 79.

Le gigantesque, le démesuré, l'excès, vous obsèdent à chaque pas dans cette vision funéraire. Quelle hyperbole, par exemple, que ces arts « prisonniers de la mort » et rendant leur dernier souffle avec la disparition de Jules II, et que l'on est surpris de voir l'austère Buonarroti imaginer une flatterie si introuvable! Souvenons-nous, d'ailleurs, que la nouvelle basilique de Saint-Pierre, la voûte de la Sixtine et les stances du Vatican, — les trois plus grands titres du pontife mécène devant la postérité, — ne sont pas encore de ce monde! C'est aussi avant toute expédition de Bologne et de Mirandole que Michel-Ange célèbre les victoires et conquêtes du Rovere. « Le pape, — observe M. Heath Wilson, non sans malice, — n'a donc pas de secrets pour l'artiste; il lui confie ses grands projets d'avenir, il est même tellement sûr du succès, qu'il se laisse proclamer dix fois vainqueur dans un dessin fait avant toute déclaration de guerre... » Peut-être bien qu'après tout, et sans autre confidence, l'artiste a seulement mieux pénétré le sens d'une bulle récente (10 janvier 1504) qui avait affirmé les droits imprescriptibles de l'Église contre les usurpateurs de ses domaines. Mais ces domaines arrachés à l'usurpation et recouvrés au nom du droit, pourquoi les représenter précisément en ennemis domptés, foulés aux pieds et mordant la poussière? Pourquoi, en général, et en face de la mort, exalter uniquement la force, la domination, la gloire; ne rien accorder à l'humilité, à la dévotion, à la charité?.. Cette absence de tout sentiment religieux, de toute pensée chrétienne, voire de tout emblème catholique dans un tombeau destiné à un pontife, est assurément un des phénomènes les plus curieux de la renaissance. Des deux seules figures bibliques de cette vaste composition, le Moïse que nous connaissons n'a certes rien de l'Évangile, et son pendant, le saint Paul appuyé sur l'épée, ne devait pas différer beaucoup d'expression, selon toute probabilité. Vous cherchez en vain ces statues ou médaillons de la Vierge avec l'enfant, ces reliefs de l'Annonciation ou de l'*Assunta* que les maîtres du *quattrocento* n'ont jamais manqué de placer en pareille occurrence. Dans la description de Condivi, comme sur le dessin des *Uffizi*, je ne trouve pas même la trace d'un crucifix (1)!..

Au bout de deux ou trois semaines, le projet du monument est élaboré par l'artiste, approuvé par le pape, et dès le mois d'avril 1505, nous voyons Michel-Ange déjà en pleine activité dans les mines de Carrare. Il y séjourne pendant huit longs mois, dirige les

(1) Ce n'est que dans les projets postérieurs du monument *réduit* qu'apparaît la pensée de placer la sainte Vierge en médaillon ou en statue. (Voyez le dessin dans la collection de M. de Beckerath; voyez aussi le monument de San-Pietro-in-Vincoli.)

travaux d'excavation, passe des contrats pour les transports, — plusieurs de ces contrats nous ont été conservés, — et expédie pour Rome les blocs à mesure qu'ils sont retirés et dégrossis. Dans une de ses plus belles poésies, Buonarroti a parlé magnifiquement de « ces vivantes figures qui, des profondeurs silencieuses de la pierre, remontent lentement à la lumière du jour, sous les coups redoublés du marteau : » au milieu de ces bancs de marbre ligurien, en face du golfe azuré, que de *figures vivantes* ainsi voilées encore et que de coups de marteau à donner !.. Un jour même, il a l'étrange pensée de tailler en forme humaine toute une montagne, tout un immense rocher, fièrement campé entre Carrare et la mer, et de la faire servir de phare aux navigateurs de la *Riviera*... Nous touchons au colosse de Rhodes, aux ouvrages de Cyclopes.

Une œuvre tout autrement colossale et cyclopéenne venait, en attendant, d'être décidée sur les bords du Tibre...

Dans les fréquens entretiens du mois de mars (1505) au sujet du monument, la question de l'emplacement a été plus d'une fois posée et finalement résolue à la satisfaction du pape aussi bien que de l'artiste : le tombeau de Jules II ne pouvait être érigé ailleurs que dans cette basilique du Vatican où reposaient, avec le prince des apôtres, les plus grands pontifes de la chrétienté. Les nefs de l'église ne sont pas assez larges ni assez hautes, il est vrai, pour abriter l'immense pyramide en préparation; mais déjà Nicolas V avait fait commencer des travaux pour l'agrandissement du chœur (abside ou tribune) : on reprendra les travaux interrompus depuis longtemps, on les mènera promptement à bonne fin, et de manière à se ménager tout l'espace désirable. Après le départ de Michel-Ange pour Carrare, le pape continue à débattre la matière avec ses architectes, avec Giuliano da San-Gallo notamment et Bramante; mais des objections se font jour alors, des inconvéniens surgissent de toutes parts; l'abside de Nicolas V ne paraît qu'un expédient médiocre et d'un effet douteux; et c'est ainsi qu'à la suite d'un long échange d'idées, Jules II en arrive à une décision hardie, inoubliable. Il décide d'abattre complètement l'ancienne basilique et d'en construire une toute nouvelle *e più bella e più magnifica*, comme le dit placidement ce bon Condivi. Maître Donato da Urbino, surnommé *il Bramante*, promet, en effet, de faire une merveille, un prodige, un vrai miracle en pierre : il ne songe à rien moins qu'à élever en l'air le Panthéon d'Agrippa et à le suspendre au-dessus de ce *Tempio della Pace* dont les arcs ruinés font l'admiration et l'épouvante de tout visiteur du Forum...

Abattre la basilique élevée par les mains de Constantin le Grand et du pape Sylvestre ! Démolir l'église à laquelle étaient attachées les

traditions les plus augustes et dix fois séculaires de la chrétienté; troubler le repos de Léon le Grand, de Grégoire le Grand, de Nicolas Ier et de tant d'autres héros de la foi; toucher au tombeau de l'Apôtre!.. Si infatué que fût l'humanisme de son mérite, de sa *virtù*, et si peu respectueux des âges précédens, — dès qu'ils n'étaient pas classiques et païens, — le projet ne laissa pas d'émouvoir profondément les esprits. Tout le sacré-collège se déclara contre, nous affirme Mignanti, qui a puisé aux sources authentiques : « Les cardinaux estimèrent qu'il serait bien difficile de trouver les sommes nécessaires pour une construction d'une pareille importance, puisque le puissant Constantin lui-même, avec toutes les ressources de l'empire, avait déjà eu de la peine à faire ériger sa basilique, bien modeste en comparaison de celle qui était maintenant projetée. De plus, la reconstruction détruirait une foule de souvenirs précieux et honorables, ce qui froisserait les sentimens pieux des fidèles et diminuerait leur zèle à visiter le sanctuaire... » — Dans le public, l'excitation au premier moment fut bien plus vive encore, et, pour la calmer, le pape dut faire déclarer qu'il ajournait le projet afin de mieux l'examiner. Dès le mois de novembre 1505 pourtant, il annonce déjà solennellement sa résolution bien arrêtée aux autorités de la ville de Milan et leur demande de contribuer à la grande œuvre par de larges dons d'argent.

Je sais bien que de nos jours, — mais de nos jours seulement, — on s'est avisé de ne voir en tout cela qu'une question purement technique. Le grand Léon Alberti, écrivant vers le milieu du XVe siècle, ne dit-il pas dans son traité *de Re ædificatoria* que l'église vaticane penchait du côté gauche d'une manière inquiétante; et n'est-ce pas aussi ce que répète après lui, soixante ans plus tard, Sigismondo de' Conti? Nicolas V n'avait-il pas déjà projeté, au dire de son biographe Manetti, la réfection totale de Saint-Pierre? Évidemment, l'édifice menaçait ruine de longtemps, et en ordonnant sa destruction, le Rovere n'a fait que céder à une nécessité devenue de plus en plus impérieuse... Pourquoi cependant aucun des contemporains n'insiste-t-il sur la prétendue nécessité; pourquoi un argument aussi décisif n'est-il pas invoqué, en 1505, auprès les cardinaux récalcitrans? Tous ceux qui, dans ces premiers temps, nous parlent de l'entreprise gigantesque de Jules II, — historiens, diplomates ou artistes, — tous sont unanimes à y voir l'effet d'une inspiration spontanée du pape, de son désir, très légitime à leurs yeux, de faire grand, de faire magnifique, *più bello e più magnifico*. Nicolas V a si peu songé à détruire le plus antique temple de la foi chrétienne à Rome, qu'il n'a

cessé de l'orner de mosaïques et peintures nouvelles : il ne voulait qu'en agrandir l'abside (1) ; et tout ce qu'il est permis de conclure des affirmations d'un Alberti ou d'un Conti, c'est que l'église vaticane, dans les derniers temps, avait besoin de quelques fortes réparations : aucune construction chrétienne, celle de Bramante moins que toute autre, n'a jamais été à l'abri de pareils correctifs. Enfin, l'état ruineux irrémédiable de Saint-Pierre, en 1505, même complètement admis, est-ce que la piété envers des souvenirs si grands, si augustes, ne commandait pas du moins de rebâtir le sanctuaire dans sa forme ancienne et consacrée, d'en préserver surtout et rétablir les mosaïques, les autels et les tombes ; et n'est-ce pas ainsi qu'il a toujours été procédé au moyen âge et à Rome dans la réfection des monumens religieux célèbres?

J'oserai encore présenter une dernière considération, qui peut-être n'est point sans importance. L'arrêt de Jules II une fois prononcé, la vieille basilique n'a pas été pour cela rasée en un seul jour et d'un seul coup : elle fut démolie par pièces et par parties tout un siècle durant, et à mesure qu'avançait la nouvelle construction. Pendant tout ce siècle aussi, et malgré les ruines accumulées à l'entour, elle n'a cessé d'être le théâtre des grandes pompes pontificales, au déplaisir extrême des ambassadeurs et des *illustrissimi*, très incommodés par les courans d'air, la poussière et les ardeurs du soleil; au désespoir surtout des maîtres de cérémonies qui, à ces occasions solennelles, ne savaient où donner de la tête. Paris de Grassis, le maître des cérémonies de Jules II et de Léon X, et le Dangeau de ces deux pontificats, ne tarit pas dans son *Journal* sur les embarras que lui causait, à chaque *funzione*, l'installation des échafaudages, planches et tapisseries au milieu de la *maladetta fabbrica*. Le couronnement de Sixte V, en 1585, a encore lieu sur la grande terrasse de la basilique : l'*atrium*, la façade de l'église et la longue nef sont toujours debout ; la dernière partie n'est abattue qu'en 1609, sous Paul V, Borghèse. Or pendant tout le cours de cette longue et lente destruction, nous n'entendons jamais parler d'un effondrement quelconque, d'un pan de mur s'écroulant de lui-même ; jusqu'au bout, le noble édifice ne cède qu'aux coups de la pioche et de la houe : *frangitur, non flectitur*. Je lis dans Bunsen que les poutres de son toit ont été jugées assez bonnes pour servir encore dans la charpente d'un édifice tout nouveau, la charpente du palais Farnèse !

(1) Bunsen, *Beschreibung der Stadt Rom.*, I, 2, remarque avec raison que Manetti, le biographe trop souvent glorieux qui prête à Nicolas V les projets les plus fantastiques au sujet de la cité Léonine, ne dit cependant nulle part que Saint-Pierre eût menacé ruine.

A son retour de Carrare (janvier 1506), Buonarroti voit déjà les démolitions commencées. Il n'y trouve rien à redire, constatons-le dès l'abord; il sera même fier toute sa vie d'avoir été l'occasion (*venne ad esser cagione*, est l'expression de Condivi) du renouvellement de la basilique. Il est, du reste, plein d'ardeur et de confiance au sujet de son mausolée : il écrit à Florence pour qu'on lui envoie tous ses dessins; il fait transporter les blocs de marbre des bords du Tibre sur la grande place de Saint-Pierre, près l'église de Sainte-Catherine, où le pape lui a assigné un *studio*. Jules II lui rend de fréquentes visites dans ce *studio;* il fait même construire un pont-levis pour pouvoir passer directement du Vatican à l'atelier de l'artiste. Il n'a plus toutefois pour le fameux sépulcre l'enthousiasme de l'an passé : il en parle de moins en moins; il agite des projets tout nouveaux et propose au sculpteur, déjà si célèbre par la création de la *Pietà* et du *David*, d'orner de fresques la voûte de la Sixtine. Il insiste, et Michel-Ange refuse pertinemment, « n'étant pas peintre, » ainsi qu'il le déclarera encore plus d'une fois.

D'où vient le revirement du pape, l'abandon subit d'un dessein si longtemps caressé? Humeur de despote, changeant de fantaisies au gré du vent, pensent quelques-uns parmi les biographes; superstition de vieillard, affirme de son côté Condivi, et intrigues infâmes de Bramante qui réussit à faire peur à Jules II d'un tombeau construit encore de son vivant. Je ne le crois guère. Quels que soient les jugemens qu'on voudra bien porter sur le Rovere, on ne pourra lui contester une véritable élévation d'âme : dans les choses de l'art, comme dans les choses de la politique, les intérêts universels de l'Église tels qu'il les entendait ont toujours primé chez lui les considérations de convenance ou de grandeur personnelle. Une fois enflammé de cette idée de bâtir au monde catholique un temple comme il n'en a jamais existé, quoi d'étonnant qu'il se fût peu à peu refroidi pour un monument égoïste, destiné seulement à sa propre exaltation ; qu'il en ait eu quelque remords, peut-être même quelque honte?.. Michel-Ange ne tarde pas à s'apercevoir du changement sans en pénétrer la cause, et il reproche surtout à Bramante de le desservir auprès du maître. Il lui reproche aussi, et avec beaucoup plus de raison cette fois, de procéder à l'aveugle dans ses abatages et de détruire plus d'une colonne précieuse qui pourrait servir pour le nouvel édifice.

En effet, la rage destructive de l'immortel architecte était bien digne de la fougue de Jules II, digne aussi de la superbe de l'humanisme, de sa profonde inintelligence d'un grand passé chrétien. Chose à peine croyable, ce n'est que sous Sixte V qu'on s'est avisé

de recueillir avec quelque soin les débris de l'ancien sanctuaire, — autels, tombes, mosaïques, statues et reliefs, — et d'en tenir un registre tant soit peu exact; pendant les quatre-vingts ans précédens on n'a eu aucun souci de ces restes glorieux, on les a laissés se disperser à tous les vents, ou croupir sous les décombres, se briser et détériorer, et maître Donato a donné le plus funeste exemple de ce vandalisme en plein XVIe siècle. Les Romains, qu n'avaient aucune idée du Saint-Pierre de l'avenir et ne voyaient que les ruines affreuses du présent, — qui voyaient en outre des quartiers entiers bouleversés, grâce aux nouvelles rues *Giulia* et *Lungara*, et le Vatican éventré pour la construction du Belvédère, de la cour de Saint-Damase et des galeries sans fin, — prirent bientôt en horreur le terrible démolisseur, vrai Haussmann de la renaissance. Vers la fin du règne de Jules II, le 12 juin 1512, Paris de Grassis écrit dans son *Journal* intime : *Architectum Bramantem, seu potius RUINANTEM, ut communiter vocabatur...*

Une curieuse brochure du temps (1) représente le fameux architecte venant, après sa mort, frapper à la porte du paradis que saint Pierre lui refuse d'ouvrir : — « Pourquoi as-tu détruit mon temple de Rome, qui déjà, par son antiquité seule, appelait à Dieu les âmes les moins croyantes? C'est à toi que nous devons cette attrape! » — Après bien des faux-fuyans l'artiste finit par confesser qu'il avait la rage des démolitions, la fureur de ruiner le monde; il aurait bien voulu ruiner aussi le pape... — « Et tu n'y es pas parvenu? — Non, parce que Jules, pour faire la nouvelle église, n'a pas mis la main à sa bourse bien gonflée, mais seulement aux indulgences et aux confessionaux... » — Rien de plus piquant que la conclusion du spirituel pamphlet : c'est Bramante, qui, en fin de compte, prétend faire ses conditions pour son entrée au paradis; impénitent et impertinent, il veut *haussmanniser* jusqu'au ciel! — « Avant tout, je veux abolir cette rue si âpre et difficile qui de la terre conduit au ciel; j'en ferai une autre si douce et si large que les âmes des faibles et des vieux pourront arriver ici à califourchon. Je pense également abattre ce paradis et en faire un nouveau avec des habitations plus belles et plus gaies pour vos *beati*. — Et où veux-tu que restent mes locataires pendant que tu fabriqueras tout cela? — Oh! vos locataires sont habitués aux incommodités et en ont vu de belles! Écorchés les uns, macérés les autres, ils n'ont acquis leur droit de cité ici qu'à force de malaises

(1) *Simia*, par Andrea Guarna de Salerno; Milan, 1517. Je cite, d'après les extraits donnés par Bossi. (*Il Cenacolo di Leonardo da Vinci;* Milan, 1810, in-4°, p. 246-9.) Il m'a été impossible de trouver l'original (latin) ici, à Rome.

de tout genre. D'ailleurs, dans cet air si salubre, point n'est à craindre qu'ils attrapent un rhume... Cela ne vous va pas? Je vous quitte alors et m'en vais en enfer!.. »

Avez-vous remarqué l'allusion aux indulgences qui payaient les frais de la nouvelle église? Et ce trait part de Milan, de ce côté des Alpes, à l'adresse de Jules II déjà, avant toute thèse de Luther!.. Cent cinquante ans plus tard, voici comment s'exprimera à ce sujet un jésuite, un cardinal, l'illustre historien du concile de Trente, Sforza Pallavicini : « Cet édifice matériel de Saint-Pierre a détruit une grande partie de son édifice spirituel. Pour se procurer les millions prodigieux qu'exigeait une construction si énorme, on a dû recourir à des moyens qui ont donné la première occasion à l'hérésie de Luther et infligé à l'Église, dans la suite, la perte de tant de millions d'âmes. »

Au prix de quel déchirement, dans la grande famille chrétienne, allait s'élever le temple dont Jules II vint poser la première pierre, le samedi *in albis* 1506!

Il vint en procession solennelle, accompagné de trente-cinq cardinaux. Après une messe du Saint-Esprit, célébrée par le cardinal Francesco Soderini, le Rovere s'approcha d'une fosse large et profonde « et qui ressemblait à un vrai précipice : » elle a été creusée à l'endroit où se dresse maintenant, sous la coupole, la statue de sainte Véronique. Le vieillard au corps usé et à l'âme de fer descendit par une échelle dans cette fosse : « Et comme tout le monde craignait un éboulement, dit Paris de Grassis, le pape cria à ceux d'en haut de ne pas trop s'avancer sur les bords. » Les médailles et inscriptions d'usage furent déposées; et, après avoir consacré les fondemens, Jules II remonta.

Ceci se passait le 18 avril 1506; la veille, le 17, Michel-Ange s'était enfui de Rome!.. Irrité, désespéré, pris de terreurs inexplicables, il partit tout à coup et clandestinement, laissant là son *studio*, ses blocs de marbre et le monument fatidique, qui, pendant bien des années dans la suite, projettera encore son ombre sur la carrière douloureuse de l'artiste. Cette tombe, devait dire plus tard Buonarroti, a été la tragédie de sa vie. Elle fut peut-être bien aussi la tragédie de la renaissance et du catholicisme.

II. — L'ANCIENNE BASILIQUE.

En traversant ce matin, sous un soleil brûlant, la place de Saint-Pierre, j'en voulus plus que jamais à l'empereur Henri IV d'avoir détruit, pendant le siège de 1083, l'imposant portique qui, jusqu'au temps de Grégoire VII, avait relié la basilique du Vatican au

pont des Anges sur la rive droite du Tibre. La galerie n'était pas des plus régulières et faisait un coude près l'église Santa-Maria-Transpontina, — je me figure qu'elle ressemblait quelque peu à cette suite d'arcades qui, à Bologne, va de la porte Saragozza jusqu'aux hauteurs de la Madonna di San-Lucca : — mais qu'elle devait être bien appréciée par tous ceux qui

> Dall' un lato tutti hanno la fronte
> Verso il Castello, e vanno a San-Pietro,
> Dall' altra sponda vanno verso 'l monte...

Comment les successeurs du pape Alexandre VII n'ont-ils pas songé à relever un ouvrage qui, outre son utilité évidente, eût encore rehaussé la splendeur de cette place déjà unique au monde? Imaginez, au lieu de l'affreux pâté de maisons entre les deux rues de Borgo vecchio et Borgo nuovo, un double portique allant de la Piazza Pia rejoindre la colonnade de Bernini : quels propylées pour le Parthénon chrétien, et que la coupole de Michel-Ange, aujourd'hui écrasée par le manque d'une perspective convenable, apparaîtrait alors du plus loin dans toute sa majestueuse grandeur!... Il n'a pas dépendu du comte de Tournon, le vigoureux et intelligent préfet de Rome pendant la captivité de Pie VII, que ce magnifique programme ne fût réalisé au commencement de notre siècle : le décret de Napoléon sanctionnant le projet porte la date du 8 août 1811 ; la fatale campagne de Russie en décida autrement.

Je me suis donné aujourd'hui la mélancolique distraction de rebâtir par la pensée, et sur les lieux mêmes, l'ancienne basilique de Saint-Pierre telle que l'avait connue la génération de Jules II avant l'arrêt suprême de 1505. Le second volume de Bunsen (1) m'a été un guide des plus précieux dans cette *promenade archéologique,* et m'a surtout fait saisir au vif la fortune extraordinaire de ce petit coin de terre aux origines si humbles et aux destinées si merveilleuses. Le Capitole et le Palatin, le Quirinal, l'Aventin et le Cœlius, l'Esquilin et le Viminal brillaient d'un éclat déjà dix fois séculaire, que le *Mons Vaticanus* était encore « hors les murs » et hors l'histoire : Tite-Live n'en fait presque pas mention. Deux noms seuls, — l'un le plus pur, l'autre le plus abject des annales romaines, — avaient laissé des souvenirs dans la région au-delà du Tibre : Cincinnatus y avait cultivé son modeste champ (*prata Quinctia*), et Néron y avait allumé ses torches vivantes de martyrs chrétiens. La con-

(1) Qu'il importe toutefois de corriger en bien des endroits d'après les travaux plus récens de MM. de Rossi, Müntz, Stevenson, Kirsch, etc.

trée était pestilentielle, malgré les immenses jardins qui en couvraient la surface ; on redoutait jusqu'au vin qu'elle produisait. — *Vaticana bibis, bibis venenum*, écrit Martial ; — les soldats germains et gaulois de Vitellius ont, au dire de Tacite, payé de leur vie l'imprudence d'être allés camper *infamibus Vaticani locis*... C'est dans ce quartier mal famé pourtant, au pied même de l'horrible cirque de Néron, que le pape Sylvestre a élevé son temple du Christ, après la grande victoire de Constantin sur Maxence ; et bientôt de toutes les collines de la ville éternelle, l'univers ne connut plus que cette côte déserte qui gardait la tombe d'un pauvre pêcheur galiléen !

Des constructions innombrables étaient venues depuis, dans une longue suite de siècles, peupler et même encombrer la région jadis si abandonnée : les descriptions qui nous sont faites de la place du Vatican au sortir du moyen âge ne laissent pas d'éveiller la pensée d'un entassement excessif. A droite, au nord, le palais pontifical dressait ses murs crénelés et multipliait ses tours, ses cours et ses *loggie*. A gauche, des annexes et des dépendances sans fin, attachées aux flancs de Saint-Pierre, englobaient le noble monument dans leurs masses disparates et diffuses. Aussi loin que plongeait le regard, on ne voyait que sacristies, presbytères, oratoires, chapelles, églises rondes ou à longue nef, couvens, hospices, mausolées et cimetières : ils obstruaient les avenues, débordaient surtout au sud, du côté du cirque Néronien et en enlaçaient la *guglia* (1). Au milieu toutefois de cette végétation parasite des bâtisses, la basilique du pape Sylvestre avait conservé sa forme primitive, gardé intactes ses grandes lignes architecturales. Le décor et l'aménagement ont dû souvent être changés et renouvelés : les parties constitutives de l'édifice sont restées les mêmes jusqu'à l'époque de Jules II, on peut dire jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Un perron monumental, de trente-cinq marches en cinq sections, tout de marbre et de porphyre, conduisait d'en bas à l'immense plateau portant le sanctuaire. En haut de cet escalier s'étendait une vaste terrasse de plus de seize mètres de profondeur ; là avaient lieu les bénédictions *urbi et orbi*, les couronnemens des papes, les réceptions solennelles des empereurs et rois, ainsi que les autres grandes pompes publiques ; Charlemagne y fut salué par le pape Adrien Ier, le dimanche des Pâques 774, après avoir monté à genoux le perron et en avoir embrassé chacune des marches. La *loge des*

(1) *Guglia, acuglia* (aiguille) était le nom donné autrefois par le populaire à l'obélisque qui couronnait la *spina* du cirque de Néron (ou plutôt de Caligula) au Vatican. On sait que Sixte V fit transporter l'obélisque à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui en face de Saint-Pierre. Une plaque posée par terre en dehors de la sacristie actuelle porte l'inscription : *Sito dell' obelisco fino all' anno MDLXXXVI.*

bénédictions, à trois étages et en arcades, que les anciennes *Vues de Saint-Pierre* placent à droite, dans un coin de la plate-forme, tout près du palais pontifical, ne datait que des derniers temps : elle était l'œuvre de Pie II et de ses successeurs dans la seconde moitié du xve siècle. Du côté opposé, à gauche, au sud, le vaste *palais de l'archiprêtre*, également un ouvrage du xve siècle, a remplacé, ce semble, un ancien hospice pour les pèlerins.

Une cour oblongue et découverte, — un *atrium* (1), — précédait la basilique proprement dite ; elle allait du fond de la terrasse jusqu'au seuil de l'église actuelle au-delà du vestibule de Maderna. La cour avait beaucoup souffert de l'outrage du temps et des ravages des hommes ; au commencement du xvie siècle, elle apparaissait bien déchue de sa splendeur d'autrefois, alors que son intérieur était planté d'une profusion d'arbres symboliques,— palmiers, cyprès, oliviers et rosiers, — et orné tout autour d'un beau portique corinthien. Toutefois la rangée occidentale du *quadriporticus* demeurait encore entière ; du côté opposé, à droite de l'entrée, un clocher de l'époque carlovingienne dessinait dans les airs son élégant profil, et le célèbre *cantharus* du milieu ne cessait d'exciter l'admiration. C'était une magnifique fontaine entourée de huit colonnes de porphyre et abritée sous un toit doré avec force dauphins, paons et dragons. Une colossale pomme de pin en bronze, qu'on disait provenir du mausolée d'Adrien, formait le tronc du jet d'eau : Petrus Mallius, un chanoine du xiie siècle, parle pertinemment d'un tuyau de plomb introduit dans le corps du cône et des trous pratiqués dans les écailles. Pour donner la mesure du terrible Nemrod, le fondateur de Babel, qu'il avait rencontré au plus profond cercle de l'enfer, Dante dit que la tête du géant lui parut « longue et grosse comme la pomme de pin à Saint-Pierre à Rome, les autres membres étaient à l'avenant. » L'énorme morceau de bronze est parvenu jusqu'à nous et ne laisse pas d'embarrasser nos archéologues : ils ne découvrent pas à la *pigna* les trous affirmés par Petrus Mallius ! N'insistons pas sur le sujet douloureux ; Dante termine précisément son épisode de Nemrod par le vers magistral :

Lasciamolo stare, e non parliamo a vôto...

(1) L'ancienne basilique chrétienne comprenait un *atrium*, un *narthex* et l'église proprement dite. *L'atrium* était une grande cour sans toit, avec une fontaine de lustration (*cantharus*) au milieu ; c'était dans cette cour que se tenaient les *pénitens*. Le *narthex* ou vestibule, couvert et beaucoup plus étroit, faisait corps avec l'église et était destiné aux *catéchumènes*. La basilique de San-Clemente à Rome donne l'idée la plus nette de cette configuration.

Au sortir de l'*atrium*, on se trouvait au milieu du vestibule (*narthex*) et en face des cinq portes donnant accès à la basilique même. Elle occupait l'espace qui, dans l'église actuelle, va de la *rota porphyretica* au maître-autel, et, en largeur, de l'extrémité sud à l'extrémité nord des grands piliers de Bramante : l'abside et les deux bras du transept ne dépassaient que légèrement le parallélogramme indiqué ici. Le sol descendait beaucoup plus bas qu'aujourd'hui, au niveau de celui qu'on voit encore dans les *sagre grotte ;* et l'élévation du transept mesurait près de trente-huit mètres. Cent colonnes de marbre et de granit, disposées en quatre enfilades, formaient cinq nefs correspondant aux cinq portes d'entrée ; la nef du milieu, presque trois fois plus large que les autres, dominait aussi considérablement les bas côtés dans le sens vertical, grâce aux deux murs latéraux qui surmontaient l'architrave de sa colonnade et supportaient le toit en charpente, en éclairant l'intérieur par une suite de vingt-deux fenêtres pratiquées dans leur haut. Pour l'ensemble de cet intérieur et de sa distribution organique, — grande nef et bas côtés, arc triomphal et transept, abside en hémicycle, crypte et maître-autel, — l'édifice du pape Sylvestre est devenu le prototype de toutes les basiliques chrétiennes ; Saint-Paul-hors-les-Murs, notamment, n'en différait (avant l'incendie de 1823) que par l'entablement de ses colonnes : au lieu de l'architrave, elles étaient reliées entre elles par une arcature plus légère et plus élégante.

Le tombeau du prince des apôtres est encore aujourd'hui à la même place qu'il a de tout temps occupée au *Mons Vaticanus :* c'est le seul endroit que Bramante et ses successeurs étaient tenus de respecter. « Ce sépulcre, placé sous l'autel, écrivait saint Grégoire de Tours vers la fin du VIe siècle, est d'une rareté extrême. Celui qui désire y prier ouvre les chancels dont il est entouré et s'approche du tombeau ; après avoir entre-bâillé la petite *fenestella*, il y passe la tête et demande la faveur dont il a besoin. L'effet est immanquable, si seulement l'oraison de la requête a été la juste. » Le moyen âge ne s'est point lassé de doter le tombeau et le maître-autel de toutes les splendeurs imaginables en métaux rares et en pierres précieuses ; les nombreuses spoliations dont la *Confession* a été victime de la part des hordes sarrasines et même chrétiennes n'ont pu décourager à cet égard la piété généreuse des fidèles. Les récits du temps ne tarissent pas sur les richesses innombrables réunies en ce lieu, — tabernacles, ciboires, croix, vases, lampadaires, chérubins et statues, — ils exaltent surtout les magnificences de la clôture du sanctuaire, les *cancelli* dont avait déjà parlé saint Grégoire de Tours et que les papes n'ont cessé d'embellir et

d'agrandir dans la suite. On nous décrit une balustrade en porphyre surmontée de colonnes d'albâtre; au-dessus, une architrave en argent avec calices, fleurs de lis et vases lumineux; au milieu, une arcade couronnée d'une statue du Sauveur en or avec de grands anges en argent. Les colonnes d'albâtre étaient torses et *vitinées* (enlacées de feuilles de vigne sculptées), et la tradition les faisait venir du temple de Salomon (Hérode?); ce qui est plus sûr, c'est qu'elles ont inspiré l'affreux tabernacle de Bernini. Au lieu de rajuster péniblement, après tant d'autres, les données confuses qui nous sont parvenues sur ce célèbre chancel de Saint-Pierre, j'aime mieux indiquer aux curieux le seul document figuré qu'il soit possible, je crois, de consulter dans la matière : la fresque dans la *Salle de Constantin* qui a pour sujet « la donation de Rome au pape Sylvestre. » La scène se passe dans l'église vaticane; et là, au fond, en avant de la tribune et du maître-autel, on voit des colonnes torses montées sur un stylobate et soutenant une architrave à laquelle sont suspendues des lampes. La reproduction est-elle exacte en tout point? Je n'oserais l'affirmer : mais elle est l'œuvre de Jules Romain et de ses compagnons; elle date du temps où le chancel était encore debout, et elle devrait mettre nos antiquaires en garde contre des essais de restitution par trop fantaisistes. J'allais oublier que Raphaël lui-même s'est évidemment souvenu des *vitineae* de la balustrade dans un de ses *arrazi* où il avait à représenter le porche du temple de Jérusalem (1).

A l'exemple de tous les autres trônes épiscopaux des anciennes églises, la *cathedra Petri* du Vatican, — Galla Placidia en fait déjà mention dans une lettre à Théodose le Grand, — fut primitivement installée dans la tribune, derrière la Confession et le maître-autel. Pour des raisons que je ne m'explique pas, elle a été après transférée d'un oratoire à l'autre de la vieille basilique et n'a repris la place traditionnelle de l'abside que dans le Saint-Pierre nouveau; Bernini lui a construit alors la monstrueuse enveloppe que l'on sait, et d'où elle ne fut plus retirée qu'une seule fois, en juin 1867, au centenaire de l'apôtre. J'étais à Rome pendant le centenaire, et j'ai pu contempler de plus près la célèbre chaire dérobée aux regards depuis deux siècles. C'est un grand siège à porteurs (*sella gestatoria*) de chêne jaunâtre et vermoulu; le châssis du devant est d'un bois noir d'acacia. Sur les bords du dossier, ainsi que sur le châssis, on voit des listels et de petits carrés d'ivoire, sculptés ou gravés, et représentant des combats d'animaux, des luttes de Centaures, des signes du Zodiaque et les douze travaux d'Hercule.

(1) Vatican (galerie des tapisseries) : *Saint Pierre guérissant l'estropié.*

Le choix des sujets peut paraître bien singulier pour la chaire du prince des apôtres; mais les morceaux ont été évidemment rapportés là après coup de quelque *ciste* ou meuble antique; plusieurs de ces plaques ont même été mises tout de travers et à l'envers, et Hercule exécute certains de ses travaux la tête en bas et les pieds en l'air. Ce n'en est pas moins le trône le plus ancien et le plus auguste du monde; il me manque quelque peu dans le fameux exorde de Macaulay sur le Nouveau-Zélandais de l'avenir.

Des autels latéraux étaient venus de bonne heure s'ajouter au maître-autel central de la Confession : au temps de Jules II, on en comptait jusqu'à vingt; les plus célèbres étaient les oratoires consacrés aux quatre grandes reliques qu'enferment maintenant les quatre piliers de la coupole. Chose étrange, deux de ces grandes reliques n'ont été déposées à Saint-Pierre que vers la fin du XV[e] siècle et par des mains bien profanes : un Paléologue schismatique, un despote fugitif de Morée apporta à Rome, en 1461, le crâne de saint André; la Sainte-Lance fut un cadeau du sultan Bajazet, le fils du conquérant de Constantinople! En revanche, l'oratoire de la Sainte-Croix et l'autel du *Santo Volto* dataient du VI[e] et du VII[e] siècle. Arrivé au plus haut cercle du paradis, devant la rose blanche de la milice sacrée, en face de Béatrice et de saint Bernard, Dante s'écrie : « Je fus comme celui qui, venu des confins de la Croatie pour voir *notre Véronique,* ne peut rassasier ses yeux du spectacle d'une gloire si antique et ne cesse de se dire : Tels étaient donc vos traits, ô Christ, mon Seigneur et vrai Dieu!.. » De la *Veronica nostra*, la dévotion populaire s'est portée depuis à la statue en bronze de l'apôtre si bien connue aujourd'hui, mais qui, au moyen âge, fut loin de jouir d'une « gloire aussi antique; » au commencement du XVI[e] siècle, elle n'avait pas encore de place dans l'église vaticane (1).

Le grand tombeau de la Confession avait, lui aussi, son cortège, un immense cortège funéraire. Des deux cent cinquante pontifes qui, avant Jules II, s'étaient succédé sur le trône de Saint-Pierre, quatre-vingt-douze reposaient sur le plateau du Vatican, devenu, depuis le V[e] siècle surtout, le *Campo Santo* ordinaire des papes. Du fond de l'*atrium*, les tombes s'étaient avancées avec le temps jusqu'au vestibule, avaient pénétré dans l'église elle-même, rempli les bas côtés et la grande nef : on avait là devant soi toute une histoire monumentale, une des plus complètes et des plus saisis-

(1) On la voyait dans l'église Saint-Martin, à l'ouest du Vatican. La *Pietà*, de Michel-Ange, qui date de 1499, fut originairement déposée à l'église de Sainte-Pétronille; elle n'occupe sa place actuelle dans la basilique que depuis 1749.

santes (1). De simples pierres tumulaires d'abord, des dalles rudes et plates, ou des coffres imitant la forme du sarcophage ; plus tard, des sarcophages véritables empruntés aux premiers chrétiens, voire à l'époque du paganisme, et tant bien que mal adaptés ; du reste, le moins d'ornemens possible. Les inscriptions sont à l'avenant, dans un latin âpre et barbare, singulièrement vigoureux pourtant et expressif. Peu à peu, le marbre s'anime, prend corps : une figure apparaît sur le couvercle du cercueil, couchée tout du long, avec étole et chasuble ; la tête couronnée de la tiare et doucement reposée sur un oreiller ; les mains toujours gantées croisées sur la poitrine, la droite sur la gauche, et au milieu du gant un bijou rond et en saillie ; au doigt l'anneau du pasteur. L'art des Cosmates s'exerce pendant un nombre de générations sur cette donnée simple et belle, élève souvent un élégant baldaquin au-dessus du sarcophage et en égaie les moulures et les colonnettes de lisérés en or et en petites pierres coloriées. Puis, tout à coup, un brusque arrêt et une lacune béante, — l'exil d'Avignon, le grand schisme ; — et lorsque la chaîne des sépulcres est de nouveau renouée après une interruption de plus d'un siècle, la face du monde est changée comme par enchantement, et la Renaissance vient proclamer la joie de vivre et le culte de l'antiquité jusque dans la sombre nécropole des papes !.. Que d'œuvres délicieuses tout d'abord, mais aussi que de signes alarmans ! Telle figure de la théologie en déesse Diane avec son carquois et ses flèches, sur le tombeau de Sixte IV, inaugure déjà une des plus fatales aberrations du siècle de Léon X ; tel cénotaphe de Pie II, monstrueux de proportions et d'orgueil, prépare déjà la voie au projet gigantesque de Buonarroti qui fera crouler la basilique...

Pourquoi certains auteurs de renom tiennent-ils donc tant à déprécier l'église du pape Sylvestre, à l'estimer une œuvre nécessairement sans mérite, sans caractère, et bien digne d'une époque de profonde décadence ? Si profonde d'abord que fût la décadence des autres arts à l'époque de Constantin, l'architecture y savait encore faire des choses grandes et puissantes : les Thermes de Dioclétien et le Temple de la paix (de Maxence), au Forum, ont imposé, jusque dans leurs ruines, au génie d'un Bramante et d'un Michel-Ange (2). Une légende très vieille, et que les élèves de

(1) Voir les tombeaux de Grégoire V, Adrien IV et Boniface VIII dans les *grotte vaticane;* celui de Honorius IV dans la chapelle Savelli, à Araceli ; celui de Nicolas V dans les *sagre grotte;* ceux de Sixte IV et d'Innocent VIII à Saint-Pierre ; ceux de Pie II et de Paul II à San-Andrea-della-Valle. Tous ces monumens étaient originairement dans l'ancien Saint-Pierre.

(2) Je relève le curieux passage qui suit dans le *Rapport* de Raphaël à Léon X sur les monumens de Rome : « Et bien que les lettres, la sculpture et presque tous les

Raphaël ont reproduite dans les Stances (1), raconte que l'empereur Constantin était venu travailler de ses propres mains aux fondemens de Saint-Pierre et y remplir de terre douze paniers en mémoire des douze apôtres : il n'a pas négligé, dans tous les cas, je suppose, d'y faire travailler ses meilleurs architectes. Ce n'étaient pas, somme toute, des esprits médiocres, ceux qui, les premiers, ont eu l'idée d'adapter les formes de la basilique profane, — à la fois bourse, marché et tribunal, — aux besoins tout nouveaux d'un culte au plus haut point spiritualiste : la conception fut si heureuse, si magistrale, qu'elle a prévalu en principe et jusqu'à nos jours dans toutes nos constructions religieuses. Sans doute, l'exécution dans le détail, dans l'ornementation, dans les parties qui touchaient de près à la sculpture, était bien défectueuse et se ressentait du dépérissement général de tout sens plastique. Les cent colonnes de l'intérieur étaient probablement rapportées toutes ou en partie; les chapiteaux étaient de styles divers, de valeur et de grandeur très inégales : mais cette forêt de cent monolithes n'en devait pas moins produire un effet immense, subjuguant. Qu'on songe seulement à l'impression que nous fait sous ce rapport Saint-Paul-hors-les-murs, malgré son ensemble si déplorablement modernisé, malgré le ton criard de ses ornemens, le luisant et le miroitant de son plafond, de son pavé et de ses marbres!.. Le toit en charpente, le pavé en *opus alexandrinum*, et jusqu'à la vétusté des matériaux ont dû, dès les premiers jours, estomper l'intérieur de l'église vaticane, lui créer une atmosphère, j'allais dire une *patine* harmonieuse que la profusion de peintures et de tentures (*vela*) n'a pas tardé de rendre encore plus intense. La figure colossale du Christ sur le trône et donnant la bénédiction, les représentations symboliques de l'Agneau et des fleuves du paradis, des récits de l'ancien et du Nouveau-Testament, des scènes de la vie des apôtres, couvraient les profondeurs de l'abside, les larges surfaces de l'arc triomphal, les murs exhaussés de la grande nef; la décoration s'étendait aux parois du *narthex* et de l'*atrium :* la célèbre *navicella* de Giotto brillait à l'intérieur de cette cour, à l'est, au-dessus de l'entrée principale. J'aime à me représenter l'aspect de cette église, — orientée au couchant, comme la plupart des églises des premiers temps, — j'aime à me la représenter pendant la *Missa solemnis*, au moment surtout de l'Élévation, les

autres arts soient toujours allés en déclinant et en empirant jusqu'aux temps des derniers empereurs, néanmoins, l'architecture se conserva et se maintint *con buona ragione;* et on continuait à construire de la même manière qu'auparavant ; *entre tous les arts, elle fut la dernière à se perdre...* » Et Raphaël cite comme exemple les Thermes de Dioclétien, l'Arc de Constantin (au point de vue de la construction, bien entendu), etc.

(1) Vatican, salle de Constantin, à droite, au-dessous de la fresque du *Baptême*.

portes étant alors toutes grandes ouvertes, et le soleil donnant en plein sur le chancel fulgurant et le maître-autel, ainsi que sur les sombres mosaïques de l'arc triomphal et de la tribune : je me figure les nefs de Saint-Paul-hors-les-murs sur lesquelles viendrait se jouer certaine lumière dorée et émoussée de l'intérieur de Saint-Marc à Venise...

C'était le moment aussi où, du fond de l'*atrium*, d'au-dessous la *navicella* de Giotto, s'ébranlait la foule des *pénitens* pour se mettre en marche vers la Confession. Elle suivait une route monumentale, une *via Appia* chrétienne, toute bordée de tombes, et sur ces tombes se lisaient les noms de Léon Ier, Grégoire Ier, Adrien Ier et cent autres pontifes jusqu'à Boniface VIII (1), Nicolas V et le prédécesseur immédiat de Jules II. Les anciens empereurs Honorius et Valentinien III, le préfet de Rome, Junius Bassus, de la grande famille des Anicii, l'empereur allemand Othon II, les rois anglo-saxons Cedvalla et Offa avaient là également leurs mausolées, car il fut un temps où les puissans de la terre recherchèrent les honneurs d'une sépulture au champ sacré du Vatican. Que de choses tous ces noms ne disaient-ils pas au pénitent, au pèlerin, « venu des confins lointains de la Croatie! » Ils lui rappelaient l'invasion des barbares et leur miraculeuse conversion, les guerres des croisades et les violences du Hohenstaufen et du Capétien ; la restauration de l'empire par Léon III et la restauration des lettres par Nicolas V : les luttes, les épreuves et les triomphes de l'Église. Cette frise de médaillons que le visiteur voyait courir tout le loug de l'architrave dans la nef principale, c'était la suite non interrompue des successeurs de l'apôtre; ce disque de marbre rouge que touchaient ses genoux, c'était la *rota porphyretica* sur laquelle les empereurs, avant le couronnement, venaient réciter le *Credo* et recevoir la bénédiction du cardinal-évêque. Maint oratoire, sculpture, mosaïque et *ex-voto* portait l'inscription des Othons, de Charlemagne ou de Constantin; tout âge, tout héros de la chrétienté avait laissé sa trace dans cette enceinte; de chaque pierre y parlait la grande voix de l'histoire, *mirum spargens sonum, per sepulcra regionum...*

De ces oratoires, tombes, sculptures, peintures et inscriptions, nous ne possédons plus aujourd'hui que de misérables débris, des fragmens épars et mutilés, et on est parfois bien étonné d'apprendre par quelles transformations a dû passer et où est venue échouer telle noble épave de l'église du pape Sylvestre. Les solives

(1) Le tombeau de Grégoire VII manquait à Saint-Pierre; il est à Salerne : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio...* Chose curieuse, le nom de Grégoire VII manque également dans le grand poème de Dante, qui ne fait nulle part mention de Hildebrand ni de l'empereur Henri IV!

de son toit sont entrées, dit-on, dans la charpente du palais Farnèse; les quatre monolithes en granit égyptien, placés jadis aux portes de l'*atrium*, sont allés orner la façade de l'*Acqua Paola;* la fameuse pomme de pin du *cantharus* avec ses deux paons de bronze repose à présent dans la *nicchiota* du jardin du Vatican, et huit des célèbres colonnes *vitinées* de la Confession ont été enfermées dans les balcons baroques qui, à Saint-Pierre, déparent les quatre gigantesques piliers de Bramante. Bien plus étranges encore furent les destinées du tombeau de l'empereur Othon II. Le sarcophage antique qui gardait la dépouille mortelle du jeune monarque jusqu'en 1609, — l'année où fut abattue la dernière partie de l'ancienne basilique, — a été changé depuis en fontaine pour décorer la cour du palais Quirinal, tandis que son superbe couvercle, une colossale urne en porphyre rouge, est devenu le bassin des fonts baptismaux que l'on voit maintenant dans la première chapelle de Saint-Pierre, à gauche de l'entrée : notez que l'urne en question venait du mausolée d'Adrien et avait très probablement contenu les cendres de ce prince ultra-païen! Comme exemple des prodigieuses métamorphoses dont Rome seule peut donner le spectacle, le bon Ampère aimait à citer ce bassin baptismal auquel étaient attachés les noms de l'ami d'Antinoüs, d'un *kaiser* mystique, « et d'une infinité de marmots transtévérins!.. » Parmi les restes les plus connus que le nouveau Saint-Pierre a recueillis de l'ancien, il est superflu de signaler la *navicella* et le ciboire de Giotto (ce dernier dans la sacristie), les portes de Filarete (1) et les mausolées en bronze de Sixte IV et d'Innocent VIII; quant au plus célèbre des tombeaux pontificaux du *quattrocento*, celui de Nicolas V, ses fragmens, — avec tant d'autres monumens précieux et horriblement mutilés, — jonchent depuis 1609 le sol de ces *sagre grotte vaticane* qui forment comme une seconde basilique sous l'église supérieure, et que l'on visite à la lueur des torches comme un second Herculanum.

Herculanum étrange, et d'autant plus émouvant que les ruines ici témoignent de la fureur, non point des élémens, mais des hommes, et d'hommes qui, à tant d'égards, nous étaient supérieurs et sont restés nos maîtres! Comment se fait-il que, dans un siècle si éveillé, alors que tout morceau de marbre antique était recueilli avec piété, et que Raphaël adressait à Léon X son fameux rapport sur la conservation et la restauration des monumens de Rome, comment se fait-il qu'à ce même moment on ait, de propos

(1) A gauche de cette porte, en haut de la façade, on lit aussi la longue et belle inscription de Charlemagne en l'honneur du pape Adrien Ier (de la plume d'Alcuin?).

délibéré, anéanti et brisé tant de restes splendides, vénérables ou sacrés de l'ancienne basilique?.. Cette question me tourmente toutes les fois que je visite les *sagre grotte;* elle est venue m'obséder encore aujourd'hui devant les magnifiques tombeaux de Junius Bassus et de Boniface VIII, devant les mosaïques si curieuses de l'autel du *Santo Volto* du VIIe siècle, devant les inscriptions de saint Damase, le restaurateur des catacombes, et de Mathilde « la grande donatrice. » Chose piquante, parmi les plus vieilles de ces inscriptions, j'en ai lu une aussi du pape Grégoire III (733) contre les briseurs d'images et de statues...

Au sortir de ces cryptes, et avant de quitter la cité Léonine, j'ai fait encore une halte de quelques instans dans la bibliothèque vaticane, dans le *salone* que Domenico Fontana a construit au bout d'une année, et que cent peintres, sous la direction de Cesare Nebbio d'Orvieto et Guerreo de Modène, ont aussitôt couvert de fresques de haut en bas. Les fresques sont médiocres; quelques-unes d'entre elles seulement (au-dessus des portes et des fenêtres) intéressent encore aujourd'hui le curieux, en lui offrant certaines vues de Rome, vers la fin du XVIe siècle. La peinture du couronnement de Sixte V mérite surtout l'attention : elle représente la place de Saint-Pierre dans l'année 1585. A droite, on voit le palais du Vatican ; puis vient la grande terrasse en haut du perron avec la *Loge des bénédictions*, derrière laquelle, mais déjà de l'intérieur de l'*atrium*, s'élève le clocher de Léon IV ; du côté opposé, au sud, s'étend le *palais de l'archiprêtre*, et tout près de là, un peu en arrière et en dehors de la terrasse, on aperçoit la *guglia* encore sur son ancien emplacement. L'espace laissé au milieu, entre le palais de l'archiprêtre et la Loge, est occupé par les trois portes qui donnent accès dans l'*atrium;* au-dessus de ces portes apparaît en perspective le fronton de la basilique avec une immense fenêtre en rosace et une croix à la jointure des deux corniches. Une foule innombrable, à cheval et à pied, couvre la place et regarde la cérémonie du couronnement qui se passe en haut de la plate-forme et en avant de l'*atrium* sur une magnifique estrade surmontée d'un baldaquin... Ainsi tout est encore comme aux siècles précédens : la solennité a lieu à l'endroit accoutumé, et l'aspect est presque comme du temps des Hohenstaufen et de Charlemagne. Mais là-bas, au loin, à l'arrière-plan du tableau, tout à fait au fond, une tour ronde, gigantesque, se dresse comme une ombre menaçante à l'horizon. Elle n'est pas achevée ; on ne voit que les fenêtres séparées par des piliers accouplés, et la couverture manque : c'est le tambour de la coupole dont Michel-Ange a laissé le modèle en bois, de tout point fini, et que Sixte-Quint a ordonné

d'exécuter sans plus de délai. La tour, bien qu'incomplète, domine et écrase la basilique, l'*atrium*, la terrasse et la place : *la terra christiana tutta aduggia...* (1) La construction inaugurée par Bramante n'a cessé, tout un siècle durant, d'envelopper l'église du pape Sylvestre lentement, graduellement, de ses formidables piliers; déjà les chapelles et les édifices adjacens ont été rasés depuis longtemps; dans vingt-cinq ans d'ici le dernier coup sera porté, et l'*atrium* croulera sous la pioche de Maderna. Ceci tuera cela.

III. — LA STATUE DE BOLOGNE (1506-1507).

Le 26 août 1506, quatre mois après avoir posé la première pierre de la nouvelle basilique du Vatican, Jules II sortait de Rome à la tête de ses troupes et commençait sa carrière de conquérant: « délaissant, — comme s'exprimera bientôt le chroniqueur français contemporain, — la chaire de saint Pierre pour prendre le titre de Mars, dieu des batailles, desployer aux champs les trois couronnes, et dormir en eschauguette; et Dieu sait comment ses mitres, croix et crosses estoient belles à veoir parmy les champs... »

Le succès de cette première campagne ou « croisade, » — comme il l'a appelée lui-même, parlant à Machiavel, — est rapide, foudroyant. Giampolo Baglione, le tyran sanguinaire de Pérouse, qui n'a jamais reculé devant aucun danger ni aucun crime, prend peur subitement, court au-devant du pape à Orvieto, lui livre sa ville fortifiée et ne demande qu'à se mettre à sa suite. La même panique saisit à Bologne le vieux Giovanni Bentivoglio au milieu de sa vaillante famille, au milieu de ses nombreux vassaux et soldats. Il se sauve dans le camp français du maréchal Chaumont, et la ville acclame avec frénésie le « pape libérateur. » Jules II entre à Bologne, l'antique *Felsina*, « comme un autre Jules César, » sur un char gigantesque et sous un dais de pourpre. Bien plus classique encore est l'ovation que lui font les Romains à son retour, quelques mois plus tard. L'*arcus Domitiani* sur le Corso (il existait encore alors) « est si splendidement décoré de statues et de tableaux, dit l'historiographe quasi officiel Albertini, que l'on croirait Domitien lui-même revenu pour triompher de nouveau. » Près du château d'Ange, le chêne doré des Rovere se dresse du milieu d'un globe, élevant ses branches jusqu'au sommet de Santa-Maria Transpontina, et du haut d'un quadrige attelé de chevaux

(1) L.-B. Alberti a déjà dit de la coupole de Brunellesco : *Ampla da coprire con sua ombra tutti i populi toscani.*

blancs, des génies ailés présentent des palmes au pontife victorieux. Le plus grand humaniste du siècle, qui voyageait alors en Italie, est témoin de ces scènes : malgré son ardent amour pour l'antiquité, Érasme de Rotterdam ne peut cacher son profond étonnement (*non sine tacite gemitu spectabam*) de voir le successeur des apôtres entouré d'une pompe tellement païenne.

Pendant que Jules II donnait ainsi au monde le spectacle extraordinaire d'un pape, conquérant comme César, triomphant comme Domitien, Michel-Ange, évadé de Rome et réfugié en Toscane, ne pensait à rien moins qu'à quitter l'Italie et aller prendre du service chez le Grand Turc !..

« Giuliano, — écrivait Buonarroti le 2 mai 1506, quinze jours après sa fuite étrange de Rome, à l'architecte Giuliano da San-Gallo, en le chargeant de faire lire ces lignes au pontife lui-même, — j'apprends par votre lettre que le pape a pris très mal mon départ, et que Sa Sainteté est disposée à payer et agir selon la convention, et que je puis revenir sans aucune crainte. Il n'est que trop vrai que le samedi saint j'ai entendu dire au pape, — il était à table et causait avec son joaillier et le maître des cérémonies, — qu'il ne dépenserait plus un *baioco* pour des pierres, petites ou grandes. Cela ne m'a pas peu surpris ; néanmoins, avant de me retirer, j'ai demandé l'argent nécessaire pour la continuation de l'ouvrage, et Sa Sainteté m'a répondu de repasser lundi. Je suis retourné le lundi, le mardi, puis le mercredi aussi et le jeudi, comme il l'a bien su ; enfin, vendredi matin je fus renvoyé, c'est-à-dire chassé, et celui qui l'a fait m'a dit qu'il me connaissait bien, mais qu'il avait des ordres. C'est ainsi qu'il est arrivé qu'ayant entendu les paroles prononcées le samedi, et que voyant maintenant leur effet, je fus pris de désespoir... » L'artiste a-t-il eu raison de prendre pour son compte le mot sur les pierres *petites ou grandes* ; a-t-il eu raison aussi de revenir tous les jours d'une *semaine des Pâques* pour réclamer de l'argent ? Je n'oserais l'affirmer ; et la suite de la lettre me semble ne laisser aucun doute sur l'excitation morbide de Michel-Ange à cette époque, sur un état d'esprit vraiment halluciné. « Ce n'est pas cependant, continue Buonarroti, la seule cause de mon départ ; il y avait autre chose encore que je ne veux pas écrire. Il suffit de dire que je fus amené à croire que, si je restais à Rome, ma tombe serait prête bien avant celle du pape, et c'est cela qui a été la cause de mon subit départ... » Qu'est-ce à dire ? Redoutait-il le poignard de Bramante ou bien je ne sais quelle trame ténébreuse des familiers du Vatican ? Quelque temps après pourtant, celui qui a écrit cette lettre pleine de craintes folles devait retourner à Rome et y passer plus

que la moitié de sa vie sans le moindre accident!.. Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois que nous voyons ce grand homme de génie se porter ainsi à des résolutions extrêmes et inexplicables, par suite de terreurs chimériques. Il prend la fuite en 1494, à l'approche de Charles VIII et parce qu'un joueur de luth du nom de Cardiere lui a conté un songe mystérieux. Il prend la fuite en 1529, alors qu'il dirige les fortifications de Florence assiégée; il abandonne son poste devant l'ennemi, sur l'avis de « quelqu'un venu du côté de la porte Saint-Nicolas : je ne sais s'il est venu de Dieu ou du diable, » mande-t-il ingénument à son ami Battista della Palla! L'épisode de Rome, en avril 1506, appartient évidemment à la même catégorie des égaremens de l'âme sombre et tourmentée de Buonarroti.

Il m'est impossible de ne pas mettre aussi au compte de ces égaremens l'étrange interprétation qu'il a toujours donnée à la proposition de Jules II, concernant la chapelle Sixtine. C'est Bramante, disait-il (et il l'a affirmé encore dans sa vieillesse) qui a perfidement insinué le projet au pape: on lui tendait un piège, en cherchant d'imposer au sculpteur la tâche d'un peintre; on lui préparait un échec prévu et désiré... Il avait cependant lui-même, et de son propre gré, déjà en 1504, avant de venir à Rome, avant toute *perfidie* de Bramante, défié le plus grand peintre du siècle, composé, en concurrence avec Léonard de Vinci, son carton célèbre de la *Guerre de Pise*. Et ce carton avait aussitôt excité l'admiration du monde, était, à ce moment même, la haute école à laquelle s'instruisaient tous les jeunes talens; Vasari cite parmi ceux-là Ridolfo Ghirlandajo, Andrea del Sarto, Francia Bigio, Pontormo, et certain élève du Pérugin du nom de Raphaël Santi. En vérité, il ne fallait pas d'infernale intrigue pour faire penser au Rovere que l'auteur de la *Guerre de Pise*, pour la salle du grand Conseil au *Palazzo Vecchio*, pourrait bien attacher quelque chef-d'œuvre à la voûte glorieuse de la Sixtine...

On sait les démarches multipliées de Jules II auprès de Michel-Ange d'abord, auprès de la seigneurie de Florence ensuite et du gonfalonier Soderini, pour ramener l'artiste à son *studio* de Rome. Le cardinal de Pavie, Alidosi, favori omnipotent du Rovere, en même temps que grand admirateur de l'artiste florentin, s'emploie avec zèle aux négociations. Rien n'y fait; Buonarroti demeure toujours aigri, apeuré, *impaurito*, comme s'exprime Soderini dans une lettre au pape; et un jour le gonfalonier apprend que l'artiste négocie avec le sultan Bajazet II, par l'entremise des moines franciscains: il veut aller construire un grand pont à Péra!.. Et pourquoi pas? Gentile Bellini n'a-t-il pas été le peintre officiel du conquérant de Constantinople? N'est-il pas revenu avec des « cadeaux magni-

fiques et la dignité de chevalier, » tout fier de signer désormais ses œuvres: *eques auratus comesque palatinus?* Vittore Carpaccio a très probablement, lui aussi, séjourné un certain temps en Orient; il y a trouvé les modèles pour ses foules enturbannées qui nous amusent tant dans ses délicieux tableaux vénitiens. Le génie le plus universel de cette grande époque, le « divin » Léonard de Vinci, a pensé plus d'une fois aller prendre du service chez le grand-seigneur et lui offrir ses profondes inventions de mécanique et de balistique. Parmi les très rares travaux qui sont parvenus jusqu'à nous du sculpteur Bertoldo, le maître de Michel-Ange au jardin des Médicis, nous trouvons une médaille à l'honneur de Mahomet II. Ces fins esprits de la renaissance, on le voit, furent loin d'éprouver pour l'infidèle, pour l'iconoclaste, la répugnance qu'on serait tenté de leur supposer. La pensée s'arrête néanmoins émue et diversement agitée devant cette hypothèse fantastique d'un Buonarroti transporté soudain sur le Bosphore, y remaniant peut-être l'*Aïa Sophia*, au lieu de la basilique de Saint-Pierre, et à défaut de Vittoria Colonna, recherchant sur ses vieux jours tel mufti ou tel derviche, dans l'entourage de Soliman le Magnifique, pour deviser avec lui sur les graves problèmes de la vie.

Ici, de calices on fait des casques et des épées; la croix et les épines sont forgées en lances et en boucliers, et le sang du Christ se vend par cuillerées. Aussi la patience du Sauveur s'est-elle lassée! — Il n'abordera plus ces pays qui s'abreuvent de sa sueur, cette Rome, qui fait trafic de sa peau, et les voies du salut sont désormais fermées!.. — Si jamais j'avais désiré posséder des richesses, tout travail maintenant m'est ravi, et, à l'égal de la Méduse, *cet homme au manteau* m'a changé en pierre inerte! — Là-haut, au ciel, la pauvreté est bien venue, assure-t-on; mais comment espérer dans cette autre vie réparatrice lorsqu'on y est conduit sous de telles enseignes?..

Ainsi s'exprime un sonnet recueilli dans les papiers posthumes de Buonarroti et écrit en entier de sa main... Je ne m'explique vraiment pas comment on a pu, jusqu'à ce jour, se méprendre sur la date et le sens de ces vers vengeurs, exaspérés. Ils datent évidemment de cette année 1506; ils visent Jules II marchant à la tête de ses troupes contre Pérouse et Bologne: ce sont les adieux que l'artiste ulcéré, déçu dans ses espérances de fortune et de gloire, jette à la face du pape, de l'homme au manteau, au moment de se réfugier auprès du sultan. Ils sont signés: *Finis. Vostro Miccelagniolo in Turchia* (1).

(1) En publiant pour la première fois ce sonnet, le neveu de Michel-Ange l'a rap-

« Mieux vaut pour toi retourner mourir auprès du pape que de t'en aller vivre avec le Grand Turc, » dit à l'artiste le bon *gonfaloniere*. Déjà quelque temps auparavant, il lui avait déclaré qu'il en avait agi avec sa sainteté « comme n'aurait pas osé le faire le roi de France lui-même. Trêve aux pourparlers et prières; nous ne ferons pas la guerre au pape à cause de toi, ni ne compromettrons le salut de la république: prépare-toi à revenir à Rome... » Sur de nouvelles insistances de Jules II, datées cette fois de l'antique Felsina, Buonarroti cède à la fin et part pour Bologne, « la corde au cou, » ainsi qu'il devait s'exprimer vingt ans après encore dans sa curieuse lettre à Fattucci.

Il arrive à Bologne dans les premiers jours de décembre 1506, et va entendre la messe à l'église San-Petronio. Il y est reconnu par un serviteur du pape qui l'emmène aussitôt devant le maître, désireux de le voir sans retard. Jules II est à table dans le palais des Bentivogli, l'un des plus beaux palais de l'Italie d'alors. Toute la cour assiste au repas du pontife. « Tu as tardé bien longtemps, et il nous a fallu venir à ta rencontre! » s'écrie le vieillard courroucé à la vue du fugitif. Celui-ci se met à genoux et plaide sa cause: il n'a pas mérité le traitement de la semaine des Pâques. Un des courtisans parmi l'assistance, un prélat, croit devoir venir au secours du coupable: il faut être indulgent pour cette race d'artistes qui ne comprend rien en dehors du métier et manque souvent d'usage... « Comment oses-tu, fulmine Jules II, dire de cet homme des choses que je ne me serais pas permis de dire, moi? C'est toi qui es un malappris; va-t'en au diable! » Sous le coup de cette apostrophe, le malheureux prélat se trouble, chancelle, est conduit hors la salle par les domestiques, et le pape, en signe de pardon, donne au sculpteur la bénédiction apostolique... Ne trouvez-vous pas que le tableau est complet?

La réconciliation est maintenant faite et parfaite entre les deux hommes « terribles, » et, comme aux beaux jours de Rome, le pape, à Bologne, rend des visites fréquentes à l'artiste dans son atelier derrière la cathédrale: car déjà il l'a attelé à la besogne. Il n'est pas question du fameux monument mortuaire, détrompez-vous; il s'agit d'un monument tout nouveau, d'une statue de Jules II qui serait placée en haut de la façade de San-Petronio pour célébrer le recouvrement de Bologne par le saint-siège. Ce sera un

porté à l'année 1527 et au sac de Rome; et ainsi le fait encore M. A. Springer dans son ouvrage à tant d'égards si remarquable. Le dernier et savant éditeur des *Rime*, M. Guasti (p. 157), explique, d'un autre côté, la signature *finis, vostro Miccelagniolo in Turchia*, de la manière suivante : *Quà in Roma, che par diventato un paese di Turchi!!!*

ouvrage en bronze, et comme c'est un ouvrage concerté entre Rovere et Buonarroti, vous vous doutez bien que les proportions n'en peuvent être ordinaires: la statue sera trois fois plus grande que nature. Michel-Ange s'y met avec ardeur; au bout de quelques semaines, il peut déjà faire voir au maître le modèle en glaise. Le pontife est représenté assis, la triple couronne sur la tête, et la main droite levée. Le geste est superbe, presque violent, et le pape demande si la main entend bénir ou maudire? Buonarroti répond avec un à-propos singulier, — et de manière à bien démentir la parole du prélat sur le manque d'usage chez les artistes: — « Cette main dit au peuple de Bologne d'*être sage;* mais que faire tenir à la main gauche? Un livre?.. — Une épée, une épée; je ne suis pas un savant, moi! » est la réponse caractéristique de Jules II. Mieux inspiré que le pontife, l'artiste, en dernier lieu, préféra donner à la main gauche les clés de saint Pierre.

Resté seul à Bologne, après le départ du pape (février 1507), Michel-Ange poursuit son travail sans relâche, mais dans des conditions toujours plus difficiles et irritantes. Une épidémie ravage la ville; et il n'est pas sans s'apercevoir aussi que les dispositions des habitans changent et tournent contre le régime à peine établi et acclamé. Il fait venir des aides de Florence, et les renvoie aussitôt; il se croit indignement exploité par ses compagnons, mal vu ou desservi par tous ceux qui l'approchent. Pour un mot, maladroit peut-être, mais dit certainement sans la moindre intention de blesser, il rudoie sans pitié ce pauvre Francesco Francia, l'orfèvre et le peintre favori des Bentivogli, les anciens seigneurs du pays. N'a-t-il pas fait, quelques mois auparavant, une scène tout autrement violente à un maître bien autrement grand, illustre? Léonard de Vinci, entouré de plusieurs amis, avise un jour Buonarroti traversant la place de la Sainte-Trinité, à Florence, et va lui demander l'explication d'un passage difficile de Dante, qui précisément préoccupait sa compagnie. « Explique-le toi-même, — est la réponse vraiment inqualifiable, — toi, qui as voulu fondre une statue équestre en bronze et qui n'y es pas parvenu; il n'y a que ces idiots de Milanais pour te confier un pareil travail!.. »

On dirait qu'un sort vengeur ait voulu tourner contre Michel-Ange lui-même la parole si désobligeante pour le grand Lionardo : il ne parvenait pas à fondre le métal dans ses fourneaux de Bologne et dut recourir à l'assistance des gens experts dans la matière, avec lesquels il eut de nouveau plus d'une déception. Ce n'est qu'au bout de quinze mois qu'il put enfin achever son œuvre. Le 21 février 1508, « à l'heure reconnue propice par les

astrologues, » la statue de Jules II fut placée dans la niche du portail de San-Petronio, au son de tambours, de trompettes et de cloches.

Les astrologues avaient mal établi leurs calculs, et le peuple de Bologne, lui aussi, fut loin de rester *sage*. Il se révolta trois ans après (21 mai 1511), traita avec les Français, alors en guerre avec le pape, et rappela ses anciens maîtres, les Bentivogli : la citadelle seule, récemment construite par Jules II, résista pendant quelque temps. « Or, — raconte le maréchal Fleuranges, dans son langage rude et pittoresque, — il y avoit dans la ville de Boulongne (Bologne), dessus le portail de la grande église, en hault, ung pape de cuivre tout massif, que le pape Jules avoit faict faire, lequel estoit grand comme un géant et se voyoit de la place de la ville. Les Bentivolles, ayant dépit de cela, lui attachèrent des cordes au col, et à force de gens, tirèrent en bas, et lui rompirent le col. Et commença à jurer le sieur de Bentivolle à M. de Nemours (Gaston de Foix), et au sieur Jacques (Jean-Jacques Trivulce, général en chef des Français), qu'il feroit faire un pet au pape devant son chasteau (citadelle) qu'il avoit faict à Boulongne; car incontinent il le fit fondre, et en fit faire un double canon, lequel en dedans six jours, tira contre le chasteau (1). »

Comment expliquer que d'une œuvre aussi considérable de Buonarroti, — une des rares statues qu'il eût complètement achevées, et la seule qu'il ait faite en bronze, — il ne nous soit resté aucune gravure, aucune esquisse, ni même une description tant soit peu détaillée et intelligente? Vasari, qui ne l'a pas vue, dit, dans son style conventionnel, qu'elle était pleine de majesté et de *terribilità*.

JULIAN KLACZKO.

(1) Fleuranges a fait toute la campagne de 1511 et parle en témoin oculaire. Toutefois, M. Gozzadini (*Atti e Memorie ... di Romagna*, 1889, p. 242-5) soutient, d'après des chroniqueurs bolonais, que la statue ne fut détruite que vers la fin de l'année 1511 (30 décembre), bien des mois après la prise du castel, mais toujours sur l'ordre des Bentivogli. Les morceaux en auraient été envoyés à Alphonse, duc de Ferrare, qui en fit faire des coulevrines, une surtout très grande qu'il plaça devant son château et à laquelle il donna le nom de *Giulia*.

LES

JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

V[1].

LE PARTICULARISME ET LE CCSMOPOLITISME JUIFS.

Pur sémite ou de race croisée, rien dans le sang de Jacob, rien dans le génie d'Israël ne s'oppose à ce que le Juif s'approprie notre civilisation. Pourquoi, en tant de pays, continue-t-il à former comme un peuple au sein du peuple et comme une confrérie internationale éparse au milieu des nations? D'où ce particularisme persistant, joint à cette sorte de cosmopolitisme égoïste qui lui permet de se transporter d'une contrée à l'autre, sans presque jamais s'y fondre entièrement avec les habitans? Comment y a-t-il tant d'arrière-neveux d'Abraham dans l'impure écume de toutes nations qui flotte sur nos capitales, à la surface de nos sociétés en décadence? Les raisons, nous les connaissons : elles ne sont ni physiologiques, ni ethnographiques, elles sont tout historiques. Le Juif longtemps n'a pu prendre racine nulle part. A quoi, durant des siècles, ont ressemblé les rejetons de Jacob sur la terre d'Europe? A des herbes folles arrachées à chaque saison par la main d'un sarcleur hostile; ou encore, là où nous supportions leur présence, à des plantes en pot, sans cesse déplacées, à de maigres

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 15 mai, 15 juillet 1891 et 15 décembre 1892.

arbustes en caisse, qui n'étaient pas libres de s'enraciner dans le sol. Presque partout, il était entendu que le Juif n'était qu'un hôte de passage, admis par tolérance; en maint pays, il lui fallait, chaque année, acheter, à beaux deniers, le droit de séjour. A Rome, qui était comme le conservatoire des vieux usages, les Juifs étaient tenus d'aller, tous les ans, avant le carême, au Capitole, implorer solennellement l'autorisation d'habiter, une année de plus, leur ghetto séculaire. Et cette demande, il la leur fallait humblement répéter plusieurs fois; repoussée au bas des rampes capitolines, la supplique des *Ebrei* n'était admise qu'au sommet du Capitole (1).

Relégués soigneusement à l'écart de leurs voisins chrétiens, les Juifs ont dû vivre entre eux, et deux ou trois générations de liberté n'ont pu leur en faire passer entièrement l'habitude. En plus d'une contrée, du reste, la loi ou les mœurs, plus exclusives que la loi, les contraignent encore à l'isolement. Chaque fois qu'il essayait de sortir de sa juiverie et de secouer son particularisme national, le Juif y était ramené, de gré ou de force, comme l'y ramène aujourd'hui, par le collet, la police russe. Nous sommes bien bons vraiment de nous étonner que le ruisseau de Jacob n'ait pas encore, partout, mêlé ses eaux à celle des grands torrens de la vie moderne, alors que, pour l'en détourner, nous avions multiplié les digues et les barrages. C'est parce qu'aucune race et aucune religion n'a été traitée comme Israël, qu'aucune n'a montré un pareil esprit de clan. Le cas cependant n'est point aussi singulier qu'on aime à le répéter. D'autres groupes confessionnels ont, pour des raisons analogues, présenté un phénomène semblable. Et cela, en dehors même de l'Orient, en dehors des Coptes, des Arméniens, des Parsis, des Druses, des cultes ou des Églises qui constituent une façon de nationalité. Il en est de même, à un degré moindre, de presque toutes les minorités religieuses, de celles surtout qui ont traversé de cruelles persécutions. Il en a été ainsi, en France, des protestans; ailleurs, des catholiques, bien qu'entre catholiques et protestans, il n'y eût aucune différence de race. On a dit qu'il y avait une psychologie des minorités religieuses; cela est juste, et cette sorte de particularisme en est un des traits les plus marqués; pour l'effacer, il ne faut rien moins qu'une longue possession de la liberté.

L'histoire n'en fournit que trop d'exemples. La différence de religion et l'intolérance mutuelle suffisent à faire d'hommes du

(1) Cette cérémonie symbolique avait encore lieu après 1830; elle n'a été abolie, croyons-nous, que sous Pie IX. (Voyez, par exemple, Mendelssohn Bartholdy : *Reisebriefe aus den Jahren* 1830-32; Leipzig, Mendelssohn, 1865, p. 122.)

même sang, des tribus hostiles presque étrangères l'une à l'autre. Et les vestiges des anciennes démarcations persistent parfois, dans les mœurs, après les haines qui les avaient tracées. Voyez, chez nous, en France, les protestans. Aujourd'hui que, entre eux et nous, sont tombées les murailles de règlemens et les barrières de préjugés; que, dans toutes les écoles, leurs enfans coudoient les nôtres, les protestans français nous semblent parfois, à nous catholiques, garder je ne sais quelle raideur puritaine qui n'est pas dans le tempérament français. Ils nous semblent avoir, dans leurs manières, dans le ton de leur langage, ou le tour de leur esprit, je ne sais quoi d'étranger, de suisse, de vaudois, dirai-je, faute d'autre mot. J'ai connu de sceptiques Parisiens qui, tombés par hasard au milieu de compatriotes protestans, s'y trouvaient tout dépaysés, n'ayant pas l'oreille faite à ce que l'on a plaisamment appelé le patois de Chanaan. Et cependant, quoique beaucoup d'entre eux nous soient aussi venus, ou revenus, d'au-delà du Rhin ou du Jura, nos protestans sont souvent d'aussi bon sang français que nos vieilles familles catholiques, et mal inspiré qui s'aviserait de soupçonner leur patriotisme. — Des presbytériens d'Irlande, ou des catholiques des Pays-Bas aux calvinistes de Hongrie, aux vaudois du Piémont, à tels *raskolniks* de Russie, on pourrait citer bien des exemples analogues. Alors qu'entre des chrétiens, de même race et de même pays, les différences de sectes ont pu créer ainsi des différences extérieures de ton, de manières, de tournure, comment le Juif, le sémite d'origine étrangère, tenu rigoureusement à l'écart des chrétiens, ne garderait-il point la marque de son isolement séculaire? Ce que j'admire, ce n'est pas que, en tant de contrées, Israël forme encore, à la surface des nations chrétiennes, comme des flaques de population étrangère, c'est tout au rebours, que, en tant de pays, le Juif ait si vite réussi à s'assimiler à nous.

Dans les régions même où ils se sont le moins mêlés aux chrétiens, les mœurs des Juifs ont, plus qu'on ne l'imagine, subi l'influence des gentils du voisinage. A cet égard, il faut se défier d'une observation superficielle. Veut-on comparer le Juif et le chrétien, le Sémite et l'Aryen à deux corps chimiques, mis en présence, celui des deux qui entame l'autre le plus vite et le plus profondément, ce n'est pas le sémite, c'est l'aryen. Nulle part, là même où ils ont séjourné le plus longtemps et en plus grand nombre, les Juifs n'ont dénationalisé un peuple chrétien, témoin la Pologne, la Petite-Russie, la Hongrie. Au contraire, dans presque tous les États, les fils de Jacob ont ressenti l'action des gentils, prenant la langue, les usages, le costume de leurs voisins chrétiens, si bien qu'après des siècles d'exil, ils gardent souvent encore l'empreinte

des pays habités par leurs pères. Cela est vrai des israélites du Nord comme de ceux du Midi, des Juifs allemands aussi bien que des Juifs portugais. D'où vient, en effet, cette distinction des Askenazim et des Sephardim, cette sorte de schisme historique qui a coupé Israël en deux tronçons inégaux? A-t-elle rien à voir avec les tribus de Jacob? Nullement. C'est une distinction toute nationale, toute géographique; elle est plutôt aryenne que sémitique; elle a, pour unique origine, la marque imprimée par les nations sur les descendans d'Abraham. Juifs allemands et Juifs espagnols, Askenazim et Sephardim étaient si bien devenus les enfans du pays où les avait jetés la dispersion; ils s'étaient, malgré tout, si bien naturalisés parmi les fils de Japhet que, lorsqu'après une séparation d'un millier d'années ils se sont rencontrés sur les étapes d'un nouvel exode, ces frères séparés ont eu peine à se reconnaître. A Jérusalem, aux bords du Danube, en France, en Hollande, en Angleterre, en Amérique, ils ont longtemps formé des communautés distinctes, presque hostiles, ayant chacune sa langue, ses synagogues, son rite, ses usages. Askenazim et Sephardim étaient devenus étrangers les uns aux autres et se regardaient comme deux nations différentes. Au lendemain de 1789, les Juifs portugais de Bordeaux pétitionnaient encore pour n'être pas confondus avec les Juifs allemands d'Alsace, voire même avec les Juifs français du Comtat. Il y a moins de cent ans, les mariages, d'Askenazim à Sephardim, étaient rares. Pour rendre à ces tronçons d'Israël conscience de leur solidarité, il a fallu les attaques de leurs adversaires communs.

Après cela, comment soutenir que le Juif demeure imperméable au milieu national qui l'entoure? Toute son histoire prouve le contraire. Il n'est peut-être pas de communauté israélite, pour isolée qu'elle semble, qui n'ait beaucoup emprunté de ses voisins chrétiens ou musulmans. Nous allons en trouver la preuve dans ce qu'on donne d'ordinaire comme le signe, on pourrait dire l'enseigne du particularisme d'Israël, dans les vêtemens qu'il porte, dans les langues qu'il parle. Prenez les juiveries de l'est de l'Europe, en apparence les plus fermées, ce qu'on appelle le costume juif, ou le parler juif, n'avait d'habitude, à l'origine, rien de juif. Ce qui distingue extérieurement le Juif de nous lui a été, le plus souvent, imposé à dessein, par nous. Qu'on le prenne aux temps modernes ou au moyen âge, l'israélite, qui dans une société hostile s'enferme en son exclusivisme et se calfeutre dans ses traditions, tend peu à peu à s'assimiler aux chrétiens, partout où il a le droit de le faire. C'est l'histoire de l'homme au manteau: la bise glaciale de la persécution le contraint à demeurer enveloppé

dans son particularisme; la tiède chaleur de la liberté l'amène à s'en dépouiller.

I.

Le particularisme national des Juifs s'est surtout conservé en Orient et dans l'est de l'Europe. Inutile d'en donner les raisons; elles sautent aux yeux. En Orient, l'esprit de tribu n'est pas propre au Juif, il se retrouve, plus ou moins, chez toutes les communautés religieuses qui forment comme autant de nations ayant chacune ses lois et coutumes. Les Juifs de l'est de l'Europe demeurent à cet égard à demi Orientaux. Aujourd'hui encore, l'habitude de faire bande à part se trahit, chez eux, de diverses façons; souvent elle s'affiche en quelque sorte jusque dans le vêtement. En mainte contrée de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique : en Pologne, en Petite-Russie, en Roumanie, en Asie-Mineure, en Palestine, en Tunisie, les Juifs portent un costume particulier, comme pour se distinguer des autres habitans du pays, chrétiens ou musulmans. C'est encore là, pourrait-on dire, une coutume orientale. En Orient, le vêtement est comme une profession de foi, ou un drapeau national, que chacun arbore au grand jour; quitter le costume de ses pères, c'est presque une apostasie.

Une histoire de l'habillement chez les Juifs serait un livre curieux qui devrait tenter les amateurs du pittoresque; il se trouverait bien quelque riche israélite pour en faire les frais. Leur manière de se vêtir a étrangement varié, selon les contrées et selon les époques. On ne saurait dire qu'ils aient un costume national. Ils n'ont que des costumes locaux : j'ai vu, en Orient, des Juifs et des Juives de différente origine, porter, dans la même ville, des habits de coupe différente. Presque partout la forme de leurs vêtemens a plusieurs fois changé; parfois elle leur a été imposée d'autorité. Le plus souvent, le costume actuel des Juifs n'est que l'ancien costume du pays qu'ils habitent ou du pays dont ils sont venus. Le Juif l'a gardé, alors qu'on le quittait autour de lui; fidèle aux vieux usages, il n'a pas suivi la mode. En cela encore, s'est manifesté l'esprit conservateur des grandes juiveries. Que les Juifs n'aient pas toujours eu de costume particulier, cela est hors de doute. Nous le voyons par les décrets des conciles et les édits des princes qui leur enjoignent de porter des signes distinctifs. On leur faisait un crime de s'habiller comme les chrétiens. Les lois étaient même fort sévères pour pareil délit, ce qui prouve la propension des Juifs à le commettre. De même chez les musulmans. A Damas, par exemple, les Juifs portaient autrefois le turban. Ils l'ont gardé

en plusieurs régions de l'Islam; et s'ils l'ont d'une autre couleur que les vrais croyans, ce sont ces derniers qui l'ont voulu.

On connaît la longue lévite, la talare du Juif polonais; c'est pour nous le costume classique des Juifs. Nous sommes enclins à nous les représenter toujours ainsi dans le passé; c'est à tort. Dans l'ancienne Pologne, les Juifs aisés portaient le costume polonais: sur la tête le *spodek*, bonnet fourré de peau de renard ou de martre, tel qu'on leur en voit encore, le jour du Sabbat en Gallicie; autour du corps, le caftan, ou mieux le *joupan* polonais fendu aux manches et serré à la taille par une large ceinture, comme les Juifs de là-bas aiment toujours à en nouer autour de leurs reins. Avec cela, le pantalon dans les bottes et le sabre au côté, car, dans la tolérante Pologne, le Juif avait jadis, comme les nobles, le droit de porter le sabre, si bien qu'on prendrait le portrait d'un pacifique marchand juif pour celui d'un orgueilleux palatin ou d'un belliqueux voïévode. Ce riche costume, les Juifs, avec leur répugnance pour le changement, le conservèrent quand il était abandonné des *pans* polonais; on le prit alors pour un costume juif. Le gouvernement russe l'interdit. Les israélites de Pologne et de Petite-Russie durent échanger le bonnet fourré pour la calotte ou la casquette de soie ou de velours qui était la coiffure des petites gens des villes; et en mainte localité, la casquette devint, à son tour, la coiffure juive. Ailleurs, les fils d'Israël ont adopté le chapeau à haute forme; le « cylindre, » comme disent les Allemands, est devenu en quelques contrées leur couvre-chef national. J'ai vu, ainsi, à Tibériade, de sordides Juifs allemands promener leurs « tuyaux de poêle » aux bords solitaires de la mer de Galilée. Le *joupan* polonais fut remplacé par une longue redingote plus ou moins semblable au caftan des marchands russes. L'empereur Nicolas en jugea bientôt les pans trop longs; l'autorité impériale entra en campagne contre la *talari*, prise en affection par les Juifs; il y eut des règlemens pour en déterminer les dimensions. Les récalcitrans furent arrêtés dans la rue et les ciseaux des agens de police rognèrent, séance tenante, les lévites qui dépassaient la mesure réglementaire.

Infortunés fils de Juda! leur crasseuse talare ne fut pas seule en butte aux tracasseries administratives. Il en fut de même de leurs longues barbes et de leurs longs cheveux, surtout des boucles en papillotes ou *peisse* qu'ils avaient coutume de laisser pendre le long de leurs joues. Il est écrit dans le *Lévitique* (XIV, 27): « Vous ne couperez pas vos cheveux en rond, et vous ne raserez pas votre barbe. » A ces papillotes en tire-bouchons, l'empereur Nicolas déclara la guerre, ne les permettant qu'aux rabbins, ce qui était les rendre plus chères aux Juifs du commun, en en recon-

naissant le caractère religieux. Autour de la tête et des joues de la plèbe juive, s'engagea une lutte analogue à celle combattue, quelque cent ans plus tôt, autour du menton des *raskolniks*, par Pierre le Grand (1). Comme autrefois les vieux croyans sous le tsar réformateur, des Juifs appréhendés par la police furent rasés et tondus d'autorité. — « Quelle est des deux puissances celle que préfèrent vos coreligionnaires, l'Autriche ou la Russie ? » demandai-je, il y a une quinzaine d'années, à un Juif de Cracovie qui m'escortait aux mines de Wiéliczka. Un étranger en Pologne ne peut guère se passer d'un Juif, ne fût-ce que pour s'affranchir de l'importunité des autres. En homme prudent, mon guide se fit prier pour répondre ; puis, comme je le pressais : « La plupart, me dit-il, avec un sourire malicieux, aiment mieux l'Autriche. — Et pourquoi cela ? — Parce que l'Autriche leur permet de porter leurs boucles. » — Boutade ou non, ce n'était pas si mal répondu. Le droit de porter des papillotes a son prix, et ce n'est pas seulement pour leur coiffure que les Juifs sont plus libres, sous l'aigle autrichienne que sous l'aigle russe.

Dans les juiveries de l'Orient, le costume des femmes, tout comme le costume des hommes, varie selon les pays. Peut-être le plus gracieux est-il celui des Juives de Smyrne, avec leurs pantalons bouffans et leurs vestes échancrées sur la poitrine. Le plus richement grotesque est celui des grasses Juives de Tunis, aux caleçons collans, lamellés d'or ou d'argent. En Pologne, les Juives ont généralement abandonné l'ancien diadème de leurs grand'-mères. Elles sont à plaindre, ces Juives de l'Est ; leurs maris ont souvent encore le mauvais goût de leur raser le front. Une fois mariée, la femme ne doit plus chercher à plaire. Cette nudité de leur tête, les victimes la dissimulent sous un flot de dentelles jaunies, ou sous de lisses perruques, ou de luisans bandeaux de satin. Beaucoup, en se mariant, mettent déjà comme condition qu'elles ne seront pas rasées. L'usage en est passé dans les familles riches. Les Juives ne s'y font aucun scrupule de suivre nos modes, elles ne craignent pas de porter leurs cheveux et de les friser. Elles ne cherchent à se distinguer des chrétiennes qu'en se montrant plus élégantes.

Est-ce bien du reste le Juif qui a voulu se séparer de nous par le costume ? Nous savons que, le plus souvent, c'est tout le contraire. En mainte contrée, le Juif qui oserait s'habiller comme le chrétien ou le musulman s'exposerait à des avanies. Durant des siècles, chrétiens et musulmans le lui ont interdit. Pour mieux le tenir à l'écart, nous l'avions marqué de signes distinctifs qui ne

(1) Voyez l'*Empire des tsars et les Russes*, t. III ; *la Religion*, liv. III, ch. II.

permettaient pas de le confondre avec nous. Il paraît que la courbe de son nez et le profil sémitique ne suffisaient point à le dénoncer. Il fallut que l'art des hommes et l'esprit des légistes vinssent au secours de la nature. En avons-nous perdu le souvenir, le Juif n'a pas encore oublié la rouelle jaune, le signe d'infamie si longtemps infligé à ses pères. La rouelle (petite roue ou *rota*), imposée aux fils de Jacob par le concile de Latran de 1215, était un morceau d'étoffe rond ou carré, de couleur voyante, le plus souvent une rondelle de drap ou de toile jaune ou rouge, parfois mi-partie jaune, mi-partie rouge, que tout Juif devait porter, d'une manière apparente, sur l'épaule, sur la poitrine ou sur la tête. Les Juifs qui l'omettaient étaient astreints à des amendes et à des peines plus sévères. Ils pouvaient, en certains cas, en voyage, notamment, obtenir dispense temporaire de la roue (1). En plusieurs pays, en Allemagne par exemple, la rouelle a été souvent remplacée par un chapeau rouge ou vert, ou par un bonnet ou capuchon de coupe spéciale. Les femmes mêmes n'échappaient pas à cette humiliation. En telle ville d'Italie, elles étaient tenues de porter un carré de drap jaune au-dessus de leur coiffure. Ailleurs, elles étaient autorisées à remplacer la rouelle par un autre signe moins disgracieux; ainsi, à Francfort, par des bandes bleues à leur voile.

Religieuses ou civiles, toutes ces lois, toutes ces ordonnances des conciles ou des princes sur le vêtement des Juifs et des Juives n'avaient qu'un but : les isoler des chrétiens. En inventant la rouelle et tous ces signes distinctifs, les autorités chrétiennes ne faisaient guère qu'imiter les musulmans. Si frappantes sont ici les analogies entre notre droit canon et les lois musulmanes qu'on s'est demandé si l'Église ne s'était pas approprié les prescriptions de l'Islam (2). Cela nous semble douteux; les mêmes mesures ont pu être inspirées simultanément, aux chrétiens et aux mahométans, par un même esprit de défiance pour le Juif et le judaïsme. A Damas ou à Bagdad, comme à Rome ou à Paris, cette sorte de stigmate que chrétiens et musulmans imprimaient sur le front, ou

(1) D'après M. Ulysse Robert (*Étude historique et archéologique sur la roue des Juifs*, *Revue des Études juives*, VI et VII, 1883), l'usage de la rouelle semble avoir existé dans le diocèse de Paris, dès le commencement du XIII[e] siècle. Le IV[e] concile de Latran (1215) en étendit l'usage à toute la chrétienté. Saint Louis l'imposa aux Juifs de France par une ordonnance de 1269. Philippe le Hardi, trouvant ce signe insuffisant, obligea les Juifs, en 1271, à joindre à la rouelle une corne sur leur bonnet. Nous possédons plusieurs images du temps représentant le Juif avec la rouelle. Une bulle du pape Paul IV en renouvela l'obligation, pour les Juifs de Rome, en plein XVI[e] siècle. (Rodocanachi, *le Ghetto de Rome*, p. 163-164.)

(2) Ainsi, Isidore Loeb : *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, article Juifs, p. 999, 3[e] colonne... : « Même la rouelle du concile de Latran paraît empruntée aux musulmans. »

sur l'épaule du Juif était la conséquence logique du système de séquestration qui aboutit au ghetto ou au *mellah*.

II.

Il en est des langues comme du vêtement. Un grand nombre de Juifs parlent encore, entre eux, une autre langue que celle du pays où ils habitent. Cela s'explique d'habitude par des causes analogues : par leurs migrations forcées et par leur longue séquestration. A vrai dire, il n'y a pas plus de langue juive que de costume juif, il y a seulement des dialectes archaïques, souvenir lointain de leur patrie ancienne, que les Juifs ont emporté avec eux dans leurs douloureux exodes. Ainsi notamment du jargon allemand, du *judenteutsch* ou *jüdisch* des Askenazim, des Juifs polonais. Venus de l'Allemagne vers la fin du moyen âge, ils ont continué à parler allemand, au milieu des Slaves, des Hongrois, des Roumains. Ce jargon, les émigrans juifs de Russie l'ont transporté en Amérique ; il se publie, aujourd'hui, à New-York, plusieurs journaux dans leur patois allemand. On peut prédire qu'il n'y vivra pas des siècles ; c'est un produit du confinement ; il n'a pu se perpétuer qu'à l'abri des lois d'exception (1).

Ainsi encore de l'espagnol des Sephardim ou Juifs du Midi. Bannis de la péninsule, ils ont conservé sur la terre d'exil la langue sonore du beau pays qu'ils avaient si longtemps regardé comme une autre Palestine. Grâce à eux, le castillan du XVe siècle a résonné, jusqu'à nos jours, sur presque tout le bassin de la Méditerranée, de Tanger à Smyrne et à Salonique, et jusque sur les plages de la Mer du Nord, d'Amsterdam à Hambourg. Loin de prouver que le Juif vit partout en étranger, ces dialectes d'origine étrangère montrent qu'au moyen âge, sur les bords du Tage comme aux bords du Rhin, les Juifs s'étaient si bien naturalisés,

(1) Le patois juif ou « jargon » apporté en Pologne, par les Juifs chassés d'Allemagne au XIVe siècle, semble avoir été originairement le dialecte de la Haute-Saxe. Tout en se corrompant, il a gardé un caractère ancien et pris, sur les lèvres des Juifs exilés, un accent nouveau. Comme les petits Juifs étaient mis de bonne heure à l'étude de l'hébreu, la langue morte s'est infiltrée peu à peu dans la langue vivante, ou l'idiome sacré dans le parler vulgaire. C'est ainsi que, dans le jargon, la plupart des notions abstraites, religieuses ou philosophiques, sont rendues par des termes hébreux ou araméens. Une des choses qui ont contribué à faire vivre et même à faire écrire le « jargon, » c'est la répugnance des vieux rabbins du XVIIIe siècle et des ultra-orthodoxes pour la littérature des Gentils ; ils craignaient qu'en lisant les livres allemands les jeunes Juifs ne perdissent la foi d'Israël. — Outre d'assez nombreux journaux et de nombreuses traductions, on peut citer des contes, des nouvelles, même des poésies en cette langue hybride. (Voyez, par exemple, Max Grünbaum : *Judisch-deutsche Chrestomathie ;* Leipzig, 1883.)

chez les nations chrétiennes, qu'après des siècles d'exil, ils en parlent encore la langue. Cette langue du vieux pays, transmise avec soin à leurs enfans, était pour eux comme une relique vivante de la patrie perdue. Le Juif s'y était attaché, il l'avait faite sienne. Cela est particulièrement vrai des Sephardim, plus raffinés et plus lettrés que leurs frères du Nord. L'Espagne avait été pour eux une nouvelle terre promise. Ils en chérissaient la langue, ils avaient gardé pieusement dans leur exode le mâle parler de leur « cruelle patrie, » ainsi que s'exprimait un fils de marranes, don Miguel de Barrios. En Hollande, où ils avaient trouvé un abri, les coreligionnaires de Spinoza se plaisaient encore, sur la fin du XVII[e] siècle, à cultiver leur ancien castillan, se délectant à l'écrire en vers et en prose (1). Cela n'a pas empêché les Sephardim de devenir, avec le temps, Hollandais, Allemands, Anglais, Français. Ne connaissons-nous pas, chez des réfugiés d'un autre sang et d'une autre foi, d'aussi touchans exemples d'attachement à la langue maternelle? N'est-ce pas ainsi que nos huguenots français chassés par Louis XIV ont conservé, pendant des générations, le culte de la langue de leurs pères? — ce qui, hélas! ne les a pas empêchés, eux non plus, de devenir Prussiens, Suisses, Anglais, Néerlandais, voire Boers.

Comment ne pas faire ici une réflexion attristante? C'est que, vers le milieu du moyen âge, les Juifs étaient plus nationalisés, ils étaient moins étrangers parmi nous que deux ou trois siècles plus tard, quand on les eut enfermés dans le ghetto italien ou dans la *carrière* de Provence. Juifs et chrétiens avaient alors, à peu près, le même genre de vie; ils exerçaient les mêmes métiers (2), ils parlaient la même langue, ils portaient les mêmes vêtemens, ils avaient, sauf pour la religion, les mêmes usages. Si elle n'eût été violemment interrompue par les ordonnances vexatoires, ou par les décrets d'exil, l'assimilation des Juifs, au lieu de commencer à la révolution française, eût pu s'achever dès la Renaissance.

Cela n'est pas seulement vrai des Juifs d'Espagne et d'Allemagne; il en était de même de ceux de France ou d'Italie. Ils étaient Français, Italiens; ils parlaient français, italien (3). La France, elle aussi, France du Nord, France du Midi, était devenue, pour les Juifs, une patrie. Les Juifs de France semblent même, dès cette époque, avoir pris quelque chose de l'esprit français. Dans les

(1) Voyez (*Revue des Études juives*, avril-juin 1880) la *Relacion de los poetas y escritores de la nacion judayca;* Amstelodama, par Daniel Levi de Barrios. (Cf. M. Kayserling : *Sephardim : Romanische Poesien der Juden in Spanien.*)

(2) On le voit encore par les voyages de Benjamin de Tudèle.

(3) Encore aujourd'hui, la majorité des Juifs de Corfou parlent italien; car c'est d'Italie qu'ils sont venus à l'ancienne Corcyre.

commentaires du fameux Raschi (Rabbi Salomon Ben Isaac) et des glossateurs ou *tossafistes* de l'école de Champagne, on a cru retrouver les qualités françaises de netteté, de clarté, de bon sens, de raison. Toujours est-il que le Juif des florissantes communautés de Champagne, de Languedoc, de Provence, était complètement francisé : sa langue n'était pas un patois hébreu, c'était le français de France, langue d'oc ou langue d'oil. La plus ancienne élégie française, et dans sa simplicité la plus belle peut-être, a été versifiée dans une juiverie à la lueur d'un bûcher. C'est la complainte de Rabbi Jacob, sur les treize martyrs brûlés à Troyes, en 1288. Je n'en sais pas de plus touchante (1). Non contens de parler le français, les Juifs émigrés ou chassés de France avaient porté notre langue, avec eux, au-delà de la Manche et au-delà de la Meuse. Le français semble avoir été à une certaine époque la langue des Juifs d'Angleterre et des Juifs des bords du Rhin. Les gloses sur le Talmud des Juifs allemands du moyen âge fourmillent de mots français transcrits en caractères hébreux. Beaucoup de Juifs d'Allemagne proviennent en effet des anciennes juiveries de France, de façon que, en repassant d'Allemagne en France, les Juifs d'outre-Rhin peuvent, comme les descendans des huguenots, s'imaginer qu'ils rentrent au pays de leurs ancêtres. Pour le Juif, n'a pas craint de dire un Israélite, « la France n'est pas une patrie improvisée dans la fièvre d'une heure généreuse, c'est une patrie retrouvée (2). »

Au-dessus de leur langue vulgaire,— français, espagnol, allemand, italien, — les Juifs, les rabbins surtout, ont toujours cultivé la langue de la Thora. L'antique idiome de la Palestine était pour eux ce qu'était le latin pour les chrétiens; comme le latin, les gens instruits le parlaient, l'écrivaient. Des deux langues mortes, celle qui a gardé le plus de vie est l'hébreu, bien que, en tant que langue locale usuelle, il fût mort avant que le latin ne fût formé; — l'hébreu, remplacé en Palestine par l'araméen ou chaldéen,

(1) Écrite en caractères hébreux, cette élégie française a été découverte, transcrite et publiée par le regretté Arsène Darmesteter (voyez ses *Reliques scientifiques* : Élégie du Vatican sur l'autodafé de Troyes (1288) :

« Deux frères y furent brûlés, un petit et un grand;
Le petit fut ébahi du feu qui ainsi prend,
Et il dit : « Haro ! je brûle tout! » — Et le grand lui apprend
Et lui dit : « A paradis seras, j'en suis garant !.. »

(2) M. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*. — On prétend retrouver la trace de cette origine française dans un des noms les plus fréquens chez les Juifs allemands, *Dreyfuss*. Ce nom serait tout simplement une corruption de Trévoux, l'ancienne capitale du pays de Dombes, qui possédait, au moyen âge, une nombreuse colonie juive.

n'était plus, dès le retour de la captivité, qu'une langue artificielle à l'usage des docteurs. Pour les Israélites, anciens ou modernes, l'hébreu n'était pas seulement l'idiome de la religion ou la langue savante, c'était aussi le signe et comme le lien de leur unité (1). En ce sens, c'était pour eux, à la fois, une langue nationale et une langue internationale. Les philosophes et les poètes juifs du moyen âge, tels que Jehuda Halévy, dont Heine s'est un jour inspiré, lui ont rendu une vie nouvelle. L'hébreu a repris d'autant plus d'empire chez les Juifs qu'ils ont été plus séquestrés. Il a été, jusqu'au XIXe siècle, la seule langue littéraire des Israélites allemands ou polonais, des Askenazim dont l'informe jargon se prêtait peu à être écrit. Encore aujourd'hui, ils ont des journaux en néo-hébreu ; tels le *Magid*, le *Melitz*. La langue d'Isaïe revit en prose et en vers. Il y a des écrivains hébreux en renom ; ainsi naguère, en Russie ; Juda Gordon, ou P. Smolensky, le rédacteur de *Hammelitz ;* ainsi encore Menahem Mendel Dalitzky, qui a été chercher en Amérique la liberté de sa plume.

Chez les Juifs de l'Est, tout ce qui est écrit en lettres hébraïques n'est pas de l'hébreu. Un jour, à Varsovie, j'essayais, devant une boutique juive, de déchiffrer quelques mots d'une longue enseigne en caractères carrés ; je m'aperçus que, au lieu d'être de l'hébreu, ce n'était que de l'allemand, du « jargon » écrit en caractères hébreux. Ainsi font, de leur côté, les Sephardim de Smyrne pour leur judéo-espagnol. C'est là, chez les Juifs, un usage ancien. Ils semblent avoir appliqué leur vieil alphabet oriental à toutes les langues parlées par eux. Fr. Lenormant a trouvé, dans les catacombes de Venosa, en Apulie, des épitaphes grecques dissimulées sous des caractères hébraïques (2). Ce que font aujourd'hui les Juifs russo-polonais pour leur jargon, les Juifs du moyen âge l'ont souvent fait pour le français, l'espagnol, l'italien, témoin l'élégie de l'autodafé de Troyes. Cette manière d'écrire (beaucoup n'en connaissaient pas d'autre) était pour eux une ressource en temps de persécution. C'était comme une écriture secrète, un chiffre de convention, dont Israël avait seul la clef ; comment ses maîtres chrétiens eussent-ils su reconnaître leur propre langue sous ce déguisement étranger ? De nos jours encore, nombre de Juifs de l'Est se servent des lettres de la langue sacrée pour leur corres-

(1) Ce serait une erreur pourtant de croire que tous les savans juifs du moyen âge aient écrit en hébreu, comme nos savans chrétiens écrivaient en latin. Les Juifs se sont parfois aussi servis d'autres langues, notamment de l'arabe. La plupart des ouvrages de Maïmonide, l'aigle de la synagogue, par exemple, le *More Nebouchim* (Guide des égarés), sont en arabe. De même, il ne faut pas oublier que, dans l'antiquité, le grec était la langue habituelle des Juifs Alexandrins, tels que Philon et Josèphe.

(2) Voir, dans la *Revue* du 15 mars 1883, *Apulie et Lucanie.*

pondance, ou pour leurs livres de commerce. Je ne sais si le gouvernement russe ne leur en a point parfois fait défense.

La vieille langue n'en perd pas moins du terrain; elle n'est guère moins menacée que le latin, et pour des causes analogues. A mesure que s'ouvrent pour eux nos écoles, les Juifs sont obligés de faire à l'hébreu moins de place dans l'éducation. Quelques-uns voudraient même le bannir de la synagogue, au risque de rabaisser la dignité du culte. A nombre de Juifs d'Occident, il faut déjà, pour suivre le service divin, des livres de prières en langue vulgaire; beaucoup ne savent plus lire les vénérables caractères de l'hébreu, même avec les points-voyelles. Au rebours de leurs pères, ils ont des paroissiens où les chants liturgiques sont transcrits en lettres gothiques ou latines. Dans la plupart des synagogues d'Occident, la langue locale, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, a conquis sa place, jusque dans les offices solennels, à côté de la langue de la *Thora*. Le temps est loin où les rabbins se scandalisaient de voir Moïse Mendelssohn traduire le *Pentateuque* en allemand. Les Juifs ont aujourd'hi, presque partout, pour leurs offices liturgiques, des traductions des *Psaumes* ou des *Prophètes;* et en certains pays, en Angleterre, par exemple, ils ont cherché, dans leur version des livres saints, à se rapprocher de la version en usage dans les églises chrétiennes. J'ai connu, il y a peu d'années, un jeune israélite de Berditchef aspirant au rabbinat, qui était venu à Paris, avec l'intention de prêcher en hébreu dans nos synagogues : force lui fut d'y renoncer ; on ne l'eût pas compris. Il lui fallut garder ses conférences hébraïques pour sa *Schule* de Petite-Russie : là on le comprenait; mais la police, défiante de son éloquence en langue morte, suspendit ses discours (1). Quant aux livres, la censure impériale a des spécialistes pour l'hébreu, comme elle en a pour les autres langues de l'empire. Des écrivains, des poètes hébreux modernes ont eu l'honneur de voir leurs ouvrages prohibés. Je possède moi-même un recueil de poésies hébraïques, tout récent, qui a été saisi en Lithuanie. Et la précaution n'est pas inutile. C'est qu'en effet, en Russie, en Pologne, en Roumanie, là où les Juifs vivent en groupes compacts, isolés par la loi et par les mœurs, là où toute l'instruction est restée talmudique, où les petits Juifs sont mis en face des textes sacrés dès l'âge de cinq ou six ans, l'hébreu est demeuré le principal, sinon l'unique véhicule des idées. Ramené au ghetto, ou

(1) « J'allais, vers le soir, à la synagogue, m'écrivait-il, en 1889; c'était la fête de Hanouka. L'on m'avait engagé à prononcer un discours en l'honneur des Machabées, dont nous célébrons ce jour-là la mémoire. Les israélites se rendaient en foule à la cérémonie, lorsqu'elle fut tout à coup interdite par le préfet de police. Nous eûmes beau nous rendre chez lui, impossible de le fléchir. »

maintenu sous le régime du parcage, le Juif de l'Est semble d'une autre race que ses frères d'Occident ; on dirait d'une espèce fossile, conservée artificiellement en vie, dans une atmosphère spéciale, grâce à la lourde cloche des lois d'exception. Dans ces juiveries de l'Est, entamées aujourd'hui par l'émigration, la persistance du confinement tend à condenser les Juifs en nation distincte. Avec un pareil système, alors que tout semble combiné pour empêcher leur assimilation, le néo-hébreu pourra demeurer encore longtemps, pour les Juifs dégoûtés du « jargon, » la langue nationale, en même temps que la langue sacrée. Leurs fils y tiendront d'autant plus que le pays natal les traitera davantage en étrangers. Cette fois encore, le particularisme d'Israël aura été renforcé et prolongé par l'exclusivisme des nations.

III.

Partout ailleurs, et souvent même jusqu'en ces juiveries de l'Est, bien des signes manifestent le désir des Juifs de s'assimiler aux peuples modernes. En veut-on un indice, en voici un des plus simples ; il m'est fourni tout bonnement par les noms et les prénoms des Juifs. La plupart d'entre eux se distinguent, à leur grand regret, des autres habitans du même pays, par la forme de leurs noms. Ces noms, d'aspect souvent étranger, sont pareils à un écriteau qui dénonce, de loin, le Juif, presque aussi clairement que l'antique rouelle ou le bonnet jaune. Quelques-uns sont hébreux d'origine, tels que Halphen ou Hayem, tels que Cohen ou Kahen, que conservent encore tant de descendans d'Aaron. Beaucoup proviennent de l'Ancien-Testament : Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, anciens prénoms devenus noms de famille. Mais ce n'est là, en somme, que la minorité. Pris en masse, la plupart des Sephardim ont gardé des noms espagnols, la plupart des Askenazim, des noms allemands ou polonais, qu'ils ont apporté avec eux dans les pays où ils se sont établis. C'est ainsi que les Juifs exilés de la péninsule peuvent se faire annoncer, dans nos salons, sous les grands noms de Castille ou de Portugal : Mendoza, de Castro, Nunez, Alvarez, d'Almeida, de Lémos, de Silva, de Souza, vieux noms donnés aux *Nuevos cristianos*, lors de leur baptême, par les nobles seigneurs qui leur servaient de parrains. Une fois émigrés en Hollande, ou à Hambourg, les *marranes* portugais ou espagnols eurent bientôt rejeté le masque de christianisme attaché à leur front par le saint-office, mais ils retinrent les noms de la catholique Espagne, Sur les vieux hôtels, construits à Amsterdam par leurs enfans, on distingue encore parfois les blasons castillans de ces aristocrates

Sephardim qui se vantaient, dans l'exil, de s'être alliés aux plus orgueilleuses familles de l'Hispanie.

Les Askenazim, de beaucoup les plus nombreux, ont d'ordinaire été moins favorisés. La plupart ont été affublés de noms allemands qui n'ont rien de flatteur. Lors des partages de la Pologne, la Prusse et l'Autriche, qui avaient dans leur lot la Pologne proprement dite, obligèrent, toutes deux, leurs nouveaux sujets juifs à prendre des noms de famille allemands (1). Vienne et Berlin désiraient se servir des Juifs pour germaniser la Pologne. Des familles qui avaient des noms slaves ou hébreux (j'en connais plusieurs) durent les échanger contre des appellations à forme germanique qu'elles gardèrent lorsque Varsovie fut enlevée à la Prusse, et quand la Pologne de la Vistule passa au tsar. Les fonctionnaires prussiens ou autrichiens offraient aux Juifs trois ou quatre catégories de noms qui étaient, dit-on, tarifés selon leur degré d'élégance ; les noms de bêtes étaient gratuits ; les noms d'arbres ou de fleurs devaient se payer (2). Toujours est-il que, pour être allemands, la plupart de ces noms de Juifs n'en sont pas moins presque aussi reconnaissables que des noms hébreux, n'étant guère usités, en Allemagne même, que dans les familles de souche israélite. Ils s'attachent à elles comme une étiquette indélébile que l'eau du baptême ne lave point. Il en est à peu près de même des noms de villes ou de bourgades, fort répandus chez les Juifs de tout pays et de toute provenance (3). Ces noms hébreux ou allemands qui sont, pour eux, comme un signalement de judaïsme collé à leur personne, on comprend que les israélites cherchent à s'en défaire. Beaucoup, en effet, les ont rejetés, en Allemagne surtout, les remplaçant par des noms moins significatifs. Autrement, plus d'un Juif célèbre eût peut-être eu peine à conquérir la renommée. Ainsi Boerne ne s'appelait pas Boerne. Ludwig Boerne s'appelait Loeb Baruch ; et si Karl Marx eût gardé le nom de ses pères, Karl Marx se fût nommé Mordechaï. Je regrette, pour l'inspirateur de l'Internationale, ce déguisement aryen ; j'aurais voulu voir si Mordechaï fût devenu aussi aisément le prophète du collectivisme.

(1) En France également, sous Napoléon, en 1808, il fallut faire prendre, à tous les Juifs, des noms de famille. Plus récemment, on a eu le tort de ne pas veiller à ce que les Juifs d'Algérie, prématurément naturalisés en 1871, prissent des noms français.

(2) Les noms d'animaux peuvent aussi se rattacher à la tradition biblique et faire allusion aux tribus d'Israël et à la bénédiction de Jacob à ses fils. (*Genèse*, XLIX, v. et suivans.) Lion, Lyon, en allemand *Lœwe*, *Loeb*, rappelle la tribu de Juda; Cerf, *Hirsch*, diminutif *Herschell*, celle de Nephtali ; Loup, *Wolf*, celle de Benjamin.

(3) A noter en passant : Certaines familles ont tiré leur nom des enseignes de leur boutique ou de leur maison de commerce ; ainsi Rothschild, l'écusson rouge.

Autrefois les Juifs ne changeaient guère de nom qu'en changeant de religion. D'où vient cette tendance nouvelle? et qu'est-ce là si ce n'est, qu'on nous passe le mot, un effort pour se désémitiser? Ce désir, si naturel, de se confondre avec la foule des habitans du pays ne plaît pas à tout le monde. Leurs ennemis sont heureux de pouvoir, au vu de leur carte, reconnaître les Sémites, pour les désigner à la défiance publique. Il y a un an ou deux, en Prusse, un certain nombre de Juifs adressaient inutilement à Berlin une requête pour être autorisés à modifier leurs noms. Il est, en revanche, des pays où l'on semble heureux de les nationaliser à si bon compte. Ainsi en Hongrie. A l'inverse des autres nationalités du royaume de saint Étienne, Slaves, Allemands ou Roumains, les Juifs de Hongrie se prêtent de bon cœur à la magyarisation, témoignant, par là même, qu'ils ne prétendent plus former une nation distincte. Quoique parlant souvent le jargon judéo-allemand, ils ont pris fait et cause pour les Hongrois contre les Allemands, et afin de faire acte de patriotisme magyare, ils ont, pour la plupart, magyarisé leurs noms de famille. Cela leur est facile; ils n'ont d'habitude qu'à coudre à leurs noms les deux lettres *yi*. Herr Simon devient M. Symonyi (1). S'il suffisait pour être considéré comme Russe d'ajouter à son nom, ainsi que le font tant d'Arméniens ou de Tatars même, la syllabe *of*, que de Simonof ou d'Avraamof compterait le Bottin russe! Mais, contrairement à l'ancienne coutume qui faisait prendre un nouveau nom au Juif converti, comme si, en devenant chrétien, il devenait un homme nouveau, la faculté de russifier leur nom n'est plus toujours accordée aux Juifs baptisés (2). Prenons la Roumanie, où, malgré le traité de Berlin, les Juifs ont tant de peine à se faire concéder les droits de citoyens. Là aussi ceux d'entre eux qui réussissent à se faire naturaliser ont souvent soin de roumaniser leur nom. Cette fois, Herr Simon devient Domnu Simionescu. Certains, pour se défaire de leur aspect étranger, vont jusqu'à latiniser leur nom germanique, et chez M. Lupascu, l'on a la surprise de reconnaître M. Wolf. En France même, trop rarement à mon gré, Loewe s'est plus d'une fois transformé en Lion ou Lyon, et Hirsch en Cerf. Ne croyez pas que tout cela soit jeu puéril; — pour en juger, allez

(1) De là, naturellement, de fréquentes railleries de la part des antisémites, telles que celle-ci : Un Juif hongrois, regardant la statue du patriote magyar Szechenyi, se demande : « Comment s'appelait-il auparavant? »

(2) En 1887, par exemple (*Novoe Vremia*, 2 août), le consistoire orthodoxe d'Astrakhan défendait aux israélites convertis de russifier leurs noms de famille. En Russie, pourtant, le Juif baptisé est si bien censé devenir un autre homme qu'il est libre d'abandonner sa femme et ses enfans pour fonder, avec une autre épouse, une autre famille.

voir si les Slaves ou les Roumains d'Autriche-Hongrie s'amusent à germaniser ou à magyariser leur nom, afin de se donner un air allemand ou hongrois.

Un coup d'œil sur les prénoms des Israélites, dans les divers pays de l'Europe, nous suggérerait des réflexions analogues. Là aussi se manifeste la tendance des Juifs à sortir de leur isolement ancien. Rien que dans les dictionnaires biographiques, on pourrait glaner quelques traits qui, pour sembler parfois divertissans, n'en sont pas moins caractéristiques. Les Juifs jadis portaient tous des prénoms de l'Ancien-Testament; aujourd'hui, en Occident, la plupart préfèrent les noms en usage chez nous. En quelques contrées, ils avaient récemment encore deux prénoms, l'un ancien, biblique, pour la synagogue et la famille ; l'autre moderne, profane en quelque sorte, pour le monde et les affaires. Quand ils prennent encore des noms d'origine hébraïque, ils adoptent, le plus souvent, la forme vulgaire, chrétienne ; ils s'appellent Jacques, ou James, au lieu de Jacob. Les vieux noms hébreux n'ont-ils pas de dérivés, il est des Juifs qui les traduisent par des noms chrétiens modernes, ayant même sens, sinon même racine. L'exemple vient de haut; il y a longtemps déjà que Baruch Spinoza changeait son Baruch en Bénédict ou Benoît qui a le même sens. Un Israélite allemand peut ainsi rendre Salomon par Friedrich. Mais, le plus souvent, les Juifs modernes se servent d'un autre procédé; ils remplacent les prénoms hébreux par des prénoms d'origine latine, grecque, germanique, ayant même initiale ou même consonnance. Isaïe se transforme en Isidore, Rachel a pour équivalent Rose, et Adèle, Adélaïde se substitue à Abigaïl. Savez-vous pourquoi Maurice est un des noms en vogue chez les Juifs? c'est que Maurice dissimule Moïse. Il en était probablement de même des Juifs hellénistes, d'Asie ou d'Égypte, qui se faisaient appeler Ménélas. Innocent travestissement dont nous aurions tort de nous choquer, car le Juif n'y recourt qu'afin de se rapprocher de nous.

Qu'est-ce ici, si ce n'est un indice et comme un emblème parlant de l'esprit qui prévaut dans le moderne Israël? Le Juif, l'Israélite d'Occident du moins est las de faire bande à part; il a renoncé au particularisme à demi forcé, à demi spontané, dont ses pères nous ont longtemps donné le spectacle. Que nous envisagions le costume, la langue, les noms, tout ce qui distingue extérieurement les hommes, nous arrivons toujours à la même conclusion : les Juifs modernes ont à cœur de devenir pareils à nous. Ils se donnent pour cela autant de peine que leurs ancêtres les plus fanatiques ont jamais pu s'en donner pour rester isolés de nous. De leur côté, toutes les barrières ont été renversées. Irons-nous leur reprocher de conserver, pour leurs cérémonies religieuses, leur

calendrier judaïque et de fêter dans leurs synagogues le commencement de l'année juive, Rosch Haschanah, vers l'équinoxe de septembre ? Mais chez nous-mêmes, chrétiens et catholiques, l'année liturgique ne concorde pas avec l'année civile, et l'on ne voit point quel dommage en souffrent les relations sociales. Les rabbins ont bien aussi gardé l'antique ère talmudique ; mais que nous importe que les livres de la Synagogue continuent à supputer les années depuis la création du monde ? Les Juifs n'en datent pas moins, comme nous, leurs lettres, et leurs factures, de l'ère vulgaire, c'est-à-dire de l'ère chrétienne. Je sais bon nombre d'entre eux qui seraient en peine de nous dire en quelle année de la création nous nous trouvons, si le mois de *Sivan* précède ou suit *Tamouz*, et si l'an 5654 commence ou finit en 1893.

Les faits parlent clairement. Partout où les lois ou les mœurs ne le leur interdisent point, les Juifs cherchent à se nationaliser ; la plupart écartent avec soin tout ce qui semblait faire d'eux un peuple à part. Là même où il y a en présence plusieurs nationalités, ils tendent à se confondre avec l'une d'elles, le plus souvent, avec celle qui a le plus de racines dans le pays. Ils ne cherchent pas seulement à se montrer Français en France, Allemands en Allemagne, Anglais en Angleterre, Américains aux États-Unis : ils s'efforcent, ce qui est plus méritoire, de se montrer Polonais en Pologne, Danois en Danemark, Hongrois en Hongrie, Tchèques en Bohême, Bulgares en Bulgarie. Les Allemands de Prague leur ont ainsi reproché de faire cause commune, en Bohême, avec les Slaves de la couronne de saint Wenceslas. Les Juifs ne conservent le caractère et l'attitude d'un peuple, ils ne se regardent comme une nationalité, que là où ils vivent en masses compactes au milieu de nationalités diverses ; là surtout où les lois de l'État, comme en Russie et en Roumanie, leur interdisent de se fondre avec les indigènes et de se considérer comme Russes ou Romains. Aujourd'hui, non moins qu'au moyen âge, et dans l'Orient de l'Europe, comme autrefois en Occident, le particularisme juif est ainsi entretenu par la législation contre les Juifs. Selon un mot de Léon Tolstoï, le Juif, devant les menaces du dehors, se replie sur lui-même et rentre dans la coquille de son exclusivisme.

IV.

Ce travail d'assimilation par la langue, par le costume, par les mœurs se poursuit partout en même temps, sans être également avancé chez tous les peuples, ni même être poussé aussi loin pour tous les Juifs du même pays. Quel est, de tous les États des deux mondes, celui où cette nationalisation du Juif est la plus complète ?

A tout prendre, c'est peut-être bien l'Italie, la terre classique du ghetto. La raison en est simple. Venus d'Orient dès l'antiquité, ou venus d'Espagne à la fin du moyen âge, les Juifs de la péninsule y sont établis depuis des siècles. L'Italie, où se sont réfugiés jadis nombre de Sephardim, est demeurée presque entièrement à l'abri des modernes migrations des Askenazim. Il en est autrement des autres États de l'Europe ou de l'Amérique. Dans presque tous, il y a, sous ce rapport, une grande différence entre les Israélites du Nord ou du Midi, fixés depuis longtemps dans le pays, et les Juifs du Nord-Est qui y sont arrivés récemment, poussés par le flot des Juifs russes et le grand reflux d'Israël d'Orient en Occident. En Allemagne, par exemple, les Juifs du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder sont de vrais Allemands; si, à Berlin ou ailleurs, il y a une société israélite, distincte de la société bourgeoise et de la société aristocratique, la faute en est aux mœurs allemandes, encore imprégnées de l'esprit de caste. En Angleterre, les Juifs accueillis par Cromwell, ou débarqués sous les quatre George, sont aujourd'hui de purs Anglais, de manières, d'habitudes, de sentimens, tandis que la plèbe des Juifs russes déversés, depuis une quinzaine d'années, sur les quartiers de l'East-End forment, à Londres, comme une minable colonie des juiveries du Dniepr.

Pour ce qui est de la France, comment contester la nationalité française aux Juifs de Provence ou du Comtat, qui, pelotonnés naguère à l'abri des clés pontificales, ont vécu, sans interruption, quatorze ou quinze siècles sur la terre de France, précédant les Normands et peut-être les Francs et les Burgondes, si bien qu'à regarder l'ancienneté, ils peuvent se vanter d'être Français entre les Français et indigènes entre les indigènes? Et si vous prenez les Juifs du Sud-Ouest, installés aux bords de la Gironde ou de l'Adour sous les Valois, les Juifs de Bordeaux qui, depuis Henri II, n'ont plus d'autre patrie que la France, dirons-nous qu'un séjour de trois cent cinquante années n'a pas suffi à en faire des Français? Quant aux Juifs de l'Est, avant-garde de la grande armée des Askenazim, aux Juifs de l'Alsace ou de la Lorraine qui, eux aussi, ont durant deux ou trois cents ans été tour à tour les sujets et les citoyens de la France, anciens compatriotes dont les pères et les grands-pères ont servi sous nos trois couleurs, les taxerons-nous d'étrangers parce qu'ils ont parfois un accent allemand? Et quand nous accueillons en frères les Alsaciens-Lorrains, protestans ou catholiques qui ont opté pour la France vaincue, repousserons-nous, comme des intrus, les Juifs de Metz ou de Strasbourg qui ont donné à la vieille patrie la même preuve d'attachement?

La vérité, c'est qu'en France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, — partout si vous voulez, — il y a une distinction à faire

entre Juifs et Juifs, entre les Israélites indigènes, nés de parens établis depuis longtemps dans le pays, et les Israélites étrangers qui s'y sont transportés à une date récente. Et cette distinction, elle ne doit pas seulement s'appliquer aux Juifs, mais à toutes les races ou les religions qui nous fournissent des immigrans, — ainsi, dans notre France, aux protestans, réformés ou luthériens, dont le nombre chez nous, à Paris, du moins, a singulièrement grossi depuis un demi-siècle. Parmi eux, également, on n'a pas le droit de confondre les vieux Français, les familles sorties de notre sol, ou depuis longtemps francisées, avec les nouveaux-venus de Suisse, de Hollande ou d'Allemagne. Pour ces derniers, comme pour les catholiques qui nous arrivent de Belgique, d'Espagne, d'Italie, comme pour les Levantins de tout rite qui commencent à débarquer chez nous, le cas est le même que pour les Juifs récemment accourus d'outre-Rhin ou d'outre-Vistule. Pour en faire de vrais Français, des Français de corps et d'âme, si j'ose ainsi parler, il ne suffira ni d'un séjour d'une douzaine d'années dans un hôtel de la plaine Monceau, ni de lettres de grande naturalisation. — Et ce que nous disons de la France, vous pouvez le dire aussi bien de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Amérique.

Tout autre est la situation des Juifs fixés anciennement dans le pays. Ceux-là ont eu le loisir d'y prendre racine; la sève de la terre natale a eu le temps de monter à leur cœur et à leur cerveau. Au point de vue national, ce ne sont plus des Juifs, mais bien des Français, des Anglais, des Allemands, des Américains israélites, — ou, comme l'on disait à Varsovie, en 1863, des nationaux du rite mosaïque. Ils ont si bien pris les habitudes, les goûts, les idées, parfois même les travers et les préjugés des pays où ils ont vu le jour, qu'ils peuvent souvent être donnés comme des représentans de l'esprit national. Ainsi, en France, par exemple, quoi de plus français que l'auteur de *la Famille Cardinal* et de *l'Abbé Constantin?*

Et ce n'est pas seulement par l'esprit, c'est par les sentimens, c'est par toutes les fibres de leur être que ces descendans de Jacob se sentent Français, Anglais, Allemands, Italiens, Américains. Et pour cette sorte d'identification à la patrie vivante, il ne faut pas toujours beaucoup de générations. Le patriotisme, chez un peuple patriote qui vous traite en citoyen, s'acquiert vite; il s'apprend, dès l'enfance, à l'école, au collège. Parce qu'il avait du sang de Juif génois, Gambetta n'en avait pas moins le cœur français; il aurait eu peine à s'imaginer être autre chose que Français; tout son orgueil, il l'avait mis sur la France. De même, parce que son grand-père était un Juif vénitien, Disraëli n'en était pas moins Anglais;

l'on sait s'il avait la fierté du renom britannique. Si Marx-Mordechaï, comme tant de socialistes de toute race, s'est fait l'apôtre du cosmopolitisme, Ferdinand Lassalle était un patriote allemand, fauteur zélé de l'unité allemande, tout prêt, pour elle, à lier partie avec la Prusse et avec Bismarck. Voici l'Italie où les exemples abondent. Parce que les ancêtres de Daniel Manin sortaient des ruelles étroites du *ghetto nuovo* ou du *ghetto vecchio*, Venise affranchie n'en a pas moins acquitté une dette d'honneur en ensevelissant Manin sous les arcades byzantines du *narthex* de San-Marco. Je vais souvent en Italie, je n'ai jamais rencontré d'Italien plus jaloux de la grandeur de la péninsule que M. Luzzatti, l'ancien ministre des finances; comme Français, j'aurais même un reproche à lui faire : celui de n'être pas exempt des préventions italiennes en politique étrangère. A quoi sert d'être Juif, si cela ne vous préserve point des préjugés nationaux? Eh bien non, je m'en suis aperçu plus d'une fois, et en Italie, et en Allemagne, et en France même, le judaïsme n'est pas toujours un vaccin contre le chauvinisme.

Qu'on me permette ici un souvenir déjà lointain. J'ai dit, si je ne me trompe, que j'avais passé à Dresde, en 1867, plusieurs mois dans une famille israélite. Il y avait là un jeune homme de dix-huit ans, de pure race juive, qui lisait, à livre ouvert, la *Genèse* en hébreu. C'était, tout comme Lassalle, un ardent unitaire allemand, mais en même temps un loyal sujet saxon. Il invoquait la restauration de l'empire germanique, mais pour *kaiser*, il eût voulu le roi de Saxe. « Si la France ose se mettre en travers de notre unité, me répétait-il, malheur à vous! nous irons à Paris; nous vous reprendrons l'Alsace et la Lorraine. » Il ne savait pas, hélas! dire si vrai. Trois ans plus tard, il a dû venir en France, avec des milliers de ses coreligionnaires qui chantaient, à l'unisson de leurs camarades chrétiens, la *Wacht am Rhein* (1). Ce descendant de Jacob, aux cheveux bruns et aux yeux noirs, l'on eût pu le donner pour type de la jeunesse allemande. Il était tout imbu de l'esprit germanique; il avait le dédain du Slave et du Welche; il professait la naïve philosophie de l'histoire de certains docteurs d'outre-Rhin. A l'entendre, rien de grand, dans le monde, ne s'était fait que par les Germains; les nations modernes valaient à proportion de la dose de sang teutonique injecté dans leurs veines. Il semblait oublier que lui-même n'avait peut-être pas, dans tous ses membres, une goutte du sang de Hermann. Il parut décontenancé le jour où je me permis de lui en faire la remarque. Les Israélites que je ren-

(1) A Berlin seul, on calculait, vers 1885, qu'il y avait 2,000 anciens soldats juifs ayant fait la campagne de France.

contrais, dans cette famille saxonne, étaient tous aussi Allemands; le plus souvent, je ne pouvais les distinguer des chrétiens. Un jour vint dîner un Juif de Berlin, qui avait porté le fusil à aiguille à Sadowa, un vrai Prussien, blond, frais, parlant haut avec l'accent berlinois. « Après Kœnigsgrätz, disait-il, on est fier d'être Prussien. » Et Prussiens ou Saxons, on sentait, chez tous, l'orgueil national allemand. Ce sentiment m'étonnait alors chez des Juifs. Depuis, ce qui m'a touché davantage, j'en ai rencontré qui avaient le cœur d'être des patriotes polonais, gardant à la nation morte une affection obstinée. J'en ai connu aussi qui, de bonne foi, se regardaient comme Russes, qui pensaient et parlaient en Russes. « S'il n'y en a pas davantage, me confiait un Juif d'Odessa; c'est pour cause. En ce sens aussi, chaque pays a les Juifs qu'il mérite. »

Le patriotisme ne peut guère être éprouvé que des hommes qui, autour de leur berceau, ont senti une patrie. Comment le demander à des émigrés qui n'ont pas eu le temps de s'implanter au pays, ou à des proscrits, tels que les Juifs russes qui roulent de nation en nation, semblables au *perikatétipolé* de la steppe, à cette boule d'herbes sèches que le vent d'automne fait voler au hasard sur la plaine dénudée? Ceux-là n'ont plus de patrie; ils ont été déracinés du sol natal. Si avare qu'elle fût pour eux, si restreints qu'y fussent leurs droits, ils y tenaient, le plus souvent à cette monotone terre russe, où leurs pères avaient peiné et prié des siècles et des siècles. Pour les obliger à la quitter, il ne faut rien moins que l'excès de la misère, ou le désespoir d'y retrouver jamais la paix. Alors même, combien ne peuvent s'en détacher sans une sorte d'arrachement! Avant de partir pour les pays où le soleil se couche, ils vont, avec leurs enfans, faire une dernière visite à leur cimetière, et, au milieu des larmes et des lamentations, les femmes disent un long adieu aux morts qui ne peuvent les accompagner en exil. Plus malheureux que leurs frères de Ségovie, chassés de Castille sous Isabelle, ils n'ont pas la consolation d'emporter avec eux les pierres tombales de leurs ancêtres (1). Qu'ils s'attardent en Europe, qu'ils franchissent tout droit le large Océan, ou qu'ils longent lentement les côtes de la Méditerranée, au risque de ne point trouver de plage où débarquer, partout où ils arrivent, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Amérique, ils se sentent étrangers; il leur faut se faire à un nouveau ciel, à une nouvelle terre, à une nouvelle langue, à une nouvelle vie. Ils s'y feront pourtant, plus rapidement peut-être qu'ils n'osent l'imaginer. Partout où leur sourira la liberté, où les ba-

(1) Mocatta, *The Jews and the Inquisition.*

lances de la loi seront les mêmes pour eux que pour le chrétien, ils se nationaliseront vite. Ils auront pour le pays qui leur rendra une patrie, le sentiment des *outlaws* qui retrouvent un foyer. Par là même qu'il avait moins de raison d'être attaché à l'empire qui le chasse, le Juif a moins de peine à devenir Français, Anglais, Américain, que les immigrans chrétiens qui possédaient une patrie dont ils avaient le droit de se sentir les fils.

N'importe, juifs ou chrétiens, je ne trouverais pas mauvais qu'on ne mît point trop vite sur le même pied les natifs d'un pays et les nouveaux-venus du dehors, — les vieux Français de France et les néo-Français, les aspirans Français, fraîchement arrivés d'outre-monts ou d'outre-Rhin. De ces derniers, est-ce la peine de le dire, en ce triste hiver? nous n'avons pas toujours à nous louer. Ce n'est point que je veuille faire obstacle à la naturalisation des étrangers. Dieu m'en garde! Je sais trop que nos États modernes, qu'un État comme la France surtout, dont la population croît si lentement, ont un intérêt capital à naturaliser les étrangers et les fils d'étrangers. Mais encore, ne faudrait-il pas prodiguer, à ces naturalisés d'hier ou de demain, toutes les faveurs gouvernementales, les distinctions, les grâces, les emplois. Il serait bon que la préférence demeurât plutôt aux gens du pays, aux Français de France. Or, il faut bien le dire, en France, sous la troisième république, c'est souvent le contraire que nous avons vu. L'importance prise dans nos affaires par les étrangers a été un des traits et un des vices du régime des quinze dernières années. Sous ce rapport, les doléances de *la France juive* et des antisémites n'ont pas toujours été sans fondement, et cela même alimente l'antisémitisme. Il ne faut pas que ce soit un avantage, en France, d'être né à Hambourg ou à Francfort, ni que ce soit une recommandation, aux yeux du gouvernement français, d'avoir des frères ou des cousins à Berlin ou à Vienne, voire à Londres ou à New-York (1). Il ne convient pas que les fils adoptifs soient préférés aux enfans de la maison, ni qu'à la table commune, les immigrés ou les fils d'immigrés aient la meilleure part et soient servis les premiers. Point de privilèges à rebours! Nous avons vu, trop souvent, dans nos assemblées ou dans nos journaux, des nouveaux-venus d'outre-Rhin ou d'ailleurs, qui n'avaient pas toujours tiré au sort, catéchiser doctoralement les vieux Français

(1) De même, si les emplois publics doivent être accessibles à tous, il n'est pas bon que ce soit un titre à l'avancement et à la confiance du gouvernement d'être juif, ou d'être protestant. Or, c'est à cela qu'aboutit parfois la politique anticléricale; la religion professée par la majorité des Français est devenue une cause de suspicion. C'est là un point sur lequel je compte, du reste, avoir l'occasion de revenir.

de France, nous donnant des leçons de patriotisme avec des leçons de langue française, révélant à nos enfans le sens de nos révolutions et la mission de l'esprit français. En vérité, il en est auxquels nous serions tentés de jeter parfois, avec le patricien romain, le *Tacete quibus Roma noverca est*. Mais ces Français de fraîche date ne sortent pas tous d'Israël. Il est du reste, — heureusement pour nos voisins, — peu de nations comme la France, où, grâce aux passions politiques et au fanatisme sectaire, l'on ait tout profit à n'être pas du pays. Juifs ou chrétiens, avant de confier aux immigrés et aux naturalisés les mandats électifs ou les emplois publics, il serait juste de leur faire faire un stage (1).

Entre tous les étrangers qui nous font l'honneur de se fixer chez nous (la France, on le sait, est devenue un pays d'immigration), ceux qui se francisent le plus vite, c'est peut-être les israélites. Beaucoup de ces Juifs ne laissent pas de patrie derrière eux, et s'il est un pays où le Juif puisse trouver une patrie, c'est la France. Elle a été la première à l'émanciper, la première à lui reconnaître le titre de citoyen. Il y a de cela plus de cent ans et, sauf un instant, sous Napoléon Ier, jamais en France les droits des israélites n'ont été sérieusement contestés. Et ce qui ne se voit point dans tous les pays qui, à notre exemple, leur ont accordé l'égalité civile, les mœurs en France sont depuis longtemps d'accord avec la loi. Les israélites sont entrés dans la société française; ils ne forment pas à Paris, comme à Berlin ou à Vienne, une société à part; ils sont du tout Paris. Nous entendons quelquefois parler de société juive, c'est comme on parle de société protestante; cela s'applique à certains groupes, à certains salons; cela ne comporte d'habitude aucune idée d'exclusion ou de confinement. Nous ne savons plus fermer notre porte. Avons-nous un défaut, c'est plutôt de faire bon accueil à tout venant. Nous oublions trop que la facilité de nos mœurs et la forme de nos institutions ont fait de Paris un aimant pour tous les brasseurs d'affaires et les coureurs de fortune. La société parisienne, la plus nombreuse sans doute et la plus variée du globe, est demeurée la plus ouverte; c'est une des choses pour lesquelles il fait bon vivre à Paris, — une des choses aussi qui nous amènent tant d'étrangers et tant d'aventuriers.

(1) J'ai entendu remarquer que, de 1876 à 1890, la république avait eu, en moins de quinze ans, trois ministres des affaires étrangères d'origine étrangère. C'est beaucoup, bien qu'il s'agisse d'hommes dont le patriotisme français était au-dessus de tout soupçon. De ces trois ministres, de sang étranger, un seul, Gambetta, tenait à Israël. Sur ce point, je dois maintenir ce que j'ai dit ici même, non que le père de Gambetta fut juif de religion, mais qu'il était Juif de race. Le fait, je le répéterai, a été confirmé à un de mes amis par Gambetta lui-même.

Pour les Juifs qui n'y sont pas nés, la France devient facilement une patrie d'élection. Un israélite écrivait naguère : « L'homme est libre de se choisir une patrie. Il n'est pas attaché à la glèbe comme un serf, ou attaché au sol comme un arbre (1) ! » Ainsi raisonnent, aujourd'hui, bien des hommes qui ne sortent pas tous de Jacob. Ce n'est point de cette manière que nous l'entendons, nous autres, Français de la vieille France. Pour nous, la patrie est quelque chose d'autre, et quelque chose de plus. Nous ne l'avons pas plus choisie que nous n'avons choisi notre mère ; et en changer nous semble presque aussi difficile que de changer de mère. Il se trompe, ce Juif ; nous nous sentons attachés à la terre de France, comme un arbre tient au sol, par toutes ses racines et ses fibres vivantes. La patrie nous est antérieure ; c'est elle qui nous a portés et nourris ; nous lui appartenons, nous sommes liés à elle d'un lien indissoluble. Nous faisons corps avec elle ; elle est la chair de notre chair, l'âme de notre âme ; ou mieux, nous sommes sa chair et ses membres. Nous ne concevons pas que nous puissions être autre chose que Français ; elle n'entre pas dans notre cerveau, l'idée de troquer, contre une autre, notre vieille patrie française. Et cela n'est pas, chez nous, orgueil de race ou gloriole nationale. La France vaincue ne nous en est que plus chère. Elle serait détruite, elle serait partagée comme la Pologne, cette belle et noble France, que nous ne saurions confondre avec les politiciens qui l'exploitent ; elle viendrait, par impossible, à périr comme État, que nous ne nous en sentirions pas moins Français, que nous resterions, devant l'étranger, fidèles au souvenir de la morte, la sentant toujours vivante en nous, conservant sans fin l'espérance de la voir ressusciter. Nous lui dirions, comme le psalmiste à Jérusalem : « Que ma langue se colle à mon palais, si je t'oublie, ô France ! » Et ce sentiment ne nous est pas particulier, à nous, Français, fils d'une si douce mère et si glorieuse patrie ! Ainsi ont senti, jusque dans leurs abaissemens et dans la servitude, nombre de nations chrétiennes, grandes et petites, témoin l'Italie, la Pologne, l'Irlande, la Hongrie, la Roumanie, la Grèce. Que dis-je ? n'est-ce pas l'exemple que nous a donné tout le premier le Juif, demeuré si longtemps et si obstinément fidèle à la colline de Sion ? le Juif, qui, durant tant de siècles, a gardé les yeux tristement attachés aux murs en ruine de la cité de David ?

Se choisir une patrie, — si impie que nous semble pareille liberté, — c'est pourtant, il faut bien le reconnaître, un droit que des Juifs ne sont plus seuls à revendiquer. Avec le va-et-vient croissant de nos fourmilières humaines autour de notre petite boule

(1) M. Weill, *le Lévitique*, introduction, p. 51 ; Paris, 1891.

de planète, nous voyons, tous les ans, des centaines de milliers de chrétiens qui changent de patrie. Chaque été, passe sur l'Océan tout un peuple d'Allemands, d'Anglais, d'Italiens, de Scandinaves, qui abandonnent la vieille et glorieuse patrie natale, pour aller au loin en chercher une nouvelle. La patrie, pour ces millions d'émigrans, n'est plus la mère adorée que ses enfans ne veulent pas quitter; c'est une fiancée, jeune ou mûre, une femme qu'on épouse par amour ou par calcul, et pour les beaux yeux ou pour la dot de laquelle on dit, sans remords, adieu à la vieille mère, — sauf, en cas de désenchantement, à divorcer pour convoler à de nouvelles noces. Ce qu'ont fait, sous nos yeux, depuis cinquante ans, des millions de chrétiens (sept ou huit millions en dix ans), pour posséder un lopin de terre, ou pour échapper aux corvées de la caserne, comment ne serait-ce pas permis à des Juifs pour adorer librement le Dieu d'Abraham, ou pour conquérir le droit de devenir pleinement des hommes et des citoyens? Il n'en est pas d'eux comme des nôtres. En réalité, la plupart de ceux d'entre eux qui se pressent vers les mers du Nord et du Midi ne changent pas de patrie; ils en cherchent une. Et ils sont reconnaissans à qui leur en accorde une. « On ne se fait pas idée, m'écrivait-on des États-Unis, il y a déjà quelques années, de la joie des Juifs russes à se voir traiter en hommes libres, maîtres d'aller et de venir à leur gré. Ils s'en trouvent si heureux que, à peine débarqués sur nos côtes, et ne parlant encore que leur informe jargon, ils se sentent déjà Américains, tout pleins d'affection pour notre sol et d'admiration pour nos institutions. » Je le crois bien; ils sortent de la servitude de la terre d'Égypte; le pays qui les accueille est pour eux la terre de la liberté, la nouvelle terre promise. Comment leur faudrait-il longtemps pour s'attacher à lui? Je ne serais pas étonné que, en débarquant, ils en voulussent baiser le sol de leur bouche, comme faisaient leurs pères du moyen âge en touchant la terre-sainte.

V.

Longtemps, on a pu dire que les Juifs étaient des « sans-patrie. » Si cela était encore vrai, de la plupart d'entre eux, à la fin du XVIIIe siècle, cela ne l'est plus à la fin du XIXe. De la Vistule au Mississipi, ils montrent, dans tous les pays de civilisation, un égal empressement à se nationaliser. Après cela, est-ce la peine de se demander si les restes des tribus forment encore un peuple, ou si les minces caillots d'Israël qui nagent à la surface des nations doivent jamais se coaguler en corps de peuple, en État.

Ni l'une ni l'autre question ne saurait concerner les Juifs d'Oc-

cident. Ils deviennent chaque jour davantage Français, Allemands, Anglais, Américains. L'idée de reconstituer un peuple juif, en Palestine ou ailleurs, les fait sourire. Ils ne sont plus à la recherche d'une patrie, ils en ont trouvé une aux bords des fleuves de l'Occident, et ils ne se soucient point de l'échanger pour les rives désertes du Jourdain. Presque autant vaudrait demander aux Normands de France s'ils veulent se rembarquer pour les fiords de la Norvège, ou à nos Bretons s'ils ne seraient point désireux de repasser la mer pour retourner aux vallées de la Cambrie anglaise.

En est-il de même des Juifs de l'Est, massés en colonies compactes dans la Pologne, la Petite-Russie, la Roumanie? Là survit, souvent encore, le particularisme rabbinique : les communautés israélites semblent toujours former, au milieu des peuples chrétiens, une nation juive. Malgré cela, je crois que, en Europe, au moins, il en sera de ces Juifs de l'Est comme des nôtres. Eux aussi finiront par se nationaliser. Jusque dans ces juiveries en apparence fermées, le vieux particularisme fond peu à peu au souffle des vents de l'Ouest. Comme autrefois chez nous, le grand obstacle à l'assimilation du Juif, c'est l'hostilité des gouvernemens et l'inimitié des peuples. L'empêchement vient moins de la synagogue que du dehors, moins du Juif que du chrétien. Mais cette hostilité même des mœurs et des lois tend, par les vexations publiques ou privées, par l'émigration forcée ou volontaire, à diminuer l'épaisseur des grandes juiveries; et cela seul doit faciliter, à la fois, la nationalisation des Juifs qui partent et celle des Juifs qui restent.

L'ascendant croissant des idées occidentales sur les Juifs de l'Est, j'en ai signalé plus d'un indice. Tous cependant ne le subissent pas volontiers. Beaucoup se raidissent contre, en dehors même des Hassidim, des néo-cabbalistes, les plus superstitieux et les plus fanatiques de la plèbe israélite. Certains rabbins s'inquiètent pour la foi, pour la durée même d'Israël; ils redoutent, après le contact de nos idées et de nos mœurs, la contagion de notre scepticisme. Les rabbins de l'Alsace et de l'Allemagne, ne l'oublions point, manifestaient des appréhensions analogues vers la fin du XVIII[e] siècle. Ils n'envisageaient pas sans défiance l'émancipation que leur promettaient les novateurs; ils ne pardonnaient pas toujours au dévoûment de leurs avocats, les Moïse Mendelssohn, les Dohm, les Cerf-Beer, qui prétendaient rapprocher Israël des Gentils. « Ils craignaient qu'en quittant leur étroite société adossée à la religion, » les Juifs ne devinssent infidèles au culte, aussi bien qu'aux coutumes de leurs pères (1). Ils n'avaient peut-être pas

(1) Voyez la très intéressante étude de M. l'abbé J. Lemann : *l'Entrée des Juifs dans la société française*, p. 408; Paris, 1889.

entièrement tort, ces vieux rabbins d'Alsace ou de Silésie; — l'événement a plus d'une fois justifié leurs craintes; — ils n'en ont pas moins dû céder à l'esprit du siècle, car ils avaient contre eux le courant de l'histoire. Les Juifs de France et d'Allemagne ont renoncé à leur particularisme traditionnel, et où sont les rabbins qui songent à s'en plaindre? La race en a disparu. Il en serait bientôt de même en Pologne, en Russie, en Roumanie, si l'exclusivisme des vieux Juifs n'était alimenté par celui des chrétiens (1).

— Vous vous trompez, diront quelques-uns, les Juifs ne sont pas libres de renoncer à leur particularisme national, car, dans leur religion, les espérances nationales sont intimement liées à la foi religieuse. C'est là le trait essentiel du judaïsme. Nous le savons, nous l'avons déjà constaté : la nationalité et la religion ont longtemps, chez les Juifs, fait corps l'une avec l'autre. Elles ont été entrelacées et comme tressées par les siècles; mais ce qu'ont fait les siècles, les siècles sont en train de le défaire. Des deux fils tordus et cordés ensemble qui formaient le judaïsme, l'un s'en va en lambeaux, usé par le frottement des âges; l'autre, plus résistant, persiste et dure. Israël est encore à cet égard dans un âge de transition. De l'état de groupe ethnique, il est en train de passer à celui de groupe confessionnel. Après avoir été longtemps un peuple, il ne sera bientôt plus qu'une religion. C'est une mue, une métamorphose, qui, presque achevée en Occident, ne fait que commencer en Orient. Enveloppé longtemps de sa nationalité, comme d'un tégument protecteur, le judaïsme n'en est qu'à demi dégagé; tandis que sa tête et tout le haut de son corps en sont complètement sortis, ses pieds et ses membres inférieurs demeurent retenus dans la gaine nationale.

Les rites judaïques ont un caractère essentiellement national. Nous avons dit pourquoi : le Talmud a voulu défendre Israël contre l'absorption des Gentils. Les murailles de Jérusalem étaient tombées; Juda s'est enclos d'une triple haie de rites et d'observances. Ce n'était pas assez pour la Synagogue d'entretenir dans la maison d'Israël le souvenir de ses gloires et de ses tristesses : jeûnes ou

(1) On a signalé, dans l'année 1892, en pays français, à Bône, en Algérie, une manifestation récente de l'ancien particularisme juif. Un rabbin du nom de Stora aurait, dans un discours public, mis ses coreligionnaires en garde contre l'éducation française. Je ne sais si cet incident nous a été fidèlement présenté. Les critiques du rabbin de Bône me semblent avoir été dirigées moins contre l'éducation française que contre l'enseignement sans religion, « l'enseignement neutre » tel qu'on l'entend ou le pratique souvent chez nous. A cet égard, les griefs de ce rabbin étaient analogues à ceux de notre clergé catholique; aussi a-t-il été puni, comme un simple desservant : l'administration a suspendu son traitement, ce qui ne paraît pas plus légal pour un rabbin que pour un curé.

fêtes, le rituel s'efforce d'exalter ses espérances. — « Tout le culte, m'affirmait un rabbin d'Orient, repose sur la foi au rétablissement d'Israël. Partout, dans nos prières, conformément aux promesses des prophètes, nous implorons la délivrance de Sion, la réunion des tribus dans leur antique patrie. » — Ces divines promesses, nul doute que des milliers de Juifs d'Orient, de Russie, de Roumanie, ne les prennent à la lettre. Ézéchiel, dans la vallée remplie d'ossemens, n'a-t-il pas vu les os desséchés se rapprocher les uns des autres, et, au souffle de l'Esprit, les morts se redresser? Ils croient fermement que Jéhovah rassemblera les exilés, des extrémités de la terre, pour les ramener dans leur héritage. J'ai rencontré un jeune *hakham*, de Petite-Russie, un enthousiaste aux yeux noirs inspirés, qui se plaisait à me citer les textes sur lesquels s'appuyait sa foi, m'alléguant tour à tour la Thora, les prophètes, le Talmud, Maïmonide, les prières liturgiques; me démontrant doctement qu'un vrai Juif ne peut avoir d'autre patrie que la Palestine. Il m'énumérait ses autorités, et, pour mieux me convaincre, il m'en envoyait le lendemain une liste par écrit. « Lisez le chapitre XXX du *Deutéronome*, me disait-il : — Le Seigneur ton Dieu ramènera tes captifs et aura compassion de toi; et il te rassemblera d'entre tous les peuples... Quand tu serais dispersé jusqu'aux extrémités du ciel, le Seigneur ton Dieu te réunira, il te retirera de là; il te ramènera au pays que tes pères ont possédé, et tu le posséderas. — Que vous faut-il de plus net? Et, conformément à cette promesse de la Thora, le Juif orthodoxe répète chaque matin avant la récitation du *Schema :* « Réunis-nous (ô Seigneur!) des extrémités de la terre : brise le joug de notre cou et ramène-nous tête haute dans notre pays! » Et, ce souhait, il le renouvelle quotidiennement dans le *Schemona essreh*, prière obligatoire pour tous, trois fois par jour, m'affirmait mon jeune docteur : — « Sonne, ô Seigneur, de la trompette de la délivrance! lève le drapeau pour la réunion des exilés, rassemble-nous bientôt et ramène-nous des quatre coins de la terre dans notre pays. Béni soit le Seigueur qui doit réunir les dispersés d'Israël, son peuple! » Et ces prières, auxquelles j'en pourrais joindre bien d'autres, ajoutait mon ardent interlocuteur, voici bientôt deux mille ans que les Juifs du monde entier les répètent, le matin, dans la journée, le soir, implorant, sans se lasser, le rétablissement d'Israël. »

Aucun doute sur le sens initial de ces invocations; c'est bien le rétablissement de la maison d'Israël et du royaume de David qu'appelaient de leurs vœux les débris des tribus. Mais c'est peut-être parce qu'ils l'ont vainement attendue durant des siècles et

des siècles, cette restauration d'Israël, que tant de Juifs ont fini par ne plus l'entendre au sens littéral, ou par la reléguer dans la nuit de la fin des temps, comme les chrétiens, le second avènement du Christ. « L'an prochain à Jérusalem! » continuent à se dire les Juifs, à *Rosch Haschanah*, en fêtant la nouvelle année israélite. L'an prochain à Jérusalem! Ce souhait transmis par la foi opiniâtre de leurs pères, combien, parmi nous, le prennent au pied de la lettre? Combien même, à Paris, à Berlin, à New-York, en désireraient l'accomplissement? Où sont-ils, chez nous, ces Israélites qui se disent tout bas, avec Jehuda Halévy : « En Occident est mon corps, mais mon cœur est en Orient. — Qu'est pour moi l'Espagne, avec son ciel bleu et sa brillante renommée, — En regard d'un peu de la poussière du Temple foulé sous les pas des Gentils (1)? » Jehuda Halévy était le contemporain des croisés, et, à bien des clercs ou des chevaliers d'alors, Jérusalem eût inspiré des sentimens presque analogues à ceux du poète d'Israël. C'était le siècle où tant de Francs, de tous les pays d'Occident, se précipitaient sur la Palestine en criant : Dieu le veut; car, à nous aussi, chrétiens, Jérusalem est quelque peu notre patrie. Mais les temps ont changé; la pieuse obsession de la terre-sainte a pris fin; Juifs et chrétiens n'ont plus les yeux hypnotisés par la colline de Sion. Nous ont-ils l'air d'avoir la nostalgie de Jérusalem, les israélites que nous rencontrons sur le turf, ou sous les portiques de la Bourse? Ceux d'entre eux qui songent à restaurer le royaume de David ne sont guère plus nombreux que les chrétiens qui rêvent encore d'arracher le saint-sépulcre à l'infidèle. — L'an prochain à Jérusalem! Mais les Juifs de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, qui célèbrent *Rosch Haschanah* ressemblent-ils à des gens prêts à tout abandonner pour aller dresser leur tente dans la vallée du Cédron? Montrent-ils, par leur conduite, qu'ils se regardent, dans nos villes, comme des hôtes de passage, en séjour temporaire parmi nous? N'engagent-ils pas des affaires à long terme? N'achètent-ils pas des terres? Ne bâtissent-ils point, pour eux et pour leurs descendans, des maisons, des synagogues, des hôpitaux, des écoles, comme s'ils comptaient demeurer à perpétuité chez les fils de Japhet? Ce que leur reprochent leurs adversaires, ce n'est point d'être prêts à nous quitter, c'est de trop se complaire chez nous. — Et les vieux Juifs de l'Est qui implorent encore la restauration d'Israël et la prompte venue du Libérateur, les voit-on réaliser leur avoir pour

(1) J'emprunte la traduction de ces vers à un Juif anglais baptisé qui en donne le texte hébreu : *A pilgrimage in the land of my fathers*, by Rever. Moses Margoliouth, t. II, appendice.

être libres de se transporter dans leur patrie future? Négligent-ils pour cela leur commerce, ou diffèrent-ils, quant aux soucis de la vie, de leurs voisins chrétiens? Oui, beaucoup en diffèrent; mais c'est, d'habitude, qu'ils sont plus préoccupés du lendemain. En fait, ils ressemblent singulièrement, ces Juifs qui attendent la réunion des tribus, à ces protestans millénaires, comme il en reste encore dans la Grande-Bretagne, qui font des calculs sur l'avènement de la cinquième monarchie annoncée par Daniel. De ces rêveurs anglo-saxons, j'en ai connu: pour attendre l'accomplissement des prophéties, ils n'en vivaient pas moins en bons négocians, et en bons Anglais.

Il s'en faut, d'ailleurs, que tous les Juifs de l'est de l'Europe entretiennent de pareils songes. Fût-ce un ange du ciel, beaucoup accueilleraient avec une désagréable surprise le messager qui leur viendrait annoncer que, le royaume de David étant rétabli, ils sont tenus de retourner aux maigres pâturages de la terre de Chanaan. « Si jamais Israël redevient un peuple, me disait un Juif de la Vistule, je demande à devenir consul de Palestine à Varsovie. » Que de milliers de ces fils dégénérés de Jacob feraient le même souhait, réclamant qui Paris, qui Berlin, qui Rome, qui Washington! Combien se soumettraient à toutes les vexations plutôt que de retourner aux rocailleuses collines du pays des ancêtres? Pour la plupart même des Juifs de l'Est, la véritable restauration d'Israël, le règne du Messie libérateur, c'est la fin de la servitude, la délivrance des lois d'exception. La Jérusalem, la terrestre Sion dont ils implorent l'entrée, sous les vieilles formules rabbiniques, c'est la liberté et l'égalité civiles. Prenez les plus misérables juiveries lithuaniennes ou biélo-russes; interrogez les plus pauvres Juifs roumains ou polonais, ils vous diront qu'ils n'aspirent qu'à demeurer aux bords du Niémen ou du Pruth, pourvu qu'il leur soit permis d'y mener une vie tolérable. La patrie, pour eux, c'est la terre où leurs pères sont morts et ensevelis; et quand ils sont contraints de la quitter, leur exode leur semble bien un exil.

Si la nationalisation des Juifs parmi nous n'avait contre elle que leurs espérances messianiques, elle serait achevée avant deux ou trois générations. Mais, nous le savons, il est des pays modernes où le Juif ne peut guère aspirer au titre de citoyen. Aujourd'hui, tout comme au moyen âge, nous voyons des gouvernemens s'ingénier à retarder son assimilation, comme s'ils désiraient le maintenir, pour jamais, à l'état de nation distincte. C'est ainsi que plus de cent ans après Mendelssohn et après le décret de la Constituante, des israélites qui avaient foi dans l'assimilation en viennent à être pris de doute. « Quand on nous affirme, tous les jours, que

nous ne pouvons devenir Russes, Polonais, Roumains, que nous sommes Juifs et ne pouvons être que Juifs, me confiait un de ces étudians qui viennent chercher à Paris les diplômes qu'on leur refuse en Russie, comment ne pas nous demander si nous ne faisions pas fausse route? Puisqu'on persiste à nous considérer comme un peuple, et qu'on nous déclare inassimilables, pourquoi n'examinerions-nous pas si nous ne pourrions redevenir une nation? On ne nous laisse pas le choix. Nous essayions de sortir de notre exclusivisme, et l'on nous y ramène de force; on nous chasse des villes et des campagnes chrétiennes pour nous reconduire à nos juiveries; on nous barre l'entrée des collèges et des universités, autant dire l'accès de la civilisation. En Occident même, là où les lois d'exception étaient abolies d'ancienne date, on entend des voix bruyantes en réclamer le rétablissement. Pourquoi ne rejetterions-nous pas ceux qui nous rejettent, et ne mettrions-nous pas notre orgueil à rester ou à redevenir nous-mêmes? Qu'est-ce après tout qui empêche Israël de renaître? La religion se perd dans notre jeunesse; la nationalité survit. Laissons à leur sort les Juifs d'Occident en train de se fondre avec les peuples modernes. Ne pourrions-nous, là où nous sommes en nombre, sur les terres russes, polonaises, roumaines, constituer une nationalité vivante au milieu des nations qui se disputent la suprématie de l'Est? Pourquoi même ne pourrions-nous pas coloniser la Palestine et la Syrie, reconstituer un État juif, retrouver au moins, comme les Grecs, un centre national indépendant, où il nous serait loisible de vivre selon nos lois et nos mœurs, conformément à notre génie historique? Après tout, il est peut-être vrai que, pour le Juif, la patrie des autres ne sera jamais qu'une belle-mère et non une mère, — *a step-fatherland*, comme dirait un Anglais. »

Le vœu mis jadis par G. Eliot sur les lèvres de Mordechaï, je l'ai ainsi entendu formuler plus d'une fois. Il faisait sourire lors de l'apparition de *Daniel Deronda*. Il mérite aujourd'hui d'être traité moins légèrement, parce que les Juifs de l'Est ont beaucoup souffert depuis lors, et que leurs souffrances et leurs appréhensions rendent à nombre d'entre eux le désir d'être indépendans des chrétiens, d'avoir un pays, un territoire à eux (1). Ce rêve d'un État juif prendra-t-il jamais corps? Je n'oserai dire non; si malaisé que cela soit, cela n'est pas impossible. La question vaudrait d'être examinée, et je le ferai peut-être un jour. Mais quand les Juifs

(1) Il s'est publié beaucoup de brochures à ce sujet, outre les écrits de feu Laurence Oliphant; je citerai entre autres : *Die Jüdische Unabhängigkeit;* von Isch-Berlin. (Berne, 1892.)

devraient être, de nouveau, en majorité au pays de Chanaan, comme ils le sont déjà à Jérusalem; quand ils édifieraient sur les deux rives du Jourdain une minuscule république ou une petite principauté juive, cela ne déciderait point les israélites d'Occident à retourner au vieux pays. Je ne vois pas les Juifs de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, s'embarquant en masses pour Jaffa ou Saint-Jean-d'Acre. On ne saurait dire d'eux, comme des Turcs, qu'ils sont campés en Europe. La Palestine n'aurait du reste pas de quoi les nourrir. La Syrie entière ne pourrait abriter qu'une faible minorité des sept ou huit millions de Juifs du globe. Faudrait-il, pour leur faire place, en expulser les chrétiens et les musulmans? Irions-nous confier à la Synagogue la garde du Saint-sépulcre? Quel chrétien voudrait le proposer ou le tolérer?

Abandonnez à Israël toutes les terres libres de Syrie, avec le désert jusqu'à l'Euphrate; elles ne sauraient faire vivre le tiers ou le quart des Juifs de l'Europe. Si l'ancien pays de Chanaan et les régions voisines en peuvent accueillir quelques centaines de milliers, ce sera beaucoup. Et ces nouveaux colons leur viendront uniquement des grandes juiveries de l'Est, car il ne faut pas confondre Paris avec Berditchef et Vienne ou Berlin avec Iassy. Le Juif qui songe à retourner au pays des ancêtres, ce n'est pas l'hôte incommode dont nos capitales se débarrasseraient volontiers; ce n'est ni le courtier véreux, ni le spéculateur éhonté, ni l'aventurier cosmopolite en quête de marchés suspects, ni l'entrepreneur de publicité à l'affût des plumes à vendre et des votes à acheter. Ceux-là nous resteraient; nous aurions beau rendre à Israël le territoire des douze tribus, il faudrait, pour les attirer à Jérusalem, construire sur la montagne de Sion une Bourse, des banques, des chambres, tout ce qui est nécessaire aux opérations dont ils convoitent le monopole. Ce qui se dirige vers la Palestine, c'est la portion d'Israël la moins énergique et la moins entreprenante, la moins ambitieuse, la moins cultivée, et, si l'on peut ainsi dire, la moins jeune. Je les ai visités, les Juifs de Jérusalem; je les ai vus, le vendredi, pleurer sur la muraille du Temple, en implorant dans leurs lamentations le relèvement de Sion. C'est un des spectacles les plus touchans qu'il ait été donné à mes yeux de contempler: Bida et Verestchaguine en ont rendu la tristesse pénétrante. Ni chez les vieillards qui viennent mourir à Jérusalem pour être enterrés dans la vallée de Josaphat, ni chez les débiles adultes qu'y fait vivre la *halouka,* la charité de leurs riches coreligionnaires d'Occident, on ne saurait prendre les élémens d'une résurrection nationale. Ce qu'on voyait de Juifs en terre-sainte ressemblait moins à la renaissance d'un peuple qu'au dépérissement d'une race. On eût dit des ruines humaines

sur des ruines de pierres, comme si les restes des tribus étaient venus expirer sur l'emplacement de la maison de David (1).

Ce n'est pas vers l'Orient et les arides collines de Judée que sont tournés les yeux de nos Israélites d'Occident. Même dans les sordides juiveries russo-roumaines, la masse regarde moins vers la Syrie que vers les pays du soleil couchant. Aux terres épuisées, aux populations appauvries de l'Asie, le Juif préfère les riches campagnes de l'Amérique. Le grand courant du moderne exode ne se dirige pas vers les contrées de la Bible, il est en sens contraire. Les défiances de la Porte laisseraient les réfugiés israélites libres de faire voile vers le Liban ou le Carmel, que la plupart n'en préféreraient pas moins s'entasser à bord des transatlantiques. Des terres nouvelles, des pays neufs! voilà le cri du Juif qui, sous l'aiguillon de la misère, s'évade du grand ghetto de Russie. Pour lui, la terre promise n'est plus entre la mer et le Jourdain; elle est, là-bas, dans les brouillards de l'Ouest, sur les rives de l'Océan. Hier à peine, les rabbins de l'Hudson et du Mississipi, fêtant le quatième centenaire de la découverte de l'Amérique, comparaient Colomb à un autre Moïse suscité par Jéhovah pour préparer à Israël, chassé du vieux continent, un refuge dans un monde meilleur (2). Aux rêveurs qui l'invitent à former de nouveau un peuple, les récentes migrations de Juda donnent le démenti des faits. Au lieu de revenir à leur berceau d'Asie, la plupart de ses fils tournent avec dédain le dos à l'Asie. Israël devient de plus en plus Occidental, Européen, Américain. Pour en refaire un peuple, il faudrait agglomérer les débris des tribus et les concentrer sur un même territoire; et loin de se rassembler des extrémités du monde, les fils de Jacob se dispersent, plus que jamais, parmi les Gentils; le vent de la persécution les jette aux quatre coins de l'univers. Et plus ils se disséminent sur le globe, plus la couche israélite étendue à la surface des nations s'amincit, et moins elle offre de résistance aux influences locales. Le vieux particularisme, qui a survécu à la *diaspora* de l'antiquité, ne résistera point à cette nouvelle dispersion. A mesure qu'il s'éparpille sur le monde, le Juif s'affranchit de son exclusivisme religieux ou national. Ainsi en est-il déjà dans presque tous les pays libres, des Carpathes aux montagnes Rocheuses.

(1) Je sais que, dans ces dernières années, les Juifs ont fondé, en Palestine, plusieurs colonies assez prospères; mais cela ne saurait infirmer les réflexions qui précèdent.

(2) On trouve d'éloquens discours sur ce thème dans l'*American Hebrew*, septembre et octobre 1892. A les en croire, Colomb aurait eu des Juifs parmi ses compagnons, les fonds exigés pour l'armement de ses caravelles auraient été avancés par un Israélite castillan, et les cartes dont il se servait auraient été dressées par un Juif portugais. Bien mieux, d'après de vieilles chroniques, ce serait un Juif, Rodrigo de Triana, qui aurait le premier aperçu la terre, et encore un Juif, Luis de Torres, qui aurait le premier foulé le sol de l'Amérique.

VI.

Si, pour le grand nombre des Juifs, la Palestine ne peut redevenir une patrie territoriale qui leur rende une vie nationale indépendante, le judaïsme ne peut-il continuer à leur tenir lieu de patrie? Alors même qu'il ne serait plus qu'une religion, le judaïsme en effet garderait toujours cette particularité d'être une Église dont les membres croient descendre du même père et se considèrent comme frères par le sang. De là, chez les Juifs, une solidarité sans pareille dans toute autre religion. De là, jusque chez les plus sceptiques, une tendance à faire prédominer le lien religieux sur le lien national, car, pour eux, le lien religieux est identique au lien de race, — à se regarder comme Juifs avant de se regarder comme Français, Anglais, Allemands. De là, enfin, cette sorte de cosmopolitisme qui permet à tant d'entre eux de passer sans déchirement d'un pays à un autre, cette aisance de cœur à s'acclimater partout où ils peuvent dresser leur comptoir ou leur banque. Car, au particularisme national, tend à succéder, chez nombre de Juifs, une sorte de cosmopolitisme international qui s'allie parfois avec l'ancien particularisme et qui, au fond, a le même principe. Tandis que le vieux Juif orthodoxe, confiné dans ses rites et ses souvenirs, ne connaissait guère d'autre patrie que Jérusalem, le Juif civilisé d'Occident est enclin à considérer le monde comme un domaine à exploiter, s'inquiétant médiocrement du sort des provinces et des empires qu'il traverse, ayant toutes ses pensées égoïstes tournées vers ses intérêts personnels et tout ce qui lui reste d'instincts généreux tournés vers les intérêts du judaïsme, de cette antique et vaste confrérie dont, à travers toutes ses transformations, le Juif se sent toujours membre. Israël continue à ressembler au vif-argent, à cet étrange métal liquide dont les gouttelettes toujours en mouvement courent en tous sens, sans se mêler à rien de ce qui les entoure, pour se réunir et se fondre ensemble dès qu'elles se rencontrent.

A tout cela, que de choses à dire! C'est toujours même histoire: le Juif a été formé par le passé que nous lui avons fait. Sa solidarité persistante, son apparent cosmopolitisme sont en grande partie notre œuvre. Sans les humiliations et les vexations qui les ont tenus étroitement blottis les uns contre les autres, le lien de race des Sémites se serait rompu ou relâché. Ce que pèse, à la longue, la parenté d'origine, nous pouvons le voir par nos querelles de famille, par les guerres de dynasties maintes fois apparentées, par les luttes intestines de tant de nations des deux mondes, par les jalousies de tribus qui ont si souvent mis aux prises des peuples

que tout engageait à se regarder comme frères. Groupes religieux, groupes nationaux, presque partout, chez cet animal querelleur qui s'appelle l'homme, la cohésion a été en raison directe des heurts ou des froissemens du dehors. Si aucun groupe humain n'a présenté une consistance égale à celle d'Israël, c'est qu'aucun n'a subi pareille compression.

Ici, comme partout, le passé explique le présent. Le sentiment juif, fortifié par des siècles de souffrances et d'anxiétés communes, se perpétue, par une sorte d'atavisme, là même où il n'est pas fomenté par les tracasseries ou les inquiétudes du présent. Il survit jusque chez les Juifs dégagés de la tradition d'Israël et intimement incorporés aux nations modernes. Combien restent Juifs sans rien garder de la loi mosaïque! Arsène Darmesteter, racontant comment il avait perdu la foi de ses aïeux, disait à un ami: « Je ne me suis pas pour cela détaché du judaïsme; il est pour moi comme une autre patrie (1). » J'aime ce mot et ce sentiment. Je comprends mal l'homme qui, après avoir partagé la foi d'une Église, après lui avoir dû les aspirations les plus hautes et les émotions les plus suaves de son adolescence, ne lui garde plus dans son cœur un souvenir attendri. Cela me paraît le fait d'un esprit étroit, ou d'une âme sèche. Tous les chrétiens dont la foi s'est ébréchée aux rocs de la route et aux cailloux du chemin n'ont pas, pour cela, pris en aversion la douce éducatrice de leur enfance. J'en sais qui, à travers leur scepticisme de tête, lui conservent un attachement de cœur. Cela se rencontre ailleurs que chez les fils d'Israël. C'est encore un des côtés par lesquels nos protestans français se peuvent rapprocher des Juifs. Qui de nous n'a connu de ces protestans détachés du dogme de la Réforme et qui, par leur intérêt pour la Réforme et les réformés, n'en demeurent guère moins protestans? Pour eux aussi, la religion est comme une autre patrie et, chez eux aussi, l'esprit de confraternité survit à la ruine des croyances. Pourquoi ce sentiment est-il, en France, plus fréquent chez le protestant que chez le catholique? C'est que nos protestans ont longtemps formé une société à part et longtemps, eux aussi, souffert en commun; c'est qu'ainsi que les Juifs, ils sont chez nous en minorité, et que l'esprit de solidarité est, en tout pays, un des traits les plus marqués de la psychologie des minorités religieuses, si bien que ce que nous disons, en France, des protestans, on pourrait le dire, en Prusse ou en Angleterre, des catholiques.

Laisserons-nous enseigner que, pour être patriote, il faut borner

(1) *Journal des Débats* du 24 avril 1890, article de M. L. Havet.

ses affections aux limites de la patrie? Je plaindrais alors les patriotes, si larges semblent les frontières où leur âme s'emprisonne. Pour être bon Français, serons-nous vraiment tenus de ne rien aimer en dehors de la France, et nous faudra-t-il rogner les ailes de nos sympathies pour qu'elles ne puissent franchir les mers ou voler par-dessus les monts? Devrons-nous parodier, en la mutilant, la devise de l'anneau de saint Louis, et oubliant la place faite à Dieu par le roi croisé, dirons-nous : Hors France, pas d'amour? Je ne sais ce qu'en pensent les professeurs de patriotisme laïque; mais, ce dont je suis sûr, c'est qu'un tel patriotisme n'a rien de chrétien.

Prenons-y garde; le reproche que nous jetons au Juif peut se retourner contre d'autres. Pas une grande Église qui ne se fasse honneur de le mériter. Catholique, protestant, orthodoxe, où est le croyant qui ne garde un coin de son cœur à ses frères du dehors? Épiscopales ou dissidentes, les innombrables sociétés religieuses de l'Angleterre auraient honte de borner leur zèle au ruban d'argent qui enserre la Grande-Bretagne, ou même aux gigantesques territoires qui constituent la *Greater Britain*. Si vaste que semble l'empire qui, du Pacifique à la Baltique, couvre la moitié de notre continent, ses frontières sont trop étroites pour les sympathies du marchand ou du mougik russe qui débordent, par-dessus les monts, sur ses frères orthodoxes. Et nous Français, qui avons jadis conduit vers les plages d'Orient la chevalerie chrétienne, l'horizon de nos yeux est-il si rétréci, ou notre cœur déjà si refroidi, que rien dans le vaste monde n'ait plus le don de le faire battre?

Ne nous calomnions pas nous-mêmes; en dépit de toutes les leçons d'égoïsme qui nous ont été données du dehors et des résolutions intéressées que nous prenons parfois tout haut, l'antique générosité de l'âme française n'est pas morte. Le serait-elle ailleurs, je sais bien où elle survit. C'est chez les hommes de foi attachés à la vieille Église. Leur cœur, à ceux-là, est resté aussi large que notre petite planète. Eux aussi, à leur manière, sont cosmopolites, bien que Français entre les Français. N'allez pas leur parler d'enfermer leurs affections et leur besoin de dévoûment entre le Pas-de-Calais et le golfe du Lion. Que signifierait alors le nom de catholique? — Pauvres catholiques! pauvres cléricaux! Que de fois ne leur a-t-on jeté à la face le classique reproche adressé aux Juifs! Que de fois, en France, en Allemagne, en Angleterre, dans les deux Amériques, ne les a-t-on convaincus d'avoir leur cœur hors du pays et de subordonner l'intérêt national à un intérêt étranger! C'était déjà, sous l'ancien régime, le grand grief de nos gallicans, et n'est-ce pas le sens de ce nom d'ultramontains dont

leurs adversaires se plaisent à marquer le front des catholiques? Pour que l'analogie soit plus complète, de même qu'on accuse la hiérarchie romaine, avec ses évêques, ses prêtres, ses moines, d'avoir une organisation internationale incompatible avec l'unité de l'État, n'a-t-on pas accusé Israël de constituer une autre internationale aux chefs occultes, qui ne vise à rien moins, elle aussi, qu'à la conquête du monde et à l'assujettissement des nations?

J'ai déjà signalé la ressemblance de l'antisémitisme avec l'anticléricalisme. Entre ces deux frères ennemis, on reconnaît encore ici un air de parenté. Il y a une similitude frappante entre les attaques des antisémites contre les Juifs et les diatribes des anticléricaux contre la papauté. C'est souvent même langage, mêmes formules, mêmes conclusions, si bien que les ennemis d'Israël et les ennemis du Vatican n'auraient guère que les noms à changer dans leurs réquisitoires contre l'Église, ou contre la Synagogue. Comme l'antisémite dit aux Juifs que leur patrie est Jérusalem, l'anticlérical répète au catholique, au prêtre, au moine, que leur patrie est Rome. De tous deux, du Juif et de l'ultramontain, on assure qu'ils forment un État dans l'État, *imperium in imperio*. Contre tous deux, on fait appel aux passions nationales, on réclame des mesures de protection, c'est-à-dire des lois restrictives. La différence est que, d'habitude, ceux qui dénoncent le péril juif ne sont pas les mêmes que ceux qui signalent le péril romain. Encore, dans les pays protestants ou orthodoxes, en Russie, par exemple, où l'on n'a pas beaucoup plus de goût pour Rome que pour Sion, les mêmes défiances sont témoignées, par les mêmes bouches, à Juda et à Rome, au Kahal et au Gesù (1).

Nous ne sommes pas de ceux qui croient que le Juif ou le jésuite mettent en péril la nationalité des peuples, ou l'indépendance de l'État. Que ce soit contre Juda, ou contre Loyola, nous n'apercevons pas la nécessité de lois d'exception. Nous avons assez de foi dans la liberté pour croire que, vis-à-vis d'Israël et vis-à-vis de Rome, le droit commun suffit. Il y a trop de forces en lutte dans le monde moderne pour que le Kahal ou le Gesù en fassent la conquête. Je dirai plus; nous n'avons pas d'aversion pour tout ce qui tend à chevaucher par-dessus les frontières. Il nous semble que, par ce temps d'exclusivisme national où chacun semble vouloir se calfeutrer chez soi, il n'est pas mauvais de percer des jours à travers les murailles qui séparent les peuples. C'est là, entre

(1) De même, en Angleterre, lors de l'émancipation des catholiques et lors de l'émancipation des Juifs, le principal argument des opposans était celui-ci : « Vous allez introduire dans le parlement britannique des hommes qui représentent un esprit étranger, des intérêts étrangers. Le Vatican aura voix à Westminster, etc. »

autres, une des fonctions de la religion. Quoi qu'en pensent les partisans de l'omnipotence de l'État, il est heureux, pour l'humanité, que ces deux liens des âmes, la patrie et la religion, ne soient pas toujours d'égale longueur, que l'un se prolonge là où l'autre finit. Si les limites des religions coïncidaient avec les bornes des États, les frontières risqueraient d'être des cloisons étanches ne laissant passer ni les idées, ni les affections. Le dualisme ici a du bon. Contrairement à la cité antique, chaque nation aujourd'hui comprend plusieurs religions, de même que chaque religion embrasse dans son sein plusieurs nations. C'est un avantage du monde moderne sur l'antiquité.

Juifs, protestans, catholiques, quand on nous reproche d'avoir des affections en dehors de la patrie, on oublie que toutes les grandes religions sont cosmopolites. La patrie est forcément locale ; la religion doit être internationale ou supranationale. Sa mission veut qu'elle soit un lien entre les peuples, non moins qu'entre les particuliers. C'est, pour cela, que catholique est le plus beau nom que puisse porter une Église. Si le judaïsme a une infériorité, c'est qu'on peut lui contester le titre de religion universelle ; c'est qu'il a été longtemps un culte national, un culte de tribu. Ce caractère ethnique primitif, la dispersion le lui fait perdre. Comme le christianisme, et à meilleur droit peut-être que l'Islam qui tend à absorber la nationalité dans la religion, le judaïsme devient, lui aussi, un culte international.

Quand nous n'aurions de souci que pour l'évolution terrestre de l'humanité, je ne sais si nous devrions nous louer de l'affaiblissement de la solidarité religieuse, car par quoi la remplacer? Par le sentiment de la solidarité humaine ? C'est bien vaste et bien vague. Le fanatisme confessionnel n'est plus guère qu'un souvenir lointain ; il nous faut plutôt prendre garde au fanatisme national. Je goûte peu le « nationalisme » étroit que, en France comme en Allemagne, certains pédagogues prétendent introduire dans l'école. C'est une inspiration rétrograde, un recul sur l'esprit moderne et sur le moyen âge. C'est compromettre, à force de l'outrer, l'idée nationale. Supprimez les religions, ne laissez au peuple que le culte de la patrie, ce n'est rien moins qu'un retour au paganisme, une façon d'idolâtrie renouvelée de l'antiquité. Au Dieu unique, père commun de tous les peuples, vous substituez une sorte de polythéisme national, où chaque nation aura ses dieux. C'est le retour à la cité antique, au culte de Rome et d'Auguste, à la déification de César contre laquelle Juifs et chrétiens ont protesté, par le sang de tant de martyrs.

Je sais que notre époque n'est que confusion et contradiction.

Pendant que, du haut des chaires officielles, certains docteurs prêchent à nos enfans l'adoration de la patrie érigée en divinité unique, des voix d'en bas, qui vont grossissant, prêchent aux masses la négation de la patrie. Le siècle, qui avait bruyamment proclamé le principe national, n'est pas encore à sa fin que déjà l'idée nationale, dans ce qu'elle a plus légitime, se trouve, à son tour, mise en question. Il se dresse contre elle, des bas-fonds de notre société, un adversaire plus redoutable que le vague cosmopolitisme philosophique du XVIII[e] siècle. Tandis que d'aveugles et sourdes sentinelles appellent aux armes contre l'ultramontain ou contre le sémite, un ennemi autrement dangereux s'est glissé à travers nos frontières, menaçant de déployer sur nos capitales le rouge drapeau du cosmopolitisme ouvrier. L'ennemi des nationalités modernes, celui qui déjà forme partout un État dans l'État et qui, plus ambitieux que Charles-Quint ou Napoléon, prétend à l'empire universel, nous savons son nom, nous le voyons à l'œuvre, c'est le socialisme révolutionnaire. Au patriotisme national et à la solidarité religieuse, il entend substituer la communauté des jalousies et la solidarité des convoitises. A cet internationalisme, le seul à craindre aujourd'hui, ce n'est pas la confraternité juive ou chrétienne qui fraiera la voie. Tout au rebours, par cela seul qu'elles nouent entre les hommes des liens indépendans des intérêts de classes, les religions, en dehors même de leur dogme et de leur morale, font obstacle au triomphe de l'internationalisme révolutionnaire. Pour vaincre, il faut qu'il passe sur le corps de la religion, aussi bien que sur le corps de la patrie. Il le sait bien, et c'est une des raisons pour lesquelles l'idée religieuse lui est aussi antipathique que l'idée nationale.

Soyons de notre temps ; ne prenons pas pour des êtres vivans les fantômes d'imaginations attardées. Les nations modernes courent-elles un péril, ce n'est point du côté des religions, ni du moine catholique, ni du pasteur réformé, ni du rabbin israélite. Il est loin, le temps où huguenots et ligueurs appelaient, sur la terre française, les reîtres allemands et les *tercieros* espagnols. Quant au Juif, à ce muet souffre-douleurs du passé, quel étranger est jamais accouru à sa défense ? Il faut la rancuneuse mémoire du Castillan pour lui reprocher les villes du roi Rodrigue, ouvertes aux Arabes de Tarik.

Si, par son éducation ou par ses origines, le Juif semble enclin au cosmopolitisme, cela le rend plus apte à servir de trait d'union entre les peuples, ainsi que ses pères de l'antiquité alexandrine et du moyen âge arabe. A une époque, demande un Juif d'Occident, où tant d'élémens contribuent à diviser les peuples, est-il mauvais

qu'il s'en trouve pour les rapprocher (1)? C'est là, disait Grætz l'historien, la mission nationale, il n'osait écrire la mission providentielle des Juifs (2). Que ne s'y adonnent-ils en plus grand nombre? Dissiper les nuages de préjugés amoncelés entre les peuples contemporains, ce serait un bel office, car s'ils savaient mieux se comprendre, les peuples auraient moins de peine à s'entendre.

On nous représente parfois les Juifs semant la haine entre les nations, pour les mettre aux prises, afin de s'enrichir de leurs dépouilles et d'établir sur les Gentils l'empire d'Israël. C'est mal connaître l'esprit de Juda. Ils n'étaient pas d'Israël, les trois convives de Berlin qui, en juillet 1870, laissaient tomber leurs fourchettes à la pensée que la guerre menaçait de leur échapper. Le Juif est pacifique. Cela n'est pas seulement vrai du tempérament juif, qu'on ne soupçonne guère d'habitude d'instincts belliqueux, cela l'est non moins du judaïsme. S'il y a quelque chose de constant dans sa tradition, c'est l'amour de la paix, la glorification de la paix. Ici encore le judaïsme est d'accord avec le christianisme, parce qu'ils ont tous deux même fondement. Comment oublier qu'il a ses racines dans l'hébraïsme, le grand dogme de la fraternité humaine, apporté au monde par les apôtres de Galilée, ce dogme judéo-chrétien, auquel tant de modernes prétendent réduire toute religion et toute morale? Ces Juifs, taxés d'un incurable esprit de tribu, ont proclamé les premiers que les hommes étaient frères, descendant du même Adam, de la même Ève. — Pourquoi, demande le Talmud, n'y a-t-il eu d'abord qu'un seul Adam? C'est afin que les hommes eussent tous le même père, et qu'une nation ne pût dire à l'autre : Nos ancêtres étaient plus riches ou plus grands que les tiens. — Tous les hommes sont frères, toutes les nations sont sœurs; « toutes, dit le Seigneur à Abraham, seront bénies en toi (3). » Et cette fraternité humaine que ses livres plaçaient au berceau du genre humain, les voyans de Juda l'ont projetée sur l'avenir. Au temps où l'Assyrien mitré écrasait les peuples sous la roue de ses chars de guerre, le Juif captif osait annoncer qu'un jour viendrait où la concorde et la paix règneraient à jamais parmi les nations. La fraternité primitive doit être rétablie à la fin des temps. On en connaît les emblèmes prophétiques; ce sont ceux de l'Éden : l'agneau habitera avec le loup, le chevreau gîtera près du léopard. Beau symbole et noble espérance! Qu'est-ce à dire, si ce n'est

(1) Théodore Reinach, *Histoire des Israélites*, p. 387.
(2) *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 406 et suivantes.
(3) *Genèse*, XII, 3.

que les grands et les forts entre les peuples respecteront la faiblesse des petits. Maïmonide, l'aigle de la Synagogue, a soin de l'avertir que cela s'accomplira sans miracle. Pour lui, l'agneau et le chevreau sont la figure d'Israël, le loup et la panthère la figure des nations converties à la justice et à la paix. Qu'importe l'interprétation des rabbins? La fraternité entre les hommes, la paix entre les nations, voilà un idéal qui n'a rien d'exclusif; et si c'est là du cosmopolitisme, quel patriote s'en pourrait offusquer!

Ces espérances, nous savons quel nom elles portent en Israël. C'est le messianisme. Nous nous retrouvons, de nouveau, en face du grand dogme de Juda, et de nouveau, il nous faut bien avouer qu'il concorde, le vieux dogme oriental, avec ce qu'il y a de plus élevé dans nos aspirations modernes. Ce futur âge d'or que les Juifs d'Alexandrie faisaient prédire au monde gréco-romain par la voix des sibylles, *teste David cum Sibylla*, notre Occident vieilli s'est pris, lui aussi, à en songer. « De leurs glaives, dit Isaïe, fils d'Amos, les peuples forgeront des hoyaux, et de leurs lances ils feront des serpes : une nation ne tirera plus l'épée contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre. » Est-ce que, dans l'Europe en armes des Hohenzollern, pareilles visions seraient devenues criminelles? Ou ne sentons-nous pas, nous Français, ce que ces lointaines promesses ont de conforme à notre esprit national et à notre foi dans la justice? Règne de la paix par le règne du droit, fraternité des peuples dans la liberté des nations, n'est-ce pas la prophétie que nos voyans de 1789 ont, eux aussi, osé faire au monde, du haut de leur présomptueux Sinaï ?

Cet âge de paix, le christianisme interdit-il d'y rêver ! Nullement. Ces espérances, le christianisme les autorise, il les a faites siennes, et pour travailler à les réaliser, il n'a pas attendu nos philosophes. Les nations chrétiennes écouteraient la voix de l'Église qui, chaque jour, prie pour la paix entre elles que le monde pourrait dire : O guerre, où est ton aiguillon? Après la trêve de Dieu, nous aurions la paix de Dieu. La nouvelle loi a recueilli l'héritage de l'ancienne, et ce qu'avaient vaguement entrevu les prophètes du Carmel, l'Évangile s'est engagé à en faire une vérité; s'il n'y a pas encore réussi, la faute en est à l'orgueil de la vie et à la concupiscence des yeux. Cette aspiration vers la paix entre les fils du Père commun, paix entre les nations, paix entre les classes, elle appartient si bien à la nouvelle loi, comme à l'ancienne, que, pour y atteindre, certains fils d'Israël n'ont pas craint de recourir à la papauté. C'est ainsi qu'Isaac Pereire (par plus d'un côté, un Juif représentatif du Juif moderne) adressait, avant de mourir, un appel au pape Léon XIII. Et le rêve du vieux banquier sephardi, un jeune savant doublé d'un poète, M. J. Darmesteter, le reprenait récem-

ment à son compte. Voilà au moins des Juifs qu'on ne saurait taxer d'exclusivisme national (1).

A ces grands songes d'avenir quelques-uns, il est vrai, associent le passé d'Israël. Ils ne renoncent point aux promesses faites à la Maison de Juda et, dans l'humanité future, unifiée sous la justice, ils réservent une place à la fille de Sion. Ils voient en espérance, conformément aux visions de Michée et d'Isaïe, la plate-forme du Moriah, la montagne de la maison du Seigneur se dresser par-dessus les collines, et les peuples y affluer de toute part pour célébrer la Pâque nouvelle. A Joseph Salvador (2), fils de l'antique Israël et de la France moderne, chez qui la tradition de Juda s'amalgamait avec nos aspirations françaises, Jérusalem apparaissait, dans les brumes de l'avenir, comme le centre idéal de l'humanité, comme la ville sainte du *novum fœdus*, du pacte d'alliance entre les peuples. De la cité de David, ce Juif français eût fait volontiers le Washington des États-Unis de la planète, la capitale fédérale de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi réconciliés dans la justice. Mais Salvador est déjà vieux, et ils se font rares, les Israélites qui partagent ses espérances. Chez la plupart, l'universel a pris le dessus sur la tribu, l'humanité rejette dans l'ombre Israël. Si leurs utopies d'avenir se teignent encore d'une couleur nationale, la teinte n'en est plus juive, elle est plutôt française, allemande, anglo-saxonne. C'est ainsi qu'en nous retraçant les idées de Salvador, J. Darmesteter réclame pour Paris, la profane Jérusalem de la Révolution, le titre de cité sainte des temps nouveaux. Et quand les Juifs persisteraient à revendiquer cette gloire pour l'étroite cité de Juda, ils ne seraient pas les seuls. Que de chrétiens de tout rite font, eux aussi, dans leurs rêves de renouvellement de ce vieux globe terrestre, une place à la cité sainte, éternel symbole de nos plus hautes espérances ! Cette fonction de centre idéal du monde, d'ombilic moral de l'humanité, nombre de catholiques l'attribuaient naguère à la ville aux sept collines ; mais depuis qu'elle est déchue au rang de capitale nationale, Rome laïcisée, Rome désaffectée, ne peut guère aspirer à pareille dignité ; bien des yeux habitués à regarder vers les bords du Tibre se détournent lentement de la nouvelle Jérusalem vers l'ancienne (3).

(1) J. Darmesteter, *les Prophètes d'Israël*, préface. Cf. Gust. d'Eichthal, *les Évangiles*, introduction. — Isaac Pereire, esprit pratique jusque dans l'utopie, demandait que la fonction d'arbitre entre les nations fût confiée au saint-siège. Il eût voulu, ce Juif, voir le pape « établir une ligne de démarcation entre les ambitions des diverses puissances, entre la France et l'Allemagne, entre l'Autriche et l'Italie, etc. » I. Pereire, *la Question religieuse*, 1878.

(2) *Paris, Rome et Jérusalem.*

(3) On pourrait indiquer de nombreuses marques de l'intérêt que reprend Jérusa-

Utopies d'illuminés ou visions de prophètes, finissons sur ces grands rêves, les plus beaux peut-être dont se soient bercés les enfans des hommes. Il aura bientôt trois mille ans, ce vieux songe d'Israël; il nous semblait naguère que les temps étaient venus et que l'accomplissement en était prochain. Les devins des Gentils nous l'avaient promis, et le siècle qui ne croit plus aux prophéties avait foi dans leur horoscope. Mais devins des Gentils et prophètes de Sion se seraient-ils trompés? Les nations sont pareilles à des armées rangées en bataille, qui bivouaquent dans la nuit en attendant le choc du lendemain : quand luira-t-elle à nos yeux, l'aurore du jour béni, où, parmi les peuples, l'agneau pourra paître à côté du lion et le chevreau gîter près du léopard? Au lieu de s'en rapprocher, jamais notre Europe n'en a semblé plus loin. N'importe; ce grand rêve, il est bon, pour le monde, que nos cœurs ne s'en détachent point. La Bible et l'Évangile nous défendent d'en désespérer. C'est à nous surtout, à nous, chrétiens, libres de tout esprit de tribu et de tout exclusivisme de race, de ne pas trahir ces hautes espérances de paix dans la justice, et de les faire triompher entre les nations et les races, aussi bien qu'entre les classes et les individus. Nous ne pouvons en abandonner le soin aux fils de Jacob; ici encore, c'est un devoir, pour nous, de travailler à l'avènement du règne de Dieu, du règne de la Paix et du Droit, en écartant tout ce qui divise les peuples et sépare les tribus humaines. *Beati pacifici*, a-t-il été dit sur la montagne. Et moi aussi, en écrivant ces pages, et en repoussant de mes lèvres les paroles de haine, en me refusant à croire que la différence de sang a mis une inimitié éternelle entre la postérité de Japhet et les fils de Sem, j'ai conscience d'avoir contribué, pour une trop faible part, à cette œuvre de paix; — et ce faisant, je crois avoir été fidèle à l'esprit de charité et de mansuétude qui a soufflé sur nous des collines de Galilée.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

lem pour les chrétiens de toute confession. Je n'en signalerai qu'une, c'est la campagne menée par un savant religieux, le P. Tondini di Quarenghi, pour faire adopter le méridien de Jérusalem comme méridien international. Je ne parlerai pas de ceux qui voudraient transporter le siège de la papauté à Jérusalem; dans l'état actuel du monde, ce serait l'exiler en dehors de la civilisation.

LA

JONCTION DU RHONE

A MARSEILLE

L'application du nouveau système douanier a provoqué une diminution si rapide dans le mouvement maritime de nos ports et principalement dans notre commerce franco-méditerranéen, que nous croyons urgent de rechercher les moyens, non pas de remédier au mal, mais de l'atténuer.

Nous n'en trouvons pas d'autres que l'abaissement des frais de transport dans l'intérieur de notre pays, l'aménagement de voies fluviales permettant à la marchandise de circuler à meilleur compte que sur les voies ferrées, la création de centres industriels placés dans des conditions absolument favorables pour leur installation, la fabrication et l'expédition de leurs produits.

Nous avons donc été amenés à reprendre l'examen d'un projet, déjà ancien, sur lequel l'attention des pouvoirs publics a été bien souvent attirée, mais qui, malgré des rappels réitérés et solidement motivés, dort paisiblement dans les cartons des ministères.

Si nous fondons quelque espérance sur la publication de cette étude, qui n'a d'autre mérite que de résumer fidèlement les remarquables travaux déjà élaborés sur la matière ; si nous pensons que l'on finira peut-être par ouvrir les yeux à la lumière, malgré la souplesse de la statistique et l'habileté de ceux qui en connaissent les secrets, c'est que les faits sont d'une éloquence trop brutale pour ne pas s'imposer et que le mal est trop manifeste pour être con-

testé. Nous avons même assez de confiance dans le patriotisme de nos adversaires économiques pour être certain qu'ils ne peuvent prétendre à la destruction de cet élément indispensable à la vie d'une nation qu'on appelle « le commerce. »

Le canal de jonction du Rhône à Marseille et l'utilisation de l'étang de Berre ne sont pas des œuvres d'un intérêt local et limité ; elles visent des intérêts essentiellement généraux. Leur exécution contribuerait non-seulement à sauvegarder l'existence de notre commerce franco-méditerranéen, c'est-à-dire de la plus large part du commerce français, mais encore ceux de l'agriculture; elle rendrait la vie à toute une région, absolument déshéritée et qui tend à se dépeupler de plus en plus, malgré les avantages incontestables dont la nature l'a douée et dont les générations qui nous ont précédés se sont obstinées à ne pas tirer parti.

Si je ne présume pas trop de mes forces, je voudrais essayer de prouver que la situation critique, bénévolement créée à notre commerce, impose aux moins clairvoyans des devoirs nouveaux, car il est vraiment étrange qu'on ait choisi, pour revenir aux doctrines du protectionnisme, le moment où tous les peuples voisins en ont reconnu les désastreux effets, les ont abandonnées et se sont liés entre eux par des traités à longue échéance. Cette révolution économique n'a-t-elle pas été opérée d'une façon irréfléchie ; ne nous a-t-elle pas surpris d'autant plus que, faute de prévision et d'esprit d'initiative, nous n'avons su utiliser les ressources que nous avions en mains, tandis que nos concurrens, cependant moins favorisés, nous ont devancés en mettant en jeu tous leurs moyens d'action ?

I.

Ainsi qu'on l'a dit souvent, les fleuves sont une pénétration des mers dans l'intérieur des terres, comme ils servent aussi de chemin naturel vers elles ; ils continuent la route de mer, et le rôle de la navigation intérieure soit sur les fleuves, soit sur les rivières, soit sur les canaux, ne doit être que le prolongement de la voie maritime.

Les peuples anciens, Phéniciens, Grecs, Carthaginois et Romains eurent soin de choisir, pour fonder leurs comptoirs, les larges estuaires. Plus tard, les grandes artères fluviales qui sillonnent les deux Amériques ; le Saint-Laurent, le Mississipi, le Paraguay, facilitèrent la transformation du Nouveau-Monde. De même aujourd'hui, le Sénégal, le Niger, le Congo, le Zambèze, sont les meilleurs auxiliaires que rencontrent les nations européennes dans leurs tentatives d'appropriation et de mise en valeur du continent africain.

Les ports maritimes dont l'avenir paraît le plus assuré se trouvent situés sur une voie navigable. Tels sont : Londres, Anvers, Hambourg, Liverpool, Le Havre, Rotterdam, Calcutta, Saïgon, New-York, New-Orléans, Buenos-Ayres et Montevideo, pour ne citer que les plus considérables.

Marseille occupe le huitième rang parmi les grands centres commerciaux du monde entier et le premier parmi les ports français. Cependant elle n'est pas située sur un fleuve; elle n'est traversée ni par une rivière, ni par un canal. Pourquoi ses créateurs ont-ils choisi l'emplacement qu'elle occupe et n'ont-ils pas établi ses fondations à l'embouchure du Rhône? Cette particularité tient à plusieurs causes. Le delta du Rhône, irrégulier et d'une mobilité excessive, est difficilement praticable; il est, en outre, couvert de lagunes et de marécages dont les eaux croupissantes engendrent des fièvres paludéennes. On devait hésiter à élever là une ville. Puis, la position de Marseille est, par ailleurs, si exceptionnellement favorable que l'on n'avait pas même songé jusqu'à ces dernières années à remarquer cette anomalie.

L'Europe du Nord, séparée des contrées que baigne la Méditerranée par une chaîne ininterrompue de massifs montagneux, n'a d'autre voie naturelle pour atteindre cette mer que la vallée du Rhône. Il a suffi à la cité phocéenne d'être placée à l'entrée de cette vallée pour qu'elle se trouvât comme à cheval sur l'un des principaux courans d'échanges et devînt rapidement un port, un entrepôt, un marché importans; d'autant plus que, pendant longtemps, le trafic des nations policées fut concentré sur les bords du grand lac intérieur dont elle semblait appelée à demeurer la reine incontestée. Et, quand fut percé l'isthme de Suez, le bénéfice de cette situation privilégiée s'accrut du nouvel essor que prirent les relations internationales avec l'extrême Orient.

L'utilisation de la vapeur par l'industrie et le développement des chemins de fer devaient troubler et compromettre cette paisible possession d'état. Des pays qui s'étaient montrés jusqu'alors insoucieux ou incapables de prendre part à la lutte économique ont fièrement relevé la tête. Ils ont visé le grand marché de la Méditerranée, et les tunnels du Brenner, du Mont-Cenis et du Saint-Gothard leur en ont ouvert l'accès.

Des ports qui eurent, à leur moment, une renommée universelle : Venise, Gênes, Trieste et Salonique, semblent maintenant renaître et se préparer à de nouvelles destinées. Car, — ils le sentent bien, — le courant commercial qui part de l'Angleterre, du Nord et du Centre de l'Europe pour aller, en passant par Suez, s'épandre jusqu'aux confins de l'Asie, ce courant a une tendance manifeste à se déplacer vers l'Est. Aussi chacun d'eux se croit-il

appelé, grâce aux voies ferrées qui le desservent, à prendre la meilleure part des dépouilles d'un rival envié et trop longtemps triomphant.

Si l'on n'y prenait garde, Gênes aurait bientôt réalisé cette ambition. L'ouverture du Mont-Cenis, en assurant à ce port l'avantage sur Marseille d'une moindre distance de 430 kilomètres environ, a eu pour résultat de le mettre en relations immédiates par le bassin supérieur du Rhône avec le Nord de la France, par le Rhin avec une partie de l'Allemagne, et de reporter à Brindisi le point d'attache de la malle des Indes. Le percement du Saint-Gothard a encore aggravé cette situation. Les marchandises expédiées par l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse allemande et l'Alsace-Lorraine à destination du littoral de la Méditerranée et de l'Asie se détournent des rails français pour suivre de Bâle à Gènes un itinéraire dont la longueur ne dépasse pas 532 kilomètres, alors que cette même ville est séparée de Marseille par une distance de 773 kilomètres. Enfin, quand l'entreprise du Simplon sera réalisée, cette nouvelle trouée n'enlèvera pas seulement à la France la clientèle de la Suisse romande, déjà sérieusement compromise par le rejet de la convention franco-suisse voté par la chambre des députés dans sa séance du 24 décembre; elle amènera encore une dérivation vers Milan des provenances du Havre, de Rouen, de Paris, des régions du Centre et de l'Ouest.

La ville de Gênes a fait, d'ailleurs, les sacrifices et les efforts nécessaires pour profiter de ces circonstances et pour justifier les préférences dont elle est l'objet de la part de l'Allemagne, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse, faveurs qui se traduisent par un sensible abaissement des tarifs internationaux. Rien n'a été négligé pour outiller et améliorer son port, relié désormais périodiquement et d'une façon régulière à New-York, Bombay, Calcutta, Singapour, Batavia, Buenos-Ayres, Montevideo, au Mexique, à la Vera-Cruz et aux Antilles. C'est ainsi qu'elle est parvenue à priver la France d'une partie de son trafic en céréales, farines, cotons, huiles, vins et autres denrées que l'Europe centrale consomme en grande quantité.

II.

Il serait intéressant d'analyser les effets et de connaître exactement la répercussion que cette mise en relations directes de pays, jusqu'alors privés de communications faciles entre eux, n'a pu manquer de produire sur leur intermédiaire pour ainsi dire obligé, sur la France, sur son commerce, sur ses industries de transports.

Cette évaluation, quelque peu ardue, a fait l'objet de plusieurs tentatives.

Le percement du Mont-Cenis n'avait fait naître que des espérances. La voie était française et desservait des intérêts avant tout nationaux, qu'elle avait pour but de favoriser presque exclusivement. On ne s'arrêtait guère à cette considération que la nouvelle ligne réussirait, pour partie, en proportion du tort qu'elle causerait au Bas-Rhône et à Marseille. Cette région se trouvait ainsi sacrifiée dans une certaine mesure, et l'on n'en était pas autrement ému.

Mais lorsqu'à son tour l'ouverture d'un tunnel à travers le Saint-Gothard fut décidée, lorsque l'on vit quel haut prix l'Italie, l'Allemagne et la Suisse attachaient à la réalisation de cette entreprise, lorsque furent connus les sacrifices considérables consentis par ces trois pays pour contribuer à l'exécution des travaux, sacrifices qui représentaient déjà à cette époque la somme respectable de 113 millions, une certaine anxiété se répandit dans les sphères gouvernementales.

Le 8 février 1881, M. Amédée Marteau fut chargé par le président du conseil, ministre des affaires étrangères, de rechercher l'influence que le Saint-Gothard pourrait avoir sur la situation commerciale de la France. Voici quelles furent les conclusions du rapport rédigé à la suite de cette mission. Il ne peut être question du détournement au profit de l'Italie, de Gênes en particulier, d'un grand courant international se dirigeant de l'Angleterre vers l'Orient et spécialement vers les Indes, par la raison péremptoire et toute simple que ce courant n'existe pas et ne saurait exister. Le prix du fret pour ces destinations n'est pas plus élevé à Londres et dans les autres ports du royaume-uni, qu'à Marseille ou à Gênes, et l'escale sur ces deux points du littoral entraînerait des dépenses et des retards que la marine britannique est trop soucieuse d'éviter. De ce côté donc, rien à redouter. En revanche, le trafic direct de l'Angleterre et de la Belgique avec l'Italie se trouve menacé, et les marchandises qui sortent par Modane, en provenance de ces deux pays, tomberont dans la zone d'attraction du Saint-Gothard.

Si, se plaçant à un autre point de vue, on envisage la concurrence que Gênes, désormais favorisée par une sensible réduction de parcours, peut faire à Marseille, quant à présent il n'y a pas trop lieu de s'alarmer. Le développement des opérations du premier de ces ports est encore entravé par l'insuffisance des installations, que l'on se propose du reste d'étendre dans de vastes proportions. Puis Marseille a cette supériorité d'être le grand marché de la Méditerranée, et c'est la principale des raisons pour

lesquelles sa rivale éprouvera les difficultés les plus sérieuses à la supplanter.

Le vrai péril, le danger pressant, c'est la substitution des produits de l'industrie allemande aux objets de fabrication française dans la consommation de l'Italie. Telle est l'éventualité qu'il importe surtout d'écarter, et si, pour sauvegarder le transit, il peut suffire provisoirement aux compagnies de chemins de fer de se résigner aux abaissemens de tarifs nécessaires, l'établissement d'une route plus directe et plus rapide entre l'Italie et la France, de préférence par le Simplon, peut seul donner quelque espoir d'éviter ou de retarder la trop rapide décroissance des relations commerciales entre les deux nations.

Ce premier document ne contenait et ne pouvait contenir que des prévisions. Quelques années plus tard, en 1886, M. Lockroy, ministre du commerce et de l'industrie, confia à M. Edmond Théry le soin de procéder à une nouvelle enquête. La situation, déjà vieille de quatre ans, avait eu le temps de se définir et de s'affirmer. Le rapport qui fut remis au ministre en exécution de ces instructions est fort probant et n'a pas reçu la publicité qu'il méritait.

M. Théry recherche d'abord si le but poursuivi par chacun des trois peuples qui ont contribué à l'ouverture du Saint-Gothard est atteint ou s'il est sur le point de se réaliser.

L'intention de l'Allemagne était d'envahir le marché italien, d'y remplacer la France, puis d'atteindre Gênes et de faire pénétrer de là ses marchandises sur le littoral méditerranéen. Ses espérances ont été si peu déçues, que, de 1881 à 1884, les exportations allemandes ont augmenté de 66 pour 100 en Italie, et de 72 pour 100 en Espagne.

La Suisse visait également l'Italie et le port de Gênes. Or, durant la même période, elle a vu croître de 102 pour 100 ses exportations dans ce pays.

Quant aux Italiens, ils songeaient à se mettre en rapport avec l'Europe du Nord, puis à concentrer dans le port de Gênes le mouvement d'échanges qui devait naître et croître rapidement entre toute cette région et les bords de la Méditerranée. Ils ne faisaient point fausse route : les résultats sont là pour en témoigner. Tandis, par exemple, que les importations de vins en Suisse par la frontière française diminuaient de 19 pour 100 de 1881 à 1884, les importations de même nature par la frontière italienne augmentaient de 156 pour 100, et l'entrée des céréales par l'Italie progressait de 322 pour 100, alors que, du côté de la France, elle demeurait à peu près stationnaire. Et vins comme céréales traversent en majeure partie la Suisse sans s'y arrêter.

Pour tout résumer, de 1881 à 1884, le mouvement commercial de l'Italie a augmenté de 19 pour 100 avec la Suisse, de 63 pour 100 avec l'Allemagne, de 18 pour 100 avec la Belgique, avec la France il a fléchi de 22 pour 100.

M. Théry complète ce tableau, déjà fort démonstratif, par un examen détaillé du trafic du Saint-Gothard. Il montre que, d'après le tonnage kilométrique, ce trafic consiste principalement en marchandises de transit et, loin de partager l'opinion de M. Marteau, il considère l'existence d'importantes relations par chemins de fer entre le nord de l'Europe et la Méditerranée comme prouvée surabondamment par l'origine des convois qui traversent le tunnel, par la concordance de l'accroissement de la circulation sur cette voie avec l'essor du port de Gênes, par le développement des rapports de l'Italie avec l'Europe septentrionale et la diminution des transactions franco-italiennes. Il établit aussi qu'en 1885 le Saint-Gothard a réellement enlevé au réseau français 150,000 tonnes environ, c'est-à-dire le chargement de 15,000 wagons de 10 tonnes et de 300 trains de 50 wagons. Ce qui, au tarif moyen de 0 fr. 056 la tonne kilométrique, se traduit pour les compagnies françaises par la perte d'un chiffre d'affaires de 6,750,000 francs, chiffre d'affaires dont les chemins de fer suisses et italiens ont profité. Ces 150,000 tonnes représentent, en outre, le fret, aller et retour, de 75 navires de 1,000 tonnes, qui se détourne de Marseille pour se porter sur Gênes.

La solution, suivant lui, et son opinion diffère encore sur ce point de celle de M. Marteau, ce n'est pas au percement du Grand Saint-Bernard ou du Simplon qu'il faut la demander. Il convient plutôt d'abréger la route française de la Mer du Nord à la Méditerranée, soit en rectifiant les voies ferrées dans la direction Anvers-Marseille, soit en construisant une ligne spéciale entre Dijon et Bruxelles. L'un ou l'autre de ces moyens, combiné avec des tarifs à très bas prix, aurait certainement pour effet de battre en brèche le Simplon, peut-être même de remettre les choses en l'état.

A la vérité, ce que conseillait là M. Théry ne pouvait être qu'un expédient d'une durée et d'une efficacité très douteuses. Il semble qu'il l'ait reconnu lui-même, car dans le nouvel et important rapport qu'il rédigea en 1888, à la demande du ministre du commerce et de l'industrie, sur la question du Simplon, il ne fait déjà plus mention des idées émises et soutenues par lui deux ans auparavant. Après s'être attaché à mettre en lumière le surcroît de dommages que l'ouverture d'un quatrième tunnel à travers les Alpes causerait à la France et à son influence dans la Méditerranée, il indique dans les termes suivans le parti qui lui paraît devoir

être adopté désormais, à l'exclusion de tout autre : « J'ai pu nettement me rendre compte, dit-il, qu'il dépendait du gouvernement de la république : d'empêcher, et d'une manière absolue, le Simplon d'être nuisible aux intérêts français méditerranéens; d'enlever en même temps à la marine marchande italienne et à Gênes le trafic actuel de la Suisse centrale à la Méditerranée que le Saint-Gothard a pris à notre commerce...

« Ce résultat peut s'obtenir d'une façon très simple, très rapide et très économique : en achevant les améliorations du cours du Rhône commencées depuis dix années et qui ont déjà donné des résultats d'une extrême importance; *en construisant le canal de jonction de Marseille au Rhône.* »

Puis il ajoute: « Il suffit de prendre une carte de l'Europe centrale et de considérer Lyon comme le point terminus de la Méditerranée pour comprendre qu'à partir du jour où (les améliorations du Rhône achevées, le canal de jonction ouvert) les marchandises pourront prendre en toutes saisons cette route économique, il n'y aura plus de concurrence possible ni pour la Suisse, ni pour le Gothard.

« C'est la grande revanche économique que la France peut prendre sur ses rivaux; c'est la prépondérance éternelle de sa marine et de son commerce dans la Méditerranée. »

Dans ses conclusions générales, il revient encore sur ces considérations et termine ainsi: « De tout ce qui précède, il résulte que les effets de la concurrence du Simplon peuvent être annulés d'avance et que le Gothard peut lui-même être battu sur son propre terrain si le gouvernement français, — répondant aux besoins urgens du commerce franco-méditerranéen, — laisse achever sans entrave les améliorations du Rhône et fait exécuter le canal de jonction de Marseille au Rhône.

« Tout est prêt pour cette double solution, il ne reste à faire qu'un léger effort, et soyez bien persuadé que le ministère qui aura l'honneur de réaliser ce programme, patriotique entre tous, rendra à l'industrie et au commerce français le plus grand des services qu'un gouvernement puisse leur rendre. »

Cela devait déjà paraître décisif. D'autant que statistiques, pas plus que raisonnemens, ne sauraient être soupçonnés d'avoir été habilement travaillés, ingénieusement établis pour les besoins de la cause. Outre que toutes ces données émanent d'hommes dont le gouvernement a lui-même consacré l'autorité et la compétence en les honorant de son choix et en leur confiant le mandat de l'éclairer, le dessein spécial dans lequel elles ont été réunies semblait d'abord n'avoir aucun lien avec le projet de jonction du Rhône à Marseille,

et les deux questions ne se sont confondues que peu à peu, au fur et à mesure que se faisait la lumière. L'évolution qui s'est produite à ce sujet dans l'esprit de M. Edmond Théry est même tout à fait caractéristique.

Sans doute, les chiffres fournis par lui s'arrêtent à l'année 1885; mais leur sincérité et leur valeur n'en sont que plus incontestables; car ils ont singulièrement empiré depuis cette période. Ce qui rend l'étude des phénomènes économiques particulièrement délicate, c'est la difficulté que l'on éprouve à bien discerner leurs effets propres des conséquences que peuvent entraîner d'autres phénomènes connexes ou secondaires. La création d'une voie de communication n'est-elle pas, notamment, le point de départ d'une foule d'actions réflexes dont l'importance croît assez rapidement pour masquer ou affecter profondément le fait originel considéré en lui-même?

Dans l'espèce, la période d'observation n'aurait pu être prolongée de beaucoup, car la rupture des relations commerciales entre la France et l'Italie est venue jeter dans les rapports de ces deux pays et des nations voisines un trouble tel qu'on ne saurait se dispenser d'en tenir le plus grand compte. Loin de contrarier les constatations de M. Théry, cette circonstance n'a fait qu'y ajouter et les aggraver.

Il suffit, pour s'en convaincre, de mettre en parallèle le développement relatif des deux ports de Gênes et de Marseille. Déjà, de 1881 à 1885, pendant les quatre années qui ont suivi le percement du Saint-Gothard, le mouvement général de Gênes avait progressé de 626,377 tonnes, accroissement qui représentait le double de l'augmentation totale de 344,605 tonnes, relevée au cours des dix années précédentes, de 1872 à 1881. Et il est naturel de conclure que cette augmentation est toute au détriment du commerce français, ainsi que cela ressort des renseignemens récemment fournis par M. Augustin Féraud, président de la chambre de commerce de Marseille.

De 1880 à 1890, le tonnage de Gênes s'est développé dans la proportion de 116 pour 100, et Marseille n'a gagné que 22 pour 100. Il y a là un symptôme d'autant plus inquiétant et suggestif que la stagnation du commerce marseillais ne saurait être attribuée à un événement fortuit. Elle ne peut être que l'indice d'une décadence prochaine; car, seul parmi les grands ports qui tiennent la tête du commerce maritime en Europe, alors que le mouvement de Hambourg a augmenté de 145 pour 100, celui d'Anvers de 82 pour 100, Marseille décline en pleine paix, après vingt ans de complète sécurité, après une période plus longue encore, passée

sous le régime libéral et bienfaisant des traités de commerce. Que sera-ce sous le régime actuel?

Envisagé en lui-même, cet état de choses est déjà fort alarmant; mais, pour en apprécier la gravité, il importe de ne pas oublier que nos ports ne sont plus des ports francs; qu'ils ne constituent pas des républiques isolées; qu'ils ne sont pas seuls à bénéficier ou à souffrir d'une situation économique mal comprise. Marseille dans le mouvement général de la navigation représente le tiers environ du commerce maritime du pays tout entier, et à elle seule, elle fournit le sixième du produit des douanes françaises, douanes maritimes et douanes terrestres, douanes frontières et douanes intérieures réunies. Ne pas veiller à la prospérité des ports de commerce en général et de Marseille en particulier serait donc risquer de compromettre une des principales sources de richesse et d'influence que possède la France.

III.

Le remède est tout trouvé en ce qui concerne le commerce franco-méditerranéen, et l'efficacité n'en est pas douteuse. Il n'est d'autre besoin pour lui restituer les avantages qu'il a perdus que de mettre, par un canal, Marseille en communication directe avec le Rhône. Alors cette ville ne sera pas seulement en mesure de rétablir l'ancienne suprématie de la France; elle jouira désormais d'une sorte de privilège indestructible que ses rivales ne sauraient lui disputer. Quels sont, en effet, les ports méditerranéens qui peuvent se mettre en contact avec le réseau de navigation intérieure de l'Europe? Ce n'est pas Salonique, qui a les Balkans derrière elle; ni Trieste, avec les Alpes styriennes; ni Gênes, adossée aux Apennins; ni Barcelone, bloquée par les Pyrénées; et si Venise songeait à profiter du voisinage du Pô, le cours de ce fleuve est trop irrégulier pour se prêter à une circulation qui ne soit purement locale. Les uns et les autres pourront, s'il leur plaît, construire de nouvelles lignes de chemin de fer; ils seront tous impuissans à créer une voie navigable. C'est-à-dire qu'il leur faut renoncer à l'incontestable supériorité que procure un semblable moyen de communication, tandis qu'il dépend de la France de s'en assurer le bénéfice. Car Marseille est le seul port qui puisse, par sa jonction avec le Rhône amélioré, se mettre en relations constantes avec tous les canaux et rivières de l'Europe.

D'ailleurs, l'importance capitale du Rhône n'a jamais été méconnue. Le premier des géographes, Strabon, signalait que les bateaux lourdement chargés pouvaient remonter le Rhône, la Saône et le Doubs pour déposer sur les bords de cette rivière des mar-

chandises qui, transportées ensuite jusqu'à la Seine, en suivaient le cours et passaient de là en Angleterre. Pour revenir à une époque plus moderne, Vauban, en 1679, soutenait la même thèse; mais il ajoutait que *les embouchures du Rhône sont et seront toujours incorrigibles.* Cette opinion, confirmée dans la suite par le célèbre ingénieur Bélidor, n'est que trop justifiée. Aussi pensa-t-on à tourner cette difficulté en remplaçant les bras du fleuve par un canal.

En 1802, fut commencée la construction d'une voie navigable à petite section de 47 kilomètres de longueur reliant Arles à Port-de-Bouc. Cet ouvrage, terminé seulement en 1835, ne pouvait donner aucun résultat pratique, et son trafic ne dépasse pas aujourd'hui 65,000 à 70,000 tonnes. L'exécution du projet avait coûté 15 millions.

Une autre tentative fut faite en 1865; il s'agissait d'éviter les barres de l'embouchure et d'ouvrir l'accès direct du Rhône aux navires d'un fort tonnage. On creusa dans ce dessein une large dérivation mettant le port Saint-Louis en communication immédiate avec la mer. L'État consacra une vingtaine de millions à cette entreprise.

Les promoteurs de ce second projet, dont la complète réalisation date de 1870, nourrissaient de vastes ambitions; ils rêvaient de faire de Saint-Louis du Rhône un centre industriel de premier ordre. « Marseille, disaient-ils, sera la grande place par excellence, et Saint-Louis, la grande, l'infatigable usine. » Les faits n'ont point répondu à ces espérances. Le nombre des établissemens fondés au port Saint-Louis est fort restreint. L'agglomération elle-même est à l'état embryonnaire, et l'on a peine à s'imaginer que la situation puisse se modifier sensiblement et avec quelque rapidité. En voici les raisons.

Saint-Louis est entouré de terres incultes, marécageuses et malsaines. Il suffit de rappeler à ce propos que les travaux du canal ont coûté la vie à de nombreux ouvriers et qu'en 1872 la mission hydrographique chargée de reviser le tracé des côtes méridionales de la France dut quitter ces parages au bout de quelques mois et fuir devant la fièvre qui avait frappé vingt hommes sur trente que comprenait l'équipage.

Puis, Saint-Louis du Rhône est situé sur le golfe de Fos, et si les eaux de cette rade atteignent encore 7 à 9 mètres de profondeur, il est fort à craindre qu'il n'en soit pas longtemps ainsi. M. l'ingénieur Lenthéric, dans sa savante étude sur le Bas-Rhône, qu'a publiée la *Revue* (1), s'exprimait ainsi : « Toutefois, des

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1881.

dangers bien autrement sérieux menacent l'avenir du canal Saint-Louis, dont le présent est déjà assez pitoyable. Le promontoire du Grand-Rhône s'avance toujours en se maintenant sur le même axe; il se trouve ainsi directement exposé au choc de la mer.

« Dans ces conditions, les troubles charriés par le fleuve sont arrêtés et rebroussés presque sur place, et les atterrissemens qu'ils produisent sont distribués des deux côtés de l'embouchure. La plus grande partie de ces troubles est emportée, sans doute, par le courant littoral de l'est à l'ouest et va nourrir la base du delta et augmenter la largeur des plages désertes de la Camargue, mais une assez grande quantité est refoulée à l'est dans le golfe même de Fos. Ce golfe tend donc à s'ensabler, et, quoi qu'on ait pu dire à ce sujet, le doute n'est malheureusement plus permis aujourd'hui. »

En 1889, M. Guérard, ingénieur en chef du service maritime, renouvelait cette prédiction dans les termes suivans : « Le golfe de Fos est envahi par les dépôts du Rhône, le port de Saint-Louis est menacé. »

A ces causes d'infériorité physique, pour ainsi parler, s'en ajoute une autre non moins grave, bien qu'elle soit d'un ordre différent. En dépit de tout, Marseille est et restera longtemps encore le grand foyer d'attraction du littoral français de la Méditerranée. Un centre commercial ne s'improvise pas... Il a fallu vingt-six siècles de travail, d'efforts, de persévérance pour créer Marseille, pour y installer cet ensemble d'établissemens maritimes, industriels et financiers, ces docks, entrepôts, bassins de radoub, ateliers de constructions et de réparations, pour y attirer et y fixer les nombreuses industries et les capitaux nécessaires à ce qui constitue un centre commercial offrant pleine sécurité. C'est là que les lignes de paquebots aboutissent, que se nouent les transactions, que viennent forcément converger les affaires.

Le problème serait donc résolu de la façon la plus complète et la plus heureuse, si les penelles pouvaient pénétrer dans le port de Marseille et, bord à bord avec les steamers, échanger denrées et matières premières contre le fret de sortie qui nous fait de plus en plus défaut et que fourniraient en abondance la houille, la chaux, les pierres, le fer, la fonte et les vins. Elles enlèveraient, en outre, les produits manufacturés qui se fabriquent à Marseille. Car il est bon de signaler ici un fait que l'on s'obstine à ignorer; c'est que Marseille a eu la sage prévoyance de se convertir en ville au moins aussi industrielle que commerciale.

Ce dernier et décisif progrès assurerait l'entière efficacité des efforts qui ont été faits durant ces dix dernières années pour

améliorer le cours du Rhône entre Arles et Lyon : cette question, soumise aux délibérations d'une commission inter-départementale réunie à Lyon en 1875, fit l'objet d'un projet de loi adopté le 17 mars 1878 par la chambre des députés et qui engageait une dépense de 45 millions.

Au sein de cette assemblée inter-départementale, M. Charles Gounelle, délégué municipal de Marseille, tout en appuyant énergiquement les projets d'amélioration du Rhône, d'Arles à Lyon, préconisa l'idée de faire aboutir ce fleuve à Marseille au moyen d'un canal. La conception n'était pas nouvelle : elle remonte au règne de Louis XII, à l'année 1507. Mais pour la première fois, M. Marchand, colonel-directeur du génie à Marseille, venait de lui donner une forme vraiment pratique en proposant un canal souterrain traversant le massif de la Nerthe pour déboucher ensuite dans l'étang de Berre.

Lors de la discussion de la loi autorisant les travaux d'aménagement du Rhône, le ministre, se rappelant sans doute ce passage du rapport de M. Krantz à l'assemblée nationale : « Si l'on se bornait à conduire nos voies navigables jusqu'à l'embouchure du Rhône, Marseille y perdrait assurément ; mais notre réseau de navigation y perdrait encore plus ; » le ministre prit l'engagement de construire plus tard un canal de jonction. Enfin, le 21 juin 1878, M. de Freycinet, ministre des travaux publics, prononçait ces paroles à l'occasion du voyage officiel qu'il fit à Marseille : « Un canal de jonction du Rhône à Marseille me paraît avoir une importance considérable pour notre commerce. Je ne puis me faire à l'idée que la capitale des Bouches-du-Rhône soit séparée du fleuve. »

Ces promesses furent d'abord suivies d'effet : un avant-projet fut dressé en 1879 par M. l'ingénieur en chef Bernard, puis complété par son successeur, M. Guérard. La même année, le ministre des travaux publics faisait demander au département des Bouches-du-Rhône, à la ville et à la chambre de commerce de Marseille, de prendre à leur charge le quart de la dépense totale évaluée à 80 millions. Ces propositions furent immédiatement acceptées.

L'enquête d'utilité publique à laquelle il fut ensuite procédé donna lieu à des dépositions en grande majorité favorables et que le rapporteur de la commission, M. Barthelet, actuellement directeur du *Sémaphore* et membre de la chambre de commerce, résumait ainsi : « Il y a nécessité pressante d'établir un canal qui mette Marseille en rapport direct avec le Rhône et le réseau fluvial. La commission donne son approbation entière au projet mis à l'enquête, remercie le gouvernement d'avoir fait l'étude du projet,

qui doit rendre au commerce français de si grands services, et le supplie, non-seulement d'y donner suite, mais encore d'apporter à son exécution toute la célérité possible. »

Tout était donc prêt, et, depuis lors, rien n'a été fait.

C'est en vain que tous les corps constitués, à maintes et maintes reprises, et chacun dans leur sphère, ont rappelé au gouvernement les engagemens qu'il avait pris. C'est en vain qu'une commission spéciale nommée en 1890 chercha à faire aboutir cette question et que M. George Borelli lui adressa un rapport aussi remarquable que concluant... *Vox clamans in deserto !*

IV.

Cette inaction est d'autant plus lamentable que l'ajournement de la jonction du Rhône à Marseille est la véritable cause d'un second scandale économique, la non-utilisation de l'étang de Berre.

Le lac connu sous ce nom ne rappelle les étangs occidentaux ni par sa configuration, ni par l'aspect et la nature des terres qui l'entourent. C'est une côte rocheuse et non une flèche de sable qui le sépare de la Méditerranée. Au lieu d'être géologiquement une apparition passagère comme les étangs de Thau, de Maguelonne, de Mauguio, il appartient au relief général de la contrée et constitue un vrai golfe. Alors que sur les côtes dangereuses on crée des ports artificiels conquis sur les eaux profondes, arrachés à la zone des tempêtes, on s'étonne de voir un aussi admirable bassin absolument désert depuis quinze siècles, car les Romains y avaient un port. A peine aperçoit-on à sa surface quelques barques de pêcheurs ; les navires de commerce, les caboteurs ne le visitent jamais, car on ne trouve sur ses rives aucun centre industriel, mais seulement une usine de produits chimiques et des marais salans.

D'après la carte hydrographique levée en 1844 et contrôlée depuis par une nouvelle exploration, l'étang de Berre offre aux navires du plus fort tirant d'eau un mouillage de très bonne tenue, ayant plus de cinq mille hectares de superficie, soit sept fois l'étendue de la rade de Toulon.

De temps immémorial, on s'occupe de l'étang de Berre, mais sans jamais mettre la main à l'œuvre.

En 1867, au sénat, dans la séance du 16 mars, à propos d'une pétition du baron de Rivière, réclamant des ports de refuge dans le Bas-Rhône, en particulier, le général marquis de Laplace, rapporteur de la commission chargée d'examiner la pétition, se livra sur ce sujet à des développemens d'une haute portée et dont la précision était le résultat d'une étude approfondie.

« Il n'est pas nécessaire, dit-il, d'entrer dans une exposition détaillée du projet de M. le baron de Rivière pour reconnaître qu'un port de refuge dans le Bas-Rhône, en amont de l'écluse du canal Saint-Louis, serait d'une utilité fort contestable, si l'on vient à considérer qu'il existe sur la rive opposée de la baie de Fos tous les élémens d'un magnifique établissement maritime à la fois militaire et commercial.

« Il est de notoriété que le général Bonaparte, après le siège de Toulon, inspectant les côtes pour y organiser les moyens de défense, vint à Martigues et monta sur un mamelon dans le voisinage qui domine toute la contrée et d'où il put apercevoir d'un seul coup d'œil : à gauche, la mer, Berre et les collines qui l'entourent; à ses pieds, la ville bâtie comme Venise au milieu des lagunes; à droite, l'étang de Caronte, puis le port de Bouc, et son entrée dans le golfe de Fos ; enfin, au-delà de ce golfe, dans le lointain, les bouches marécageuses du Rhône. On assure que Napoléon dit que c'était là, à Martigues, que devaient être les principaux établissemens maritimes de la France dans la Méditerranée.

« C'est à cette visite que l'on attribue la construction du canal d'Arles à Bouc, qui fut commencé plus tard sous le consulat.

« Le service de la marine, le conseil-général des ponts et chaussées, ainsi que les comités de l'artillerie et des fortifications n'ont jamais manqué, chaque fois que l'occasion s'est présentée, de faire ressortir les avantages des travaux à entreprendre dans le port de Bouc pour le rendre praticable aux bâtimens du plus fort tirant d'eau, et dans l'étang de Caronte, afin d'en faciliter la traversée à ces bâtimens pour pénétrer dans l'étang de Berre, dont la nature a fait, en très grande partie, les frais de la transformation en un beau et vaste port pour toutes les marines.

« La ville de Marseille, dont les bassins, échelonnés le long de la côte, sont, en cas de guerre, fort exposés, a un puissant intérêt à la création de ce port qui deviendrait une annexe des siens et offrirait, en tout temps, une sécurité complète aux navires qui y stationnaient. »

M. Michel Chevalier répondit à l'honorable rapporteur « qu'il était évident que l'existence d'un refuge était nécessaire. »

M. le vice-amiral comte Bouët-Willaumez réclama la parole, parce qu'il se croyait appelé, plus que personne, à donner des explications sur la question, et il ajouta : « La pétition demande qu'il soit fait un port de refuge là où le canal Saint-Louis viendra communiquer avec ce même golfe de Fos; mais nous avons tous fréquenté le golfe! Le fond y est de sable mouvant, comme dans toutes les approches de ce littoral... On ne peut donc songer à y

bâtir des jetées quelque peu stables. Mais ce qui est bien préférable, comme le dit l'honorable rapporteur, *c'est de poursuivre les études du port de Bouc et surtout l'approfondissement de ce magnifique étang de Berre, pour en faire une petite mer intérieure, en un mot, une des plus belles nappes d'eau que possédera la France sur le littoral méditerranéen.* »

L'honorable rapporteur a oublié de mentionner qu'en 1844, sur l'initiative du prince de Joinville, les ingénieurs de la marine s'occupèrent de l'étang de Berre. Le prince avait repris les études de Napoléon Ier, mais la révolution de 1848 y mit forcément un terme.

En 1865, le général de Chabaud-Latour disait, en parlant de la transformation du matériel naval et des modifications apportées dans la défense des côtes et l'outillage maritime : « Si les grands établissemens qui existent à Toulon étaient situés sur l'étang de Berre, ils seraient à l'abri de tout danger. » Que dirait-il aujourd'hui ?

Cependant, bien que, dans ces dernières années, mon honorable collègue, M. Leydet, ait porté deux fois la question à la tribune de la chambre; bien qu'il la signale encore aujourd'hui dans son rapport sur le ministère du commerce, bien que M. le commandant Sibour, un de nos officiers de marine qui connaissent le mieux le littoral de la Méditerranée, se soit fait l'apôtre chaleureux de la transformation de l'étang de Berre, malgré l'opinion du général marquis de Laplace, de Michel Chevalier, de l'amiral comte de Boüet-Willaumez, de l'amiral Krantz, du prince de Joinville, du général de Chabaud-Latour, de Bonaparte, de Vauban et de Louis XIV, l'État s'est borné à établir à travers l'étang de Caronte, entre l'étang de Berre et la mer, un canal maritime de 6 mètres de profondeur, mais dont l'entrée est toujours gênée par des rochers sous-marins. Et la flotte commerciale moderne, en raison de ses dimensions, ne peut toujours pas utiliser l'étang de Berre comme port de refuge !

N'est-ce pas là une négligence coupable et manifeste? On ne se demande donc pas ce que deviendraient les ports de Marseille, les navires et les marchandises qui y sont accumulés, si la fatalité amenait un conflit maritime? Ainsi que l'ont prouvé les dernières manœuvres navales, il suffirait qu'un croiseur ennemi trompât la vigilance de la flotte française, pénétrât dans le golfe et lançât quelques obus sur Marseille, pour que docks et bâtimens fussent incendiés en quelques heures avec tout ce qu'ils contiennent, et qu'il en résultât des dommages irréparables. Les récens perfectionnemens des engins de destruction et la portée sans cesse croissante des pièces d'artillerie exposent la ville à des dangers que les forts de la rade seraient impuissans à conjurer. Aussi l'étang de Berre ne serait pas seulement pour la flotte commerciale un bassin

spacieux et tranquille à l'abri de toute atteinte. Celle-ci s'y trouverait encore hors de la vue de l'ennemi, grâce à la chaîne de montagnes qui sépare la mer et les eaux intérieures.

Que reste-t-il à faire pour utiliser ce merveilleux port de refuge? Draguer quelque peu l'étang de Caronte, en rectifier surtout les courbes; faciliter l'accès du port de Bouc. Moyennant ces travaux peu coûteux, dont la dépense n'excéderait pas 400,000 francs, et qui pourraient être rapidement exécutés, toute la flotte de commerce aurait la faculté de se réfugier au nord de l'étang, dans la partie dite Golfe de Saint-Chamas.

Mais si l'on n'est pas arrivé jusqu'ici à convenablement aménager ce lieu de retraite, dont pourraient profiter, avec la marine marchande, ceux des bâtimens de guerre qui auraient besoin d'un abri momentané, c'est que la question de l'utilisation de l'étang de Berre n'a pas encore été envisagée dans toute son ampleur, et que la plus intéressante des faces qu'elle présente est demeurée dans l'ombre.

En réalité, la création du port de refuge ne sera un fait accompli que le jour où l'étang aura été réuni par le canal de jonction aux ports de Marseille. Alors naîtra sur ses rivages un faubourg industriel de la grande ville. Usines, entrepôts et magasins viendront chercher là des terrains à bas prix, des frais généraux peu élevés, des dépenses de camionnage réduites au minimum, en un mot, des conditions meilleures que celles qui leur sont faites au sein d'une agglomération importante et fort ancienne. Que l'on se représente les deux lignes de chemins de fer, qui maintenant desservent les vastes solitudes environnantes, alimentées par un trafic copieux; les penelles descendant d'Arles, remontant de Marseille, allant et venant dans les deux sens, chargées de matières et de produits qu'elles prennent ou déposent en passant sur les rivages de l'étang, et les steamers pénétrant par Port-de-Bouc et l'étang de Caronte rectifié, pour accoster le long des hangars et des fabriques. Que l'on s'imagine les incalculables avantages que procurera la mise en valeur d'une région si complaisamment traitée par la nature et si délaissée par les hommes!

V.

Pourquoi donc tant tarder dans l'accomplissement de ces deux entreprises qui ont réuni les suffrages d'un si grand nombre d'hommes compétens et peuvent influer sur les destinées commerciales de la France entière?

On ne saurait prendre pour prétexte la facile navigabilité du Rhône entre Arles et Saint-Louis. La circulation sur le Bas-Rhône n'est pas

sans rencontrer de sérieux obstacles. Le propre d'une artère fluviale est d'avoir une surface calme. Or cette partie du fleuve, sans courant marqué, avec l'immense largeur de son lit qui dépasse souvent 1 kilomètre, a l'aspect d'un lac. Le vent soulève fréquemment des vagues qui clapotent le long des penelles découvertes. Le marinier doit faire attention aux vents, ne pas partir tous les jours et, quand il part, prendre la précaution de surélever artificiellement les bordages ou de ne charger qu'incomplètement sa penelle. D'où une augmentation de dépenses dans le premier cas, une diminution de recettes dans le second, et dans les deux une surélévation des prix. D'un autre côté, tantôt des bancs de poudingues, tantôt des hauts fonds barrent la navigation maritime à grand tirant d'eau. Ainsi Saint-Louis est une porte magnifique, mais cette porte ne donne sur rien. La penelle ne peut y venir prendre le chargement du navire de mer, car le fleuve n'est pas assez calme, et, faute de fond, le steamer ne peut continuer sa route. La navigation fluviale finit donc à Arles, la navigation maritime ne commence qu'à Saint-Louis, et cet *hiatus* ne peut être comblé que par l'emploi entre Arles et Saint-Louis de chalands spéciaux d'un usage plus coûteux que les bateaux destinés à circuler sur les canaux, ce qui nécessite le transbordement de la marchandise si on veut la confier, à partir d'Arles, à l'économique penelle.

Quant aux relations par mer entre Marseille et Saint-Louis, elles sont loin d'être aisées et régulières. Employer pour ce service des bateaux à vapeur de grandes dimensions serait immobiliser pendant les opérations répétées de chargement et de déchargement des capitaux relativement considérables sans qu'il soit possible de compenser, sur un parcours aussi restreint, ces pertes d'intérêts. Si, pour éviter des frais généraux aussi excessifs, on utilisait des navires à vapeur de moindre tonnage, on se heurterait à une autre difficulté, celle de réunir le fret spécial qui convient à ce genre de caboteurs. Aussi les transports se font-ils surtout par chalands remorqués. Les grosses mers, fréquentes dans ces parages, ont pour effet de rendre le remorquage impossible, pendant quatre-vingt-dix ou cent jours par an, quelles que soient d'ailleurs la forme et la résistance des bateaux employés : — « L'expérience a démontré, dit une personne très autorisée, que l'on ne peut compter en aucune saison sur une traversée pour le lendemain. Le remorquage entre Marseille et le Rhône, c'est l'incertitude à l'état chronique, c'est la nécessité d'un excédent considérable de matériel et d'une augmentation notable des stocks de marchandises, avec un service toujours incommode. »

Une voie nouvelle est donc indispensable.

Dans un autre ordre d'idées, on peut supposer que l'État hésite à faire le sacrifice de 60 millions qu'il a de lui-même consenti. Cette hésitation a de quoi surprendre, pour peu que l'on se livre aux rapprochemens suivans. Les améliorations des ports de Londres, de Liverpool et de Glascow ont coûté, jusqu'à ce jour, 500, 400 et 120 millions. La Belgique a dépensé 150 millions pour Anvers; la Hollande, 360 pour Rotterdam et Amsterdam; l'Allemagne, 170 pour Hambourg. Les dépenses effectuées depuis 1836, en France, pour la mise en état des trois ports principaux, ont été de 131 millions au Havre, de 40 à Bordeaux et de 87 à Marseille. En présence de pareils chiffres, est-on vraiment fondé à déclarer inabordable une entreprise de 80 millions, — dont la ville, la chambre de commerce de Marseille et le département des Bouches-du-Rhône supporteront le quart, — alors que les Anglais ne reculent pas devant les sommes bien autrement considérables que coûtera la jonction de Manchester à la mer?

Il est enfin une dernière objection que l'on s'est naturellement dispensé de formuler, mais qui pèse du poids le plus lourd sur les destinées du projet.

On craindrait que la compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, qui dessert aujourd'hui Marseille à l'exclusion de toute autre entreprise de transport (1), ne se vît enlever par l'établissement d'un canal une importante fraction de son trafic. De là une diminution notable des recettes; de là aussi un appel correspondant aux ressources de la garantie d'intérêts. Tel est sans doute le spectre que l'on se plaît à faire surgir devant les yeux des ministres intéressés, et cette apparition contribue à les paralyser; il y a tout au moins lieu de le supposer.

Ainsi que cela a été prouvé au cours des divers congrès de navigation intérieure, notamment à celui de Francfort-sur-le-Mein et tout récemment encore au congrès qui vient d'avoir lieu à Paris, ce danger est purement chimérique. Les voies navigables et les chemins de fer sont destinés non à se supplanter, mais à se compléter; entre les uns et les autres s'effectue un partage naturel d'attributions. Les canaux ne peuvent convenir qu'aux matières lourdes, encombrantes et de peu de valeur, à celles-là même que les compagnies de chemins de fer sont obligées d'admettre sur leurs rails, pour ainsi dire, par devoir et sans en retirer de béné-

(1) Une grande faute économique a été commise en 1865, quand on n'a pas permis à la compagnie du chemin de fer du Midi de pénétrer jusqu'à Marseille. Actuellement, la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée enserre cette ville de tous côtés, et une concurrence par voie ferrée est devenue impossible.

fice sensible. Ces tarifs les plus bas, elles peuvent les appliquer à des marchandises plus avantageuses à transporter, et il se produit ainsi une sorte de déclassement dont le résultat est d'améliorer le trafic, de l'augmenter et de faire progresser les recettes. D'autre part, les objets qui ont pris la voie fluviale ne pénètrent pas dans l'intérieur du pays sans donner lieu à un supplément de transactions qui entraînent à leur tour un surcroît de production et d'expéditions dont les chemins de fer prennent leur large part.

La compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, à la prospérité de laquelle nous sommes plus que qui que ce soit attaché, ne saurait, par une sorte de privilège à rebours, échapper aux heureux effets de cette loi générale, et déjà maintes fois vérifiée.

Il est du reste une considération qui prime toutes les autres. Ainsi que nous l'avons dit en commençant, l'œuvre dont nous souhaitons ardemment la réalisation n'est point une entreprise locale, mais une œuvre vraiment nationale.

Par suite de la concurrence acharnée que les nations européennes se font sur le terrain industriel et commercial, le bon marché est devenu le principal, pour ne pas dire le seul élément qui puisse dans cette lutte, en assurant les préférences, retenir le succès. Aussi les frais généraux sont-ils partout réduits à leur strict minimum et à peine un perfectionnement est-il découvert que chacun s'empresse de l'adopter. Il en résulte que le coût des matières premières et notamment les dépenses nécessaires pour les amener au lieu de leur transformation prennent une importance croissante dans la détermination des prix de revient, et que le facile placement des produits fabriqués, leur force de pénétration, dépendent surtout des conditions qui leur sont faites par les entreprises de transport, — à la condition toutefois qu'on ne leur barre pas absolument la route par des droits prohibitifs.

C'est ce que les autres pays ont compris. Aujourd'hui les voies ferrées qui aboutissent à Hambourg, à Anvers, Brême, Rotterdam, sont doublées par des voies navigables, et la vitalité de ces ports, leur richesse, en sont sensiblement augmentées. Puis, on l'a vu, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie se sont coalisées pour créer des lignes de chemins de fer de trajet plus court et à tarifs moins élevés que la direction Lyon-Marseille. Leurs espérances se sont réalisées : la France a perdu en partie le trafic du nord-est de l'Europe. Il suffirait, pour tout remettre au point, d'employer les mêmes armes que nos voisins. La vallée du Rhône redeviendrait la route la plus économique et de beaucoup la moins longue, en tenant compte de la différence des tarifs applicables à une marchandise voyageant sur rails ou par eau.

Le nouveau régime économique, inauguré il y a moins d'un an, ne peut manquer de porter un sérieux préjudice au commerce extérieur. Il a pour but avoué de diminuer les importations. Assurément, ses effets ne s'arrêteront pas là : les exportations subiront aussi un ralentissement de plus en plus prononcé. Un grand port comme Marseille, point de départ et d'arrivée de courans considérables d'échanges avec l'étranger, est tout désigné pour ressentir les conséquences directes de cette politique internationale. Et les résultats de l'année 1892 sont malheureusement là pour le prouver : ils se traduisent par un déficit de 1 million de tonnes environ. Mais, comme on ne saurait méconnaître ses intérêts sans compromettre ceux du pays, il devient urgent de lui faciliter la pénible tâche de conserver son rang déjà diminué. Il faut pour cela lui permettre de prendre une part plus directe, plus personnelle, au mouvement d'affaires intérieur. Le littoral de l'étang de Berre fournira les emplacemens nécessaires à l'établissement d'une sorte de succursale industrielle; la région se transformera; les villes que le Rhône traverse reverront l'activité et l'aisance que le chemin de fer leur a ravies sans pouvoir les leur rendre. L'agriculture elle-même trouvera à la fois facilités et profit dans l'établissement d'un moyen de transports aussi propre à ses produits qu'à ceux de l'industrie. Enfin, les régions du Nord et de l'Est participeront à cette nouvelle source de richesses qui, grâce à la solidarité que créent les voies de communication, se répandra sur la France entière. Car, c'est ici le lieu de rappeler ce passage de l'exposé des motifs du projet de loi de 1878, dû à l'éminent et regretté Dupuy de Lôme : « Le Rhône forme la première section de cette grande artère qui se continue par la Saône, de Lyon à Saint-Jean-de-Losne ; par le canal de Bourgogne de Saint-Jean-de-Losne à La Roche-sur-Yonne ; par l'Yonne, de La Roche à Montereau ; par la Haute-Seine, de Montereau à Paris ; par la Basse-Seine, de Paris à Rouen ; enfin, par la Seine maritime de Rouen au Havre.

« L'Oise, le canal de Saint-Quentin, l'Escaut et les nombreux canaux qui s'y rattachent, joignent cette grande ligne principale avec les houillères de la Belgique et avec les ports du littoral du Nord.

« D'un autre côté, l'ouverture du canal de l'Est entre la Haute-Saône canalisée et la Meuse procure à la vallée du Rhône un nouveau débouché vers nos frontières de l'Est. »

Dans quelle mesure ces larges vues d'ensemble ont-elles reçu la consécration des faits? Il n'y a, pour en juger, qu'à jeter un coup d'œil sur une des cartes de l'Atlas, publié sous la direction du savant statisticien M. Cheysson, par le ministère des travaux publics,

qui représente les trafics respectifs des voies navigables françaises. Alors que les réseaux du Nord et de l'Est s'épanouissent comme les larges feuilles d'un palmier, il semble que le Rhône forme le tronc mince, élancé, presque malingre, d'où part cette frondaison luxuriante sous le poids de laquelle il paraît succomber. Cette représentation est d'autant plus frappante que l'ensemble des marchandises déposées à Marseille couvre une superficie relativement énorme et que l'on est ainsi conduit à se demander pourquoi la voie du Rhône, toute proche, n'en absorbe pas une plus grande partie. Il s'agit donc, en réalité, de parachever une œuvre qui a déjà coûté d'importans sacrifices, sacrifices beaucoup plus élevés que le dernier qui reste à consentir et auquel il est réservé de faire porter aux autres tous leurs fruits.

Si l'on tarde, le mal peut devenir irréparable, et le commerce français entier en portera la peine à jamais ; car les courans commerciaux, une fois détournés, ne peuvent plus être ramenés dans leurs anciens lits et les marchandises oublient pour toujours le chemin qu'on leur a laissé désapprendre.

A mon sens, nous avons grandement tort de ne pas nous préoccuper suffisamment de ce qui se passe au-delà de nos frontières,.. de ne pas voyager. Nous sommes les victimes trop résignées des petits intérêts coalisés, des passions de clocher, des exigences électorales et de l'inertie administrative. Aussi considère-t-on volontiers comme des trouble-fêtes, comme des oiseaux de mauvais augure, ceux qui, obligés par profession à parcourir les mers et à entrer en contact direct avec les peuples étrangers, constatent leurs progrès, établissent des comparaisons et poussent des cris d'alarme.

Si nous persévérons dans nos erreurs, si nous nous abandonnons aveuglément au « zèle iconoclaste des démolisseurs d'accords commerciaux, » si nous nous endormons dans une coupable quiétude et dans une confiance irréfléchie en la pérennité de notre situation acquise, nous nous exposons sûrement à un triste réveil.

J. Charles-Roux.

LA

CIVILISATION MYCÉNIENNE

I.

LES FOUILLES ET LES DECOUVERTES DE SCHLIEMANN.

Les hommes de mon âge ont eu d'étranges surprises. Ils sont montés dans les premiers wagons qui aient couru sur les rails des chemins de fer; ils ont envoyé les premières dépêches télégraphiques qui aient volé le long des fils de métal; les premiers, et je les plains, ils ont entendu retentir dans leur cabinet l'odieuse sonnette du téléphone. C'est pour eux que l'anesthésie, en supprimant la douleur, et les méthodes antiseptiques, en prévenant l'infection des plaies, ont permis à la chirurgie de tenter des opérations auxquelles n'auraient pas osé songer, même dans leurs rêves les plus ambitieux, les plus hardis maîtres d'autrefois. C'est à eux enfin qu'il a été donné de voir la lumière du soleil se charger d'imprimer lui-même sur la plaque de verre ou sur la feuille de papier le contour et le modelé des objets, en attendant, ce qui ne saurait tarder, qu'il y dépose jusqu'aux nuances les plus fines de la couleur.

Si toutes ces découvertes, dont nous n'avons rappelé ici que les plus imprévues et les plus mémorables, ont modifié profondément les habitudes des sociétés civilisées et ouvert à la science des espoirs illimités, ceux de nos contemporains qui se sont voués à l'étude de l'histoire et surtout de l'histoire des temps très reculés n'ont pas eu de moindres étonnemens. La conception du passé n'a pas été moins renouvelée que n'a été transformé le présent et préparé l'avenir. Les vieilles écritures de l'Égypte, de la Chaldée et de la Perse, qui n'étaient pour les plus savans de nos pères qu'un grimoire illisible, ont livré leur secret, et des bouches ont parlé que l'on croyait fermées à tout jamais. Ce que ne disaient pas les textes gravés sur la pierre, le bronze et l'argile ou tracés par le calame sur le papyrus et sur le bois, on l'a demandé à des documens d'un autre genre, aux armes et aux outils des peuples disparus, aux bijoux dont ils se paraient, aux ruines et aux plus faibles vestiges de leurs constructions, aux images qu'ils ont façonnées avec plus ou moins d'adresse, quand ils ont voulu prêter un corps aux dieux qu'ils adoraient ou se représenter eux-mêmes, dans la variété des scènes de leur vie publique et privée. Partout les fouilles se sont succédé, conduites avec une méthode et un soin jusqu'alors inconnus ; notre curiosité leur a dû de véritables révélations.

Concertant ses recherches avec celles de la géologie, l'archéologie dite préhistorique a singulièrement reculé les bornes de notre horizon. Elle a mis hors de doute l'antiquité prodigieuse de l'espèce humaine. Sans nous permettre d'atteindre des origines qui se déroberont toujours à nos prises ni de dresser le compte de ces siècles oubliés, elle nous a permis de nous faire une idée de la longue série des pensées et des efforts par lesquels l'homme s'est dégagé lentement de la barbarie primitive pour s'élever par degrés à la civilisation. C'est en Égypte et en Chaldée que celle-ci, celle dont nous avons recueilli l'héritage, singulièrement accru par la Grèce et par Rome, paraît avoir allumé ses premiers foyers. L'archéologie classique a démontré, bien plus clairement que ne l'avaient donné à entendre les récits des auteurs grecs et latins, combien furent serrés les liens qui rattachèrent entre elles les différentes nations fixées dans le bassin du Nil, dans celui de l'Euphrate et autour des rivages orientaux de la Méditerranée ; elle a fait saisir le sens et le mécanisme des transmissions de procédés industriels et de motifs plastiques qui se sont opérées d'un peuple à l'autre, en telle sorte qu'à partir du moment où ces relations se nouèrent par la guerre et par la conquête ou par le commerce aucune inven-

tion utile ne s'est plus perdue. Grâce aux comparaisons qui ont été instituées par une critique minutieuse et pénétrante, on a compris quelle étroite solidarité s'établit entre tous ces groupes, ouvriers intelligens et laborieux dont chacun a bien rempli sa journée, créateurs simultanés ou successifs du patrimoine de théories scientifiques, de pratiques industrielles et de formes d'art que le monde ancien, en mourant, a légué au monde moderne. Celui-ci, surtout depuis la renaissance, s'est sans doute emparé, avec une puissance bien autrement impérieuse, de la direction des forces de la nature; mais le point de départ des progrès récemment accomplis n'en est pas moins dans le travail et dans l'œuvre collective de ces ancêtres lointains dont les titres à notre reconnaissance n'avaient pas été, jusqu'à ces derniers temps, proclamés avec une assez pieuse gratitude.

Ce qui a le plus frappé la foule, dans les travaux des fouilleurs et des érudits contemporains, c'est ce que l'on peut appeler la découverte de l'Orient. Les esprits cultivés ont éprouvé comme une sorte d'éblouissement lorsque les Champollion et les Mariette, les Rougé et les Maspero, pour l'Égypte, les Botta et les Layard, les Rawlinson, les Oppert et les Sarzec, pour la Chaldée et l'Assyrie, leur ont rendu, en quelques années, de quarante à cinquante siècles d'histoire documentée, d'une histoire qui se laisse restituer, en partie tout au moins, avec des textes contemporains des princes dont les actions y sont racontées. Quant à la Grèce et aux fouilles qui s'y exécutaient, il ne semblait pas qu'il y eût rien de pareil à en attendre. Les premières trouvailles qui s'y étaient faites, depuis le rapt de lord Elgin jusqu'au déblaiement du mausolée d'Halicarnasse, avaient beaucoup ajouté à ce que l'on savait de l'art grec et de la variété infinie de ses types, des caractères qu'il a présentés dans les principales phases de son développement et de la marche qu'il a suivie depuis ses premiers essais jusqu'au moment où il atteignit la perfection. Les monumens qu'elles ont mis au jour auraient émerveillé Winckelmann, auquel il ne fut pas donné de connaître les types les plus nobles et les plus purs qu'ait créés la sculpture hellénique, dont il saluait le chef-d'œuvre dans l'Apollon du Belvédère; ils auraient beaucoup appris à Ottfried Müller lui-même, qui publia son *Manuel de l'archéologie de l'art*, ce livre qui rend encore aujourd'hui tant de services, soixante-six ans après qu'avait paru l'œuvre capitale dont les archéologues allemands se remémorent l'importance en célébrant, chaque année, le 9 décembre, la fête de Winckelmann (1). Cependant, si ces acquisitions nou-

(1) *Geschichte der Kunst des Alterthums*, 1764.

velles avaient permis de changer la distribution des chapitres de cette histoire et d'y introduire nombre de monumens d'une haute valeur, l'ensemble du cadre, jusqu'en 1876, ne s'était pas sensiblement élargi. On ne remontait pas au-delà de l'épopée homérique; c'était avec celle-ci que l'on faisait commencer, chez la race grecque, en même temps que la poésie, le premier éveil de la faculté plastique. On cherchait, on rapprochait patiemment les quelques indications éparses que fournissaient l'*Iliade* et l'*Odyssée* sur ce qu'avaient pu être les rudimens de l'industrie et de l'art chez les tribus dont les mœurs et la vie se réfléchissaient dans le clair miroir du récit épique. C'était à cette même période, derrière laquelle on n'apercevait, on ne soupçonnait même rien, que l'on inclinait à attribuer les plus anciens monumens que l'on connût sur le sol de la Grèce, ceux de Tirynthe et de Mycènes.

L'été de 1876 vit Schliemann faire à Mycènes des fouilles dont le succès fut un coup de théâtre. Celles qu'il exécuta ensuite à Tirynthe, à Orchomène et à Troie ont achevé de faire ressortir la portée des résultats obtenus dans cette première campagne. L'ensemble de ces travaux a tiré de la nuit, dont les voiles s'étaient refermés sur elle, une Grèce antérieure à l'histoire et même à la légende. Les découvertes de Schliemann, de son éminent collaborateur, l'architecte allemand Doerpfeld, et de ses continuateurs, les éphores grecs Stamatakis et Tsoundas, ont ainsi donné à l'épopée comme une toile de fond et un arrière-plan. Celui-ci nous laisse entrevoir, vers ses dernières limites, les humbles débuts d'une civilisation vraiment primitive, débuts qui nous reportent à bien des siècles en arrière du temps où les *aèdes* commencèrent à chanter les exploits d'Achille et les aventures d'Ulysse errant sur les mers. Moins loin, mais bien au-delà encore du temps où l'imagination grecque a ouvert ses ailes toutes grandes, nous distinguons des sociétés chez lesquelles l'artisan possède déjà une rare habileté de main, mais qui sont d'ailleurs en rapport avec l'Asie antérieure et avec l'Égypte, où elles exportent les produits de leur industrie et d'où elles tirent des matières premières et des modèles; aux ruines imposantes de leurs bâtimens et à tout l'or, à tout l'argent, à tout l'ivoire que livrent les sépultures, nous devinons des royaumes puissans, dont les chefs employaient à la construction de citadelles imprenables les bras de tout un peuple de sujets ou d'esclaves et, pendant leur vie comme après leur mort, s'entouraient d'un luxe étonnant d'étoffes somptueuses, de parures et de bijoux, d'armes et de meubles précieux. Bien des détails échappent encore, et bien des parties du tableau restent dans l'ombre. Cependant, grâce au grand nombre des monumens de cet âge que

la bêche des ouvriers de Schliemann a déterrés, grâce aussi à la pénétration des érudits qui se sont appliqués à étudier tous ces objets, on peut dès maintenant se hasarder, sans présomption, à donner une idée de ce que fut, dans ses grandes lignes, la civilisation mycénienne.

Les mots *civilisation mycénienne*, *style mycénien*, *art mycénien*, étaient encore inconnus quand, jeune membre de l'École française d'Athènes, en 1856, je gravis pour la première fois les pentes du coteau de Tirynthe et de la montagne de Mycènes. Si quelque archéologue s'était avisé alors de les employer, ils n'auraient pas présenté de sens nettement défini, tandis qu'aujourd'hui, pour tous ceux qui sont initiés à nos études, ils éveillent aussitôt la pensée d'une période bien déterminée et d'un ensemble de formes très particulières, qui en caractérisent l'architecture, la sculpture et la peinture, ainsi que toute l'industrie. La raison de ce changement est facile à saisir. De toutes les découvertes par lesquelles Schliemann s'est illustré, les plus importantes sont celles qu'il a faites à Mycènes même et elles ont confirmé la tradition antique : c'est bien Mycènes qui a été la capitale de l'État le plus puissant qui se soit constitué, avant l'invasion dorienne, dans la Grèce continentale. Malgré la diversité des points sur lesquels ont été retrouvées les traces de cette couche préhistorique, on a donc été fondé à introduire dans la langue de l'archéologie, pour désigner tout ce qui se rapporte à ce premier âge, des termes dérivés du nom de la cité où régnaient les Atrides.

Les fouilles de Mycènes ont d'ailleurs été les premières qui aient mis les archéologues en présence de monumens qui ne rentraient dans aucune des catégories établies par les maîtres de la science. Nous ne saurions retracer ici toute la suite de ces découvertes, campagne par campagne ; mais il convient d'indiquer tout au moins dans quelles conditions s'est produite la trouvaille inattendue qui a donné le signal de tout un mouvement de recherches que, malgré la mort de celui qui a donné l'impulsion initiale, continue à poursuivre tout un groupe d'explorateurs ardens et sagaces.

On sait que Mycènes se dressait sur une haute colline qui, comprise entre deux profonds ravins, domine de loin la plaine d'Argos. Le site de cette ville est un des premiers qu'aient identifié les voyageurs antiquaires qui, vers le commencement de ce siècle, ont commencé de visiter la Grèce. On sait aussi que, d'après

Homère, elle était la capitale d'un royaume dont le souverain commandait l'armée grecque, devant Troie. Déchue de bonne heure, elle fut détruite, en 468 avant notre ère, par les Argiens, qui ne pouvaient lui pardonner son ancienne gloire et surtout le parti qu'elle avait pris d'envoyer un contingent de quatre-vingts hommes à l'armée grecque, dans la guerre médique, pendant qu'Argos s'enfermait dans une neutralité suspecte.

L'attention s'était portée tout d'abord sur le mamelon dans lequel on avait reconnu la citadelle de Mycènes. L'enceinte qui l'enveloppe n'est pas faite de blocs aussi énormes que celle de Tirynthe ; mais, à cette différence près, on y retrouve les mêmes procédés de facture; on y sent le bras et l'outil des mêmes ouvriers. Ce qui avait piqué davantage encore la curiosité, c'était le groupe étrange des deux lionnes affrontées qui se dressent, au-dessus du linteau de la porte principale, comme une menace adressée à l'ennemi, vers lequel étaient tournées leurs têtes aujourd'hui brisées, ce groupe qui était seul à représenter la forme vivante, dans la nudité sévère de cette rude et grandiose architecture. On s'était aussi fort intéressé à ces chambres rondes que l'on rencontrait, parmi des débris de maisons, dans ce qui paraissait avoir été la ville basse, et on en avait étudié le mode de construction, qui joue la voûte par la superposition d'anneaux circulaires de plus en plus étroits, d'assises posées à plat, en encorbellement, les unes au-dessus des autres. Gell, Dodwell et Abel Blouet avaient dessiné la muraille, la porte aux lions et le prétendu trésor d'Atrée ; mais, depuis l'expédition de Morée, en 1829, la connaissance de ce genre d'antiquités n'avait pas fait un pas. La science, qui avait été de l'avant, si vite et si sûrement, dans d'autres directions, en était restée, pour tout ce qui concernait cette période, à ses constatations et à ses conjectures premières. Si, tout d'un coup, elle se remit en marche, pour regagner, avec une rapidité étonnante, tout le temps perdu, ce fut grâce à une sorte d'intuition de Schliemann, de cet homme singulier qui a mis au service d'une passion ardente, avec toutes les ressources d'une fortune très considérable, la volonté tenace, le sens pratique et le goût de l'action qu'avaient développé chez lui des commencemens difficiles et le maniement des grandes affaires hardiment menées.

Sa biographie, Schliemann l'a écrite lui-même avec un curieux mélange de franchise et de calcul; on la trouvera en tête de l'ouvrage où il a résumé toutes ses recherches sur Troie (1). On

(1) *Ilios, ville et pays des Troyens*, traduit de l'anglais par M[me] Émile Egger, grand in-8° ; Firmin-Didot, 1885.

y verra par quelles lointaines et profondes impressions d'enfance et d'adolescence s'explique cette passion de l'antiquité qui n'a pu trouver à se satisfaire qu'à l'âge où d'ordinaire l'homme ne recommence point sa vie, vers la cinquantaine, et quels obstacles a dû surmonter cette vocation impérieuse, comment le garçon épicier d'une petite ville du Mecklembourg, le garçon de bureau d'Amsterdam, le négociant qui a gagné des millions en Russie, dans le commerce de l'indigo et du thé, est devenu le docteur Schliemann, membre correspondant de plusieurs Académies, pourquoi enfin la science, qui attendait encore beaucoup de lui et de son infatigable esprit d'entreprise, a déploré sincèrement le coup qui l'a frappé à Naples, en décembre 1890? Il allait avoir soixante-neuf ans, et pourtant sa mort a paru prématurée à tous ses amis, tant ils le voyaient encore actif et curieux, malgré les premières atteintes de la vieillesse et de la maladie, tant ils le savaient encore plein de projets qu'il était décidé, coûte que coûte, à réaliser.

Nourri, presque dès le berceau, de contes de fées, Schliemann n'avait fait qu'entrevoir à peine l'antiquité, dans une première éducation qui fut interrompue par la misère. Lorsqu'il put enfin, après fortune faite, contenter le désir qu'il nourrissait, depuis bien des années, d'apprendre le grec, il s'en rendit maître, par l'effort continu d'une volonté de fer et par des procédés mnémotechniques qui lui étaient familiers. C'était même de toutes les langues dont il faisait usage, celle, à ce qu'il m'a semblé, qu'il parlait et qu'il écrivait le mieux. Il lut Homère et il le sut bientôt par cœur ; comme un rapsode d'autrefois, il aurait pu en réciter des chants presque entiers. Ces beaux récits enchantèrent son imagination qui, au milieu des âpres soucis du gain, n'avait pas trouvé où s'attacher et se distraire ; elle avait gardé toute sa fraîcheur. Schliemann n'avait pas reçu cet enseignement des universités qui habitue ses disciples à suspendre leur jugement, et, dans bien des cas, à s'abstenir même d'une conjecture. Tout ce que racontait Homère lui paraissait aussi réel que ce que racontèrent plus tard Hérodote et Thucydide ; la différence de la poésie et de l'histoire n'existait pas pour lui ; il croyait à Homère comme un puritain à la Bible. Cette foi aveugle en la véracité du témoignage que rendent les auteurs anciens allait plus loin encore ; il en étendait le bénéfice même à des écrivains d'un ordre très inférieur, tels que Pausanias ; ce n'est pas lui qui se serait permis, comme on l'a fait récemment, de révoquer en doute une assertion quelconque de ce précieux et médiocre compilateur, le Joanne ou le Bædeker des contemporains d'Hadrien.

Quand Schliemann publia ses premiers écrits, on s'amusa fort de la

confiance ingénue qu'il accordait ainsi, en bloc, à tout l'ensemble des traditions et des faits que nous ont transmis les lettres grecques ; mais, grâce à sa persévérance acharnée et aux ressources dont il disposait, cette confiance l'a merveilleusement servi, lorsqu'il a commencé de remuer, jusque dans ses dernières profondeurs, le sol des cités primitives, de creuser ces tranchées d'où il prétendait exhumer les héros d'Homère ou tout au moins leur dépouille mortelle. Là où se serait arrêté l'esprit critique, qui sait que l'on trouve presque toujours autre chose que ce qu'on cherche, il s'est entêté; le plus souvent, l'événement lui a donné raison. Il n'a jamais distingué nettement le possible de l'impossible, le probable de l'invraisemblable, et cette foi a non pas transporté, mais transpercé les montagnes, celles qui sont faites des ruines des vieux édifices et de la poussière des générations d'autrefois.

Ce fut en 1868 que Schliemann visita, pour la première fois, son Homère et son Pausanias à la main, la Grèce et la Troade. L'année suivante, dans un volume intitulé : *Ithaque*, *le Péloponnèse et Troie*, il exprimait, au sujet de Mycènes et de Troie, des idées dont la justesse a été démontrée par ses fouilles ultérieures. Dès lors, s'écartant de l'opinion la plus accréditée, il avait deviné que l'on faisait fausse route en s'obstinant à placer Troie au-dessus de *Bounarbachi*, sur le *Balidagh*, loin de la mer, et que si, comme il en était convaincu d'avance, les murs en subsistaient, ces murs autour desquels Achille avait poursuivi Hector, on devait les chercher bien plus près du rivage, sur l'emplacement de la ville qui portait le nom d'Ilion sous les successeurs d'Alexandre et sous les empereurs romains. Pour ce qui était de Mycènes, il n'était pas arrivé, du premier coup, à une conclusion moins importante. N'apercevant pas de tombes apparentes dans la citadelle, les explorateurs qui avaient étudié le site de Mycènes inclinaient à croire que la citadelle ne renfermait rien de pareil; si, pensaient-ils, Mycènes possédait autrefois, comme l'affirme Pausanias, les tombes d'Atrée, d'Agamemnon et des autres victimes d'Égisthe, c'est dans les chambres voûtées de la ville basse qu'il faut reconnaître ces tombes. Schliemann fut le premier à déclarer que le texte de Pausanias ne permettait pas cette interprétation; pour lui, les tombes mentionnées par Pausanias n'ont pu exister ailleurs que dans l'enceinte même de l'Acropole. Un autre se serait peut-être dit que les *exégètes* de l'antiquité valaient les *ciceroni* de nos jours; il se serait remémoré bien des exemples, anciens et modernes, de tombes qui n'ont aucun droit au respect dont les entoure la crédulité des voyageurs, exploitée par les hâbleurs qui en vivent. Schliemann n'hésita pas; du moment où

l'on montrait jadis ces sépultures dans la citadelle mycénienne, c'est qu'elles y étaient ; pour les y retrouver, on n'avait qu'à les chercher. Ce ne fut pas là pourtant qu'il donna son premier coup de pioche. Troie l'attirait plus encore que Mycènes, Troie où s'étaient livrés ces grands combats dont les moindres épisodes lui étaient familiers, tandis que Mycènes n'avait vu se jouer qu'une seule scène du drame, la dernière, celle du meurtre d'Agamemnon. De 1870 aux premiers mois de 1876, Schliemann se consacra tout entier aux fouilles qu'il entreprit, interrompit et recommença en diverses fois à *Hissarlik ;* on appelait ainsi la colline sur laquelle se trouvaient les ruines de l'Ilion gréco-romain. Dès lors, il avait découvert le véritable emplacement de Troie ; mais les relations qu'il publiait de ses travaux étaient si confuses, si entachées d'exagération et si mal illustrées que la plupart des savans n'avaient prêté à ses dires qu'une oreille indifférente ; on ne le prenait pas au sérieux. Il allait en être autrement, après la campagne des fouilles de Mycènes, qui s'ouvrit en juillet 1876 et dura jusque vers la fin de l'année.

II.

Les fouilles de 1876 firent retrouver, en arrière de la Porte-aux-Lions, à l'entrée de la forteresse, parmi des dalles dressées de champ qui délimitaient un enclos circulaire, à une profondeur de 8 mètres environ au-dessous du sol actuel, cinq tombes auxquelles vint plus tard s'en ajouter une sixième, découverte par Stamatakis, qui continua les recherches pour la Société archéologique d'Athènes. Ces tombes étaient des fosses creusées dans le tuf et murées; comme l'a prouvé M. Dœrpfeld, elles étaient jadis recouvertes d'un plafond de bois. Dans le plus grand et le mieux conservé des corps qui y reposaient, Schliemann reconnut tout d'abord Agamemnon, à ses trente-deux dents et à sa taille qui avait dû être plus imposante que celle d'aucun des autres morts ensevelis dans ce cimetière.

Sans discuter cette question d'identité, nous énumérerons les principales catégories d'objets qui ont été recueillis dans ces tombes, objets qui sont aujourd'hui réunis au musée central d'Athènes où je les ai vus et examinés en 1890. Pour les détails, nous renverrons à l'ouvrage où Schliemann a raconté la plus brillante de ses campagnes et surtout à celui où M. Carl Schuchardt a récemment exposé, avec une méthode et une clarté que Schliemann n'a jamais su mettre dans ses livres, l'ensemble des résultats qui ont été acquis à la science par les tra-

vaux du grand révélateur et par les fouilles qui sont venues continuer et compléter celles dont il avait pris l'initiative (1).

Ce qui a le plus surpris dans le contenu de ces tombes, c'est leur prodigieuse richesse en or. Vendus au poids, les objets d'or et d'argent qui y ont été recueillis vaudraient environ 125,000 francs. Cet or se trouve dans les tombes sous toutes les formes, en masques appliqués sur la figure des morts, en plastrons, en plaques travaillées au repoussé, en boutons et en bractées ou feuilles estampées, que l'on a ramassées par centaines. Il y a aussi des bijoux proprement dits, diadèmes, colliers, bracelets, boucles d'oreilles, broches, qui servaient à attacher les habits et les cheveux; il y a, outre des bassins de bronze, des vases d'or et d'argent, bassins, coupes à une anse, gobelets.

La sculpture est surtout représentée par des stèles en pierre, trouvées au-dessus des tombes, à deux ou trois mètres de profondeur, où sont figurées en bas-relief des scènes de chasse; elle l'est par de grossières idoles en terre cuite, un peu moins informes que celles qui avaient été recueillies à *Hissarlik;* les unes ont une tête humaine avec les attributs de la femme et les autres une tête de vache. Dans ces dernières, ainsi que dans une belle pièce d'orfèvrerie qui est l'un des morceaux les plus précieux de la collection, Schliemann a voulu reconnaître la grande divinité locale, Héra aux yeux de génisse, la Βοῶπις Ἥρα d'Homère. Ce qui donne une certaine vraisemblance à l'hypothèse d'un caractère symbolique qu'il conviendrait d'attribuer à cette série de figurines, c'est le fait que l'un des mythes les plus populaires de l'Argolide était celui d'Io, déesse lunaire au front armé de cornes.

Les vases et les fragmens de poterie sont en très grand nombre. Les formes que l'on a restituées, en rapprochant tous ces débris, sont bien plus élégantes et plus variées que celles qui s'étaient rencontrées à Hissarlik; les ornemens sont tracés au pinceau. Ce qui joue le plus grand rôle dans la décoration, c'est ce que l'on appelle l'ornement géométrique. Les motifs qui reviennent le plus souvent, là et sur les bijoux et autres objets en métal, c'est la rondeur de bosses qu'entourent des cercles concentriques, c'est une singulière profusion de spirales et d'enroulemens compliqués. On commence d'ailleurs à voir apparaître ici non-seulement des élémens fournis par le règne végétal, comme maintes

(1) H. Schliemann, *Mycènes. Récit des recherches et découvertes faites à Mycènes et à Tirynthe;* Hachette, 1879, in-8°. — Carl Schuchardt, *Schliemann's Ausgrabungen in Troja, Tiryns, Mykenæ, Orchomenos, Ithaka, im Licht der heutigen Wissenschaft dargestellt,* 1 vol. in-8°, avec 2 portraits, 7 cartes et plans, 321 figures, 2e édition; Leipzig, Brockhaus, 1891.

espèces de feuilles et de fleurs, mais encore des formes empruntées au monde de la vie animale. Orfèvres et céramistes se sont parfois essayés à reproduire la silhouette de l'homme et des animaux supérieurs, tels que le lion, le taureau et le cerf; mais ce qui revient le plus fréquemment, c'est la figuration des animaux inférieurs, insectes et mollusques, tels que le papillon et la libellule, le poulpe, l'argonaute, le murex, l'huître, la moule et d'autres coquillages qu'il n'est pas toujours aisé de déterminer. Les poissons non plus ne sont pas rares. Le décorateur mycénien paraît avoir pris un plaisir très marqué à la représentation de ces animaux marins. L'ornementation a ici un aspect très étrange, là où elle reste purement linéaire, par l'arrangement de ces courbes qu'elle replie sur elles-mêmes, qu'elle entrecroise en tous sens, qu'elle redouble à satiété, comme, là où elle a de plus hautes ambitions, par le choix des types qu'elle préfère, types dont plusieurs, les plus curieux, ne seront pas repris par l'art grec de l'âge classique. Enfin, si dans toute la collection ainsi formée du mobilier des tombes de l'Acropole, les métaux précieux et l'ivoire abondent, on n'y trouve pas le fer, le fer qui était déjà connu, quoique encore assez rare, du temps d'Homère.

Malgré les rires que provoquèrent certaines des dépêches, vraies réclames à l'américaine, que Schliemann fit insérer dans les journaux anglais et allemands pour y annoncer ses trouvailles, les archéologues, ceux mêmes qui étaient le moins bien disposés à son égard, ne pouvaient se refuser à admettre l'importance de la découverte et l'intérêt du problème qu'elle soulevait, surtout quand Schliemann fut venu en Europe montrer aux académies et autres sociétés savantes les plans et les coupes de ces tombes, les dessins et les photographies des objets qu'il en avait tirés, quand enfin il eut publié son livre, qui en donnait des reproductions assez fidèles. La question se posait de savoir à quelle époque appartenaient ces monumens, dont la singularité déconcertait tous les connaisseurs. Pour Schliemann lui-même il n'y avait pas de difficulté. De même qu'il avait cru retrouver à Troie le *Trésor de Priam* et les joyaux d'Andromaque, ces armes et ces bijoux que lui rendaient les sépultures mycéniennes, c'était l'ouvrage des artisans qu'employaient Atrée, Agamemnon et Égisthe, des fournisseurs ordinaires de Clytemnestre et d'Électre. La question n'était pas aussi simple pour ceux qui n'avaient pas, comme lui, une foi d'enfant en la réalité des faits racontés par l'épopée et qui, d'ailleurs, s'apercevaient, à bien des indices, que l'état de civilisation révélé par ces monumens était loin de correspondre en tout point à celui qui est décrit par l'épopée.

III.

Pendant l'année qui suivit les trouvailles de l'acropole mycénienne, il était amusant d'observer les attitudes que prenaient, lorsqu'on les consultait sur la nouveauté du jour, les archéologues les plus autorisés; elles variaient suivant les caractères. Ces trouvailles avaient vivement piqué ma curiosité; mais je n'avais pas vu les objets; nous n'en possédions que des descriptions très incomplètes. Je cherchais donc, de toute manière, à me renseigner. J'écrivais à Athènes pour savoir quelle avait été l'impression des quelques privilégiés auxquels avaient été montrées les pièces principales du trésor, qui étaient déposées à la Banque, en attendant que les vitrines fussent prêtes au musée, des vitrines où ces trésors fussent protégés contre les convoitises des voleurs par des verres épais et par de fortes serrures. Je dévorais tous les articles qui paraissaient dans les gazettes que Schliemann honorait de ses confidences, et j'étais arrêté à chaque instant par les contradictions que j'y relevais. Je m'adressais à tous ceux qui me semblaient mieux placés que moi pour saisir le mot de l'énigme, soit qu'ils habitassent la Grèce ou qu'ils en revinssent, soit qu'ils eussent cette longue pratique des monumens qui suggère des rapprochemens imprévus; mais j'avais affaire surtout au groupe des prudens, de ceux qui, désorientés par la physionomie bizarre de toute cette orfèvrerie et de toute cette céramique mycénienne, redoutaient de se compromettre en donnant les premiers leur avis. Le directeur de l'École française d'Athènes, Albert Dumont, était de cette humeur. Presque par chaque courrier, je l'accablais, je le fatiguais de mes interrogations; il me répondait en m'envoyant, sur quelques-uns des morceaux de la collection, des détails précis qui m'intéressaient fort; mais il ne me disait rien de l'âge probable des objets et du caractère de cet art, des affinités qui pouvaient le rattacher à tel ou tel autre art déjà connu et classé.

Cette réserve n'avait rien que de très naturel chez Albert Dumont, alors jeune encore, presque un débutant; on avait plus de peine à s'y résigner quand on la rencontrait chez les maîtres de la science. Je me souviens d'une séance de l'Académie des inscriptions, en juillet 1877, où Schliemann était venu nous entretenir, avec pièces à l'appui, du résultat de ses fouilles. Quand il eut terminé, je demandai à Longpérier ce qu'il pensait de tout cela. Il me répondit à mi-voix, me signalant les analogies qui le frappaient entre l'ornementation de Mycènes et celle des objets que certains

cimetières de l'âge du bronze, dans le bassin du Danube, avaient livrés depuis quelques années. « Si, me disait-il, on m'avait présenté ces photographies des disques et autres produits de l'orfèvrerie mycénienne sans me donner aucune indication de provenance, j'aurais déclaré que tout cela avait dû être trouvé en Hongrie, non loin de Buda-Pesth. » La remarque était juste, et l'on aurait aimé à entendre un aussi fin connaisseur développer cette comparaison ; mais Longpérier se déroba, avec cette malice souriante que n'ont pas oubliée tous ses anciens confrères, à toutes les tentatives qui furent faites pour l'amener à prendre la parole. Il n'y voyait pas encore clair, et, jaloux de sa réputation d'oracle infaillible, il ne se souciait pas d'avoir à désavouer plus tard une opinion trop vite exprimée ; il aimait mieux laisser d'autres savans, plus hardis, courir ce risque, et, comme l'on dit, essuyer les plâtres.

Si tous les archéologues s'étaient renfermés dans cette abstention discrète, la question n'aurait pas avancé d'un pas. Il y a toujours, par bonheur, dans nos rangs, des esprits aventureux et affirmatifs qui, sans beaucoup craindre de se tromper, se plaisent à aller de l'avant. Quelquefois ils font d'heureuses rencontres ; d'ailleurs, par les contradictions qu'elles provoquent, leurs méprises mêmes servent la science. Tel était jadis, en France, Saulcy, qui a soutenu intrépidement tant d'hérésies, mais qui a ouvert tant de voies à l'étude ; tel est aujourd'hui, en Angleterre, Henry Sayce. Avec plus de mesure, l'illustre doyen des archéologues allemands, Ernest Curtius, a aussi quelque chose de ce tempérament ; il n'a jamais eu peur des hypothèses. Il fut donc l'un des premiers à donner son avis ; il opina qu'un certain nombre de ces objets, loin d'appartenir à une haute antiquité, ne dataient peut-être que de l'époque byzantine. Un peu plus tard, M. Murray, aujourd'hui conservateur des antiquités grecques et romaines au Musée britannique, se demandait si l'on n'avait pas là, dans le mobilier des tombes, des ouvrages dus aux artisans d'une tribu germanique qui se serait établie dans l'acropole de Mycènes (1) ; elle y aurait vécu pendant quelque temps, et y aurait enterré, avec les corps de ses rois, des objets dont les similaires ne se retrouvent qu'en Scandinavie et dans le bassin du Danube, à *Hallstadt*. Il est inutile d'insister sur

(1) *Academy*, 15 décembre 1877. M. Murray est revenu sur son idée et l'a encore maintenue dans un article de la *Revue* appelée *Nineteenth century*, en 1879. Il a fini par y renoncer, après les fouilles de Tirynthe ; mais maintenant même il n'est pas tout à fait d'accord avec la plupart des savans qui s'occupent de ces questions ; il incline à rajeunir la civilisation mycénienne, à la beaucoup rapprocher de l'époque d'Homère.

l'invraisemblance de cette hypothèse. C'est, à ce qu'il semble, dans la période antérieure à notre ère que M. Murray voulait placer les pérégrinations de ces barbares, leur entrée dans le Péloponnèse, leur établissement en Argolide; mais comment ces Germains auraient-ils traversé la Grèce et franchi l'isthme de Corinthe, comment se seraient-ils ensuite évanouis sans que l'histoire eût gardé le moindre souvenir et de leur passage et du séjour qu'ils auraient fait à Mycènes?

Un des archéologues les plus renommés de l'Europe, Stephani, auquel était confiée la garde du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, reprit la théorie de M. Murray, mais en essayant de lui donner plus de précision. Pour lui, ces tombes seraient du temps où, vers les IIIe et IVe siècles de notre ère, les barbares du nord commencèrent d'envahir l'empire romain. Il est question, chez les historiens, de bandes d'Hérules qui ravagèrent le Péloponnèse en 267. En 399, les Goths, avec Alaric, le parcoururent en tous sens et y passèrent plusieurs années. Ce seraient ces barbares, Hérules ou Goths, qui, au cours de leurs migrations, auraient campé derrière les remparts du vieux fort des Atrides; ils y auraient enseveli, avec leurs trésors, leurs chefs tombés dans quelque combat. Toute cette orfèvrerie, que Schliemann croyait contemporaine d'Homère, le serait de celle qui est connue des antiquaires français sous le nom de *mérovingienne* (1).

Exposée en ces termes, avec ces indications de temps et ces noms de peuples connus, l'hypothèse devenait plus facile encore à combattre que lorsqu'elle se dérobait dans la vague pénombre d'une époque indéterminée et d'agens mystérieux. Ce soin, M. Percy Gardner s'en acquitta, de main de maître, dans le premier volume d'un recueil périodique que les hellénistes anglais commencèrent de publier, en 1879, sur le modèle de l'*Annuaire* que faisait paraître, déjà depuis plusieurs années, l'*Association pour l'encouragement des études grecques en France* (2). Après la lecture de ces quelques pages, aucun doute ne pouvait subsister. Stephani admet que ces barbares ont dû enfouir, avec les objets fabriqués par eux-mêmes, dans le goût et le style qui leur sont propres, des objets plus anciens, qu'ils auraient ramassés en mettant la Grèce au pillage; mais alors, comment se fait-il que l'on n'ait pas trouvé là une seule monnaie grecque ou romaine? Comment, au IIIe siècle de notre ère, toutes les armes déposées près de la dépouille de ces guerriers sont-elles de pierre ou de bronze? Comment ne rencontre-t-on pas là une parcelle de fer?

(1) C'est dans le *Compte-rendu de la commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg*, 1877, p. 31 et suivantes, que Stephani a exposé son hypothèse hérule.
(2) *Journal of Hellenic studies*, t. I, p. 94 : *On the tombs of Mykenæ*.

Ce que Percy Gardner ajouterait aujourd'hui, si le débat n'était pas clos depuis longtemps, c'est que ces bijoux, dans lesquels on a voulu reconnaître la parure de rois hérules ou goths, on les a rencontrés bien des fois, depuis 1876, à Mycènes même, aussi bien dans les tombes de la ville basse, creusées à même le tuf calcaire, que parmi les décombres des maisons de la citadelle, et, hors de Mycènes, dans toute une série de sépultures, toutes disposées sur un même plan, qui ont été ouvertes en d'autres points de l'Argolide, en Laconie, en Attique et jusqu'en Thessalie. Pour être tenté d'admettre la théorie de Stephani, il faudrait donc supposer que la Grèce a été comme pavée des tombes de ces chefs des bandes germaniques, qui n'y ont fait qu'une si courte et si fugitive apparition. Sans pousser ainsi jusqu'à l'absurde l'hypothèse qu'il combattait, M. Percy Gardner l'avait, dès lors, réfutée par des raisons solides ; il avait très bien montré que la critique était tenue de chercher une autre explication.

Cette explication, celle qui a prévalu, c'est sir Henri Newton qui a eu l'honneur d'être le premier à la proposer. Ce que nos études doivent à M. Newton, personne ne l'ignore. On a entendu parler des fouilles mémorables qu'il a exécutées à *Boudroum*, l'ancienne Halicarnasse ; si l'on a visité le Musée britannique, on se souvient de la salle qui renferme, outre les deux fières statues de Mausole et d'Artémise, tant de fragmens curieux du célèbre mausolée. On n'a pas laissé de s'arrêter aussi devant la noble et mélancolique figure de la Déméter de Cnide, autre conquête de M. Newton, et l'on a pu apprécier les services qu'il a rendus au département qu'il a dirigé pendant vingt-cinq ans, de 1861 à 1886, avec une activité merveilleuse et toute la sûreté du goût le plus fin ; mais ce que l'on savait moins, hors de l'Angleterre, jusqu'au jour où il a réuni, sous le titre d'*Essays on archæology and art*, quelques-unes des études qu'il avait données, de loin en loin, à divers recueils périodiques, c'est combien il était capable de passer, sans embarras, de la pratique à la théorie. Aussitôt après la première annonce des découvertes de Schliemann, M. Newton courut en Grèce et, à son retour, au mois de mai 1877, dans une séance de la *Society of antiquaries*, il affirmait que les monumens sortis de ces tombes mystérieuses appartenaient à une période *préhomérique*, comme il l'appelait, de la vie du peuple grec, idée qu'il développait bientôt après dans un article de l'*Edinburgh Review* (1). Pour justifier cette opinion, il se servait surtout des indices que lui fournissait une collection qui provenait de tombes fouillées par Salzmann à Ialysos,

(1) *Edinburgh Review*, janvier 1878 : Dr *Schliemann's discoveries at Mycenæ* (*Essays*, p. 247-302).

dans l'île de Rhodes. Ces objets, pâtes de verre, folioles, plaques et boutons de métal estampés, n'étaient pas encore exposés dans les galeries. En les mettant alors sous les yeux du public, M. Newton montra que l'on y retrouvait, dans des exemplaires plus simples et de moindre dimension, les procédés et les types qui l'avaient frappé dans les bijoux recueillis à Mycènes.

L'année suivante, François Lenormant, toujours en quête des nouveautés qui pouvaient élargir l'horizon de la science, adoptait les idées de M. Newton et les exposait aux lecteurs français (1). Familier, comme pas un, avec les monumens antiques, qu'il avait appris à connaître, par manière de jeu, presque dès l'enfance, il fut en mesure, là comme partout, grâce à sa mémoire prodigieuse, de beaucoup ajouter à la doctrine dont il s'était déclaré le défenseur; il la fit sienne par les observations ingénieuses et neuves qu'elle lui suggéra. Je fus, pour ma part, l'un des premiers convertis. Ce n'était pas des origines de l'art grec que je m'occupais alors dans la chaire d'archéologie de la faculté des lettres; mais, dès ce moment, quand l'occasion s'offrit à moi de toucher à cette question, je m'empressai de montrer quelle importance j'attachais aux découvertes de Schliemann ; si je n'acceptais pas toutes les conclusions que celui-ci prétendait en tirer, celles qu'avaient présentées à ce propos MM. Newton et Lenormant me paraissaient offrir la plus haute vraisemblance (2). Leur thèse, celle d'une période préhomérique à laquelle appartiennent tous ces monumens, aussi bien les remparts dits cyclopéens des citadelles de l'Argolide que les vases et les bijoux trouvés dans les tombes à fosse de l'acropole mycénienne et dans les tombes à coupole semées en Grèce un peu partout, cette thèse qui n'a pas laissé d'abord d'étonner les esprits timides, n'est plus aujourd'hui en discussion. Malgré quelques contradicteurs isolés qui se sont tus l'un après l'autre, elle a fini par s'imposer. C'est qu'elle a subi, sans fléchir, l'épreuve décisive; tous les faits que sont venues révéler des fouilles nouvelles, elle les explique d'une manière satisfaisante, et elle est seule à les expliquer ainsi. Toute autre théorie, et on en a essayé plusieurs, se heurte à des difficultés qui forcent bientôt à l'abandonner.

(1) Fr. Lenormant, *les Antiquités de la Troade et l'histoire primitive des contrées grecques*, 1 vol. in-8°; Paris, Maisonneuve, 1880. Les articles dont se compose la seconde partie du volume avaient paru, en 1879, dans *la Gazette des Beaux-Arts*.

(2) *Les Découvertes archéologiques du docteur Schliemann* (*Revue politique et littéraire* du 9 avril 1881).

IV.

A y bien réfléchir, on aurait déjà pu soupçonner que la société où est né le chant épique avait derrière elle un long passé, un passé très rempli. Il faut du temps, beaucoup de temps, pour que les personnages prennent dans l'imagination populaire cette grandeur surhumaine que leur attribue la poésie ; ce n'étaient pas leurs contemporains que les aèdes célébraient sous les noms d'Agamemnon et de Ménélas, d'Achille et de Diomède, d'Ajax et d'Ulysse. Dans le récit de cette guerre qui jette contre les remparts d'une puissante cité de l'Asie toutes les forces de la Grèce continentale et insulaire, dans celui de ces courses qui conduisent les héros d'île en île jusque sur les côtes de l'Égypte, il devait y avoir, plus ou moins altéré par les incertitudes et les caprices de la tradition orale, le souvenir de lointaines expéditions militaires, des mouvemens et des aventures de bandes armées qui auraient jadis promené leur humeur inquiète sur tous les rivages de la Méditerranée. C'est là, dans ces migrations et ces campagnes, dont quelques épisodes seuls avaient échappé à l'oubli, que les héros achéens, fils des dieux, ont conquis cette renommée dont les derniers échos viennent retentir dans les vers d'Homère. La plus ancienne Grèce que connaisse l'histoire, la Grèce du IXe et du VIIIe siècle, n'est plus en relation avec l'Égypte; l'Égypte restera en dehors de son horizon, jusqu'au moment où, dans le cours du VIIe siècle, les Ioniens entreront au service des Pharaons de la XXVIe dynastie, qui règnent dans la Basse-Égypte; mais Thèbes, la capitale des Toutmès et des Ramsès, est mentionnée dans l'*Iliade ;* mais l'*Odyssée* conduit Ménélas et Ulysse sur les plages du Delta ; mais d'autres traditions, aussi anciennes que celles qui ont été recueillies dans l'épopée, témoignent de rapports fréquens entre le Péloponnèse et l'Égypte.

Homère vante la richesse d'Orchomène et de Mycènes ; n'était-ce pas le cas de se demander d'où provenaient ces trésors dont l'éclat semble éblouir l'esprit du poète ? La guerre sans doute et le pillage en étaient une des sources. C'étaient de vrais *rois de mer* que les chefs de ces Minyens qui avaient les premiers franchi l'Hellespont à la poursuite de la Toison d'or, que ces Pélopides qui, originaires de l'Asie, avaient étendu leur domination sur tout le Péloponnèse et les îles voisines. Mais la guerre et le pillage ne suffisent pas à fonder une prospérité durable ; on était fondé à supposer qu'Orchomène avait dû la sienne surtout au dessèchement du lac Copaïs et

à la mise en valeur des plaines de la Béotie. Il en est de même pour l'Argolide. Les plus vieux mythes s'accordaient à la présenter comme la région de la Grèce qui avait été la première visitée par les navires des marins de l'Orient, et, par suite, la première initiée aux usages de la vie policée ; avant même que la bêche des ouvriers de Schliemann eût fait scintiller l'or enfoui dans les tombes, on pouvait tenir pour certain que là, dans les campagnes qui entourent cette rade spacieuse, aux eaux tranquilles, dont l'ouverture est tournée vers le soleil levant, il s'était produit, de très bonne heure, tout un développement d'activité agricole, industrielle et commerciale. Seule une population très dense, pressée dans la plaine et dans les vallées latérales qui y aboutissaient, a pu fournir aux princes de ce pays les milliers de bras dont ils eurent besoin pour tailler et monter les matériaux des remparts énormes de leurs châteaux-forts, Larissa, Mycènes, Tirynthe, où la légende faisait naître Hercule. A mesurer l'épaisseur de ces murailles et à constater l'habileté professionnelle dont la preuve est faite par des constructions telles que le prétendu *Trésor d'Atrée*, l'historien, s'il n'avait pas été élevé dans un parti-pris de scepticisme, aurait accordé plus de créance aux mythes argiens ; ils lui auraient révélé une civilisation contemporaine de ces dynasties des Perséides et des Pélopides dont la puissance et la gloire ont été célébrées par les aèdes, prédécesseurs d'Homère.

Tout ce que l'on entrevoyait de cette civilisation, c'étaient ses bâtimens. Les lions de Mycènes étaient le seul échantillon que l'on possédât de sa sculpture. Il ne semblait pas que l'on pût jamais définir les caractères de son industrie et de ses arts. Les descriptions de l'épopée se rapportaient à une autre période de l'évolution du génie grec, et d'ailleurs, comme toutes les descriptions que l'on ne peut pas confronter avec les objets eux-mêmes, elles laissaient place à bien des incertitudes ; on n'espérait pas retrouver des ouvrages de la plastique qui datassent du temps d'Homère. Aujourd'hui, nous remontons, par les monumens, bien au-delà de ce qui paraissait devoir être la limite que l'on n'atteindrait pas. Les fouilles ont livré tout le matériel d'une civilisation qui a devancé de très loin celle de cette Ionie où a fleuri la merveille de l'épopée, d'un art qui avait achevé de parcourir sa carrière avant l'invasion dorienne.

GEORGE PERROT.

UNE

HISTOIRE INACHEVÉE

Mrs Trevelyan, avant de s'installer à sa place de maîtresse de maison, promena un regard rapide de l'un à l'autre bout de la table, sur le couvert et sur ses hôtes, en cherchant à deviner si son seigneur et maître était content. Mais celui-ci prêtait l'oreille à quelque chose que lui disait lady Arbuthnot, assise à sa droite, et, n'étant qu'un homme, il ne comprit pas l'intention. En revanche, la femme du ministre d'Autriche, une amie intime, vit, apprécia et d'un petit sourire rapide, par-dessus son éventail, répondit que tout était parfait. De sorte que Mrs Trevelyan se mit à retirer ses gants avec une expression de sérénité. Mrs Trevelyan n'avait pas l'habitude de douter d'elle-même, mais ce dîner était presque un impromptu, et elle craignait un peu... Bien à tort, car il réunissait les meilleures conditions de succès, étant le dernier de la « saison, » ajouté sur requête spéciale au programme épuisé, très différent par conséquent de tous ceux qui avaient retardé depuis des semaines les déplacemens d'été, lesquels allaient une bonne fois commencer le lendemain. Rien ne menaçait plus dans l'avenir les convives rassemblés ici; chacun d'eux savait que son bagage l'attendait tout bouclé au logis, qu'on en avait fini avec les corvées mondaines. Reposés d'avance et résolus à jouir le mieux possible les uns des autres avant la dispersion générale, ils se trouvèrent immédiatement en verve. Ce fut un murmure simultané de rires et de causeries à demi-voix. Les portes-fenêtres

de la salle à manger étaient grandes ouvertes, et du petit jardin qui, au milieu même de Londres, isolait la maison, venait un parfum de fleurs et de verdure. Le vent doux d'une nuit d'été agitait la flamme des bougies, et doucement, comme s'ils fussent arrivés de bien loin, au lieu de retentir derrière le grand mur voisin, bourdonnaient les bruits de la rue, roulement régulier d'omnibus filant vers les faubourgs, passage intermittent et rapide d'un cab sur l'asphalte lisse.

Rien de plus délicieux que ce choix de personnes réunies en un clin d'œil, sans souci de faire honneur à aucune en particulier, simplement pour donner à celui-ci ou à celle-là l'occasion de dire adieu à tel ou telle avant qu'elle ou lui ne montât en yacht à Southampton ou ne prît le club-train pour Hambourg. Tous se connaissaient, et s'il y avait un convive en évidence, c'était l'un des deux Américains présens, soit miss Egerton, qui allait épouser lord Arbuthnot, dont la mère était assise à la droite de Trevelyan, soit le jeune Gordon, l'explorateur, qui arrivait d'Afrique.

Miss Egerton était une beauté des plus frappantes avec son visage énergique et fin et cette façon sérieuse de prendre part aux conversations, de s'intéresser aux choses que les Anglais trouvaient si fort de leur goût. Trevelyan, qui faisait son portrait, l'avait successivement comparée à une druidesse, à une vestale et à une déesse de l'antiquité grecque. Les amis de lady Arbuthnot, qui croyaient plaire à la jeune étrangère, lui avaient juré maintes fois que personne ne l'eût jamais crue Américaine. Miss Egerton passait pour ambitieuse, les succès de son fiancé à la chambre lui tenant passionnément au cœur. Ils étaient du reste très épris l'un de l'autre et ne le laissaient pas voir plus que ne le font d'ordinaire les gens du grand monde.

Les autres convives étaient le général sir Henry Kent, Phillips, le romancier, le ministre d'Autriche et sa jeune femme, Trevelyan qui faisait payer ses portraits des prix extravagans et qui s'en consolait avec des figures peintes pour l'amour de l'art, plus quelques élégans, quelques élégantes qui savaient écouter. Ceux-ci étaient au fond un peu désappointés de ne pas trouver l'explorateur beaucoup plus bronzé par le soleil que tout autre jeune homme resté dans sa patrie à jouer au tennis ou à canoter. Le pire, c'est que Gordon ne se laissait pas poser en lion. Il n'était revenu que depuis une quinzaine vers Londres et la civilisation, en admettant que Le Caire et l'hôtel Shephard ne soient pas déjà la civilisation elle-même, et, invité partout, était allé partout durant la première semaine. Mais chaque fois qu'une maîtresse de maison le cherchait pour lui présenter un autre lion moins récent, elle le trouvait humblement occupé ailleurs, tantôt portant une glace à

quelque douairière négligée, tantôt causant de chasse à la grosse bête, de *yachting* international, etc., au milieu d'un cercle de fils cadets rassemblés au fumoir, comme si plusieurs centaines de gens distingués ne l'eussent pas attendu dans le salon pour le bombarder de discours laborieusement préparés sur l'Afrique. Puis il avait disparu soudain pendant la seconde semaine de son séjour, qui était la dernière de la saison de Londres, et les organisateurs de conférences, les éditeurs, les chasseurs de lions en général, voire même les amis qui se souciaient de lui pour lui-même avaient dû désespérer de le saisir. Trevelyan, qui l'avait connu au temps où il voyageait comme correspondant et dessinateur attitré d'une grande revue périodique, l'ayant par hasard aperçu au club la veille, s'était emparé de lui aussitôt. Après avoir d'abord essayé de refuser le dîner impromptu, Gordon, en apprenant qui devait y venir, avait changé d'avis, et Mrs Trevelyan s'en réjouissait; elle avait toujours parlé de lui comme d'un gentil garçon, et maintenant qu'il s'était rendu célèbre, elle ne l'en aimait pas moins, tout en ne le manifestant pas autant qu'autrefois devant le monde. Elle oublia de lui demander s'il était des amis de sa belle compatriote : comment douter qu'ils se fussent rencontrés sinon en Amérique, du moins à Londres, puisqu'on faisait tant de cas de tous les deux dans les mêmes maisons?

Le dîner suivait son cours et approchait de la fin, les femmes causant à travers la table, échangeant des adresses et ajoutant:

—Ne manquez pas de nous chercher à Paris!.. — Quand comptez-vous donc vous embarquer à Cowes? etc. Le tout d'un air fort animé, le parfum des fleurs, des vins, des victuailles y contribuant et faisant presque regretter à tout le monde que des gens qui se convenaient si bien dussent se séparer, même pour aller jouir des plaisirs de l'été. Le ministre d'Autriche exprimait cela fort poliment à son hôtesse, quand sir Henry Kent, qui causait avec Phillips le romancier, assis en face de lui, se renversa dans sa chaise et dit comme pour appeler l'attention générale:

— Je ne puis être de votre avis, Phillips, et je suis sûr que personne ne vous donnera raison.

— Pour Dieu ! fit d'une voix plaintive Mrs Trevelyan, qu'avez-vous dit encore, Mr Phillips? Il émet toujours, expliqua-t-elle, des opinions si contestables !

— Au contraire, Mrs Trevelyan, répondit le romancier, c'est sir Henry qui fait tout le mal. Il attaque une des platitudes les plus anciennes et les plus précieuses que je connaisse.

Là-dessus Phillips s'arrêta pour laisser parler le général, mais celui-ci lui enjoignit d'un signe de tête de continuer:

— Il vient de dire que la fiction est plus étrange que la vérité.

Il dit que... je... enfin que les gens qui écrivent ne pourraient jamais réussir à intéresser s'ils peignaient les choses comme elles sont. A l'entendre, ils choisissent, ils prennent le moment critique dans la vie d'un individu et veulent faire accroire que cette crise est ce qui arrive tous les jours. Mensonge, à entendre le général. Selon lui, la vie est terre à terre et sans événemens, — du moins sans événemens dans le sens pittoresque ou dramatique. Il admet encore que, d'aventure, on retire de l'eau une femme qui se noyait, mais ce n'est jamais un amoureux qui accomplit le sauvetage, c'est un baigneur qui a femme et enfans et qui accepte cinq livres sterling pour la peine. C'est bien ça, dites? demanda le romancier.

Le général hocha la tête en souriant.

— Ce que je prétends, expliqua-t-il, c'est que, si les choses étaient racontées exactement comme elles sont, on ne s'y intéresserait pas. Jamais les gens ne tiennent les propos qu'on leur prête au théâtre ou dans les romans. Dans la vie réelle, ils sont communs, sordides... ils vous causent un désappointement... J'ai vu des soldats tomber sur le champ de bataille, par exemple. Eh bien, ils ne criaient pas : « Je meurs pour que mon pays vive! » ou bien : « J'ai attrapé ma promotion à la fin! » Ils regardaient le chirurgien d'un air fixe: «Est-ce que je perdrai ce bras-là?.. » Ou bien : « Je suis tué! » Voilà tout ce qu'ils disaient. Voyez-vous, quand les blessés râlent autour de vous, que les chevaux s'effarent, que les batteries vomissent un feu bien nourri, on n'a pas le temps de penser à faire des mots appropriés aux circonstances. Jamais je ne croirai que les dernières paroles de Pitt aient été : « Roulez maintenant la carte d'Europe. » Un homme capable de transformer la face d'un continent n'use pas son dernier souffle à lancer des épigrammes. C'est un de ses secrétaires ou un de ses médecins qui aura dit cela. Quant à celui qui a écrit : « Tout est perdu, fors l'honneur, » je gage qu'il était l'espèce d'homme qui perd plus de batailles qu'il n'en gagne. Non, non... Vous, Phillips, — et le général éleva la voix, en homme qui sent qu'il tient le dé, — vous, Phillips, et vous, Trevelyan, vous n'écrivez pas, vous ne peignez pas les choses de tous les jours, comme elles sont. Vous recherchez les contrastes, les effets, vous introduisez un habit rouge dans le paysage, parce qu'il vous faut une tache éclatante, tandis que tout de bon l'habit rouge est à des lieues de là; ou bien vous voulez que des musiciens ambulans jouent un air populaire dans la rue, au-dessous de la maison où s'accomplit un crime. Vous faites cela, parce que c'est impressionnant, mais ce n'est pas vrai. Tenez, M. Caithness nous contait l'autre soir, au club, sur ce sujet même...

— Oh ! quelle traîtrise! s'écria Trevelyan, vous avez répété tout ceci d'avance, vous vous êtes préparé.

— Non, pas du tout, répliqua le général en fronçant le sourcil. Caithness nous disait donc qu'avant de devenir juge, alors qu'il pratiquait le droit criminel, il avait dû avertir de leur sort un homme qui allait être exécuté et un autre homme qui avait obtenu un sursis. Vous voyez d'ici, — et le général, avec un haussement d'épaules, en appela à toute la table, — vous voyez d'ici comment se seraient passées les choses, dans un drame ou dans un roman : le prisonnier les mains liées, prêt à mourir, et un cheval lancé au galop, un papier blanc qu'on agite, etc. Eh bien, Caithness est entré tout simplement dans la cellule du condamné et lui a dit : « Vous avez un sursis, John, » ou William, ou... Enfin le nom de l'individu. Là-dessus l'autre le regarde et répond : « C'est-y vrai? Bon... allons, bon... » Il n'en dit davantage. Quant à l'homme que Caithness s'était efforcé en vain de sauver, lorsqu'il lui dit : « Le ministre de l'intérieur a refusé d'intercéder pour vous. Je l'ai vu chez lui hier soir à neuf heures, » l'assassin, au lieu de s'écrier : « Mon Dieu ! que vont devenir ma femme et mes enfans? » le regarda aussi et répéta : « Neuf heures, hier soir! » comme si c'eût été là en somme la partie importante du message.

— Eh ! mais, général, fit observer Phillips en souriant, c'est assez dramatique comme cela, il me semble. Ma foi...

— Oui, interrompit le général d'un air de triomphe, mais ce n'est pas ce que vous lui auriez fait dire, avouez-le !

— On m'a confié dans le temps, commença sans se presser lord Arbuthnot, un bon camarade à moi m'a confié quelque chose qui me semble illustrer convenablement ce que vient de dire sir Henry. Il était fiancé; puis un malentendu, ou une explication, comme vous voudrez, survint entre lui et elle, qui leur ouvrit les yeux. C'était au bal. Le lendemain, pendant une visite que fit mon ami, tous les deux causèrent à fond de leurs petites affaires dans le salon, un plateau à thé entre eux. Au théâtre, le héros se serait retiré, en disant : « Eh bien, la comédie est jouée, ou la tragédie commence, » et l'héroïne serait allée droit au piano jouer tristement du Chopin. Au lieu de cela, il s'est levé sans rien dire, et, en se levant, il renversa une tasse avec sa soucoupe : « Oh ! je vous demande pardon, dit-il. » — Elle répliqua : « La tasse n'est pas cassée. » Et il s'en fut.

— Vous voyez, reprit le jeune lord, voilà deux êtres dont le cœur se brise, et cependant ils parlent de tasses à thé, non pas parce qu'ils ne sentent rien, mais parce que la coutume nous tient et nous domine. Nous ne disons, nous ne faisons point de choses théâtrales, de choses intéressantes à lire, mais c'est là le vrai.

— Certainement, affirma le ministre d'Autriche avec vivacité. Et puis, il y a la prérogative du romancier ou de l'auteur dramatique, qui consiste à baisser le rideau quand bon lui semble ou à mettre fin aux difficultés, en terminant le chapitre. Ce n'est pas juste; c'est un avantage sur la nature. Quand quelqu'un accuse tel ou tel de forfaits épouvantables, paf, la toile tombe, laissant l'émotion à son paroxysme, ou bien le chapitre est interrompu par une quantité de points suspensifs. Et la page suivante commence par la description d'un coucher de soleil quinze jours plus tard. Pour être en règle avec la vérité, nous devrions exiger de savoir ce que le scélérat démasqué a dit pour se défendre, ou ce qui est arrivé pendant ces deux mystérieuses semaines, avant que le soleil ne se couchât. L'auteur n'a vraiment pas le droit de ne traiter que des momens critiques en supprimant ce qui se passe dans l'intervalle, en dérobant les faits de tous les jours, derrière une sorte de clôture littéraire. J'entends, s'il a des prétentions à être réaliste tout de bon.

Phillips leva ses sourcils en accent circonflexe et regarda attentivement autour de la table :

— Est-ce que personne autre ne se sent disposé à porter témoignage? demanda-t-il.

— C'est épouvantable, n'est-ce pas, Phillips, dit en riant Trevelyan, de découvrir que le photographe est après tout le seul artiste. Je me sens bien coupable.

— Et vous avez raison! prononça gaîment le général.

Il était très content de lui-même, pour avoir tenu tête à tant de gens d'esprit.

— Je parie que M. Gordon est de mon avis, ajouta-t-il d'un air de confiance, avec un salut courtois au jeune homme. Il a vu le monde plus qu'aucun de nous, et il va vous dire, j'en suis sûr, que ce qui arrive n'est bon qu'à suggérer peut-être une histoire, mais sans être complet en soi. Il faut toujours la retouche de l'auteur, de même que le diamant brut...

— Oh! mille grâces, général, dit Phillips en éclatant de rire. Ma susceptibilité n'est pas blessée à ce point!

Gordon, la tête basse, tournait le pied d'un verre lentement entre le pouce et l'index, tandis que les autres discutaient. Tout à coup il leva les yeux comme s'il allait parler à son tour, puis les baissa de nouveau :

— Je crains bien, sir Henry, déclara-t-il, que nous ne soyons pas du tout d'accord.

Ceux qui n'avaient rien dit éprouvèrent une certaine satisfaction de ne s'être point compromis. Le ministre autrichien tâcha de se rappeler les idées qu'il avait exprimées avec l'espoir qu'il n'était

pas trop tard pour battre en retraite; le général regarda Gordon, et, un peu déconcerté, balbutia : — Vraiment!

— Vous n'auriez pas dû invoquer ce dernier témoin, sir Henry, fit en souriant Phillips. Votre cause était gagnée sans cela.

— Je suis sûr, dit très sérieusement Gordon, que l'histoire qui ne sera jamais écrite par Phillips est une histoire vraie, mais il ne l'écrira pas parce qu'on crierait à l'impossible, de même que vous avez tous vu des couchers de soleil dont on se serait moqué si la peinture eût essayé de les reproduire. Chacun de nous connaît une histoire de ce genre survenue soit dans sa propre vie, soit dans l'existence du voisin. Et ce ne sont pas des histoires fantastiques, ni des récits d'aventure; il ne s'agit que d'ambitions frustrées, de gens qui ont été récompensés ou punis en ce monde et non dans l'autre, d'histoires d'amour...

Phillips fixa son œil perçant sur le jeune homme :

— D'histoires d'amour surtout, répéta-t-il.

Mais Gordon lui rendit son regard comme s'il ne comprenait pas.

— Racontez, Gordon, dit Trevelyan.

— Oui, dit Gordon avec un signe de tête, je pensais à une histoire en particulier. Elle est aussi complète, je crois, et aussi dramatique que toutes celles qu'on peut lire. Elle concerne un homme que j'ai rencontré en Afrique. Ce n'est pas une longue histoire, ajouta-t-il avec un regard préliminaire autour de la table, mais elle finit mal.

Il y eut un silence beaucoup plus flatteur que ne l'eût été aucun murmure poli d'invitation et les gens élégans qui jouaient le rôle de comparses se mirent aux aguets pour saisir chaque mot avec le projet de s'en servir plus tard. Ils sentaient que c'était là une histoire qui n'avait pas paru encore dans les journaux et qui ne ferait point partie du livre de Gordon. Mrs Trevelyan adressa un sourire d'encouragement à son ancien protégé; elle était sûre qu'il s'en tirerait à son honneur. Mais la demoiselle américaine choisit ce moment, où tous les yeux étaient tournés vers l'explorateur, pour contempler son fiancé :

— Nous opérions notre marche de retour du lac Tchad au Mobanghi, commença Gordon. Il y avait un mois que nous voyagions, quelquefois par eau, quelquefois à travers les forêts, et nous ne nous attendions pas à voir d'autres hommes blancs que ceux de notre troupe pour des mois à venir. Au milieu d'un fourré, par une certaine après-midi, je trouvai cet homme gisant au pied d'un arbre. Il avait été assommé, grièvement blessé, laissé comme mort. La surprise pour moi fut aussi grande, vous comprenez, qu'elle pourrait l'être pour vous si vous passiez en fiacre dans Trafalgar-Square et qu'un lion d'Afrique sautât à la gorge de vos chevaux.

Nous nous croyions sûrs d'être les seuls blancs qui eussent poussé si loin dans cette direction. Crampel l'a tenté, mais personne ne sait encore s'il est mort ou vivant; le docteur Schlemen avait été mangé par les cannibales et le major Bethume était retourné sur ses pas à deux cents milles de là plus au nord; nous ne nous expliquions donc pas mieux la présence de cet homme que s'il fût tout de bon tombé des nues.

Le lieutenant Royce, mon chirurgien, s'occupa de lui, et nous fîmes halte où nous étions pour la nuit. Au bout d'une heure, l'homme remua, ouvrit les yeux; il nous regarda et dit : — Dieu soit loué! — sans doute parce qu'il reconnaissait que nous étions des blancs. Après quoi il s'évanouit de nouveau. Quand il revint à lui pour la seconde fois, il demanda tout bas combien de temps il avait à vivre. Ce n'était pas l'espèce d'homme à qui l'on peut mentir en pareil cas; de sorte que Royce lui permit de compter sur une heure ou deux. Le blessé indiqua d'un signe de tête qu'il comprenait, et, levant la main vers son cou, se mit à tirailler sa chemise; mais cet effort le fit retomber sans connaissance. J'ouvris la chemise aussi doucement que je le pus et je vis que ses doigts s'étaient contractés autour d'une chaîne d'argent qu'il portait au cou et où pendait un médaillon d'or en forme de cœur.

Gordon leva lentement ses yeux qu'il fixait jusque-là sur le bout de ses doigts appuyés au bord de la table, il les leva vers ceux de la jeune Américaine assise en face de lui. Elle avait écouté le début de son histoire sans paraître lui accorder la moindre attention, observant cependant d'un air assez tendre la physionomie sérieuse et intelligente d'Arbuthnot, qui suivait le récit avec un intérêt poli. Mais, aux derniers mots de Gordon, elle foudroya le narrateur d'un regard indigné, qui fut suivi, lorsqu'elle rencontra en retour son regard courtoisement interrogateur, d'un nouveau coup d'œil effaré, presque suppliant.

— Quand l'inconnu revint à lui, continua Gordon, il me pria de porter chaîne et médaillon à une jeune fille que je rencontrerais, me dit-il, soit à Londres, soit à New-York. Il m'indiqua l'adresse de son banquier en ajoutant : — Enlevez cela de mon cou avant qu'on ne m'enterre, dites-lui que je le porte depuis qu'elle me l'a donné, qu'il a été pour moi un charme et un aimant, que lorsque ce médaillon se soulevait et retombait sur ma poitrine, il me semblait que son cœur se pressait contre mon cœur et répondait au battement du sang dans mes veines.

Gordon s'arrêta et revint à l'examen attentif de ses ongles.

— L'homme ne mourut pas, dit-il en relevant la tête. Royce le remit si bien sur pied qu'au bout d'une semaine environ il fut capable de nous suivre en litière. Mais il était très faible et res-

tait des heures à dormir là où nous nous reposions ou bien à délirer dans la fièvre. Nous apprîmes de lui par intervalles qu'il avait tenté d'atteindre le lac Tchad, de faire ce que nous avions fait, sans aucun moyen pour réussir. Il n'avait pas eu avec lui plus de deux douzaines de porteurs et quelques soldats sénégalais, il était le seul blanc de la troupe, et ses hommes s'étaient tournés contre lui, le laissant comme nous l'avions trouvé, après avoir emporté ses provisions, ses armes. Il avait entrepris l'expédition sur une promesse du gouvernement français, persuadé qu'on le nommerait gouverneur du territoire qu'il se serait ouvert, mais il n'avait pas obtenu d'aide officielle. En cas d'échec, il ne devait rien recevoir ; en cas de succès, il réussissait à ses frais et par ses seuls efforts. Nous trouvâmes merveilleux que, dans de pareilles conditions, il eût pu pénétrer aussi loin. D'ailleurs, il ne paraissait pas se rendre compte que son expédition était manquée. Tout s'effaçait dans le bonheur de revenir vivant vers cette femme qu'il adorait. Il avait été trois jours seul avant que nous ne l'eussions recueilli, et durant ces trois jours, tout en attendant la mort, il n'avait pensé à rien, sauf à ne plus la revoir. Ayant perdu toute espérance, notre apparition avait produit sur lui l'effet d'un miracle. J'ai lu beaucoup de choses sur les amoureux, j'en ai vu au théâtre et même dans la vie réelle, mais jamais je n'avais imaginé d'homme aussi reconnaissant à la Providence de l'avoir sauvé, aussi heureux et aussi fou, grâce à une femme, que l'était celui-là. Il rêvait d'elle tout haut quand il avait la fièvre, il ne m'entretenait que d'elle lorsqu'il était dans son bon sens. Les porteurs ne pouvaient le comprendre, et il me trouvait sympathique, je suppose, ou peut-être tout lui était-il égal et n'avait-il besoin que de parler d'elle au premier venu ; de sorte que j'entendis cent fois la même histoire pendant que je marchais à côté de sa litière ou que nous étions assis la nuit autour du feu. Il faut croire que c'était une fille très remarquable. Il l'avait rencontrée pour la première fois l'année précédente sur un des steamers italiens, qui font le service de New-York à Gibraltar. Elle voyageait avec son père qui, fort malade, allait chercher la santé à Tanger. De Tanger, ils devaient remonter vers Nice et Cannes, passer ensuite le printemps à Paris, et arriver à Londres pour cette saison qui vient de finir. L'homme allait de Gibraltar à Zanzibar, puis au Congo. Ils se parlèrent dès le premier soir, et on se sépara treize jours plus tard à Gibraltar. En si peu de temps, la jeune fille s'était éprise de lui et avait promis de l'épouser s'il le voulait bien, car il était très fier. Il avait le devoir de l'être, n'ayant absolument rien à lui offrir. Elle, au contraire, était bien connue chez nous, — sa famille, du moins, qui remonte aux commencemens de New-York et passe pour très riche. Cette jeune fille

avait vécu d'une vie aussi différente de la sienne que l'existence d'une femme du monde peut l'être de celle d'un vagabond. Il avait été ingénieur, correspondant d'un journal, officier dans l'armée chinoise ; il avait construit des ponts dans l'Amérique du Sud et mené là-bas leurs petites révolutions, et puis il avait pris du service dans l'armée française en Algérie. Sans foyer, sans famille, sans nationalité, car il s'était expatrié à seize ans, il n'avait jamais épargné un sou et ne comptait que sur le succès de cette expédition d'Afrique. Bref, la seconde édition de l'histoire d'Othello et de Desdemone.

Noir, il l'était au point de vue de la belle, ou plutôt au point de vue du monde, en ce sens qu'il était aussi dépourvu de tous les biens d'ici-bas que le premier bouvier venu. Et, en outre, il avait mené une vie dont il n'avait nulle raison d'être fier, n'existant que pour l'aventure, s'agitant comme d'autres boivent, jusqu'à en mourir ; rien de ce qu'il avait fait ne comptait beaucoup, sauf ses ponts ; ils subsistent encore. Mais les choses qu'il écrivait étaient noyées dans les colonnes des journaux quotidiens. Les soldats avec lesquels il avait marché le regardaient comme un braque qui se souciait plus de se battre que de savoir pourquoi il se battait et il avait écrit aussi volontiers d'un côté qu'il avait combattu de l'autre. Véritable pierre qui roule, et cela depuis l'âge de seize ans, où il s'était sauvé pour prendre la mer, jusqu'à trente, où il rencontra cette jeune fille. On conçoit cependant comment un tel homme avait réussi à captiver une personne impressionnable n'ayant connu avant lui que le genre d'individus qui gagnent de l'argent, conduisent des chevaux ou mènent la vie de club. Elle avait traversé l'existence comme certaines gens traversent les galeries de tableaux avec un catalogue marqué aux meilleurs endroits. Du fretin qui s'efforce de percer, elle ne savait rien, rien des pauvres diables qui n'étaient pas de son monde. L'aventurier qui se dressa subitement à ses côtés, avec ses étranges récits de pays lointains, et la passion qu'il mettait à faire des choses extraordinaires, non pour obtenir une récompense ou pour qu'on en parlât, mais parce qu'il les aimait, l'étonna d'abord, je suppose, puis exerça sur elle une véritable fascination. Vous vous figurez cela, n'est-ce pas ? Ces deux amoureux qui se promènent sur le pont pendant le jour, ou assis côte à côte quand tombe la nuit, avec l'océan devant eux... L'audace de son entreprise, l'éclat extravagant qui s'étend sur tous les voyageurs qui ont visité ce pays redoutable d'où quelques-uns reviennent, et l'originalité pittoresque de son passé... — On ne peut s'étonner beaucoup du prestige dont le personnage en question se trouva paré aux yeux de cette jeune fille. Il n'y travailla pas, je crois, il ne posa pas devant elle ; je

suis sûr, d'après ce qu'il m'a dit, qu'il ne lui tendit aucun piège. En vérité, je l'ai cru sans hésiter, quand il m'a dit qu'il avait plutôt lutté d'abord contre l'intérêt excessif qu'elle lui témoignait. C'était bien l'espèce d'homme qui plaît aux femmes, mais les femmes qui l'avaient aimé jusque-là n'étaient pas de la catégorie de celle-ci; il ne comprit rien à la bonne fortune inespérée qui lui tombait, il y vit comme un signe des cieux, comme la descente vers lui d'une déesse. Il lui dit, lorsqu'ils se séparèrent, que s'il réussissait, s'il pénétrait dans ces terres inconnues, si on reconnaissait ses services, comme il en avait reçu la promesse, il oserait revenir vers elle. Et alors elle l'appela son chevalier errant, elle lui donna sa chaîne et ce médaillon à porter, déclarant que succès ou défaite lui importait peu, qu'elle lui appartiendrait tant qu'elle vivrait, corps et âme.

— Je crois, dit Gordon en s'arrêtant brusquement, comme pour réfléchir, oui, je crois bien que ce furent là ses paroles, lorsqu'il me les répéta.

Il leva de nouveau ses yeux pensifs vers le visage de l'Américaine, en face de lui, puis laissa son regard errer plus loin en ayant l'air de chercher les paroles exactes dont s'était servi l'aventurier. Miss Egerton était mortellement pâle, les traits tirés, avec une contraction des lèvres, et elle jeta un coup d'œil rapide vers Mrs Trevelyan, un coup d'œil qui la conjurait de permettre qu'elle s'en allât. Mais la maîtresse de maison, comme ses invités, ne s'occupait que de Gordon. Le dîner était fini, et rien, pas même les mouvemens silencieux des domestiques, n'interrompait l'histoire détaillée à loisir.

— Si, poursuivit plus légèrement Gordon, un amoureux impatient trouve lent à en mourir le cab qui de la station du chemin de fer l'emporte vers le logis de la femme qu'il adore, figurez-vous ce que devait éprouver ce malheureux au cœur de l'Afrique, avec six mois de voyage devant lui avant de pouvoir atteindre les premières limites de la civilisation. Il se hâtait, il nous poussait; sur sa litière, il se tournait et retournait en injuriant les porteurs et moi-même parce que nous n'avancions pas. S'arrêtait-on pour la nuit, il s'irritait du retard; le matin venu, il était toujours le premier à s'éveiller, quand par hasard il avait dormi, et tout de suite impatient de repartir! Dès qu'il lui fut possible de marcher, il reprit la fièvre en abusant de ses forces, et ce fut seulement quand Royce lui eut signifié qu'il se tuerait en continuant ainsi, que, de nouveau, il consentit à ce qu'on le portât et se réduisit à la patience. Tout le temps, ce pauvre diable ne cessait de répéter qu'il était indigne d'elle, s'accusant d'avoir gaspillé sa jeunesse, se reprochant de mériter si peu le

suprême bonheur qui était entré dans sa vie. Sans doute tous les hommes disent cela quand ils sont amoureux et avec beaucoup de raisons; mais le pire, c'est que pour celui-ci la chose était si terriblement vraie. Il était indigne d'*elle* sous tous les rapports, sauf en ce grand amour qu'il lui portait. J'éprouvais une sorte d'effroi à le voir ainsi possédé.

Bref, nous finîmes par en sortir; nous atteignîmes Alexandrie; une fois de plus, des visages blancs nous entourèrent, des voix de femmes nous tintèrent aux oreilles; c'en était fait de l'effort et de la peur d'échouer; on se remit à respirer. Je n'aurais pas demandé mieux que de filer vite sur Londres, mais il nous fallut attendre le bateau une semaine, et pendant ce temps-là mon protégé me fit une vie d'enfer. Il avait accompli des choses si prodigieuses, il en aurait mené tant d'autres à bonne fin s'il avait eu mon équipement, que je tâchai de lui assurer un accueil proportionné à son mérite. Bah! de tout cela il ne voulait pas : ni réceptions publiques, ni audiences du khédive, ni aucun des honneurs dont on nous accablait. Rien ne lui importait que d'aller *la* rejoindre. Il passait les jours sur le quai à voir charger le bateau et à compter les heures jusqu'à son départ; même la nuit il quittait le premier lit où il se fût reposé depuis six mois pour venir dans ma chambre me supplier de causer avec lui jusqu'à la pointe du jour. Vous sentez qu'ayant dû renoncer une fois à elle et à toute espérance de la revoir avant de mourir, il ne l'en idolâtrait que plus et craignait encore davantage de la perdre. Aussitôt que nous fûmes embarqués, il devint très tranquille en revanche. Royce et moi nous ne reconnaissions plus notre homme. Il restait silencieux, assis sur le pont pendant des heures, à regarder la mer en souriant et quelquefois, — car il était encore très faible, très fiévreux, — les larmes lui montaient aux paupières et coulaient le long de ses joues.

« C'était ainsi, me dit-il un soir, c'était ainsi que nous étions assis, elle et moi, avec le ciel d'un violet sombre et les étoiles du sud au-dessus de notre tête, tandis que le sillage du bateau s'élevait et s'enfonçait au-dessous de la ligne de l'horizon. Et j'entends encore sa voix, et j'essaie de me figurer qu'elle est toujours assise là, comme elle y était la dernière nuit quand j'ai tenu ses mains entre les miennes. »

Gordon s'arrêta un moment, puis il continua avec plus de lenteur :

— Je ne sais si c'était l'excitation du voyage sur terre qui l'avait soutenu jusque-là, mais à mesure qu'avançait notre traversée, il s'affaiblit de plus en plus et dormit davantage, jusqu'à ce que Royce

s'alarmât tout de bon. Mais, lui, il ne s'apercevait pas du danger; il était devenu si sûr de sa guérison qu'il ne comprit pas ce que présageait cette faiblesse. Les accès de torpeur se prolongeant toujours, il ne s'éveilla bientôt plus que pour prendre un peu de nourriture, puis il s'engourdissait de nouveau, et dans un de ces quasi-évanouissemens, il mourut; il mourut à deux jours de la terre. Comme il n'avait, je vous l'ai dit, ni foyer, ni patrie, ni famille, nous le confiâmes à la mer. Il ne laissait rien derrière lui, — puisque les habits mêmes qu'il portait, nous les lui avions donnés, — rien que le collier qu'il m'avait dit de prendre à son cou, quand il ne serait plus.

La voix de Gordon était devenue très froide et très dure. Il s'arrêta, chercha dans sa poche et en tira un petit sac de cuir. Les autres convives observaient en silence ses mouvemens, tandis qu'il l'ouvrait pour montrer une chaîne d'argent mat à laquelle était suspendu un cœur d'or.

— Le voici, dit-il doucement.

Il se penchait à travers la table, les yeux fixés sur ceux de miss Egerton, et il laissa enfin tomber la chaîne devant elle.

— Désirez-vous la voir? demanda-t-il.

Les autres s'avançaient, curieux, pour regarder ce petit tas d'or et d'argent posé sur la nappe blanche. Mais miss Egerton, les paupières mi-closes, les lèvres serrées, le repoussa d'une main vers son voisin de table et inclina imperceptiblement la tête, comme si c'eût été pour elle un grand effort de bouger si peu que ce fût. La jeune femme du ministre d'Autriche poussa un léger soupir de soulagement.

— Je trouve, dit-elle, que votre histoire finit bien mal, Mr Gordon; elle est par trop triste et sans qu'il y ait de nécessité pour cela!

— Je ne sais, répliqua lady Arbuthnot, pensive; je ne sais. Il me semble que tout est mieux ainsi. Comme le dit Mr Gordon, l'homme n'était pas digne... Un homme doit avoir autre chose que de l'amour à offrir; être aimée, c'est le privilège de la femme. Qu'un nombre illimité d'hommes soient amoureux d'elle, cela ne leur fait aucun honneur; ils ne peuvent pas s'en empêcher.

— Eh bien, déclara le général Kent, si toutes les histoires vraies tournent aussi lamentablement que celle-ci, je retire ce que j'ai dit contre les histoires qui s'écrivent, à la condition qu'elles soient drôles.

— Mais mon histoire n'est pas finie encore, riposta Gordon, en reprenant la chaîne et le médaillon. Il y a encore quelque chose.

— Oh ! pardon en ce cas, s'écria l'aimable Autrichienne avec vivacité. Mais, ajouta-t-elle aussitôt, vous ne pourrez jamais raccommoder les choses ; vous ne parviendrez pas à le ressusciter.

— Non, répondit Gordon, mais je peux rendre les choses un peu pires.

— Ah ! j'y suis, s'écria Phillips, avec l'intuition d'un romancier, la jeune fille !..

— Le premier jour où j'arrivai à Londres, je me rendis chez son banquier pour avoir son adresse, reprit Gordon. Et je lui écrivis, la priant de me recevoir ; mais avant que sa réponse ne vînt, je la rencontrai, oui, le lendemain même à une *garden-party*. Je ne l'abordai pas, elle me fut désignée, voilà tout. Je vis une très belle créature entourée d'une nuée d'hommes et je demandai qui elle était. Justement c'était la personne à laquelle j'avais écrit, la propriétaire de la chaîne et du médaillon. En même temps j'appris que ses fiançailles venaient d'être annoncées avec un Anglais de haut rang qui ne la connaissait que depuis quelques mois, mais qu'elle aimait passionnément. Vous voyez donc, acheva en souriant Gordon, qu'il vaut mieux que l'autre soit mort, plein de foi en elle et dans la fidélité qu'elle lui gardait. M. Phillips, probablement, l'eût laissé vivre pour revenir à Londres et la trouver mariée ; mais la nature est moins cruelle que les inventeurs de fictions, si elle est tout aussi dramatique.

Phillips ne répondit pas, et le général ne fit que secouer la tête d'un air de doute. De sorte que, M[rs] Trevelyan ayant interrogé du regard lady Arbuthnot, toutes les dames se levèrent et sortirent de la salle à manger. Tandis qu'elles étaient seules dans le salon, l'une d'elles se mit au piano, et les autres s'assirent pour écouter ; mais miss Egerton, sous prétexte qu'elle avait chaud, passa sur le balcon qui dominait le petit jardin. Là il faisait frais et sombre ; les bruits de la ville s'éteignaient ; on les aurait crus aussi lointains que le reflet projeté vers le ciel par des millions de lumières. La jeune fille appuya son visage brûlant et ses épaules nues contre le mur de la maison sans paraître sentir la rudesse des pierres et joignit les mains avec tant de force que ses bagues coupèrent la peau des gants. Elle tremblait et le sang bouillonnait dans ses veines. Bientôt elle entendit la voix des hommes qui rentraient dans le salon, ce qui interrompit momentanément la musique, puis le piano se remit à chanter, et alors un corps obstrua la clarté qui ruisselait par la porte-fenêtre, et Gordon sortit sur le balcon, se tenant droit devant elle, le médaillon et la chaîne dans sa main. Il les lui tendit, et un instant ils se firent face en silence.

— Voulez-vous le reprendre maintenant ? demanda-t-il.

La jeune fille releva la tête et se redressa de toute sa haute taille.

— Ne m'avez-vous pas suffisamment châtiée? demanda-t-elle tout bas. N'êtes-vous pas satisfait? Était-ce brave? Était-ce généreux? Est-ce là ce que vous avez appris parmi vos sauvages... à torturer une femme?

Elle s'arrêta soudain avec un sanglot douloureux et appuya ses deux mains contre sa poitrine.

Gordon l'observait parfaitement froid.

— Et les tortures de l'homme à qui vous aviez donné ceci, demanda-t-il, qu'en faites-vous donc? Qu'est-ce que le mauvais quart d'heure passé à table au milieu de vos amis, en comparaison des périls et des souffrances physiques qu'il a endurées pour vous... pour vous... veuillez vous en souvenir.

La jeune fille cacha un instant son visage entre ses mains. Quand elle le montra de nouveau, il était humide de larmes, et sa voix semblait changée, adoucie :

— On me disait qu'il était mort. Et puis la nouvelle fut démentie, et puis les journaux français en ont reparlé avec des détails horribles sur ce qui était arrivé...

Gordon se rapprocha d'un pas :

— De sorte que votre amour va et vient avec les éditions des journaux quotidiens? dit-il ironique et farouche. Si l'on vous assurait pourtant demain qu'Arbuthnot trahit ses principes ou son parti, qu'il se laisse corrompre, qu'il vend son vote, vous croiriez donc, vous cesseriez de l'aimer? — Il poussa une exclamation de dédain, rauque et sifflante. — Ou bien, poursuivit-il avec amertume, attendriez-vous que les organes libéraux eussent eu le temps de démentir le fait? Est-ce là vraiment l'amour, la vie, l'âme, tout ce que vous avez promis enfin à celui qui...

Un pas assourdi sur le tapis de la pièce voisine, et la figure élancée du jeune Arbuthnot parut dans le cadre de la fenêtre; en hésitant, il interrogeait l'obscurité. Gordon s'arrangea pour qu'il le vît d'abord négligemment appuyé à la balustrade du balcon. Ses yeux étaient tournés vers la rue et, à ce moment même, il remarqua sur l'impériale d'un omnibus qui passait de petites taches rouges formées par les pipes allumées des voyageurs.

— Miss Egerton? demanda Arbuthnot encore aveuglé par les lumières du salon qu'il venait de quitter. Est elle ici?

— Oh! c'est vous, ajouta-t-il, en voyant se mouvoir la robe blanche. On m'a envoyé vous chercher, craignant que vous ne fussiez souffrante.

Il s'adressait à Gordon comme pour excuser sa sollicitude :

— La semaine a été dure, tout le monde est sur les dents plus ou moins; il m'a semblé que miss Egerton paraissait fatiguée pendant le dîner.

Dès qu'il eut parlé, la jeune fille s'avança vers lui très vivement, passa son bras sous le sien et lui prit la main. Étonné de cette démonstration affectueuse, il l'attira un peu plus près de lui, et doucement :

— Vous êtes fatiguée, n'est-ce pas? Je venais vous dire que lady Arbuthnot s'en va;.. elle vous attend.

Tandis qu'ils se tenaient là tous les deux, à côté l'un de l'autre, Gordon fut frappé de leur beauté. Oui, certes, ils étaient appareillés à merveille. Avant de franchir la porte-fenêtre, lord Arbuthnot se retourna pour admirer encore le jardin embaumé, le ciel nocturne où la lune paraissait lutter contre l'éclairage resplendissant de Londres.

— Comme ce petit coin est charmant et tranquille! On regrette de le quitter, dit-il. Bonsoir, Mr Gordon, et merci pour votre histoire.

Le pied sur le seuil, il s'arrêta de nouveau, se mit à rire :

— Savez-vous pourtant que je vous soupçonne d'avoir fait tout juste ce que vous reprochiez à Phillips? Il m'a semblé que vous brodiez un peu... Soyez franc... L'histoire vraie s'est-elle passée bien exactement comme vous l'avez contée? Non, n'est-ce pas? A moins que je ne me trompe...

— Vous ne vous trompez pas, interrompit Gordon, j'ai changé un détail.

— Et lequel, s'il vous plaît?

— L'individu n'est pas mort.

Lord Arbuthnot poussa un soupir de sympathie.

— Pauvre diable! dit-il, pauvre malheureux garçon!

De sa main gauche il toucha la main de la jeune fille appuyée contre lui, comme pour se rassurer sur sa propre bonne fortune. Puis il leva vers Gordon des yeux perplexes.

— Mais, reprit-il très intrigué, s'il n'est pas mort, comment se fait-il que vous possédiez cette chaîne?

Le bras de sa fiancée tressaillit légèrement et les doigts menus se crispèrent davantage sur la main qu'ils serraient.

— Oh! répondit Gordon avec indifférence, il n'y tenait plus du tout ayant découvert que cette femme était perdue pour lui, et elle, de son côté, ne pouvait s'en soucier. Cela n'a aucune valeur... cela ne représente rien pour personne... excepté peut-être pour moi.

R. HARDING DAVIS.

(Traduction de TH. BENTZON.)

POÉSIE

SONNETS (1).

REGILLA.

Inscription Triopéenne du Louvre.

Passant, ce marbre couvre Annia Regilla
Du sang de Ganymède et d'Aphrodite née.
Le noble Hérode aima cette fille d'Énée.
Heureuse, jeune et belle, elle est morte. Plains-la.

Car l'Ombre dont le corps délicieux gît là,
Chez le prince infernal de l'Ile Fortunée
Compte les jours, les mois et la si longue année
Depuis que loin des siens la Parque l'exila.

Hanté du souvenir de sa forme charmante,
L'Époux désespéré se lamente et tourmente
La pourpre sans sommeil du lit d'ivoire et d'or.

Il tarde. Il ne vient pas. Et l'âme de l'Amante,
Anxieuse, espérant qu'il vienne, vole encor
Autour du sceptre noir que lève Rhadamanthe.

(1) Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de la *Revue* la primeur de ces quelques *Sonnets* que M. José-Maria de Heredia a bien voulu détacher de son volume des *Trophées*, qui doit paraître prochainement chez l'éditeur A. Lemerre.

AUX MONTAGNES DIVINES.

Geminus servus
Et pro suis conservis.

Glaciers bleus, pics de marbre et d'ardoise, granits,
Moraines dont le vent, du Néthou jusqu'à Bègle,
Arrache, brûle et tord le froment et le seigle,
Cols abrupts, lacs, forêts pleines d'ombre et de nids!

Antres sourds, noirs vallons que les anciens bannis,
Plutôt que de ployer sous la servile règle,
Hantèrent avec l'ours, le loup, l'isard et l'aigle,
Précipices, torrens, gouffres, soyez bénis !

Ayant fui l'ergastule et le dur municipe,
L'esclave Geminus a dédié ce cippe
Aux Monts, gardiens sacrés de l'âpre liberté ;

Et sur ces sommets clairs où le silence vibre,
Dans l'air inviolable, immense et pur jeté,
Je crois entendre encor le cri d'un homme libre!

L'ESTOC.

Inventaire du Trésor de l'Alcazar de Ségovie.

Au pommeau de l'épée, on lit : Calixte Pape.
La tiare, les clés, la barque et le tramail
Blasonnent, en reliefs d'un somptueux travail,
Le Bœuf héréditaire armoyé sur la chappe.

A la fusée, un dieu païen, Faune ou Priape,
Rit, engaîné d'un lierre à graines de corail ;
Et l'éclat du métal s'exalte sous l'émail
Si clair, que l'estoc brille encor plus qu'il ne frappe.

Maître Antonio Perez de Las Cellas forgea
Ce bâton pastoral pour le premier Borja,
Comme s'il pressentait sa fameuse lignée ;

Et ce glaive dit mieux qu'Arioste ou Sannazar,
Par l'acier de sa lame et l'or de sa poignée,
Le pontife Alexandre et le prince César.

LA BELLE VIOLE.

A vous troupe légère
Qui d'aile passagère
Par le monde volez ..
JOACHIM DU BELLAY.

Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie,
Sous un pâle rameau d'olive son front plie.
La violette en fleur se fanera demain.

La viole que frôle encor sa frêle main
Charme sa solitude et sa mélancolie,
Et son rêve s'envole à celui qui l'oublie
En foulant la poussière où gît l'orgueil Romain.

De celle qu'il nommait sa douceur Angevine,
Sur la corde vibrante erre l'âme divine
Quand l'angoisse d'amour étreint son cœur troublé ;

Et sa voix livre aux vents qui l'emportent loin d'elle,
Et le caresseront peut-être, l'infidèle,
Cette chanson qu'il fit pour un vanneur de blé.

ÉPITAPHE.

Suivant les vers d'Henri III.

O passant, c'est ici que repose Hyacinthe
Qui fut de son vivant seigneur de Maugiron ;
Il est mort, — Dieu l'absolve et l'ait en son giron !
Tombé sur le terrain, il gît en terre-sainte.

Nul, ni même Quélus, n'a mieux, de perles ceinte,
Porté la toque à plume ou la fraise à godron ;
Aussi vois-tu, sculpté par un nouveau Myron,
Dans ce marbre funèbre un rameau de jacinthe.

Après l'avoir baisé, fait tondre, et de sa main
Mis au linceul, Henry voulut qu'à Saint-Germain
Fût porté ce beau corps, hélas ! inerte et blême ;

Et jaloux qu'un tel deuil dure éternellement,
Il lui fit en l'église ériger cet emblème.
Des regrets d'Apollo triste et doux monument.

VÉLIN DORÉ.

Vieux maître relieur, l'or que tu ciselas
Au dos du livre et dans l'épaisseur de la tranche,
N'a plus, malgré les fers poussés d'une main franche,
La rutilante ardeur de ses premiers éclats.

Les chiffres enlacés que liait l'entrelacs
S'effacent chaque jour de la peau fine et blanche;
A peine si mes yeux peuvent suivre la branche
De lierre que tu fis serpenter sur les plats.

Mais cet ivoire souple et presque diaphane,
Marguerite, Marie, ou peut-être Diane,
De leurs doigts amoureux l'ont jadis caressé;

Et ce vélin pâli que dora Clovis Ève
Évoque, je ne sais par quel charme passé,
L'âme de leur parfum et l'ombre de leur rêve.

MICHEL-ANGE.

Certe, il était hanté d'un tragique tourment,
Alors qu'à la Sixtine et loin de Rome en fêtes,
Solitaire, il peignait Sibylles et Prophètes
Et, sur le sombre mur, le dernier Jugement.

Il écoutait en lui pleurer obstinément,
Titan que son désir enchaîne aux plus hauts faîtes,
La Patrie et l'Amour, la Gloire et leurs défaites;
Il songeait que tout meurt et que le rêve ment.

Aussi ces lourds Géans, las de leur force exsangue,
Ces Esclaves qu'étreint une infrangible gangue,
Comme il les a tordus d'une étrange façon;

Et dans les marbres froids où bout son âme altière,
Comme il a fait courir avec un grand frisson
La colère d'un Dieu vaincu par la Matière!

José-Maria de Heredia.

ALBERONI

ET SA

CORRESPONDANCE AVEC LE COMTE ROCCA

MINISTRE DES FINANCES DU DUC DE PARME

Un jour à Blenheim, Voltaire supplia la duchesse de Marlborough de lui montrer ses mémoires; elle lui répondit : « Attendez quelque temps; je suis occupée actuellement à réformer le caractère de la reine Anne; je me suis remise à l'aimer depuis que ces gens-ci gouvernent. » En réformant dans ses mémoires le caractère de la reine Anne, la duchesse ne s'inspirait que de ses goûts et de ses dégoûts. Les historiens qui se servent de documens inédits pour réhabiliter ou pour rabaisser tel personnage célèbre ne s'inspirent souvent que de l'amour de la vérité; mais quelquefois aussi ils cèdent trop à l'amour du neuf et au désir de combattre les idées reçues. S'il est bon de reviser sans cesse les jugemens tout faits, les opinions admises et courantes, encore faut-il s'y prendre avec beaucoup de mesure et de circonspection, car il y a souvent du vrai dans les préjugés. Les historiens qui ont pris à tâche de réhabiliter Tibère ont eu raison de dire que Tacite l'avait plus d'une fois calomnié, que ce grand historien s'était fait l'interprète des ressentimens de l'aristocratie romaine humiliée par les Césars et dépossédée de ses privilèges, que Tibère fut un grand administrateur, qu'il sut défendre les provinces contre les agens du pouvoir et les concussionnaires, que les peuples ont eu plus à se louer qu'à se plaindre

de ses sévérités. Mais jusqu'ici on n'a pas réussi à nous persuader qu'il fût un homme aimable et que Tacite ait eu tort de lui attribuer un génie sombre et dur.

L'opinion généralement admise est qu'Alberoni, ce petit abbé qui, à l'âge de cinquante ans, devint le ministre dirigeant et souverain de la monarchie d'Espagne, représente le type du parvenu retombé, de l'homme de rien, qui, arrivé par l'intrigue à une éclatante situation, n'est pas à la hauteur de son emploi et se perd par ses imprudences. La mauvaise étoile d'Alberoni a voulu que le roi des médisans se chargeât de faire son portrait, et c'est un malheur dont il faut lui tenir compte. Sans être un Tacite, c'est-à-dire un moraliste profond, doublé d'un grand poète, Saint-Simon avait, lui aussi, le don des touches ineffaçables, des mots qui restent, et les réputations sur lesquelles il a promené sa griffe en ont toujours porté la marque. Qui n'a présens à l'esprit les débuts d'Alberoni tels qu'il les a contés ? Il nous montre le fils d'un jardinier de Plaisance « prenant un petit collet pour, sous une figure d'abbé, aborder où un sarrau de toile eût été sans accès, » et bientôt s'insinuant dans la faveur du duc de Parme par sa gaîté et ses lazzis. Son maître le députe auprès du duc de Vendôme, avec qui il avait à traiter ; Vendôme lui donne audience sur sa chaise percée, et quand il se lève de son trône, l'abbé, résolu à plaire à quelque prix que ce fût, court baiser ce qu'on lui montre, en poussant la fameuse exclamation : *O c... di angelo !* Ce sont là des traits qu'on ne peut oublier.

Saint-Simon ajoute que rien n'avança plus ses affaires que cette infâme bouffonnerie, qu'il s'étudia à plaire aux principaux valets, à se familiariser avec tous, à prolonger ses voyages, qu'il fit à son nouveau patron des soupes au fromage et d'autres ragoûts étranges qui furent trouvés excellens, « que, de cette sorte, il se mit si bien avec lui, qu'espérant plus de fortune dans une maison de bohèmes et de fantaisies qu'à la cour de son maître, il fit en sorte de se faire débaucher d'avec lui, qu'ainsi il changea de maître et sans cesser son métier de bouffon et de faiseur de potages, mit le nez dans les lettres de M. de Vendôme, réussit à son gré, devint son principal secrétaire et celui à qui il confiait tout ce qu'il avait de plus particulier et de plus secret. » Il y a dans ce récit beaucoup à prendre et beaucoup à laisser. Il est faux qu'Alberoni eût changé de maître. Il suivit le duc de Vendôme comme agent secret du duc de Parme, et quelques informations qu'il recueillît, il s'empressait d'en faire part à sa cour. Dans le temps même de ses grandeurs, il était encore le chargé d'affaires des Farnèse et leur homme de confiance. Mais ce qui reste vrai, c'est qu'il sut se servir de Vendôme pour faire son chemin en France et, plus tard, pour établir sa prodigieuse fortune en Espagne, et ce qui est également vrai, c'est

que ses soupes au fromage, ses ragoûts étranges et ses bouffonneries ne lui furent point inutiles pour conquérir les bonnes grâces de ce gourmand qui aimait à rire.

Une autre opinion généralement admise est qu'Alberoni, devenu le maître de l'Espagne, ne sut qu'intriguer, brouiller les affaires, qu'il forma de vastes projets qu'il était incapable d'exécuter, que mal prit à ce volereau de faire le voleur, que ce corbeau voulant imiter l'aigle demeura empêtré dans la toison de la brebis. Il avait juré de détruire l'état de choses constitué par la paix d'Utrecht, de chasser les Autrichiens d'Italie, de rendre à l'Espagne ses anciennes possessions. On s'accorde à dire que cet aventurier alluma follement une guerre où il eut toute l'Europe contre lui, et qu'ayant perdu la partie, son roi désillusionné le mit à la porte comme on chasse un intendant infidèle qui a causé la ruine d'une grande maison. C'est ainsi que le jugeait Saint-Simon, sur la foi des notes et des papiers que lui avait communiqués Torcy.

On lui a rendu depuis plus de justice. On a reconnu qu'il n'était pas un simple aventurier, que peu de temps lui avait suffi pour supprimer beaucoup d'abus, pour réformer les finances de l'Espagne, pour lui donner une flotte et une armée, que ses projets n'étaient point absurdes, puisque d'autres les ont exécutés après lui, qu'au surplus, s'il aimait à brouiller, il vivait dans un temps où tout le monde brouillait. Il n'en est pas moins vrai qu'Alberoni était un homme d'État fort incomplet et qu'il précipita l'Espagne dans une fâcheuse aventure. Il a été malheureux et il l'a été par sa faute. Il n'avait pas su préparer son entreprise, et les grands politiques ont tous approfondi l'art des savantes préparations. Quand il s'est mis en campagne, il n'avait point d'alliés. Comme l'a dit Saint-Simon, il se repaissait de chimères. Il se flattait que les événemens seconderaient ses desseins : il se figurait que l'empereur serait obligé de se battre longtemps avec les Turcs ; il comptait sur l'assistance des Hollandais, sur la neutralité du régent, il allait jusqu'à s'imaginer que Charles XII et Pierre le Grand feraient la paix et se ligueraient ensemble pour lui venir en aide. Les hommes d'État qui fondent leurs calculs sur de simples espérances donnent leur mesure. Un diplomate belge, M. le baron Nothomb, avait dit de M. de Bismarck à ses débuts : « Sera-t-il Alberoni ou Richelieu? » M. de Bismarck n'a point été un Alberoni ; il ne s'est jamais repu de chimères, personne ne l'a surpassé dans l'art de préparer ses entreprises et jamais il n'a bâti sur des espérances.

Un professeur à la Faculté des lettres de Lyon, M. Émile Bourgeois, vient de publier, d'après le manuscrit conservé au collège de San-Lazare, les lettres intimes que, pendant quarante ans environ, Alberoni écrivit en français d'abord, plus tard en italien, au comte Rocca, tréso-

rier des revenus de la cour de Parme, en réalité premier ministre du duc François II (1). Cette correspondance, qui s'étend de 1703 à 1742, offre le plus grand intérêt, et en la publiant, M. Bourgeois a bien mérité des études historiques. On ne saurait dire pourtant qu'elle modifie beaucoup l'idée qu'un juge impartial pouvait se faire d'Alberoni. Mais il faut y lire le blanc et l'entre-deux des lignes. Si on ne prenait cette précaution, on pourrait croire que non-seulement Alberoni ne fut point un brouillon, mais qu'il était le moins ambitieux et le plus désintéressé des hommes, que les hautes fonctions qu'il remplit n'étaient pour lui qu'un fardeau incommode, dont il aspirait à se décharger. Quel est l'ambitieux qui n'a pas tenu ce langage? Ce sont les hypocrisies du métier.

On pourrait croire aussi qu'en se proposant de rendre à l'Espagne ses possessions italiennes, il se préoccupait surtout des intérêts de l'Italie, qu'il voulait en chasser les barbares, les Ostrogoths, qu'un zèle de charité le poussait à secourir les opprimés, ou qu'il fut un grand patriote, précurseur de ceux qui ont travaillé à la fondation du jeune royaume. « Ce qu'il y a de sûr, mon cher comte, écrivait-il en 1718, c'est que non-seulement à ces États où j'ai eu le bonheur de naître, mais à l'Italie tout entière, si je ne puis faire du bien, du moins je ne leur aurai jamais fait de mal. » M. Bourgeois estime que les lettres intimes des contemporains sont de tous les documens les plus purs et les plus sûrs. « Plus fidèles, dit-il, plus exactes, aussi vivantes que des Mémoires, aussi précises et moins sèches que des documens officiels, elles sont comme des photographies instantanées où la postérité retrouve, avec les gestes et les passions des acteurs, le détail le plus certain des actions humaines. » Cela n'est vrai que dans une certaine mesure. Si on pose en écrivant ses Mémoires, on pose quelquefois aussi en écrivant ses lettres, on étudie ses attitudes, sa physionomie, et surtout on s'accommode, on se conforme au caractère de ses correspondans. Ce qu'on dit à l'un, on ne le dirait pas à l'autre, et il y a des choses qu'on ne dit à personne. Quand Alberoni s'épanchait avec le comte Rocca, avec l'ami, le confident, le principal agent des Farnèse, et qu'il cherchait à le gagner à ses idées, il s'appliquait sans doute à les lui rendre agréables. On n'est vraiment sincère qu'en causant avec soi-même et encore ne l'est-on souvent qu'à moitié.

Croirons-nous, comme on pourrait l'induire de quelques-unes de ses lettres et comme M. Bourgeois lui-même incline à le penser, qu'on l'ait calomnié en le considérant comme le seul instigateur de cette guerre où l'Espagne fut écrasée par la quadruple alliance? Lui a-t-on

(1) *Lettres intimes de J.-M. Alberoni* adressées au comte I. Rocca, ministre des finances du duc de Parme et publiées par M. Émile Bourgeois. Paris, 1893; G. Masson.

fait tort en l'accusant d'avoir engagé trop tôt les hostilités, de les avoir suspendues trop tard ? Serait-il vrai que les événemens ou la volonté de son roi lui aient forcé la main, qu'il se soit jeté dans son aventure malgré lui, à son corps défendant ? Le 8 juin 1719, il écrivait de Tudela au comte Rocca : « Priez Dieu que je me trouve en état de contribuer par mes efforts au rétablissement de la paix. Le roi s'estime profondément offensé, et quelques représentations qu'on ait pu lui faire, il a toujours cru que le point d'honneur et le respect qu'il se doit devaient passer avant tout autre intérêt et tous les maux de la guerre. Avec ses maîtres on n'a pas d'autre ressource que de faire des représentations et d'obéir. Ainsi ai-je fait en m'opposant de vive voix et par écrit à la rupture de la paix ; mais quand il a fallu obéir, si opposé que je fusse à la guerre, je n'ai pas diminué de zèle, d'attention et d'activité pour servir comme je le devais le roi mon seigneur et bienfaiteur. » Voilà une déclaration nette, formelle ; était-elle sincère ?

Sans contredit, il était de son intérêt de gagner du temps, d'achever les réformes qu'il avait commencées, de mettre l'Espagne en état de faire bonne figure sur les champs de bataille ou de supporter ses défaites. Mais ses lettres en font foi, Alberoni n'était pas un de ces politiques avisés et réfléchis, qui calculent les chances et s'arrangent pour ne pas les avoir contre soi. Il écrivait en 1718 « que dans les grandes choses il ne faut pas cheminer et opérer la boussole à la main, qu'il faut laisser à la fortune une partie de l'ouvrage. » Il aimait à dire aussi « que le seigneur Dieu se moque des choses d'ici-bas, *si burla delle cose di qua giù*, et que tout lui appartenant, il donne à qui lui plaît. » Quand la fortune eut fait évanouir ses grands projets, il n'imputa son malheur qu'à la fatalité des circonstances. — « Il règne une constellation maligne, s'écrie-t-il, c'est vraiment la fin du monde. » Il dira quelques mois plus tard : « Les opérations de l'homme, si elles ne sont secondées par le souverain Moteur, servent de peu ou ne servent de rien. Une seule des combinaisons que j'avais formées aurait dû suffire pour faire avorter les desseins de nos ennemis ; Dieu les a toutes traversées, il ne reste qu'à adorer ses justes jugemens. » Ce n'est pas là le langage d'un homme d'État, c'est celui d'un joueur qui se souvient qu'il est abbé, mais le Dieu qu'il adore est le Dieu des tapis verts ou sa sacrée majesté le hasard.

Au surplus, avant que la fortune se fût prononcée, il n'avait garde d'accuser son souverain d'avoir voulu la guerre, il répondait de tout, prenait tout sur lui. Il écrivait au comte : « Si Dieu me prête vie, je ferai en sorte que le roi catholique force au repentir tel ou tel qui aurait dû tout au moins rester neutre. L'Espagne bien administrée est un monstre encore inconnu. En fin de compte, on ne peut garantir la sûreté de l'Italie par le repos ; il faut une bonne guerre et qu'elle dure

jusqu'à ce que le dernier Allemand ait été chassé. C'est là le seul remède, le vrai spécifique ; les palliatifs ne feront qu'empirer le mal et finiront par le rendre incurable. » Il disait aussi : « Le système de l'Europe n'est pas fait, et pour le faire, il faut se battre... Il y a de belles machines et de beaux troubles dans l'air, *belle macchine e belli torbidi.* » C'est un mot de brouillon, qui sème le vent pour récolter la tempête. « Stanhope, écrivait-il encore le 10 octobre 1718, a dit à Paris qu'avec le gouvernement qu'il a trouvé en Espagne et trois ans de repos, j'aurais mis l'Europe sens dessus dessous. » C'était bien son intention, mais il n'a pas su attendre ; la patience lui a manqué, et il n'a pas assez soigné ses semailles. Plus tard, quand son échec fut certain, et qu'il se vit dans de mauvais draps, il s'en prit à son roi, qui avait méprisé ses conseils, et aux insondables décrets du souverain moteur, c'est toujours à lui que s'en prennent les imprudens et les étourdis.

En somme, les six cents lettres publiées par M. Bourgeois n'ajoutent rien à la gloire d'Alberoni, mais elles le font bien connaître. Il y apparaît comme un vrai Parmesan, à l'esprit vif, ardent et souple, dont la prodigieuse industrie et l'indomptable activité épouvantaient l'indolence des Espagnols : « Vous autres Italiens, disaient-ils, vous seriez capables de faire crever de fatigue tout le genre humain. » Mais il a manqué quelque chose à cet homme si actif, et l'histoire le classera toujours parmi les personnages de second plan, qui appelés par un concours extraordinaire de circonstances à jouer les premiers rôles, s'y sont montrés insuffisans. Ce fut moins sa faute que celle de sa destinée, de sa jeunesse et de l'éducation que lui avait donné la vie. A l'âge où l'homme se forme, il avait contracté des habitudes, des plis de caractère et d'esprit dont il n'a jamais pu se défaire.

Comme l'a dit M. Bourgeois dans son *Introduction*, attaché par les Farnèse à la personne de Vendôme, Alberoni correspondait secrètement avec les ministres du duc de Parme, recevait d'eux des instructions et des présens pour gagner l'amitié des Français et rendait compte de tout. « C'était un entourage mêlé que celui de Vendôme, composé d'officiers gourmands, de traitans qui s'enrichissaient au service des armées et de gens de lettres. Les soirées que ce monde passait à table, dans l'intervalle des batailles, étaient employées à des débauches d'esprit et de bonne chère. Gai, la mine et l'intelligence éveillées, le teint frais, l'humeur facile, l'envoyé de Parme y apportait sa part de friandises et d'esprit. Il paraissait lié particulièrement avec les commissaires des vivres, gros personnages et bons vivans, dont il facilitait la tâche en pays étranger. » On lui avait ordonné de s'introduire à tout prix dans la familiarité de Vendôme, de se faire initier par lui à ses desseins, de se tenir à l'affût des nouvelles et de faire

des rapports. Il s'acquitta à merveille de sa mission, car tous les moyens lui étaient bons. Pour dépister les curieux, cet abbé s'était travesti en soldat italien, au service de la France, et il eut toujours le goût des travestissemens et des manèges. On pourrait définir Alberoni un agent secret qui, devenu premier ministre, a appliqué à la grande politique les procédés louches et les pratiques suspectes de son premier métier. Ce poisson avait croupi trop longtemps dans l'eau fangeuse, il ne s'est jamais dégorgé.

Les agens secrets réduisent la politique à l'intrigue; mais quoi qu'en ait dit Figaro, l'intrigue n'est pas toute la politique, et les petits moyens appliqués aux grandes affaires sont souvent un leurre. Certains métiers non-seulement rapetissent l'esprit, ils diminuent et dépriment le caractère. Alberoni s'était maintenu dans la faveur du duc de Vendôme par ses souplesses de courtisan, par une complaisance adroite et inventive, qui ne répugnait à rien, et il avait pris l'habitude de passer par les portes dérobées, qui sont toujours des portes basses. Je ne sais plus quel diplomate disait un jour à un personnage interlope, qui avait eu la main dans une importante négociation, sans que son nom eût jamais été prononcé : « Vous travaillez dans l'ombre, c'est plus commode et plus sûr; mais je n'envie pas votre sort; j'aime à répondre de ce que je fais. » Ce sont les grandes responsabilités qui tout à la fois rendent les hommes d'État circonspects et sages et ennoblissent leur ambition; il y a des jeux qui dégradent le cœur de l'homme quand ils ne sont pas dangereux. Alberoni, ce joueur fataliste, a dit plus d'une fois « que nous ne sommes que des marionnettes dans la main de Dieu. » Il avait été longtemps une marionnette dans les mains de son maître; plus tard, il fut directeur de *fantoccini*, et ses pantins furent un roi et une reine dont il tenait les fils, sans jamais se montrer et sans avoir à répondre de rien. Lui aussi a toujours travaillé dans l'ombre.

Sa situation à Madrid était vraiment étrange. Il n'avait pas d'autre qualité officielle que celle de résident du duc de Parme, et ce chargé d'affaires d'un principicule italien était devenu de fait premier ministre d'Espagne sans en avoir le titre. Il n'était point en place; il n'avait en apparence aucun emploi, ne remplissait aucune fonction politique. Il écrivait le 18 février 1715 : « De tous les postes de cette monarchie, je ne donnerais pas cinq sous monnaie de Plaisance; je ne suis pas ministre de la reine, mais de son père. » Ainsi à Madrid encore, il ne faisait que de la politique occulte. Il était omnipotent, décidait de tout et n'avait à répondre de rien.

Une situation si bizarre était nécessairement fort précaire, et il ne pouvait s'y maintenir qu'à force de petites intrigues et de tours d'adresse. Il sentait bien lui-même que sa fortune était bâtie en l'air,

et il s'occupait d'assurer son avenir en conquérant les plus hautes dignités de l'Église. Saint-Simon a vu fort clair sur ce point : « Alberoni, dit-il, qui voulait régner en Espagne, sentait le besoin qu'il avait de la pourpre pour s'y maintenir. Aussi fit-il jouer tous les ressorts pour arracher du pape le cardinalat et s'acquérir ainsi tout droit d'impunité la plus étendue, quoi qu'il commît, la plus sûre et la plus ferme considération et les moyens de revenir toujours à figurer où que ce fût. » Il ne lui suffisait pas d'être cardinal, il voulait devenir primat d'Espagne. Il avait obtenu l'évêché de Malaga, et il aspirait à l'archevêché de Tolède ; en attendant, il se fit donner celui de Séville. « De là à Tolède, il n'y avait plus qu'un pas ; mais demeurant même archevêque de Séville avec sa pourpre, il était à la tête du clergé espagnol. La puissance où il s'était établi lui donnait tous les moyens nécessaires de le pratiquer sans bruit et de se l'attacher. Cardinal et archevêque, ce nouveau titre l'affermissait dans la place de premier et de tout-puissant ministre. Appuyé de la sorte, il arrivait au but qu'il s'était proposé de se faire redouter par le roi et la reine et de devenir même à découvert le tyran de l'Espagne. » Malheureusement il eut beau se remuer, Rome lui refusa obstinément les bulles de Séville, et il tomba du pouvoir avant d'avoir pu se ménager les moyens d'y rester toujours. Du moment qu'il n'était plus tout en Espagne, il était condamné à n'y être plus rien.

Alberoni ne fut qu'un homme d'État de médiocre envergure, à qui M. Bourgeois a témoigné peut-être trop d'indulgence. Mais on ne peut qu'admirer la puissance de volonté, l'esprit de conduite, l'art qu'il déploya pour arriver et pour imposer sa domination aux Espagnols, plus jaloux que tout autre peuple de l'étranger qui se mêle de leurs affaires. Sans attaches, sans liaisons solides, sans force et sans appui, s'attirant mille inimitiés par les réformes qu'il introduisait dans les finances et dans la maison du roi, haï des grands qu'il dépouillait de leurs prérogatives et de tous ceux dont il réduisait les pensions, il n'avait pas d'autre autorité que celle d'un favori. Que la faveur royale vînt à lui manquer, il retombait dans le néant. Mais il joignait à l'intrigue une imperturbable audace. Son programme politique pouvait se résumer en trois mots : il voulait que le roi d'Espagne devînt le maître absolu de ses sujets, que ce roi devenu tout-puissant consentît à se laisser conduire par sa femme, et que, dans les petites choses comme dans les grandes, sa femme se gouvernât exclusivement par les conseils d'Alberoni. Il osa tout, et grâce à son industrie il put se flatter pendant plusieurs années d'avoir réussi.

Il reprochait au peuple espagnol d'avoir mis ses rois en servitude et de leur refuser à la fois son obéissance et son argent. Il déclarait que le gouvernement était gangrené et que, si la cure était possible, elle ne

se ferait que par le fer et le feu. Il disait encore « que l'Espagne était un arbre puissant et robuste, capable de porter des fruits en abondance, mais envahi par une multitude d'insectes, qui dévoraient les feuilles et les fruits à peine nés. » Il se vantait d'être le grand échenilleur, qui faisait la guerre aux parasites. Dans une lettre fort curieuse, datée du 13 juin 1718, il imputait tous les malheurs de l'Espagne « à ce don Quichotte de Charles-Quint et à son fils Philippe, qui ne pensait qu'à créer des conseils et qui avait transformé une monarchie en république. » C'était la première fois assurément qu'on accusait Philippe II d'avoir eu du goût pour le régime républicain. Conseil des Indes, conseil de guerre, conseil d'État, ajoutait-il, se mêlent de décider des affaires, et le souverain doit partager son autorité avec eux. Il réduisit tous ces conseils à un rôle purement consultatif. « Le conseil d'État, écrivait-il, n'est plus qu'un nom, qu'il faut conserver par politique, comme disait Tacite en parlant du sénat romain. Il ne se compose plus que de trois membres, qu'on réunit trois fois par an... Aussi tout le monde crie-t-il contre ce maudit Italien, qui, pour se rendre maître du gouvernement, a voulu s'approprier à lui seul toute l'autorité répartie entre ces assemblées que vénérèrent tant de glorieux rois catholiques.» Le maudit Italien laissait crier les gens et allait tranquillement son chemin; il n'avait pas coutume de compter avec ses ennemis.

Philippe V, qu'Alberoni cherchait à rendre absolu, s'était toujours montré enclin à se laisser gouverner par sa femme. Gabrielle de Savoie était morte; Mme des Ursins, désespérant de se faire épouser, avait conçu le projet de mettre sur le trône d'Espagne une princesse de petite naissance qui lui devrait tout et serait à jamais son obligée. Son choix tomba sur la jeune Élisabeth Farnèse, et ce fut pour Alberoni un vrai coup de partie : le Parmesan allait avoir pour reine une Parmesane, qui s'entendait à faire valoir ses grâces, à en tirer tout le parti possible. On avait envoyé son portrait au roi, qui en fut charmé. « La marchandise a plu, » écrivait Alberoni. Après avoir longtemps musé en chemin, elle arriva enfin à Guadalajara, où Philippe était venu l'attendre. « Du premier coup, elle s'est rendue maîtresse de son cœur, *padrona del suo cuore;* imaginez-vous ce que ce sera quand elle aura passé deux nuits sous les draps.»

Tout allait bien, Alberoni exécutait son programme point par point. Il pouvait se promettre de trouver dans cette reine de vingt-deux ans une élève docile et complaisante. Dès le premier jour, il l'avait déterminée sans peine à rompre en visière à Mme des Ursins, à disgracier, à chasser la femme à qui elle devait sa couronne. Désormais, la place était libre, l'astucieux Italien allait régner. Mais il fallait avant tout faire l'éducation de cette princesse qui, comme le dit Saint-Simon, avait été élevée durement dans un grenier et ne connaissait du monde

que ce qu'elle en avait vu par sa lucarne. Si elle ignorait les affaires, la politique, les choses et les personnes, elle avait l'esprit vif, prompt et délié, un grand désir de s'instruire, « avec une gaîté naturelle qui étincelait à travers la gêne éternelle de sa vie. » Quoiqu'elle déclarât crûment que, pour bien connaître un homme, il faut avoir mangé et dormi avec lui, *bisogna mangiare e dormire con lui*, elle avait pris tout de suite confiance en son instituteur, elle s'abandonnait à ses conseils. Elle lui avait donné l'entrée secrète, ce qui était encore sans exemple, et il la voyait tous les jours, conférait, raisonnait avec elle entre quatre yeux, *a quattro occhi*.

Il lui avait appris quel homme était Philippe V, comment elle pouvait le prendre et le tenir, et elle avait plié son humeur à tous les goûts, à toutes les habitudes de ce roi pour qui la chasse était un plaisir de tous les jours. Peu de temps après son arrivée, cette paresseuse se levait de grand matin pour l'accompagner, le suivre à pied et admirer ses exploits. Elle se régalait des bécasses qu'il avait tuées et dans l'occasion, disait Alberoni, « elle vivait du fusil de son mari. » Elle s'accoutuma à chasser, elle aussi; il lui enseignait à ne pas tirer trop vite, et ils battaient ensemble les buissons; rien ne lui faisait peur, ni le froid, ni le vent, ni les montagnes couvertes de neige. « Dieu, depuis l'éternité, l'avait créée pour lui. » Après avoir fait sa conquête, elle s'appliqua à le séquestrer, à tenir à distance les conseillers fâcheux, les indiscrets, les quémandeurs. Elle s'empara si bien de son esprit qu'il ne lui cachait rien, ne travaillait jamais qu'en sa présence, lui montrait et les lettres qu'il écrivait et celles qu'il recevait, la mettait en tiers dans toutes les audiences qu'il donnait soit à ses sujets, soit aux ministres étrangers. « Ce tête-à-tête éternel qu'elle avait avec lui, a dit Saint-Simon, lui donnait lieu de le savoir par cœur. » Cependant il résistait quelquefois. Elle recourait alors au grand moyen que lui avait enseigné son Parmesan. A une grande dévotion, Philippe joignait beaucoup de tempérament; sa conscience lui interdisant « de chercher ailleurs, » il ne se permettait que les plaisirs légitimes, mais il réclamait impérieusement son dû. Quand il l'avait contrariée, Élisabeth l'en punissait « par les refus nocturnes, qui excitaient des tempêtes. Il criait et menaçait, par ci par là, passait outre; elle tenait ferme, pleurait et quelquefois se défendait. Le matin, tout était en orage. La paix se consommait la nuit suivante. »

Alberoni était enchanté de sa pupille. Cette princesse, « élevée entre quatre murs, » avait surpassé son attente. Elle avait tout appris, s'était débrouillée avec une promptitude surprenante; rien ne l'embarrassait, elle était fine, adroite, rusée comme une bohémienne, *scaltra come una zingara*. Elle tenait désormais le roi; Alberoni la tiendrait-il toujours? Il pouvait s'en flatter. Elle lui prodiguait les attentions et

les grâces; elle goûtait son esprit, sa gaîté. Il lui disait qu'il n'était plus le chargé d'affaires du duc de Parme, mais qu'il servait de gouvernante à sa fille; elle lui répondait qu'il était d'âge à lui servir de tout, même d'accoucheuse, en cas de besoin. Il l'engageait à donner beaucoup d'enfans au roi d'Espagne. « Vous en parlez à votre aise, répliquait-elle, et je voudrais que vous prissiez une fois la peine d'en faire un. » Quand ils ne plaisantaient pas, ils rêvaient, caressaient des chimères. Il l'assurait qu'il n'avait aucune ambition personnelle, qu'il mettait sa gloire à travailler au bonheur d'une reine adorable, que cependant il serait sensible au plaisir de devenir pape sans avoir passé la soixantaine. — « Vous en Espagne, moi à Rome, nous pourrions nous moquer du monde. — Si c'était en mon pouvoir, vous seriez pape dès demain. » — « Et voilà, écrivait Alberoni, comment nous discourons sur des choses bonnes en soi, mais tristes quand on songe à la difficulté de les faire. »

Cet homme, qui avait trop de penchant à la politique aventureuse et inconsidérée, conduisit toujours ses affaires particulières avec une extrême prudence. C'est à cela qu'il appliquait toute l'industrie de son esprit et toutes les recettes qu'il avait apprises lorsqu'il n'était qu'un petit agent secret, attaché à la personne du duc de Vendôme. Dès ce temps-là, il s'était persuadé « que le monde se gouverne autrement qu'on ne pense, que les petites attentions ont souvent plus de prix que les bienfaits, qu'il faut entretenir les amitiés utiles par des babioles, que les bagatelles font des miracles que ne font pas les sommes d'argent. » *Intelligenti et sapienti pauca.* Ce savant cuisinier avait pour principe que la gourmandise est la plus sérieuse, la plus tenace de nos passions, la seule qui dure autant que la vie, et que c'est surtout par la bouche qu'on gouverne les hommes et les femmes. Il avait conquis Vendôme par ses soupes au macaroni et ses ragoûts, il s'était insinué par ses séductions culinaires dans les bonnes grâces de la première femme de Philippe, et il s'occupait de procurer à la seconde les mets qui lui plaisaient. C'est un sujet sur lequel il revient sans cesse dans ses lettres, et les commandes de comestibles qu'il adressait à la cour de Parme y tiennent une place considérable. Il faisait venir pour la reine adorable des vins, des saucissons, quatre caisses de charcuterie à la fois, des barils de truffes et d'innombrables fromages, car c'était de fromage qu'elle était surtout friande, elle en mettait dans tous les plats, et cet assaisonnement lui tenait lieu de fruits et de douceurs. Ajoutons que lorsque Alberoni traversait les appartemens réservés aux infans, il avait toujours quelques friandises à leur offrir, et qu'il s'attendrissait en les voyant se jeter sur lui pour fouiller dans ses poches: *è graziosissima cosa il vederli.* — « Je mène une vie bien fatigante, disait-il, et qui ne pourra durer. Mais ce qui me fatigue le plus, ce ne

sont pas les affaires, c'est le souci de savoir comment je dois m'y prendre pour faire ma cour. »

Il se croyait sûr de sa reine; mais est-on jamais sûr d'une femme, surtout quand elle est rusée comme une bohémienne? Élisabeth avait du goût non-seulement pour les fromages du duché de Parme, mais pour tout homme qui en venait et lui apportait un peu de son air natal. Un Parmesan arrivait-il à Madrid, Alberoni s'inquiétait et n'avait pas de cesse qu'il ne l'eût déconsidéré ou éloigné. Mais personne ne le tenait plus en alarme que la nourrice de la reine, qu'il traitait de harpie. Il était jaloux de la confiance, de l'amitié, que lui témoignait sa maîtresse et il la soupçonnait de le desservir en secret, d'intriguer contre lui. Cette nourrice, a dit Saint-Simon, était une grosse paysanne du pays de Parme, « qui avait de l'esprit, de la ruse, du tour, des vues à travers la grossièreté extérieure de ses manières, » et il assure que Dubois se servit d'elle pour perdre Alberoni dans l'esprit de la reine et le faire chasser. Telle était la situation de ce ministre omnipotent : il avait à lutter contre la quadruple alliance et à se défendre contre une nourrice, et voilà le sort des favoris.

Il supporta vaillamment sa chute, car il vécut trente ans encore. Mais en vain avait-il dit que le sage se contente de peu, qu'il ne faut vivre que pour soi et pour quelques amis, que le grand monde est un lieu de confusion, un tohu-bohu, *una sinagoga*, d'où l'on est heureux de sortir, qu'il était satisfait de son destin, qu'il emploierait agréablement son temps à cultiver sa petite vigne, il s'aperçut bien vite que sa petite vigne ne lui suffisait pas, et après avoir gouverné une grande monarchie, il éprouva le besoin de s'occuper de broutilles, et il en retira peu d'honneur. Deux choses ont toujours manqué au fils du jardinier de Plaisance, l'élévation d'esprit et la dignité du caractère. Dans une lettre qu'il adressait au comte Rocca, le 6 février 1709, se trouve un mot qui résume assez bien sa philosophie : « Le monde, écrivait-il, n'est plein que d'ordures et de misères et il faut savoir en faire son profit. » Il ne connaissait ni les répugnances ni les dégoûts, et quand il fouillait dans la hotte aux balayures pour y trouver son bien, le cœur ne lui souleva jamais. Sa philosophie était celle d'un brasseur d'affaires; il faut quelque chose de plus pour faire un grand homme d'État.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

LAMENNAIS.

I. *Lamennais*, étude d'histoire politique et religieuse, par M. E. Spuller. Paris, 1892; Hachette. — II. *Lamennais*, d'après des documens inédits, par M. A. Roussel, de l'Oratoire de Rennes. Rennes, 1892; Caillière (1).

Il y a des écrivains dont les œuvres suffisent d'abord à expliquer la réputation : tel, par exemple, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ou tel encore, dans un genre assez différent, l'auteur de la *Pétition pour les villageois qu'on empêche de danser*. Leur marque se connaît ou se reconnaît entre cent. On peut d'ailleurs les aimer ou ne les aimer pas ; nos goûts et nos idées peuvent différer des leurs ; celui-ci, Joseph de Maistre, abuse un peu du droit qu'on a de mettre « de l'impertinence dans de certains ouvrages, comme du poivre dans les ragoûts ; » et l'autre, Paul-Louis Courier, le faux « vigneron de la Chavonnière, » avec tout son esprit, est trop déloyal dans la polémique. Mais ce n'est pas le point ; et le fait est qu'il demeure d'eux, non-seulement des mots ou des traits, mais des pages entières comme gravées dans les mémoires. Quelque sujet qu'ils aient traité, la manière n'en a jamais appartenu qu'à eux. Ils sont originaux, enfin ; et pour écrire

(1) En dépôt à Paris, chez Lemoigne.

comme eux, ce ne serait pas assez d'être de leur famille, il faudrait être eux-mêmes.

Il n'en est pas ainsi de Lamennais. Non que son œuvre n'abonde en belles pages, et si nous en voulions citer, nous n'aurions, comme on dit, que l'embarras du choix. Il y en a d'éloquentes dans l'*Essai sur l'Indifférence;* il y en a dans les *Affaires de Rome;* il y en a dans les *Paroles d'un croyant;* il y en a de moins connues, de moins vantées, mais non pas de moins belles peut-être dans l'*Esquisse d'une philosophie,* sur l'art en général, et sur la musique en particulier, sur la cloche, par exemple, ou sur l'orgue. Justesse et clarté, force et précision, ampleur de la phrase, mouvement, véhémence, — le style de Lamennais a toutes les qualités d'un grand style. Et cependant, je ne sais pourquoi ni comment toutes ces qualités ont en lui quelque chose d'anonyme et d'impersonnel. Je dis plus : il a une manière, et même, comme dans les *Paroles d'un croyant,* une manière dont on peut aisément démêler l'artifice; et cependant sa prose, en vérité, n'est pas signée. On ne dit pas en le lisant : « Voilà du Lamennais, » comme on dit : « voilà du Joseph de Maistre » ou : « voilà du Courier. » C'est un grand écrivain, très éloquent, très entraînant, dont les plus belles pages n'ont rien qui soit exclusivement de lui.

On ne peut s'empêcher de faire une autre observation. L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* n'a rien eu d'un « moraliste, » au sens du moins où l'on entend ce mot quand on songe aux *Essais* de M. Nicole, par exemple, ou aux *Sermons* de Bourdaloue. Il a connu l'homme en général, mais non pas les hommes en particulier. A cet égard, comparez encore, dans l'accomplissement d'un dessein presque analogue, la pauvreté psychologique de son premier volume à la richesse des *Pensées* de Pascal. Est-ce que peut-être, pour observer le monde, il en a toujours vécu trop éloigné? Mais, d'un autre côté, trop solitaire et trop orgueilleux, il semble avoir été toujours incapable aussi de ces retours sur soi, qui nous permettent parfois de lire, dans la contemplation de notre propre misère, un peu du secret de l'humanité.

Et l'appellerons-nous seulement un « penseur? » C'est un titre au moins qu'Edmond Scherer, dans une très belle *Étude,* lui a jadis durement contesté. M. Ravaisson, dans son mémorable *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle,* et M. Paul Janet, dans une suite d'*Études* que nos lecteurs n'ont pas oubliées, se sont montrés moins sévères. Si cependant Lamennais, plus heureux dans l'art de renouveler telle ou telle partie de l'apologétique ou de la philosophie, que dans l'art d'édifier un système, — ce qui est assez grave quand on en a voulu construire deux, — s'est lui-même un peu perdu dans l'argumentation du premier de ses deux grands ouvrages et n'a pas très habilement ni très solidement ordonné le second, nous serons de

l'avis d'Edmond Scherer. Quelque chose encore lui a manqué de ce côté. « Il ne s'est pas rendu compte à lui-même de ce qu'il voulait établir. » Et si j'ajoute qu'en fait d'idées « pures, » pour ainsi parler, on n'en voit pas de vraiment féconde, ni surtout de vraiment nouvelle, dont on puisse faire honneur à Lamennais, quelle est donc cette espèce d'énigme? et qu'y a-t-il en lui qui justifie sa réputation?

Car elle est grande, et elle est méritée. Quand on en aura vu décroître et s'évanouir de plus éclatantes peut-être, la sienne continuera de durer. Il sera toujours l'un des grands noms du siècle. A quel titre et pour quelles raisons, c'est ce que je voudrais essayer aujourd'hui de dire très rapidement. J'aurai d'ailleurs, pour m'y aider, la consciencieuse *Étude* de M. Spuller, et deux volumes récemment publiés par M. Alfred Roussel, de l'Oratoire de Rennes. Composés d'après les papiers du « dernier survivant des disciples de Lamennais, » — le chanoine Houet, supérieur de l'Oratoire de Rennes, mort il n'y a pas encore tout à fait trois ans, — les deux volumes de M. Roussel sont riches de détails et de « documens inédits. » S'il ne s'en dégage pas un nouveau Lamennais, ils peuvent pourtant servir à préciser quelques traits de sa physionomie. Quant à M. Spuller, ce qu'il a sans doute le mieux vu, l'un des premiers, c'est que jamais les idées de Lamennais n'ont été plus « vivantes, » que depuis qu'il est mort. Et j'en suis bien heureux, si c'est un nouvel exemple et une preuve nouvelle pour moi, que l'histoire, assurément, s'éclaire beaucoup de la lumière du passé, mais bien plus encore peut-être des clartés que projettent en tout temps sur elle les leçons du présent. En se plaçant à ce point de vue, l'énigme se débrouille, et ce qu'on ne discernait pas, — ce qu'on ne pouvait pas discerner aux environs de 1860, — nous commençons, nous, aujourd'hui de l'entrevoir.

L'influence de Lamennais s'est surtout fait sentir comme qui dirait aux confins de l'action et de l'idée, dans cette région intermédiaire où l'abstrait et le concret se mêlent, dans ce domaine mal délimité où les idées, descendues des hauteurs, se transforment en moyens d'action. C'est ce qui la distingue assez profondément de l'influence de Bonald, ou de celle de Joseph de Maistre, sans compter qu'étant de 1817, le premier volume de l'*Essai sur l'Indifference* a donc précédé les *Recherches philosophiques*, qui sont de 1818, et le livre du *Pape*, qui n'a paru qu'en 1819. Bonald ou Maistre sont encore des philosophes, et le premier même, à sa manière, est un « idéologue » ou, comme l'a si bien dit M. Emile Faguet, un « scolastique, » une sorte de docteur « irréfragable » ou « subtil. » Lamennais, lui, est un combattant. « Vous avez reçu de la nature un *boulet*, — lui écrivait Maistre, au mois de septembre 1820, en le remerciant de l'envoi du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence* — n'en faites pas de la *dragée*, qui ne pourrait tuer que des

moineaux, tandis que nous avons des tigres en tête. » C'est cela même. Il ne s'agissait point de parader alors, ni de faire la petite guerre. Deux grands partis étaient en présence, que tout ce qui peut émouvoir ou passionner les hommes animait l'un contre l'autre, et Lamennais était à l'avant-garde de l'un, sauf à devenir plus tard, on le sait, l'un des chefs de l'autre, mais, — on le verra aussi, — c'était bien le même Lamennais.

Son coup de génie avait été de reconnaître dans l'individualisme, — cet individualisme dont Benjamin Constant était alors le grand théoricien et Victor Cousin le prophète, — l'ennemi qu'il fallait combattre, et abattre, si l'on voulait reconstituer la société sur la base de la religion. A la vérité, je ne sais si, sous le nom commun d'individualisme, Lamennais ne confondait pas deux choses ; et, très certainement, quand il reprochait à nos philosophes du XVIIIe siècle leur insouciance ou leur incuriosité des intérêts généraux, il se trompait. La philosophie du XVIIIe siècle en son ensemble est essentiellement une philosophie sociale, et les Montesquieu, les Voltaire, les Rousseau, les Diderot, — sans parler des moindres, — ne se sont préoccupés de rien plus ou autant que de consolider, d'améliorer, de perfectionner, ou de réformer l'institution sociale. Mais quand Lamennais s'en prenait aux excès de la « raison individuelle, » quand il attaquait en elle sa confiance en elle-même, dans l'infaillibilité de ses lumières, dans la souveraineté de ses jugemens, c'est là qu'il avait raison, et c'est là qu'il triomphait. Sous ce rapport, nul n'a mieux montré ce qu'il y a d'antisocial, ou d'antihumain même, à faire de l'individu la mesure de toutes choses, et que, si la logique réussissait jamais à démontrer qu'il l'est, il en faudrait douter encore, au nom de l'intérêt commun, de la nécessité sociale, et de la solidarité des générations. Aucun de nous n'a le droit de se poser en maître absolu de ses actes, ni de ses pensées même, parce qu'il n'est aucun de nous qui n'appartienne autant à la société qu'à lui-même, pour ce qu'il lui doit de bienfaits dans le passé, pour ce qu'il en réclame d'aide ou de secours dans le présent, pour l'espèce d'engagement qu'il a pris, rien qu'en naissant, de transmettre à ceux qui le suivront tout ce qu'il a reçu, et de le leur transmettre intact, ou, si possible, accru. Ceci, répétons-le, — parce qu'on ne saurait trop le redire, dans l'intérêt de la société, comme pour expliquer la pensée de Lamennais, — c'est ce qu'il a supérieurement vu, déjà dans son *Essai sur l'Indifférence*, et plus tard encore mieux.

Il a sans doute été moins heureux quand, avec cette fougue de tempérament qui le portait d'abord aux extrêmes, il a voulu substituer à l'autorité de la « raison individuelle » celle du « consentement universel. » Il n'y a pas de « consentement universel. » Et il est vrai d'autre part qu'il n'y a pas non plus de « raison individuelle. » Ce qui revient

à dire que les affaires humaines se déroulent ou se jouent, pour ainsi parler, entre les exagérations de l'individualisme et celles de son contraire. Nous ne sommes ni anges ni bêtes. L'individu n'a pas tous les droits, mais la société ne les pas tous non plus. La sagesse est au milieu, comme le bonheur, à ce que l'on dit, dans la médiocrité. A chaque moment de l'histoire, trouver un moyen terme qui concilie les droits de l'individu avec ceux de la société, c'est l'éternel problème, dont la nature même est de ne pouvoir jamais être résolu que pour un temps. Et n'y ayant rien de plus raisonnable, il n'y a donc rien aussi qui soit d'une philosophie plus vulgaire; — je le sais. Que faire cependant si, philosophiquement, la théorie individualiste et celle du « consentement universel » sont également intenables? On fait comme Constant et comme Lamennais : on se porte tout entier d'un côté. Pourquoi d'ailleurs cela vaut-il mieux? et qu'en résulte-t-il? Il y a là-dessus une belle page de critique hégélienne dans l'*Etude* d'Edmond Scherer que j'ai déjà citée.

Ce qui nous importe ici davantage, — et pour aujourd'hui, — c'est que l'on voie bien comment sa théorie du consentement universel acheminait, dès 1820, l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* vers l'idéal futur de l'auteur du *Livre du peuple*. L'observation d'ailleurs en a souvent été faite, et je n'ai pas besoin d'y insister. *Vox populi, vox Dei*. C'est Dieu qui parle par la voix des foules, et Lamennais n'a reculé devant aucune des conséquences de son principe. Mais aussi, pour ne pas le savoir, n'est-ce pas sans raison, — sans une espèce de raison instinctive, confuse et profonde, — que la mémoire des foules lui est reconnaissante encore de ce qu'il a tenté pour fonder le droit du nombre sur un titre authentique. Dans un temps où personne peut-être encore n'y songeait que comme à une chose lointaine, Lamennais a pressenti cette extension du droit de suffrage qui est actuellement en train de bouleverser les conditions de l'histoire, et son nom se trouve ainsi naturellement mêlé à l'origine de toutes les questions qui intéressent l'avenir de la démocratie. Ou plutôt, il en est devenu comme inséparable, et puisqu'il semble qu'à de certains égards cet « idéaliste forcené, » comme l'appelle un de ses critiques, ait eu quelque chose d'un « voyant, » qui peut répondre que, de ses principes et de ses idées, l'avenir ne dégage pas encore des conséquences inaperçues?

Mais avant d'abandonner l'Église, il devait lui rendre un autre grand service encore, qui est, comme on l'a dit, de l'avoir constituée en *parti*. L'expression est d'Ernest Renan. Entre 1815 et 1830, tout ayant donc changé depuis un demi-siècle, Lamennais comprit qu'il fallait que le catholicisme, aussi lui, changeât, dans la mesure, assez large d'ailleurs, où le permettait l'immutabilité nécessaire de son dogme.

A des attaques nouvelles, il comprit qu'il fallait répondre par des moyens nouveaux. Liberté de la presse, liberté d'enseignement, — et généralement toutes les formes que peut prendre la liberté de penser, de parler ou d'écrire, — puisque les adversaires de la religion en usaient, il fallait que, comme eux, ses défenseurs apprissent à s'en servir. Ce n'était pas assez que le prêtre se contentât de prêcher dans sa chaire la morale ou le dogme, et encore moins d'être inscrit au budget; mais il fallait qu'il descendît des hauteurs paisibles où il affectait de se tenir, qu'il eût, comme citoyen et comme chrétien, sa politique, et, pour tout dire enfin, qu'il parût dans la place publique. C'est ce que fit Lamennais, dans les livres fameux sur *la Religion dans ses rapports avec l'ordre civil*, sur *les Progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église*, et surtout par la fondation du journal *l'Avenir* et la constitution de l'*Agence catholique*.

Ce qu'il voulait, où il tendait par là, il nous l'a dit lui-même : à ruiner le gallicanisme, et, en le ruinant, à dégager la religion même de « l'édifice politique » où il la trouvait comme emprisonnée. « On doit peu s'étonner des progrès du libéralisme, écrivait-il de La Chênaie, le 16 juillet 1830, à l'abbé de Hercé, c'est la marche naturelle des choses, et dans les desseins de la Providence, la préparation au salut, je le crois du moins. La religion, emprisonnée dans le vieil édifice politique, véritable cachot de l'Église, ne reprendra son ascendant qu'en recouvrant sa liberté, et c'est là le service que ses ennemis, instrumens aveugles d'une puissance qu'ils méconnaissent, ont reçu d'en haut l'ordre de lui rendre. Tout se prépare pour une grande époque de restauration sociale, mais qui devra, comme il arrive toujours, être achetée par beaucoup de travaux, de souffrances et de sacrifices. Pour nous, qui ne serons plus là quand elle s'accomplira, saluons de loin cette espérance, comme les prophètes celle du Messie, et supplions Dieu de répandre, parmi les catholiques et le clergé surtout, les lumières qu'exige sa position présente, et que tant d'hommes d'ailleurs estimables ne savent pas même encore désirer. »

Si j'ai cité cette lettre, c'est qu'elle est inédite, et à ce propos je ne sais ce qui me retient d'en revenir à l'éternelle question : que trouvera-t-on bien qu'elle ajoute à ce que nous connaissions déjà de Lamennais? Peu de chose, assurément, et dans sa *Correspondance* déjà publiée, il y en a vingt autres où il exprime les mêmes idées. Telle est la lettre à M. de Senfft, datée du 18 avril 1831 :

« Pour moi, je crois profondément à une transformation universelle de la société sous l'action du catholicisme qui, affranchi et ranimé, reprendra sa force expansive et accomplira ses destinées en s'assimilant les peuples qui ont résisté jusqu'ici à son action; tout se prépare pour cela, et la politique européenne n'a été et n'est encore que l'in-

strument aveugle de la Providence, qui se sert d'elle comme du libéralisme antichrétien pour réaliser cette grande promesse. *Et erit unum ovile et unus pastor*. Si les puissances comprenaient cela, elles sauveraient aux peuples d'effroyables calamités et elles se sauveraient elles-mêmes. Tout le monde aujourd'hui agit contre soi, et c'est à mes yeux une des plus fortes preuves que tout ce qui est, est réprouvé, et que Dieu a pris en main le gouvernement du monde pour y établir un ordre nouveau. S'il existait, dans une certaine position, — c'est-à-dire sur le saint-siège, — un homme qui sentît cela et qui se plaçât, pour ainsi dire, au milieu de l'action divine, jamais il n'aurait paru sur la terre rien de si grand que cet homme. » On reconnaît ici les idées de Joseph de Maistre, exagérées sans doute, et poussées déjà jusqu'au mépris, sinon jusqu'à la haine encore des « puissances; » mais, de plus, Lamennais a essayé de susciter cet homme « qui se placerait au milieu de l'action divine, » ou, si l'on veut, et à son défaut, d'y suppléer par l'organisation du catholicisme en parti.

Que si maintenant l'une des plus cruelles déceptions qui puissent atteindre un agitateur est de se voir devenir l'hérétique du parti qu'il a lui-même constitué, de voir en quelque sorte son œuvre le renier, et l'arme enfin qu'il avait forgée servir à le frapper, on sait quand et comment Lamennais l'éprouva. L'Église, qui s'était assez naturellement émue du troisième et du quatrième volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, pouvait-elle en 1833 accepter pour siennes *les Paroles d'un croyant?* Toujours est-il qu'elle ne le crut pas. Il lui sembla que Lamennais l'engageait dans une voie dangereuse, et elle le condamna sans ménagement ni pitié. L'encyclique *Singulari nos* déclara ce mince volume aussi funeste qu'il était petit, — *mole quidem exiguum, pravitate tamen ingentem*, — et l'auteur fut comme retranché du nombre des fidèles qu'il avait disciplinés lui-même à l'obéissance et à la soumission. Non-seulement aucun des siens, — aucun de ceux qu'il avait rendus, pour ainsi dire, à l'ultramontanisme, — ne le suivit dans sa résistance, mais quelques-uns d'entre eux se séparèrent de leur ancien maître avec plus de hâte, et surtout de fracas, que ne le demandait peut-être le souci de leur orthodoxie. Ce « retour aux idées romaines » dont Lamennais avait été le principal ouvrier, » ce grand mouvement « qui devait aboutir à la décision suprême et irrévocable du Vatican, » et dont on lui fait un titre de gloire d'avoir été l'initiateur, il en fut la première victime; et, par la profondeur du coup qui l'atteignait, il put juger lui-même ce qu'il avait rendu de vigueur à la main qui le lui portait.

Ce serait faire injure à sa mémoire que d'imputer sa révolte au seul ressentiment de l'orgueil outragé. Car je ne dis rien de sa « sincérité. » Personne, je crois, ne l'a jamais sérieusement mise en doute, et M. Roussel eût peut-être pu se dispenser de la démontrer. Il y a,

comme on dit, des accens qui ne trompent pas. Mais ce qui est moins trompeur encore, c'est la liaison nécessaire des idées de Lamennais entre elles. Telle qu'il la concevait dès le temps même de l'*Essai sur l'Indifférence*, la religion était pour lui la religion des humbles. « Philosophes, s'écriait-il, parlez moins de la dignité de l'homme, ou respectez-la davantage. Quoi! c'est au nom de la raison, c'est en exaltant avec emphase ses droits imprescriptibles que vous condamnez hardiment plus des trois quarts du genre humain à être la dupe de l'imposture... Et vous vous imaginez qu'en jetant la religion au peuple, et en lui disant que c'est pour lui un frein nécessaire, il s'empressera de le saisir, en vous abandonnant les rênes! Vraiment, je vois que cela serait assez commode. Il s'abstiendrait pour vous et vous jouiriez pour lui. » Et en effet, telle était bien, comme on sait, la religion de Voltaire. Bonne pour la « canaille, » ce que Voltaire ne pardonnait pas à la religion chrétienne, c'était tout justement l'humilité de ses origines. Mais, au contraire, c'était ce que Lamennais en devait surtout aimer, glorifier, prêcher un jour, et si l'on ne saurait nier, je crois, qu'il y ait quelque chose de démocratique dans l'Évangile, c'est d'abord ce qu'il y a lu.

Aussi longtemps donc qu'il a cru pouvoir, par les moyens dont il disposait, ou qu'il essayait d'organiser, ramener le christianisme à la pureté de son institution primitive, le débarrasser de la rouille des temps, et renouveler en lui, pour ainsi dire, le caractère démocratique, ou populaire, si l'on veut, de sa première propagande, Lamennais est demeuré non-seulement catholique, mais le plus ferme soutien et le défenseur le plus hardi du catholicisme. Lorsqu'il lui a semblé que, bien loin de soutenir l'Église et la religion, l'alliance des puissances, — qu'il fallait qu'on payât, et souvent de quel prix! de quelle servitude ou de quelles complaisances! — rendait la religion et l'Église suspectes aux « peuples, » il n'a pas hésité à dénoncer publiquement une solidarité désormais dangereuse, et sans déclarer encore la guerre aux rois, il a commencé de les traiter en alliés pour le moins inutiles. Et, en effet, n'étaient-ils pas au premier rang de ces « indifférens » pour qui la religion n'était en somme qu'une politique, un instrument de règne, un moyen d'oppression au besoin? Mais quand il se vit enfin abandonné de la papauté même, il ne se plaignit pas, il s'indigna plutôt, et comme il était de ceux que la contradiction enfonce dans leurs opinions, il devint hérétique pour n'avoir point voulu renoncer à des convictions qu'on avait jadis encouragées en lui, qui faisaient d'ailleurs le fond ou la substance de sa pensée, qui étaient sa personne même. C'est alors que, débarrassé désormais de toute contrainte, il se laissa naturellement entraîner à la pente sur laquelle, non sans effort, il s'était jusque-là retenu. Sans avoir besoin pour cela de l'aiguillon de la colère, mais surtout, sans

se laisser, comme on l'a dit, enivrer aux fumées de l'orgueil, n'ayant plus rien à ménager, il fut alors ouvertement ce qu'il avait toujours été dans le secret de son cœur. Y a-t-il rien de plus logique? où voit-on là de contradiction? et qui pourrait avoir l'idée, je dis un seul instant, de suspecter sa sincérité?

Je n'ai garde, à ce propos, de vouloir toucher le fond de la question. Il y aurait trop à dire. Mais s'il y a plus d'une manière d'entendre et surtout de « sentir » le christianisme, il suffit que celle de Lamennais ne soit pas absolument contraire à la lettre, ni même, je pense, à l'esprit de l'Évangile. On ne peut pas seulement lui reprocher, après avoir mis dans l'autorité le critérium de sa certitude, d'avoir secoué le joug de cette autorité, si, quelque respect qu'il eût pour elle, il ne l'a jamais séparée, dans ses écrits, mais encore moins dans sa pensée, du consentement universel dont elle était à ses yeux la manifestation extérieure et visible. S'il s'est trompé, comme je le crois, d'ailleurs, en plus d'un point, et gravement, c'est dès l'origine, et en ce cas, c'est à l'origine qu'on aurait eu tort de saluer ou d'applaudir en lui, sans voir où tendaient ses doctrines, un « nouveau Bossuet. » Mais nous ajouterons qu'il s'est trompé d'une manière qui l'honore; et que, par conséquent, dans ce qu'on appelle son « apostasie, » avec une preuve de sa sincérité et de sa fidélité à lui-même, il ne faut voir qu'une illusion de sa générosité.

Ce n'est pas, en effet, la moindre raison de la juste popularité de Lamennais qu'au contraire de la plupart des hommes, son cœur, bien loin de s'endurcir et de se rétrécir, se soit élargi plutôt et comme attendri par le progrès de l'âge. Si c'est un livre de colère, c'est un livre aussi de pitié que les *Paroles d'un croyant.* Je veux que la forme en soit souvent déclamatoire, et parfois même l'inspiration haineuse. Lamennais, on le sait, comme aussi bien Joseph de Maistre, a eu le génie de l'invective, et déjà, dans les *Paroles d'un croyant*, on peut citer plus d'une page qu'il eût mieux fait, dans l'intérêt même de sa cause, ou d'effacer ou au moins d'adoucir. Mais, après tout, sous son air de pastiche biblique, c'est la flamme de l'amour et de la pitié qui brille ou qui brûle dans ce livre, et si l'on ne saurait s'étonner des cris de colère, encore moins s'étonnera-t-on de l'enthousiasme d'admiration qui l'accueillit dans sa nouveauté. Si l'auteur avait voulu, comme il l'écrivait à M. de Vitrolles, « en flétrissant les iniquités des puissances mondaines, consoler les faibles, les pauvres, les opprimés, les petits, et leur montrer dans leur retour aux sentimens de justice, de charité, d'humanité, l'espérance certaine d'un meilleur avenir, » c'est bien ainsi qu'il fut compris. Avant même que d'avoir paru, le livre, si l'on en croit Sainte-Beuve, qui s'était chargé d'en surveiller l'impression, « soulevait et transportait » les ouvriers eux-mêmes de l'imprimerie

où on le composait. On eût dit une révélation ; et au fait c'en était une au moins du changement qui s'était opéré, non pas dans l'esprit, mais bien dans le cœur de Lamennais. Le dur auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* avait déposé la cuirasse dont il s'était jadis revêtu pour combattre les incrédules. Ce n'était plus à la dialectique et au raisonnement, mais au sentiment et à la persuasion qu'il faisait appel. Sa religion devenait celle de la souffrance humaine. Et le succès des *Paroles d'un croyant* n'était-il pas un signe aussi, ou une révélation d'un sourd travail qui commençait de se faire dans les profondeurs mêmes du sentiment religieux.

Car enfin, s'il s'est trompé,— puisque Rome l'a condamné,—qui répondra cependant que l'erreur de Lamennais ne devienne pas peut-être la vérité de demain ? Dans le second volume de son intéressant ouvrage, à la page 171, M. Roussel s'indigne éloquemment qu'on ait pu prêter à Lamennais la double intention « de *démocratiser* l'Église, et, par elle, de *démonarchiser* l'État. » Mais, à la page 287, c'est lui-même qui dit, en propres termes, que « ce crime qui semblait alors, vers 1834, doublement abominable, plus d'un catholique, du moins en France, l'excuserait *doublement*, » si l'on voulait un peu s'entendre sur la valeur de ces mots. Et il dit encore, en un autre endroit : « Le grand tort de Lamennais fut toujours de devancer son époque. » C'est aussi bien ce que pensent tous ceux qui, depuis de longues années déjà, voient la religion s'efforcer à se rendre indépendante de toutes les formes de gouvernement, ou véritablement à se *démocratiser*, puisque nous venons d'écrire le mot, en adressant aux masses, comme l'on dit, avec ses plus éloquentes consolations et ses plus sages conseils, son suprême appel aussi. Mais alors l'erreur de Lamennais n'était donc pas si profonde ? Il avait donc raison, lorsqu'il se plaignait à l'abbé Gerbet, au mois de janvier 1832, « que le pape ne sût rien des choses de ce monde, et qu'il n'eût aucune idée de l'état réel de l'Église ? » Et s'il avait raison, que signifient les anathèmes dont on charge encore aujourd'hui sa mémoire ?

Aussi ne saurait-on savoir à M. Roussel trop de gré de la conclusion de son livre. « Plaignons Lamennais, y dit-il, de n'avoir pas été à l'honneur, après avoir été si longtemps à la peine, et nous rappelant, suivant le mot de Mgr de Lesquen, *qu'il a fait beaucoup de bien à l'Église et ne lui a pas fait de mal*, gardons-nous de le maudire ! Ce serait pour nous, Français et catholiques, pis qu'une simple faute contre la charité : ce serait de l'ingratitude. » C'est ce qui nous dispense d'insister sur ses dernières années. Mais ce qu'il est curieux et instructif de noter, c'est qu'en somme les conclusions du *Lamennais* de M. Spuller ne diffèrent qu'à peine de celles du livre de M. Roussel. Sans doute, et on ne trouvera rien de plus naturel, M. Spuller loue dans le *Livre du peuple*, dans les *Amschas-*

pands et Darvands, dans les *Réflexions sur les Évangiles*, ce qu'au contraire M. Roussel y déplore; et, là même où M. Roussel ne voit que le progrès croissant d'une incrédulité qu'il regrette, c'est là que M. Spuller, au contraire, voit d'année en année Lamennais s'affranchir des anciennes contraintes. Mais, au fond, n'est-ce pas la même chose qu'ils appellent de noms différens? et sous ces noms différens, ce qu'ils s'accordent tous deux à reconnaître, n'est-ce pas, à vrai dire, la continuité, la logique intérieure, et l'unité de la vie et de la pensée de Lamennais? Grâce au seul mouvement des idées, par cela même et par cela seul que depuis une quarantaine d'années de nouveaux événemens ont jeté sur l'histoire du passé des lumières toutes nouvelles, cette espèce de contradiction qui scandalisait autrefois les amis de Lamennais, ou qui les embarrassait, a vraiment cessé d'en être une, et personne aujourd'hui n'oserait dire que Lamennais se soit renié lui-même. « Il s'est continué; » selon le mot de M. Spuller; « il n'a point changé; » trop raide, au surplus, et trop cassant même pour être capable de changement, et dans ses « variations » ou dans ses « contradictions, » il suffit qu'on y regarde assez attentivement pour ne voir enfin « qu'évolution. »

Nous pouvons maintenant nous rendre compte de l'énigme ou du paradoxe de sa réputation; et c'est d'abord qu'aujourd'hui même encore nous retrouvons partout la trace de son influence. Un de ses amis lui reprochait une fois, — ou plutôt il ne le lui reprochait pas, mais il lui faisait observer, — que le christianisme de ses *Réflexions sur l'Évangile* n'était pas celui de ses *Réflexions sur l'Imitation;* et Lamennais lui répondait: « C'est que l'*Imitation*, comme le christianisme du moyen âge, dont elle est la plus parfaite expression, ne s'occupe que de l'individu, point de la société: elle tend à séparer les hommes des hommes par une sorte d'égoïsme spirituel, qui fait que chacun, dans la solitude et dans la quiétude, ne s'occupe que de soi, de ce qu'il appelle son salut... L'Évangile, au contraire, pousse à l'action, à tout ce qui rapproche les hommes et les dispose à concourir à une œuvre commune, qui n'est autre que la transformation de la société... Il y a un monde entre ces deux tendances et entre ces deux esprits. » Que si son œuvre a donc été, comme on l'a vu, de travailler de tout son effort au triomphe de l'esprit de l'*Évangile* sur l'esprit de l'*Imitation*, on peut dire qu'il a consacré toute sa vie à préparer la solution de l'un des plus grands problèmes du siècle. Non-seulement il a mieux vu que personne le danger croissant de l'individualisme, non-seulement il a constitué le parti catholique, et non-seulement enfin il a dégagé du christianisme même l'élément démocratique, ou presque socialiste, qu'il contient en effet; mais, à vrai dire, il a comme incorporé sa personne tout entière à une grande controverse dont l'histoire

fait elle-même la partie toujours la plus vivante et presque la plus considérable de notre temps. Qu'il s'agisse de raconter l'histoire de la ruine du jansénisme et du gallicanisme, et par là du retour du catholicisme français aux idées ultramontaines, ou qu'il s'agisse d'étudier la formation du catholicisme libéral, on le retrouve partout, comme encore aux origines de ce que l'on appelait, il y a seulement quelques années, du nom de socialisme chrétien. C'est quelque chose que cela, sans doute! A quoi, s'il est permis d'ajouter que ces idées elles-mêmes n'ont pas encore épuisé toutes leurs conséquences, il est permis aussi de croire, comme nous le disions, que l'action de Lamennais n'a donc pas encore fini de s'exercer. Ce grand agitateur a eu quelque chose d'un « voyant; » et quand son œuvre écrite s'évanouirait tout entière, sa réputation lui survivrait toujours.

C'est ce que j'ai tâché de montrer. J'aurais d'ailleurs voulu pouvoir le mieux montrer encore, avec plus de clarté; mais la question est de celles qui ne sont pas près de périr; et nous entrons dans un temps où les occasions ne manqueront pas de la reprendre. En attendant, je me suis attaché surtout, comme l'avait fait M. Spuller, à mettre en lumière la continuité de la pensée de Lamennais. Ne me pardonnera-t-on pas, si j'ai cru que cela valait mieux que de raconter une fois de plus l'histoire de sa vie ou de chercher dans son œuvre la trace, assez difficile à saisir, de son éducation et surtout de sa race? Il était de Saint-Malo, mais La Mettrie, par exemple, l'auteur de l'*Homme machine*, n'en était-il pas aussi? Et il était Breton, mais s'il y a quelque chose au monde qui diffère des *Paroles d'un croyant*, c'est *le Diable boiteux*, j'imagine, ou *Gil Blas*, qui sont pourtant d'un Breton aussi, et d'un Breton de Sarzeau! *I nunc;* allons maintenant; et tâchons de définir les caractères du génie celtique!

F. Brunetière.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : Reprise du *Père prodigue*, comédie en 5 actes, de M. Alexandre Dumas fils. — Théâtre du Vaudeville : *l'Invitée*, comédie en 3 actes, de M. François de Curel.

« Je cherchai, dit M. Alexandre Dumas fils dans une de ses préfaces, je cherchai le point sur lequel la faculté d'observation dont je me sentais ou me croyais doué pouvait se porter avec le plus de fruit, non-seulement pour moi, mais pour les autres. Je le trouvai tout de suite. Ce point, c'était l'amour. » — C'est parce que le *Père prodigue* ne touche pas ce point, ou le touche fort peu, que le *Père prodigue* ne restera peut-être pas parmi les meilleurs ouvrages de M. Dumas fils et les plus essentiels, parmi les plus formelles manifestations de sa pensée, de son talent et de sa manière.

Par extraordinaire, le sujet du *Père prodigue* n'est pas la relation entre les deux sexes, entre deux représentans, variables d'ailleurs, de l'un et de l'autre : mari et femme, amant et maîtresse, chaste jeune homme et fille-mère, courtisane et jeune homme naïf; non, c'est la relation entre un père et un fils, un fils légitime, ce qui supprime encore un élément d'intérêt cher à M. Dumas. Le *Père prodigue* est, avec la *Question d'argent*, la comédie où l'auteur est le moins lui-même, celle dont les critiques, pour étudier et définir le théâtre du maître, peuvent le plus aisément se passer. M. Paul Bourget nomme à peine le *Père prodigue* dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, et dans les *Idées morales du temps présent*, M. Édouard Rod ne le cite pas. Enfin M. Dumas, comme s'il reconnaissait lui-même que sa pièce n'a rien à voir avec ses thèses favorites, y a mis une préface non de mo-

raliste, mais d'homme de théâtre seulement, et qui commence ainsi : « Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous parlerons métier. » D'où l'on peut conclure que cette comédie, agréable plutôt que nécessaire dans l'ensemble de l'œuvre de M. Dumas, cette comédie pour ainsi dire hors cadre, sinon hors ligne, est en un sens aussi peu que possible de M. Dumas fils. Dans un autre sens pourtant, elle est bien de lui. Le fils, et le fils surtout l'a écrite, et par elle a voulu rendre un hommage indulgent et tendre à un père qui fut entre tous prodigue, et prodigue de tout : d'esprit, d'argent et de cœur.

L'œuvre ne discute et ne résout pas de problème ; elle étudie un caractère. Le comte Fernand de La Rivonnière a cinquante ans sonnés, mais sonnés sans qu'il les ait entendus. A vingt-cinq ans, resté veuf, riche et libre, avec un enfant, il a mené joyeuse vie, et à cette vie, aussitôt que possible, il a eu le tort d'associer son fils. Il s'est fait l'ami d'André, ce qui est très bien, et, ce qui l'est moins, son camarade. De cette camaraderie les conséquences ont été celles-ci : à eux deux, le père et le fils ont mangé, l'un sa fortune entière, l'autre la sienne à moitié. Délicatement et sans en rien dire, André partage avec son père la moitié qui lui reste et dont ils pourront vivre encore aisément, à la condition de se ranger et de se réduire. Le comte ne demande pas mieux. Il a justement résolu de faire une fin, mais une fin de jeune homme. Il s'est mis en tête, en sa tête grise et légère, d'épouser les dix-huit ans d'Hélène de Brignac, et il charge son fils de la négociation. Heureusement, et à temps, il s'aperçoit qu'il a trois fois l'âge de cette enfant, qu'elle aime son fils, que son fils l'aime, et c'est pour André qu'il demande, avec un joli mouvement de générosité et de tendresse paternelle, la petite main qu'il avait prié follement André de demander pour lui.

Le voilà maintenant le plus charmant, le plus adorable des pères et des beaux-pères, installé en tiers entre les jeunes époux. Il fait pour eux mille folies, pour elle surtout, dont il raffole et qu'il ne quitte plus. Si par hasard André s'absente, il promène sa belle-fille, la conduit au bal, au spectacle, la distrait de son mieux, enfin, comme il le dit lui-même, il égaie les entr'actes. Il les égaie si bien, que le sérieux André commence à en éprouver sinon de l'inquiétude, au moins un peu d'agacement et d'ennui. Sans compter que le monde glose, avec malice d'abord, bientôt avec méchanceté. De vilains propos rapportés au comte l'affligent et le blessent. Essayez, lui dit-on, essayez d'annoncer à votre fils que vous partez pour un long voyage, et vous verrez quel soulagement il en éprouvera. Le comte essaie en effet, et surprenant sur le visage d'André une joie mal déguisée : « Ah ! soupire-t-il avec des larmes dans les yeux, mon fils ne m'aime plus. »

Il ne part pas cependant, et c'est le jeune ménage qui part pour

l'Italie. Cela suffit pour que le comte, laissé à lui-même, à sa propre faiblesse, tombe ou retombe entre les mains avides d'une certaine Albertine de La Borde, qui le guettait. Il l'installe auprès de lui, dans l'hôtel, à la place abandonnée par ses enfans. Le jour où ceux-ci reviennent, André se présente chez son père; il lui demande quelles sont pour l'avenir ses intentions et s'il a résolu de garder Albertine. Le comte le prenant de très haut, André lui déclare, non sans trouble : « Alors, mon père, je vous sauverai malgré vous... Je suis ici chez moi. — J'en sortirai donc, répond le comte, puisque tu m'en chasses; reprends ton argent, je ne veux plus rien de toi; va-t'en, non pas de cette maison qui t'appartient, mais de mon cœur que je t'avais donné tout entier, moi, et que je ne t'eusse jamais repris. » Et la brouille serait sans remède, et le comte, rejeté dans le désordre, y vieillirait jusqu'à la mort, s'il ne s'offrait à lui, André à peine sorti, une occasion inespérée de dévoûment et d'héroïsme paternel. Quand je dis inespérée, j'ai tort, M. Dumas ayant au contraire préparé dès le début, et ménagé avec une adresse consommée cette péripétie décisive. André, en se mariant, avait dû rompre avec une maîtresse sentimentale, Mme de Prailles, « la dame en noir, » dont il est mainte fois question. Le comte s'était complaisamment entremis dans cette rupture; mais, toujours pitoyable aux jolies femmes, il avait permis à celle-ci d'écrire de temps en temps à André, sous la seule condition d'adresser les lettres à lui-même, pour ne rien compromettre. Or une de ces lettres a été interceptée par M. de Prailles, le plus intraitable des maris, qui vient en personne remettre le billet à qui de droit. « A moi, » déclare le comte, qui prend pour lui la lettre et le duel à mort qui s'ensuivra.

Le cinquième acte arrange tout, M. de Prailles étant blessé comme il le faut et Albertine congédiée comme il le faut aussi, afin qu'André, fils excellent, n'ait plus qu'à tomber dans les bras de son excellent père. On tuera ce soir le veau gras, après avoir eu peur un instant qu'il ne mourût de vieillesse, et demain, pour épouser non plus une fillette, ni une fille, mais une sage et fidèle amie, Mme veuve Godefroy, qui ne demande qu'à faire son bonheur, le père prodigue revêtira la robe nuptiale.

En certaines de ses parties, les deux premiers actes surtout, la comédie de M. Dumas a paru lente. Ses trente-cinq ans en sont la cause et aussi ses interprètes actuels. Il va sans dire que cette lenteur n'est pas dans le dialogue, lequel va toujours comme le vent, mais dans l'action, dans l'exposition surtout, qui dure deux grands actes. Il est évident que *le Père prodigue* ne débute pas avec l'éclat de *la Princesse George* ou le brio de *Francillon*. Les personnages y prennent leur temps et ne nous disent assez vite ni ce qu'ils sont ni ce qu'ils feront.

Albertine, par exemple, ne se déclare pas tout de suite, et nous ne savons pas au juste à qui elle en veut, sans compter que la « dame en noir, » dont on nous parle vaguement, nous aide mal à nous orienter. Le Dumas de ces vingt dernières années, celui des pièces en trois actes, a plus de décision, plus de concision aussi, car en cinq actes le sujet du *Père prodigue* est un peu trop au large. L'habit est brodé sur toutes les coutures, éblouissant de paillettes d'or, mais il flotte au lieu de coller. Quelques coups de ciseau n'y ont rien fait, et des plis se voient encore.

Cela n'empêche que le métier, comme dit l'auteur dans sa préface, n'ait ici la part qui doit lui revenir, et cette part est belle. Logique, et logique implacable entre le point de départ et le point d'arrivée, mise en saillie des côtés dominans, science des contreparties, c'est-à-dire des *noirs*, des ombres, des oppositions en un mot, qui constituent l'équilibre, l'ensemble et l'harmonie (vous reconnaissez, je pense, le langage même du maître), tout ce programme de facture, d'exécution ou de virtuosité, tracé par la préface, est rempli par la comédie. On le montrerait aisément. On ferait voir de même, et je crois qu'on l'a déjà fait, que si la préface en question se moque de Scribe, la pièce pourtant, je n'ose dire s'inspire, mais peut-être se souvient de lui. Vérifiez le grand ressort de l'œuvre : le duel; il atteste avant tout une main ingénieuse, qui l'a finement travaillé, puis monté pour qu'il joue au bon moment. Et je vois bien que l'incident fait saillir en plein le caractère du comte, ou mieux le trait dominant qu'il en fallait dégager, mais l'incident ne résulte, ne sort pas de ce caractère même, ni du caractère d'André ou de personne. C'est un moyen, mais un moyen extérieur, le plus joli tour d'une adresse consommée, mais un tour d'adresse surtout.

Et non-seulement dans le métier, mais dans les personnages encore, on surprendrait peut-être quelques traces de Scribe. Le comte de La Rivonnière, ce viveur élégant, éternellement jeune, sensible, facile à l'amour, à l'attendrissement et aux larmes, ce père qui mettrait son fils sur la paille, quitte à se faire tuer pour lui, ce père charmant de gaîté, de grâce aimable et de folie, est un véritable père du Gymnase. Oui, décidément cette pièce est bien de M. Dumas fils, de M. Dumas jeune, et par la jeunesse, par une psychologie souriante et légère, elle a de quoi nous séduire encore. Je conviens que la paternité, chez le comte de La Rivonnière, a manqué de sérieux, de dignité même et de moralité; on sait assez que l'idéal selon M. Dumas, l'idéal du père ou de l'épouse, l'idéal domestique enfin et familial, n'est pas toujours de premier choix. Le comte de La Rivonnière n'en demeure pas moins, dans toute la force du terme, ou plutôt dans ce qui reste de force à ce terme aujourd'hui démodé, un personnage sympathique.

« Qu'est-ce que ces hommes-là ont donc en eux pour qu'on ne puisse jamais leur en vouloir? — Ils ont leur cœur. » — Et la comédie a son cœur aussi, comme le héros. Elle a je ne sais quelle sensibilité d'autrefois, elle a cette donnée touchante, cette jolie interversion des rôles paternel et filial, que résume le mot d'André au comte : « Je ne suis plus ton fils, je suis ton père. » Et par cette réciproque tendresse, entre le père et le fils, quelles que soient leurs fautes, le rapport essentiel, éternel, le lien des cœurs est sauvegardé. Il est rompu au contraire dans une comédie classique, à laquelle par antithèse *le Père prodigue* peut faire songer : *l'Avare*. Et voyez comme ici M. Dumas, cet implacable, ce justicier, nous apparaît moins amer, moins âpre que Molière. *L'Avare* aussi met aux prises un père et un fils, et nous les montre en rivalité d'amour. Mais entre eux le conflit est poussé jusqu'au tragique, jusqu'à l'atroce même, et la nature y est outragée, parce que entre eux se dresse un vice odieux, meurtrier de toute affection, tandis qu'entre le comte de La Rivonnière et son fils, il n'y a que des torts, les torts d'une âme légère et non pas vile, d'une âme prodigue, c'est-à-dire d'une âme coupable seulement d'avoir trop donné, mais capable au moins de donner encore, toujours, et de se donner elle-même. Voilà par où la comédie de Molière est plus profonde, plus pénible aussi, et la comédie de M. Dumas plus aimable. Voilà pourquoi, dans celle-ci, la belle, très belle scène du quatrième acte entre e père et le fils n'atteint pas et ne devait pas atteindre à la cruauté des scènes entre Harpagon et Cléante. Voilà pourquoi, même au plus vif de la crise, André et le comte n'échangent pas de ces mots irréparables, de ces traits qui font plus que blesser le cœur et la tendresse, qui les tuent : « Je te donne ma malédiction. — Je n'ai que faire de vos dons ! » Les erreurs d'un La Rivonnière peuvent bien troubler et, comme nous le disions, intervertir les affections naturelles; le vice d'un Harpagon les corrompt dans leur source et les tarit.

J'ai goûté fort inégalement les interprètes du *Père prodigue:* beaucoup M. Le Bargy, fils sérieux et grave; très peu M. Febvre, père un peu dépourvu de grâce, de légèreté, de cordialité, de bonté, dans un rôle fait de tout cela, de bonté surtout. Mme Pierson, au contraire, est une Mme Godefroy cordiale et bonne, et M. Berr, le plus futé des petits laquais. J'aimerais que Mlle Marsy (Albertine de La Borde) eût une diction plus nette, un jeu plus large, qu'elle parlât moins vite et fît de son lorgnon un plus modeste usage, et j'aimerais aussi que M. Prudhon ne jouât dans le répertoire de M. Dumas fils que le clerc de notaire de *Francillon*.

L'Invitée, de M. de Curel, a réussi avec un éclat qui n'est au-dessus ni de son mérite, ni de notre attente. Après la plus qu'austère étude de dévotion qui s'appelait, assez désagréablement d'ailleurs, l'*Envers*

d'une sainte, après le drame saisissant des *Fossiles*, où nous avions presque retrouvé la vision grossissante du romantisme, avec je ne sais quel écho réveillé des *Burgraves*, M. de Curel nous devait une œuvre aussi forte, un peu détendue et assouplie seulement, sans toutefois rien abdiquer ni contraindre de sa fière, triste et puissante pensée. Cette œuvre, il vient de nous la donner, et par elle il s'affirme décidément comme le premier parmi les nouveaux écrivains de théâtre ; parmi les autres, comme un des premiers.

Anna de Grécourt vit depuis vingt ans séparée de son mari. Jadis, après l'avoir épousé par amour, elle fut pendant quatre années la plus heureuse des femmes. Mais un jour elle découvrit qu'Hubert la trompait avec une drôlesse. Éperdue de douleur, elle s'enfuit, laissant derrière elle ses deux petites filles. Son mari la crut coupable, partie avec un amant, et répandit le bruit qu'elle était folle. De Vienne, sa ville natale, où elle s'était réfugiée, la fière créature ne daigna même pas se justifier. Elle s'enferma dans le silence, sinon dans la retraite. Belle, riche, intelligente, et désireuse de refaire sa destinée, elle vécut dans le monde et elle y vécut irréprochable. Mais, ayant trop souffert d'aimer, elle résolut d'abjurer tous ses amours. Elle ne revit jamais ni son mari coupable, ni même ses enfans innocens, et pareille au blessé qui s'achèverait lui-même, cette âme entreprit son triste suicide. Elle finit par mourir, ou par se croire morte. Et maintenant Mme de Grécourt, presque vieille, a les cheveux gris comme les cendres de son cœur éteint. Elle attend aujourd'hui un de ses amis, resté aussi l'ami de son mari, Hector Bagadais, un brave garçon que jadis elle refusa d'épouser et qui ne lui retira pas pour cela son amitié. Hector arrive, chargé par Grécourt d'inviter Anna à venir voir ses filles, qu'elle ne connaît pas. Elle refuse d'abord, par dignité, par orgueil, par indifférence surtout, par cette indifférence douloureusement acquise et que pour son repos elle ne veut pas troubler. Le bon Hector insiste et elle l'interroge sur la vie que mène Hubert. De cette vie elle apprend l'irrégularité, et la demi-installation près de ses filles d'une maîtresse, Mme de Raon. Et ces détails, sans l'indigner, l'intéressent, et par curiosité maintenant, par une curiosité de l'esprit ou du cœur, on ne sait au juste, et peut-être ne le sait-elle pas bien elle-même, Mme de Grécourt accepte l'invitation et part.

Au second acte, nous sommes à la campagne, chez M. de Grécourt. Nous y faisons la connaissance des deux jeunes filles, Thérèse et Alice. De l'éducation qu'elles ont reçue et que vous devinez, elles se rendent compte et elles souffrent, parce que, malgré leurs allures et leur langage, elles ont l'esprit juste et le cœur droit. Mêlées à l'équivoque d'un faux ménage, en bons termes d'ailleurs avec Mme de Raon, qu'elles appellent de son petit nom, Marguerite, tout en soup-

nant son rôle, elles se voient avec dépit compromises par elles-mêmes, par le renom de folie de leur mère et par la vie commune avec une compagne suspecte. Soudain une voiture s'arrête. Leur vieil ami Bagadais en descend et leur présente sans la nommer une visiteuse. Mais à peine celle-ci éloignée pour un instant, il la nomme, et les deux sœurs en éprouvent d'abord moins d'émotion que de surprise. Pourtant elles se rapprochent peu à peu de cette mère qui ne se déclare pas, elles l'entourent gentiment de leurs bras, et de leur voix redevenue enfantine l'appellent maman. Anna se trouble, s'attendrit, mais sans se rendre encore. Après ses filles elle revoit son mari et elle le revoit méconnaissable, affaibli, avili. Comment d'un aussi triste personnage a-t-elle pu garder, non pas un regret, mais seulement un souvenir? Et que lui veut-il aujourd'hui? Pourquoi l'a-t-il rappelée après vingt ans, ce risible mari, ce père méprisable? Il le lui avoue avec une bassesse ingénue : pour lui rendre leurs filles, dont la présence entrave la liberté de ses séniles amours. A son tour enfin, Mme de Raon paraît devant Anna, et de l'insignifiante maîtresse comme du ridicule époux, elle se joue avec ironie, l'hôtesse hautaine, l'invitée d'un jour.

D'un jour? — Ses filles l'auront-elles vainement appelée maman? Avec l'habitude d'aimer en a-t-elle perdu jusqu'à l'instinct, et son cœur ne revivra-t-il pas?

Si, mais d'une faible et languissante vie. Enhardies par la présence de leur mère, les deux jeunes filles disent à Mme de Raon des vérités insolentes; à leur père lui-même, elles tiennent tête et signifient leur volonté ou de garder leur mère ou de partir avec elle. Et Grécourt ayant, sur ces entrefaites, appris de Bagadais que sa femme n'eut jamais à se reprocher la moindre faiblesse, en éprouve une sorte de malaise et presque de regret. Envers l'épouse irréprochable, envers ses filles elles-mêmes, il se sent plus coupable, surtout coupable plus piteusement, et comme Anna pour rien au monde ne demeurerait auprès de lui, que lui-même d'ailleurs ne se sent ni la force ni l'envie de rompre avec Mme de Raon, Mme de Grécourt repartira pour Vienne, emmenant ses filles. Mais elle les emmènera sans joie, par affectueux intérêt, plus que par tendresse passionnée et vraiment maternelle. Et l'ironique visiteuse, prenant congé de son hôte, lui laisse ce mélancolique adieu : « J'étais venue le cœur pauvre; je m'en vais, le cœur un peu enrichi; merci de votre gracieuse invitation. »

Telle est cette œuvre supérieure, comédie de caractères, qu'une seule raison empêche d'être parfaite : la difficulté d'en admettre le point de départ. Eh! oui, je l'entends bien, la question préalable, et chacun de nous se l'est posée après le premier acte : c'est le cri de la pauvre reine en appelant à toutes les mères. Les mères en effet

ne comprendront, ne croiront jamais qu'une épouse, fût-ce la plus désespérée, abandonne ses enfans, et durant vingt longues années, s'étudie et réussisse enfin à ne les plus chérir. L'effort n'est pas seulement impie, et je veux bien qu'il soit impossible. Tâchons pourtant de l'admettre, d'imaginer cette âme plus que singulière et cet exemple, ou cette hypothèse exceptionnelle, unique même. Concédons à l'auteur son postulat psychologique, et nous l'en verrons tirer une des études les plus graves et les plus amères qu'on ait faites au théâtre, de l'égoïsme et des fautes contre le cœur.

L'égoïsme est le sujet de l'œuvre, comme celui des *Fossiles* était le sacrifice aveugle, criminel même, à un préjugé dont nous finissions par entrevoir la farouche grandeur et l'horreur sacrée. De même ici, M. de Curel a tout fait, sans peut-être que ce soit encore assez, pour excuser et pour imposer son héroïne. De l'endurcissement de soi-même auquel elle s'est vouée, il donne des raisons profondes. « A vingt-quatre ans, dit M[me] de Grécourt à son mari, le plus grand ennemi d'une femme complètement délaissée, c'est son propre cœur. J'ai vaincu le mien par des moyens barbares, y étouffant tout ce qui demandait à vivre, fauchant amitiés et penchans qui pouvaient entretenir la faculté d'aimer, l'apaisant avec d'arides coquetteries, comme on trompe la soif dans le désert avec de petits cailloux. — L'ai-je assez mutilé, ce pauvre cœur! Actuellement, il n'y reste plus une fibre aimante, c'est un jardin transformé en cour pierreuse, sans un coin de verdure. A force d'y persécuter l'ivraie, le bon grain n'y peut plus pousser. Le bon grain, ce serait de chérir mes filles. »

Commencez-vous à comprendre l'étrange et hautaine créature? A tout prix elle a voulu ne plus souffrir, oubliant que de certaine souffrance il est impie et funeste de se guérir. Égoïste, elle l'a été, nous le disions plus haut, jusqu'au suicide du cœur; mais avouez que son égoïsme est d'une grande allure, qu'il témoigne d'un raffinement supérieur et qu'il parle un beau langage.

De M. de Grécourt, au contraire, l'égoïsme a quelque chose de misérable, de bas et d'amèrement ridicule, que la scène du second acte entre les deux époux souligne avec un dédain exquis. Allez, vous êtes un pauvre homme! comme dit la Jacqueline de Musset. Pauvre homme, et même quelque chose de plus, qui, au bout de vingt ans, rend à sa femme des enfans incommodes à l'indignité de sa vieillesse. Pauvre homme, qui s'excuse, et si honteusement, d'avoir imposé à ses filles une vie interlope, et l'intimité d'une maîtresse dont il dit, à sa femme toujours, avec une étonnante mélancolie : « Voyez-vous, Marguerite n'est pas l'amie qu'il me faudrait! » Pauvre homme enfin, et père plus que jamais égoïste et lâche, qui, plutôt que de purifier sa

demeure, en exile ses filles, leur avouant bassement que son âme est de celles qui se cramponnent à la vie (et quelle vie!), au lieu de se préparer à la quitter noblement.

Égoïstes aussi, avec la grâce et l'ingénuité de leur jeunesse blonde, mais égoïstes, les vingt ans de Thérèse et les dix-huit ans d'Alice. Leur mère, qu'elles croyaient non pas morte, mais quelque chose de pis, leur mère revient, et, de son retour, elles aperçoivent l'intérêt futur et pratique avant d'en ressentir la joie irréfléchie et généreuse. Telle ne sera jamais leur joie; leurs petites âmes, trop longtemps closes, ne peuvent plus que s'entr'ouvrir. En vain elles entoureront de leurs bras celle dont jamais elles ne furent embrassées; en vain elles lui diront: « Nous savons qui vous êtes et vous êtes maman. » Il est trop tard; ces lueurs ne deviendront ni lumière, ni foyer, et c'est dans une demi-clarté du cœur, mêlée de tristes ombres, que s'ébauchera cette imparfaite reprise d'une mère qui a désappris la tendresse, par des enfans qui ne l'apprirent jamais.

Il est trop tard, voilà la conclusion pénible, mais forcée, où marche la comédie de M. de Curel, et où elle atteint, tout droit et sans broncher. Et si grand est le talent de l'auteur, si forte et si juste sa pensée, que, parti de l'invraisemblable et, je le veux bien, du faux, il arrive à la vérité. Que dis-je, il y arrive! C'est elle toujours, elle seulement qu'il rencontre à chaque pas sur son chemin, oh! je le sais, un chemin douloureux et qui passe à travers des ruines. — « Moi, dit Anna, devant le vide affreux de mon cœur, je mesure ce qui m'est à jamais refusé. Depuis longtemps, je savais ce qu'il en coûte de supprimer en soi les sentimens que Dieu y a mis; on en souffre tant qu'on les garde et l'on reste inconsolable de les avoir perdus. » — La pièce est là tout entière : en voilà le sujet, le développement et la moralité. Qu'elle est tristement vraie, l'impuissance de cette maternité désenchantée à se retrouver, à se ressaisir, et quel dénoûment fut jamais plus amer et plus logique aussi? Il fallait qu'une telle mère emmenât de telles filles, mais qu'elle les emmenât ainsi, presque sans autre joie pour les enfans que le plaisir d'échapper à une situation fausse, sans autre bonheur pour elle-même que le pâle et froid bonheur du devoir et de la bonté. — « Être bon, dit à sa mère une des deux jeunes filles, c'est encore une façon d'aimer. — A moins, répond Mme de Grécourt, que ce ne soit chez les âmes orgueilleuses une façon hautaine de rendre à la vie le bien pour le mal. » — Et chacun, à la fin de la comédie, sera traité selon son mérite, selon la nature et le degré de son égoïsme. Le père demeurera dans une de ces intimités qui sont pires que le pire abandon. Les jeunes filles trouveront auprès de leur mère, ou plutôt grâce à elle, les avantages et le genre de bonheur qu'elles ont espéré, ou calculé. — « Je suis, leur dit Anna, comme les vieux saules creux; le

bois mort du cœur n'empêche pas les branches de verdir et les oiseaux d'y trouver un abri. » — Mais Anna sera la plus punie des trois, parce qu'elle a été la plus coupable, parce que son égoïsme a été le plus raffiné, le plus volontaire, surtout parce qu'il a corrompu en elle une âme plus haute, une âme supérieure, une âme qui ressemble à cette herbe des toits dont parle Bossuet, et qui se sèche d'elle-même : « Qu'il serait à désirer qu'elle ne fût pas née dans un lieu si haut, et qu'elle durât plus longtemps dans quelque vallée déserte! »

Par l'originalité et l'élévation des idées, par la profondeur de l'observation, la comédie de M. de Curel est de premier ordre; elle ne l'est pas moins par la beauté du style, beauté faite à la fois de vigueur et de charme, de simplicité et de poésie. L'auteur de l'*Invitée* est un penseur, un écrivain, et un penseur et un écrivain de théâtre. Le jour, qu'il faut souhaiter prochain, où il prendra son sujet et cherchera son inspiration dans la règle plutôt que dans l'exception de l'humanité, il nous donnera complètement le chef-d'œuvre qu'il vient de nous donner un peu et même beaucoup plus qu'à demi.

Félicitons-nous que l'*Invitée* n'ait pas été représentée à la Comédie-Française : elle n'y eût pas trouvé sa merveilleuse interprète. Mme Pasca joue le rôle plus que difficile d'Anna de Grécourt avec un talent supérieur à toutes les difficultés, avec je ne sais quoi de las, de blasé et de blessé dans la voix, le regard et le geste, avec la fierté, l'ironie souveraine et aussi la profonde tristesse d'une créature qui ne peut plus aimer, mais qui peut toujours souffrir. Une telle artiste fait mieux qu'interpréter : elle collabore. — M. Boisselot au contraire, qui joue M. de Grécourt, l'a joué, selon nous, à faux; trop bas, d'un ton au-dessous de l'œuvre en général, et même du rôle en particulier. Par sa tenue, ses mines, par certain attirail grotesque de pêcheur à la ligne, il fait de ce mari de grande comédie un mari de vaudeville à la Blum et Toché, que, fût-ce il y a vingt-cinq ans, la belle, l'intelligente Anna jamais n'aurait aimé. Rien dans le texte ne me paraît justifier une telle caricature, qui jure avec l'ensemble de l'œuvre et le compromet.

Le temps me manque, et aussi le goût, de vous raconter le dernier spectacle de M. Antoine. Il se composa de *Mademoiselle Julie*, une malpropreté scandinave, et du *Ménage Brésile*, une ordure française. Je n'oublie pas, aujourd'hui surtout, que le Théâtre-Libre nous a révélé M. de Curel; mais il nous le fait payer chèrement.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Werther*, drame lyrique en 4 actes, paroles de MM. Édouard Blau, Paul Milliet et George Hartmann ; musique de M. Massenet.

Aimez-vous le Massenet de *Manon* et de la *Suite alsacienne?* Oui, n'est-ce pas, et beaucoup, car avec celui de *Marie-Magdeleine* et des *Érinnyes*, c'est le meilleur. Eh bien, c'est lui que nous venons de retrouver et qui s'est retrouvé lui-même. Dans son œuvre nouvelle et constamment exquise, les personnages, les caractères, les âmes enfin, sont traitées comme dans *Manon :* avec une sensibilité non moins délicate, et, le sujet le comportant, plus profonde, surtout plus douloureuse. Et les choses respirent une poésie pareille à la poésie des *Scènes d'Alsace*. Des deux côtés du fleuve, n'est-ce pas la même nature, et aujourd'hui, hélas ! le même pays ?

Le livret n'a pas été maladroitement tiré du roman de Goethe, qu'il défigure le moins possible. Et puis les poèmes extraits d'œuvres supérieures ont cet avantage, qu'on y sent passer quelquefois le souffle du génie inspirateur. Ici, par exemple, dans la spécieuse et lyrique apologie du suicide : « Quel est l'homme, quel est le père qui pourrait s'irriter de voir son fils, qu'il n'attendait pas, lui sauter au cou en s'écriant : Me voici, mon père, pardonne-moi si j'ai abrégé mon voyage, si je suis de retour avant le terme que tu m'avais prescrit... ... Je ne suis bien qu'auprès de toi ; je veux souffrir et jouir en ta présence... Et toi, Père céleste et chéri, pourrais-tu repousser ton fils ! » Ainsi parle le héros du roman, et celui du drame musical ne chante guère autrement. Ailleurs encore, ce mouvement sublime, ce cri d'un immense et magnifique orgueil : « Prends le deuil, nature ; ton fils,

ton bien-aimé va mourir ! » les librettistes l'ont conservé, et je leur en ai quelque reconnaissance. Mais je leur en veux, oh ! pas beaucoup, d'avoir imaginé le personnage de Sophie, la sœur cadette de Charlotte, d'avoir concédé au goût frivole du public, à la prétendue nécessité des contrastes, au cliché du rayon de soleil dans les œuvres sombres, cette fillette sautillante, babillante, cette Mlle Siebel aussi malheureusement éprise de Werther, que l'est de Marguerite le Siebel véritable. Autre défaut, et plus grave : le second acte fait longueur et pourrait être supprimé sans dommage pour l'action, qu'il ralentit; pour la couleur locale, qu'il délaie; pour le musicien, qu'il a médiocrement servi. Je n'en regretterais ni la séance au cabaret de Johann et de Schmidt, les deux compagnons dont le premier acte nous a dépeint assez la joyeuse et buveuse humeur, ni la franche et froide explication entre Albert et Werther, ni même le gentil alléluia d'amour de Sophie, ni le raisonnable et presque maussade duo de Werther et de Charlotte, ni enfin un air frénétique de Werther, sorte de pas redoublé, seule page vraiment fâcheuse de la partition. Du premier acte : la maison du bailli, retour de Charlotte et de Werther après le bal et causerie aux étoiles, aveu par Charlotte de ses fiançailles, et départ de Werther, on eût passé directement à l'acte troisième, qui serait devenu le second. Depuis des semaines, des mois même, Werther est parti; Charlotte l'a supplié de ne reparaître qu'à Noël. Et Noël est venu; nous sommes le 24 décembre; Charlotte est mariée, et seule le soir elle relit les lettres de l'exilé. Vainement sa sœur essaie de dissiper sa tristesse et ses pressentimens; la porte s'ouvre : c'est lui. Duo d'amour, vertueuse défense de Charlotte, qui s'enferme chez elle. Werther s'enfuit. Alors rentre Albert; il voit Charlotte troublée, il va l'interroger, quand un messager paraît avec le fameux billet : « Je pars pour un lointain voyage. Voulez-vous me prêter vos pistolets. » Et sur l'ordre d'Albert, Charlotte elle-même les donne. Entr'acte symphonique devant un décor représentant la petite ville de Walheim par une froide et blanche nuit de Noël, et dénoûment conforme à l'esthétique du drame musical, laquelle exige impérieusement que le héros expire sous nos yeux et dans les bras de la bien-aimée. Ici encore, fût-ce en dépit des traditions ou des conventions, j'aurais souhaité le dénoûment exact du roman, par la mort sans phrases et solitaire.

Quoi qu'il en soit, *Werther* semblait un sujet prédestiné pour le talent de M. Massenet, ce talent fait surtout de passion un peu maladive et de délicieuse faiblesse. Au musicien de la Magdaléenne, d'Électre invoquant les mânes de son père, de la Troyenne regrettant sa patrie, il faut des héroïnes plutôt que des héros, ou du moins des héros féminins; des âmes, non pas supérieures comme celle de Rodrigue, mais comme celle de Werther inégales à la vie, à la souffrance et au devoir. La

conscience douloureuse de cette inégalité, voilà l'idée qui domine l'œuvre de Goethe et que M. Massenet a su traduire. Mais d'autres ont aussi leur rôle et chez le poète et chez le musicien : une surtout, l'idée ou plutôt le sentiment de la nature, de cet univers que Werther mêle à ses rêves, à ses désirs, à ses amours, et qu'il atteste encore au moment de mourir.

On pouvait craindre seulement, tant il devait trouver en lui d'attraits et de sympathie, que M. Massenet n'exagérât le personnage. Vous savez à quel point ce jeune homme est impressionnable (c'est Werther que je veux dire). Il lui suffit d'entendre Charlotte parler, fort judicieusement sans doute, du *Vicaire de Wakefield*, pour qu'il pense perdre connaissance. Au bal, il se sent « le cœur percé d'un coup de poignard » chaque fois qu'une indiscrète voisine se permet de prendre une des tranches de citron au sucre qu'il a préparées pour la bien-aimée. Et quand, à la fin de ce bal, Charlotte lui touche la main et, le regardant de ses yeux pleins de larmes, murmure : Klopstock ! « ... je pliai, nous dit-il, sous le poids des sensations qu'elle versa sur moi en prononçant ce seul nom. Je succombai, je m'inclinai sur sa main en versant des larmes de volupté. Je relevai mes yeux vers les siens. Divin Klopstock ! Que n'as-tu vu dans ce regard ton apothéose ! » M. Massenet s'est gardé fort sagement de cette hyperesthésie; il a poussé la passion chez son héros jusqu'au comble, mais pas au-delà. Quant à Charlotte, il a trouvé pour elle des accens qu'il n'a guère accoutumé de prêter à ses héroïnes et que celle-ci réclamait. J'avais peur de rencontrer désormais chez le musicien d'*Esclarmonde* plus de nerfs que de cœur, et que la sensualité, comme il arrive, eût pris le pas sur la sensibilité. Il n'en est point ainsi. Werther n'est pas un convulsionnaire, et vous pourrez surprendre quelque chose de troublé, mais rien de trouble, dans l'âme de Charlotte, la plus honnête petite bourgeoise allemande qui jamais ait résisté à la tentation.

S'il fallait caractériser la musique de *Werther* d'un mot, ou plutôt d'un nom, d'un exemple et d'une comparaison, cette raison la meilleure, en dépit du proverbe, c'est Schumann, je crois, que je nommerais ; le Schumann des *lieder*, de ces petites choses qui sont de grands chefs-d'œuvre ; Schumann, le maître des intimités et des tristesses allemandes. Si profonde fut la blessure faite au cœur de l'Allemagne par le coup de pistolet de Werther, et si lente à se guérir, que les poètes et les musiciens, les Heine et les Schumann, en saignèrent longtemps. Il semble que M. Massenet ait recueilli quelques gouttes, les dernières peut-être, de ce sang. Relisez les *lieder*, puis allez écouter *Werther*. Vous croirez entendre un écho, les harmoniques d'une note douloureuse. Le noyer de Schumann pourrait ombrager la maison du bailli ; quand passa le cortège nuptial d'Albert et de Charlotte, ils ont dû

soupirer et gémir, les petits anges que le musicien de Zwickau nous montre tout en pleurs sur le chemin des hymens sans amour. Enfin, lorsque l'amant auquel Schumann prête sa voix, et quelle voix! supplie les fleurs de se hausser sur leurs tiges, les oiseaux de chanter, les étoiles de descendre pour le consoler, ne ressemble-t-il pas à Werther, et ne prend-il pas comme lui toute la nature à témoin de son martyre? Mais ce n'est pas seulement par le fond que l'œuvre de M. Massenet rappelle les *lieder*, c'est par la forme aussi ; par les formes plutôt, formes brèves, peu précises, flottantes souvent, qui disent beaucoup et font beaucoup penser en peu de notes ou d'accords, qui parfois semblent se dissoudre dans l'atmosphère et devenir cette atmosphère elle-même, l'air qui nous enveloppe, nous baigne, et que nous respirons. *Werther*, par exemple, est aux antipodes de *Samson et Dalila*, que nous avons dernièrement étudié : classique et plastique, voilà ce que l'une des deux œuvres est le plus et l'autre le moins. Enfin, comme Schumann toujours, l'auteur de *Werther* aime à partager l'expression de sa pensée entre le chant et l'accompagnement, entre les instrumens et les voix. Presque tout à l'orchestre, telle est, il me semble, la devise ou la formule de la nouvelle partition, et ce presque importe beaucoup; l'à-peu-près, ou le tour à tour plutôt, étant ici marque de goût, de tact et de sagesse. *Werther* n'est pas une œuvre de système, ni une œuvre de rigueur, mais de grâce et de liberté ; une œuvre d'alternative, et l'alternative, on le sait, plaît aux muses : *amant alterna Camœnæ*. Avec cela pourtant, l'œuvre est une, et elle est unie ; variés y sont les moyens et les effets, sans y être heurtés ni contradictoires, et bien que faite surtout de charmans détails, de petites choses, il n'y a rien d'éparpillé dans l'impression qu'elle produit ni dans le souvenir qu'elle laisse.

Le premier acte, par le pittoresque du décor musical, la justesse de l'analyse sentimentale et la finesse des tons, est un tableau délicicieux. Un beau matin d'été, le bailli de Walheim apprend à ses six enfans un Noël. Les petits attaquent d'abord de travers, ou faux, ou trop fort ; l'orchestre fait de son mieux pour les rattraper, les maintenir, pour défendre la mesure et le rythme, mais les cris, les rires s'envolent avec les traits et les trilles indisciplinés. Peu à peu cependant le solfège s'assure et le gentil cantique sagement se déroule et s'achève. Surviennent deux joyeux compagnons, amis du bailli, Johann et Schmidt, non pas tout à fait chantant, mais plutôt parlant en musique, tandis que l'orchestre, sous leur déclamation notée, fait ronfler comme un refrain de gaîté allemande. Le thème a du caractère, un peu la même allure que le trio de la *Symphonie pastorale*, et le musicien le développe, le file avec l'ingéniosité que vous devinez, le mêlant au thème du cantique, l'effaçant devant d'autres thèmes, le

ramenant encore et l'éteignant enfin avec le dialogue même. Telle est, vous le savez, la nouvelle manière : en musique, les interlocuteurs n'ont plus guère à faire que les gestes; l'orchestre parle pour eux. Les plus jolis détails abondent en ce premier acte et mettent le tableau dans son cadre : c'est le goûter des enfans, le mouvement de valse accompagnant le départ pour le bal, surtout c'est le motif (instrumental toujours) annonçant l'entrée de Charlotte. A l'aimable fille, elle sied bien, l'aimable phrase, aimable sans afféterie, avec franchise, avec un accent rythmique délicieux d'enjouement et d'originalité. Mais voici mieux que des détails, voici en des pages pénétrantes l'âme des personnages elle-même ; de Werther d'abord, et cette âme se manifeste tout de suite par un des sentimens qui la possèdent : le sentiment de la nature. Le héros de Goethe est mort d'avoir trop aimé non-seulement Charlotte, mais la nature, et de ne l'avoir pas, elle non plus, possédée. Souvenez-vous qu'il était homme à porter le deuil de deux tilleuls abattus. Rappelez-vous sa tendresse pour les choses, son aspiration à se fondre, à se perdre en elles. « Ami, quand j'ai les yeux fixés sur tous ces objets, et que ce vaste univers va se graver dans mon âme, comme l'image d'une bien-aimée ; alors, je sens mes désirs qui s'enflamment, et je me dis à moi-même : — Ah ! si tu pouvais exprimer ce que tu sens si fortement ! » Le Werther de M. Massenet a pu l'exprimer avec poésie, même avec enthousiasme, avec la faiblesse aussi d'une âme que la sensation non moins que le sentiment domine. Tout ce que chante le jeune homme sur le seuil de la maison, par cette belle matinée, tout ce que chante avec lui l'orchestre est un hommage, un hymne à la nature encore plus qu'à l'amour. Ce violoncelle solo, puis ce violon, ces vols de harpes, ces tenues de notes claires, ces trilles de flûtes, ce chant d'extase sur un accompagnement qui tremble, tout cela sent l'été, le blé mûr, le houblon, la vigne grimpante et la fraîcheur de l'eau. Tout cela, c'est un paysage reflété par une âme, ou plutôt non, qui la reflète, l'absorbe, et le dernier appel du promeneur ébloui : *Soleil, viens m'inonder de tes rayons !* monte comme une bouffée de printemps en un cerveau grisé de lumière et de parfums.

Cette page est belle. Une autre, le retour de Werther et de Charlotte au clair de lune, l'est peut-être encore davantage. Mais je crains que traduite, et par de pauvres mots, la musique de M. Massenet, comme le craignait Henri Heine pour sa poésie, traduite également, paraisse un clair de lune empaillé. A ceux qui ne l'ont pas entendu, comment décrire, et comment rappeler aux autres ce dessin exquis de trois notes, posé mollement à des hauteurs diverses, avec la douceur d'un souffle, la lueur d'une étoile et le mystère de la nuit? Oh ! le délicieux orchestre, que les flûtes font pur, les violoncelles tendre et les harpes

scintillant! Ces trois notes, si vous avez de l'oreille et de la mémoire, vous les reconnaîtrez. Elles ont résonné déjà, et disposées de même, dans *Cavalleria rusticana* et dans *Patrie* (1); mais à l'ébauche, à l'amorce sonore; ni M. Paladilhe ni M. Mascagni n'avaient donné cette suite et ces adorables développemens. Et quelle heureuse, quelle naturelle entrée de la voix dans la symphonie, sur les paroles de Charlotte : *Il faut nous séparer!* En deux ou trois mesures quelle pudeur, quelle gravité chaste! Chez Werther, au contraire, quelle passion, mais contenue et voilée! J'aime beaucoup moins la péroraison du duo, la reprise finale, à grand fracas, suivant le vieux procédé, d'un thème plus original dans les demi-teintes que dans la pleine lumière. Je vous recommande, au contraire, une perle cachée dans le duo, la phrase de Charlotte parlant de sa mère à Werther : *Si vous l'aviez connue*, et tout ce qui suit, le flot des souvenirs se pressant dans le cœur, sur les lèvres de l'orpheline, l'angoisse de l'accompagnement, la basse obstinée et sombre, l'étonnement, presque le reproche sur les mots : *Pourquoi tout est-il périssable!* et sur d'autres : *Les enfans ont senti cela très vivement*, quelque chose d'immobile et de glacé. Détails, dira-t-on peut-être; mais l'art vit de ces détails-là.

L'acte capital est le troisième. Il fait le fond et le cœur de l'œuvre. Très différent du premier, il est par la situation même et par la valeur musicale, plus haut encore de quelques degrés. Une mortelle mélancolie s'en dégage, un souffle puissant de romantisme allemand, et là, peut-être plus que partout ailleurs, le génie de Goethe flotte dans l'air. L'acte se tient et se soutient tout entier; la musique y ondule entre l'orchestre et la voix; triste sans mièvrerie, pathétique sans enflure, et je ne crois pas que M. Massenet ait souvent aussi heureusement rencontré la sincérité de la passion et la réalité de la force. Charlotte seule chez elle, la nuit, relit les lettres de l'absent, et de cette correspondance la musique varie sans en altérer l'unité douloureuse. *Je vous écris de ma petite chambre*, dit le premier billet, et le mouvement, le mode de la phrase, la qualité des intervalles, la basse lugubre, tout signifie ici la détresse et l'abandon. *Des cris joyeux d'enfans montent sous ma fenêtre...* l'orchestre s'anime et rit, filant en traits ailés. Charlotte parfois, d'un mot ou d'un soupir, d'un regret ou d'une espérance, interrompt sa lecture, puis la reprend, et voici le dernier billet : *Tu m'as dit à Noël, et j'ai crié : Jamais!* suprême menace, qui éclate en un vigoureux accord, deux quartes (excusez le détail technique), d'une terrible âpreté. La scène qui suit, entre les deux sœurs, est exquise de grâce, d'aisance et de liberté; je ne veux

(1) Voir l'ouverture de *Cavalleria* et le grand duo entre Turiddu et Santuzza; voir dans *Patrie*, au quatrième acte, la phrase de Rysoor : *O Dieu juste, Dieu protecteur!*

pas dire bâtie, le mot serait trop lourd, mais posée et si légèrement! sur un fond moelleux, sur une phrase d'orchestre qui enveloppe et caresse. On songe aux deux cousines du *Freischutz*, aux deux sœurs des *Troyens*, à celles du *Roi d'Ys*, et l'on se réjouit que la musique en possède un de plus, de ces couples féminins et fraternels. J'aime l'éclat de rire de la petite sœur, jolie fusée de jeunesse et de joie, et l'*arioso* de Charlotte, sorte d'éloge des larmes dans le sentiment le plus allemand, serait une chose tout à fait belle, sans l'accident (c'est le mot) de la dernière note, un effet trop facile, que le musicien aurait dû se refuser, et qui dément, pour ainsi dire, la pensée générale du morceau. Quant au grand duo entre Werther et Charlotte, on n'y trouverait à reprendre, comme en celui du premier acte, que la péroraison, et pour les mêmes motifs : banalité et banalité tapageuse. De cette œuvre aux sonorités le plus souvent discrètes, il eût fallu bannir impitoyablement le bruit, un des ennemis de la musique moderne. Mais tout le reste du duo est excellent : dramatique, et cette fois non par le bruit, mais au contraire par la déclamation sourde, par certains silences même, par l'étouffement des harmonies et de l'orchestration, la brusque apparition de Werther. Entre Charlotte et lui s'engage et se développe un triste entretien, dans la chambre familière, parmi les objets qui semblent eux-mêmes se souvenir. Pour chacun d'eux, pour le clavecin surtout, M. Massenet a trouvé une note, que dis-je, une phrase délicieuse ; on sait, d'ailleurs, que le musicien de *Manon* et de la « petite table » excelle en ces mélancoliques inventaires d'amour.

Et pour les vers d'Ossian, il a trouvé mieux encore ; un *lied* à la manière de Schumann, qui rappelle (flatteuse rencontre ici) cet admirable *In der Fremde* (*à l'étranger*) dont Bizet, je crois, disait : c'est la nostalgie de la mort ; oui, c'est bien la même tonalité, le même rythme, le même accompagnement, le même élan douloureux, le même mal enfin du même pays et du même retour. Il faut suivre cet acte jusqu'à la dernière scène, jusqu'à la remise des pistolets par Charlotte au messager. Le dramatique incident est commenté par les instrumens surtout, par un mouvement, presque un geste de l'orchestre, sinistre et sans réplique. Le moment est bien de ceux où, les personnages ne pouvant que se taire, ou peu s'en faut, la symphonie a le droit, le devoir même de parler pour eux. En de pareils cas se vérifie une observation que fait M. Cherbuliez dans son beau livre *l'Art et la Nature*, et qu'à notre modeste avis, il a seulement le tort de trop généraliser. Le maître critique, dans l'organisation du drame musical moderne, assigne à l'orchestre un rôle prépondérant, ce qui est exact, mais surtout extérieur, et cela paraît bien absolu. L'œuvre lyrique, dit-il, ou à peu près, par l'importance accrue de l'orchestre, s'est rapprochée de la nature,

laquelle nous montre toujours les choses dans leur cadre. Or le chant, c'est la passion; l'orchestre, c'est le monde, au milieu duquel la passion agit et se meut. Le monde la regarde et la juge. Tantôt il lui vient en aide, il l'encourage et la consacre; tantôt, au contraire, il entre en lutte avec elle, la contredit et la combat. — L'orchestre, ainsi compris, ne serait que le témoin de la vie. Or il est le plus souvent davantage : il est la vie elle-même. Quelquefois cependant, j'accorde qu'il n'exprime ni l'action, ni les personnages qui agissent, mais les alentours de cette action, le milieu dans lequel elle se déroule; non pas les sentimens, mais les choses, qu'il sait alors animer et rendre éloquentes. C'est le cas dans la scène presque muette et pourtant dramatique qui nous occupe. Les choses y parlent par l'orchestre, et par lui nous comprenons qu'après avoir eu, par exemple au premier acte, leur paix et leur sourire, elles ont maintenant leur tristesse et leur inquiétude.

Il faut finir, bien que j'eusse aimé signaler encore le paysage musical de Noël et la mort de Werther. L'un est d'une désolation intense, et l'autre, d'une funèbre douceur; mais je craindrais que cette étude à la longue ne parût faite de détails, plutôt que d'une impression d'ensemble et d'une sympathie générale, que trop d'analyse et de minutie, en la dispersant, risquerait d'affaiblir.

Mlle Delna est Charlotte comme elle fut Didon : avec la même aisance, la même dignité, la même voix qui s'épanche en flots de velours, avec un art aussi naturel et aussi juste. Cette enfant doit beaucoup à son excellent professeur, Mme Laborde, et plus encore au maître mystérieux et intérieur qui n'enseigne pas, mais qui révèle, qui ne donne pas ce qu'on appelle le talent, mais je ne sais quoi de plus et de mieux. Mlle Laisné a gentiment joué et chanté le petit rôle de Sophie, et dans le grand rôle de Werther, au lieu du médiocre M. Ibos, je rêve d'entendre un jour M. Jean de Reszké, revenu récemment parmi nous, et revenu, comme il était parti, le plus grand artiste d'aujourd'hui.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier.

Ce n'est point, certes, toujours facile de se reconnaître, de démêler la vérité des sentimens publics dans toutes ces confusions du moment. S'il y a cependant un fait sensible, c'est qu'une inexprimable lassitude mêlée de dégoût commence à se répandre un peu partout, dans cette masse obscure, désintéressée et paisiblement laborieuse, étrangère à toutes ces agitations qui l'assourdissent sans l'éclairer et sans la servir. On en vient à se dire : est-ce que cela va durer longtemps ainsi, et veut-on nous faire vivre indéfiniment dans cette atmosphère de vices, de corruptions et de délations ? Est-ce qu'on ne voit pas qu'après avoir abusé le pays on finit par le fatiguer de cette monotone et irritante exhibition de toute sorte d'indignités et de faiblesses ?

Quoi donc ! voici plus de deux mois qu'on est à se débattre dans cet inextricable fouillis où semblent se concentrer toutes les misères du temps. Depuis deux mois, le ministère s'est déjà renouvelé deux ou trois fois pour suffire à une œuvre dont la direction lui échappe à tout instant. A côté du gouvernement, une commission d'enquête parlementaire passe ses jours à recueillir des témoignages, à suivre des perquisitions de police et des dépouillemens de petits papiers ou à attendre des communications. La justice, à son tour, est en mouvement et poursuit deux ou trois procès. Elle juge encore au moment présent les administrateurs de Panama et elle prépare le jugement des hommes publics, anciens ministres, députés ou sénateurs qui lui ont été livrés. Elle a déjà rendu trois ordonnances de non-lieu en maintenant une quinzaine d'accusés en prévention. On est encore là. Assu-

rément au courant de ces instructions poursuivies à la fois sous toutes les formes, à la tribune même, comme dans l'enquête parlementaire, comme dans le cabinet du juge instructeur, et menées, il faut l'avouer, un peu confusément, de singulières révélations se sont produites. On en sait assez désormais pour ne point douter qu'il n'y ait des culpabilités, les unes justiciables des lois pénales, les autres ne relevant que des lois morales ou de l'opinion : à la lumière de toutes ces procédures à demi publiques, à demi secrètes, on a pu pénétrer dans l'intimité d'un monde étrange, à peine soupçonné. On a pu voir des chefs de partis, qui ne s'en vantaient pas, accepter, rechercher l'amitié, l'alliance et même la complicité pécuniaire de croupiers cosmopolites déguisés en savans, qui étaient dans tous les marchés honteux et demandaient dix millions pour faire voter une loi. On a entendu d'anciens présidens du conseil, d'anciens ministres avouer avec une sorte de naïveté qu'ils avaient participé aux plus équivoques distributions d'argent, qu'ils avaient compromis l'État dans de louches négociations ou même qu'ils avaient disposé pour leurs besoins politiques, pour des intérêts de parti, des fonds affectés à la défense nationale, au ministère des affaires étrangères et au ministère de la guerre. A ne prendre que ce qui est avéré, c'est certes plus que suffisant.

Oui, sans doute, tout cela est douloureux, tristement significatif, et c'est à la justice régulière ou à l'opinion sérieusement représentée d'en demander compte à ceux qui ont abusé de leur position ou de leur pouvoir; mais, à côté de ces faits assez graves par eux-mêmes et qu'on a eu peut-être le tort de laisser trop traîner dans des procédures décousues, il y a, il faut l'avouer, une chose qui est presque aussi répugnante : c'est cette campagne implacable, assourdissante d'accusations, de suspicions et de délations, qui s'est organisée, qui ressemble en vérité à une guerre de sauvages. De toutes parts, c'est à qui se substituera au juge, à la police, et fera son enquête en vidant tous les portefeuilles suspects, ou organisera ce qu'on pourrait appeler les coups de théâtre de la dénonciation. C'est à qui signalera des maisons où il faut aller faire des perquisitions, les témoins qu'on doit interroger, à qui livrera aux curiosités inassouvies de prétendues révélations nouvelles. Les étrangers eux-mêmes s'en sont mêlés et n'ont trouvé rien de mieux que de propager en Europe les faux bruits qu'ils recueillaient. Une fois dans cette voie, on n'a plus rien respecté; on n'a pas hésité, bien entendu, à mettre en scène M. le président de la République, dont l'intégrité échappe au soupçon, — et ce qui est peut-être plus grave encore, on n'a pas craint de mêler à ces tristes débats les noms de quelques représentans des puissances de l'Europe, au risque de compromettre la France dans sa bonne renommée d'hospitalité, en lui attirant des incidens au moins pénibles. De sorte qu'à une réalité déjà

assez sérieuse est venu s'ajouter le dangereux roman de la diffamation et de la délation. Et c'est ainsi qu'avec quelques faits, objets d'une répression peut-être un peu tardive ou incohérente et un amas d'inventions, de polémiques bruyantes, on a fini par créer cette crise d'insalubrité dont notre pays français est positivement aujourd'hui aussi fatigué que dégoûté.

Eh bien, maintenant, il faut en finir, — avec la corruption sans doute, avec les coupables, puisqu'il y en a, mais aussi avec ces fureurs d'accusations et de commérages qui feraient croire qu'il n'y a en France que des corrupteurs et des corrompus. Un éminent avocat, dans une défense des administrateurs de Panama qui rappelle les grands jours du barreau, M. Barboux, disait récemment que « s'il ne faut jamais sacrifier au mensonge les droits de la vérité, il ne faut jamais non plus laisser la vérité prendre les allures du scandale. » C'est fait aujourd'hui autant que cela pourrait être fait : la vérité a pris les allures du scandale, au point d'offenser et d'inquiéter le pays dans tous ses instincts de loyauté et d'honneur. Le moment est venu de sortir de cette atmosphère pour rentrer dans la vérité et la clarté, dans les conditions d'une société régulière et saine. Que la justice, laissée à elle-même, à son impartialité et à son indépendance, remplisse sa mission; qu'elle l'accomplisse sans faiblesse, qu'elle atteigne les coupables là où ils sont, rien de mieux, c'est son affaire. Que la politique aussi fasse son œuvre, et ce n'est pas, nous en convenons, la plus facile à l'heure qu'il est. L'œuvre de la politique, c'est de dissiper autant que possible les obscurités et les confusions, de défendre tout ce qui est ébranlé, de rendre au pays, à l'opinion, la sécurité et la confiance, de démêler en même temps ce qu'il y a de factice et ce qu'il y a de sérieux dans cette crise que traverse la France. M. le président du conseil, dans une des dernières discussions où on lui disputait les fonds secrets, n'a eu assurément que de bonnes paroles. Il a déclaré qu'après avoir accepté le pouvoir dans des conditions difficiles, il était décidé à l'exercer énergiquement, que le gouvernement ferait son devoir, « tout son devoir, pour gouverner, pour préserver l'ordre partout avec résolution et fermeté. » Il n'a point hésité à faire appel « à ceux qui veulent, avec lui, arriver au terme des agitations... qui veulent faire la lumière complète, entière, mais qui entendent maintenir en même temps dans le pays l'ordre nécessaire. » On ne demande pas mieux que de le croire et de le seconder dans la réalisation de ce programme. Ce serait seulement une bien singulière illusion que de ne pas se faire une idée nette des conditions dans lesquelles le gouvernement est désormais possible, de la signification des événemens au milieu desquels nous vivons.

S'il y a une chose sensible, en effet, c'est que ces événemens ont une bien autre portée qu'on ne l'a peut-être cru d'abord, que s'ils ont paru

être un accident, ils ont éclairé ou décidé subitement une situation nouvelle; c'est que tout ce qui arrive ne serait pas arrivé ou aurait eu un autre caractère, s'il n'y avait eu tout un ensemble de causes profondes. Panama est survenu; mais avant Panama il y avait eu Carmaux, et avant Carmaux, il y a eu pendant des années une politique qui n'a été trop souvent qu'une exploitation de règne, qui a tout épuisé et tout ruiné, qui est jugée aujourd'hui par ses fruits et par ses œuvres. La vérité est que tout a changé, que ces quelques mois ont suffi pour vieillir en quelque sorte les idées et les hommes. Ce qui s'est passé depuis dix ans sous le nom de concentration républicaine est usé et fini. C'est si évident qu'on peut, si l'on veut, faire une hypothèse. Qu'on suppose un ministère, le ministère Ribot ou tout autre, essayant de se replier vers les radicaux, de gouverner avec eux en flattant leurs passions de secte : il ne durerait pas huit jours ! Un politique éclairé du parlement aurait eu récemment, assure-t-on, un mot piquant : « La république sans les républicains est un non-sens, aurait-il dit; la république sans les conservateurs est une impossibilité ou un danger. » C'est un mot dont les événemens sont en train de faire une réalité.

On ne l'a jamais mieux vu peut-être que dans cette discussion qui s'est ouverte dernièrement au Palais-Bourbon sur le budget des cultes, et sur l'ambassade française au Vatican. Un rapporteur du budget, un sectaire d'il y a dix ans, M. Dupuy-Dutemps, avait fait une trouvaille de politique anticléricale qui, à dire vrai, n'avait rien de nouveau, mais qu'il avait perfectionnée et qu'il jugeait sans doute merveilleuse. Proposer la suppression sommaire du budget des cultes, c'était peut-être pour le moment un peu risqué. L'ingénieux rapporteur avait trouvé mieux. Il avait imaginé, sous prétexte de rentrer dans le droit concordataire, de supprimer tout ce qui n'avait pas été nominativement désigné par le concordat de l'an IX. C'était bien simple ! On pouvait ainsi, sans bruit, sans négociation avec le saint-siège, supprimer bon nombre d'évêques, tous les vicaires-généraux, plus de cinq cents cures de cantons, la plus grande partie des trente-cinq mille desservans de France. On ramenait tout doucement le budget ecclésiastique à trois ou quatre millions; seulement on arrivait aussi à la désorganisation complète du service des cultes ! — Ce que M. le rapporteur du budget appelait un retour au droit concordataire était tout simplement un outrage au droit, et de plus une hypocrisie par une interprétation judaïque d'une des plus grandes transactions de l'histoire; c'était en même temps la continuation sournoise de cette guerre religieuse qui depuis dix ans a faussé la situation de la France et n'a certes rien de commun avec la pensée souveraine de l'acte pacificateur de messidor. Le fait est que M. le rapporteur Dupuy-Dutemps n'a pas

eu de succès avec ses théories concordataires ; on a pu même distinguer que ses propositions et son langage ressemblaient à ce qu'on pourrait appeler nne note fausse, une dissonance dans une discussion où s'est manifesté un évident esprit de modération.

C'est effectivement la nouveauté de ces derniers débats sur les affaires des cultes. On sent qu'il y a quelque chose de changé; si ce n'est pas la paix complète, signée, il y a l'intention, le désir et on pourrait ajouter le besoin de la paix. Lorsqu'un des représentans les plus naturels de la cause religieuse, M[gr] d'Hulst, est intervenu récemment au Palais-Bourbon, il s'est visiblement étudié à mesurer son langage; il s'est exprimé en conciliateur bien plus qu'en combattant. Ce qu'il demande pour les catholiques se résume en un mot : « Un libéralisme bienveillant. » La politique religieuse qu'il conseille au gouvernement, c'est « de ne plus considérer l'Église ni comme un adversaire, ni comme une étrangère, ni comme une alliée suspecte, mais comme une alliée sincère, bienveillante... » — « A vous, messieurs, de commencer ! » a repris M. le ministre des cultes. — « Ils ont commencé ! » lui a-t-on répondu. Ce ne sont pas des dispositions bien belliqueuses. Lorsque M. Piou s'est engagé dans la discussion des théories concordataires de M. le rapporteur du budget, il s'est gardé de réveiller les passions ou des souvenirs irritans. Il s'est borné à rétablir avec une science lumineuse et décisive la vérité, l'autorité du concordat. Mais ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est le langage du gouvernement lui-même. Le nouveau ministre de nos relations extérieures, M. Develle, qui faisait son début par la défense de l'ambassade française au Vatican, a enlevé l'affaire d'une parole nette, élégante autant que sensée. Il a signalé avec une discrète et spirituelle ironie les contradictions de ceux qui, autrefois, voulaient supprimer l'ambassade à cause des « tendances rétrogrades » du Vatican et qui veulent la supprimer aujourd'hui parce qu'ils craignent l'influence libérale du pape, parce que Léon XIII a parlé avec bienveillance de la république. Quant au nouveau ministre des cultes, qui avait son budget à défendre, il n'a point hésité. M. Charles Dupuy est même allé plus loin que M. Piou ; il a mis une sorte de crânerie à démontrer qu'on s'abusait avec toutes ces subtilités sur le concordat, que tout se tenait dans cette œuvre, que l'acte de 1801 avait son complément nécessaire dans l'organisation des cultes telle qu'elle s'est développée avec le temps. En un mot, entre les républicains du gouvernement et les conservateurs, la modération a été un lien. C'est par les modérés de tous les camps que la paix religieuse a eu son budget, son succès contre les radicaux accoutumés jusqu'ici à exploiter le conflit clérical pour assurer leur influence et leur domination. C'est ce qu'on peut appeler le signe ou le commencement d'une situation nouvelle.

Qu'on prenne d'un autre côté des questions qui ont certes une importance croissante dans nos affaires comme dans les affaires de bien d'autres pays, toutes ces questions sociales, ouvrières, devenues l'obsession des sociétés nouvelles. On ne les a pas créées sans doute, elles existaient, elles couvaient pour ainsi dire dans nos démocraties européennes; on les a traitées avec imprévoyance, on a contribué à les aggraver et à les envenimer. Depuis bien des années déjà, un peu par calcul, avec l'arrière-pensée de conquérir les masses, un peu par une impatience fiévreuse et confuse de progrès, on s'est plu à multiplier les lois incohérentes, les encouragemens irréfléchis et les excitations. On a cru assurer aux travailleurs la liberté et les moyens de bien-être auxquels ils avaient le droit de prétendre; on n'a pas servi le plus souvent les vrais travailleurs, on a donné des armes à ceux qui les organisent pour l'agitation et qui les exploitent. On a laissé ainsi se former cette situation troublée, aiguë, où Carmaux n'a été qu'un exemplaire et le prélude de toutes ces grèves qui pullulent encore à l'heure qu'il est, du nord au midi, qui sont aussi meurtrières pour les ouvriers que pour les patrons. S'il y a une chose claire et certaine, c'est que la faiblesse du gouvernement a fait la gravité de la grève de Carmaux et qu'il n'est pas de ministère aujourd'hui qui ne soit obligé de se défendre de ces faiblesses, de prendre des mesures, de s'armer pour assurer la liberté du travail aussi bien que la paix publique. Eh bien, sur quoi s'appuiera M. le président du conseil pour « maintenir l'ordre partout, » pour « gouverner, » comme il le dit? Ira-t-il traiter avec M. Clémenceau des affaires des grévistes et de l'ordre public? Il est forcément conduit à s'appuyer sur d'autres alliés qui ont l'instinct du gouvernement. De sorte que par toutes les voies on est ramené à cette nécessité de prendre un parti, de se séparer des radicaux, de chercher la force là où elle est, parmi ceux qui veulent la paix ouvrière aussi bien que la paix religieuse. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, à la liquidation de cette triste affaire de Panama se lie désormais la liquidation de toute une situation morale et politique, où un gouvernement sérieux ne peut s'établir qu'en faisant alliance avec tous les sentimens libéraux et conservateurs pour garantir la sécurité intérieure, pour relever la dignité et la bonne renommée de la France à l'extérieur.

Le moment où nous sommes est de toute façon assez singulier pour l'Europe autant que pour la France elle-même. Rien ne s'interrompt, mais rien ne se dessine bien nettement dans la marche des choses. Les affaires des autres pays, aussi bien que nos propres affaires, se traînent à travers les difficultés et les malaises intérieurs, les surprises et les incidens scabreux, au milieu d'une situation générale qui reste à peu près stationnaire. Elles sont provisoirement dans une de ces périodes d'attente où les gouvernemens semblent pour le moins

aussi préoccupés de leurs embarras, de leurs crises intimes que de leurs relations. Ce n'est point sans doute qu'il y ait rien de changé dans ces relations, dans les conditions diplomatiques que les événemens ont créées en Europe. Ces conditions, on le sait bien, tiennent à des causes trop profondes pour se modifier du jour au lendemain. Elles demeurent ce qu'elles sont, et l'on finit par s'y accoutumer comme à un mal chronique, — ou si l'on en est distrait par toute sorte de diversions intérieures, il suffit parfois d'un incident ou d'un discours pour raviver le sentiment de l'instabilité des rapports généraux du continent. M. le chancelier d'Allemagne s'est cru tout récemment obligé de jeter un nouvel avertissement au milieu des préoccupations du moment, en passant encore une fois, devant une commission parlementaire, la revue des forces et des alliances de l'Europe. Il est vrai qu'il avait une raison de circonstance; il avait à faire accepter une loi militaire qui impose à l'Allemagne des charges nouvelles, et ce n'est pas sans peine, ce n'est pas sans faire jouer tous les ressorts du patriotisme, de l'intimidation, du sentiment conservateur qu'il peut espérer rallier une majorité pour sa loi. C'est peut-être l'excuse de ses hardiesses dans un discours qui ressemble un peu à une dissonance dans l'état généralement pacifique de l'Europe. Toujours est-il que, pour la nécessité de sa cause, M. le chancelier de Caprivi n'a point hésité à dérouler devant la commission du Reichstag le tableau d'une situation faite pour émouvoir les imaginations allemandes. Que le représentant de l'empereur Guillaume II ait cru devoir, depuis, laisser démentir ou atténuer certaines parties du discours qu'il a prononcé dans l'intimité d'une commission, c'est possible. Ce qu'il y a d'essentiel, de caractéristique dans ses déclarations ou ses explications ne subsiste pas moins.

Il a usé d'un procédé qu'il a recueilli de M. de Bismarck; il s'est donné toute liberté et il n'a pas craint d'aller, dans sa hardiesse, jusqu'à des révélations ou des aveux qui peuvent paraître un peu singuliers, qui ne sont pas, dans tous les cas, à ce qu'il semble, d'une diplomatie bien adroite ou bien prudente. Il s'est servi d'une arme que son redoutable prédécesseur a pu manier impunément, parce qu'il puisait dans vingt-cinq ans de succès le droit de tout dire, mais dont on ne se sert pas toujours sans se blesser. M. de Caprivi avait déjà parlé de cette situation diplomatique et militaire où l'Allemagne, seule avec ses forces, tout au plus avec les forces de ses alliés, aurait à faire face de deux côtés à la fois, du côté de la Russie et du côté de la France. Il y est revenu, cette fois, en y insistant et même en y ajoutant, en représentant la Russie et la France comme déjà liées par des conventions militaires. Ces conventions existent-elles réellement? M. de Caprivi le croit et le dit. Il ne s'en est pas tenu là, il est allé plus loin. Il a laissé

suffisamment entendre que le Danemark, regrettant toujours le Slesvig perdu, ne demandait pas mieux que de marcher d'accord avec la Russie et la France, si l'accord n'était déjà fait. De sorte qu'en face de l'ancienne triple alliance, il y aurait une autre triple alliance ennemie. Voici qui est nouveau et qui peut nous intéresser! Et pour tenir tête à cette nouvelle triple alliance, sur quoi peut compter l'Allemagne? Elle a ses propres forces sans doute; elle a son armée qui est toujours prête à combattre, mais qui peut devenir insuffisante. Elle compte assurément aussi sur ses alliés. Le chancelier d'Allemagne ne dissimule pas cependant que, s'il a une confiance complète dans la loyauté de ses alliés, il a quelque inquiétude sur leur organisation militaire et sur l'efficacité de leur secours. M. de Caprivi, avec ses explications, a peut-être réussi à mécontenter tout le monde. Il est douteux que son langage ait pu plaire à l'Italie; il est certain, d'un autre côté, que ce qu'il a dit du Danemark a déplu à Copenhague, et le plus clair est que le roi Christian, qui devait d'abord aller à Berlin assister au mariage de la princesse Marguerite de Prusse et du prince Frédéric de Hesse, a fini par s'abstenir. Le roi Christian a pensé peut-être qu'on le mettait un peu légèrement en scène, et il a trouvé dans les rigueurs de l'hiver un prétexte suffisant pour ne pas faire le voyage de Berlin au lendemain du discours de M. de Caprivi.

Au fond, ce que le chancelier a voulu tout simplement, c'est renouveler l'éternelle tactique, remuer la fibre allemande avec ses fantasmagories diplomatiques et militaires, pour vaincre les résistances que rencontre dans le parlement comme dans le pays la nouvelle réforme de l'armée. Réussira-t-il à enlever le vote de sa loi? Il ne se ménage certes pas, il lutte laborieusement contre toutes les oppositions. Il finira sans doute par lasser ses adversaires et rallier une majorité; il ne semble pas cependant pouvoir y arriver sans faire des concessions, soit sur l'augmentation de l'effectif permanent, soit sur la réduction du service. Il a, dans tous les cas, joué gros jeu avec ses indiscrétions, et il pourrait avoir acheté assez cher un succès qui ne servira son crédit ni en Allemagne ni auprès des alliés de l'Allemagne.

Un autre problème et même un problème singulier s'agite aujourd'hui en Angleterre. Comment le ministère libéral, qui est sorti des dernières élections anglaises et qui n'a encore rien fait, va-t-il engager sa campagne parlementaire? Jusqu'ici le ministère Gladstone, qui a déjà six mois d'existence, semble s'être donné pour mot d'ordre de se recueillir et de se taire. Il s'est retranché dans une réserve visiblement calculée pour ne rien compromettre par des manifestations partielles ou prématurées. Aux questions quelquefois un peu ironiques qui lui ont été adressées, il a évité de répondre ou il n'a répondu que vaguement. On savait bien que l'illustre vieillard qui a conduit la dernière cam-

pagne libérale, qui récemment encore venait un instant retremper ses forces sous le climat de Biarritz, méditait son grand projet d'émancipation irlandaise; on ne savait pas encore ce que serait ce projet, et à mesure qu'on approchait de la session qui s'ouvre aujourd'hui, l'opinion commençait à se montrer incertaine ou impatiente. Les conservateurs profitaient du silence ministériel pour reprendre confiance. M. Balfour s'amusait même à prophétiser avec commisération la chute prochaine du cabinet libéral. Plus d'un signe semblait révéler que la politique intérieure du cabinet rencontrerait de sérieuses difficultés. On en était là lorsqu'est survenue tout d'un coup une diversion extérieure et avant que M. Gladstone n'engage sa lutte pour le *home-rule*, c'est lord Rosebery qui est entré en scène avec la question égyptienne, un peu aussi avec une question du Maroc, comme pour ressaisir l'opinion et préluder à une session peut-être difficile.

Que s'est-il donc passé? La question du Maroc n'est pas évidemment la plus importante, quoique ce qui se passe à cette extrémité du continent africain ne soit jamais sans gravité pour des puissances comme la France ou l'Espagne. Lord Salisbury, à la veille de livrer sa bataille électorale qu'il a perdue, avait eu l'idée d'une de ces missions qui flattent toujours l'orgueil britannique, en attestant la prépondérance de l'Angleterre. Il avait envoyé un plénipotentiaire, sir Evan Smith, à Fez, auprès du sultan avec un projet de traité qu'il était chargé d'obtenir ou d'imposer. Malheureusement la mission de sir Evan Smith, au lieu d'être un succès propre à capter l'opinion anglaise, était un échec accompagné de scènes presque violentes que lord Salisbury n'avait pas le temps de venger. C'est cet échec que lord Rosebery a tenu sans doute à réparer, en organisant une mission nouvelle dont il a chargé sir West Ridgeway. Quel est au juste le dernier mot de cette mission nouvelle? On ne le sait pas trop encore; on sait seulement que le chef du *foreign office* s'est empressé de donner les explications les plus rassurantes, que sir West Ridgeway a dû passer par Madrid pour calmer les susceptibilités espagnoles toujours en éveil de ce côté. Jusqu'ici ce n'est qu'une démonstration de la diplomatie anglaise; mais la mission du Maroc a été bientôt éclipsée par les incidens bien autrement graves qui se sont succédé du côté du Nil, — et ici, il faut l'avouer, tout a été aussi rapide qu'imprévu. En un instant, la question égyptienne s'est trouvée réveillée et a provoqué un retour offensif de la prépotence britannique.

En réalité, de quoi s'agit-il? Il y a au Caire un vice-roi de moins de vingt ans, Abbas-Pacha, successeur de son père Tewfik, mort l'an dernier. Légalement, diplomatiquement, il est indépendant, ou du moins il est censé ne dépendre que de la suzeraineté de la Porte; en fait, il est sous la dure loi d'un protectorat étranger, représenté par un homme

qui ne fait rien pour en adoucir les rudesses, sir Evelyn Baring, devenu aujourd'hui lord Cromer. Que ce prince adolescent ne supporte parfois qu'avec la généreuse impatience de la jeunesse, le joug qu'on lui fait trop sentir, et qu'il ait eu la volonté de s'émanciper à demi, ce n'est pas bien surprenant; peut-être aussi a-t-il cru que l'avènement d'un cabinet libéral, en Angleterre, lui rendait quelque liberté. Toujours est-il qu'il a cru pouvoir congédier un premier ministre qui n'était qu'un instrument docile du protectorat anglais, Mustapha-Fehmi-Pacha, et qu'il l'a remplacé par un homme moins inféodé à l'influence étrangère, Fakhri-Pacha, en renouvelant son ministère. Aussitôt le conflit a éclaté avec une singulière violence. Lord Cromer s'est hâté de réprimer ces velléités d'indépendance du jeune vice-roi et de lui rappeler qu'il ne pouvait rien faire sans l'agrément de l'Angleterre. Abbas-Pacha, livré à lui-même, a plié devant la menace, puisqu'il ne pouvait faire autrement; il n'a pourtant plié qu'à demi, et s'il s'est résigné à sacrifier Fakhri-Pacha, qu'il venait de nommer, il a refusé de reprendre Mustapha-Fehmi : c'est un troisième personnage, Riaz-Pacha, qui est devenu président du conseil. Le conflit entre le jeune vice-roi et son tout-puissant protecteur a fini par une transaction apparente. L'acte de prépotence n'a pas moins été ressenti au palais d'Abdin et dans le public du Caire. Ce n'est pas tout : à peine ces incidens ont-ils été connus à Londres, lord Rosebery a saisi l'occasion d'affirmer sa politique. Il ne s'est pas contenté d'approuver et de soutenir lord Cromer, il a demandé aussitôt une augmentation du corps d'occupation anglais, qui est déjà de quelque 3,000 hommes. On a envoyé un bataillon, un escadron, peut-être un millier d'hommes de plus. Peu importe le chiffre : c'est la mesure par elle-même qui est significative. Il en résulte bien clairement, aux yeux du monde, que le vice-roi n'est plus même libre de choisir ses agens, — et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'un ministère libéral de la reine, dont le chef a paru toujours favorable à la cessation d'un état irrégulier en Égypte, ne trouve rien de mieux que de continuer la tradition de lord Salisbury, d'aggraver ce qu'a fait le vieux torysme.

Comment va-t-on maintenant sortir de là ? Le ministère Gladstone-Rosebery a pu sans doute trouver habile de frapper l'opinion par une démonstration de force, par l'éclat d'un acte extérieur avant d'aborder les grands débats parlementaires qui se préparent. Malheureusement cela ne résout rien en Égypte. Si le cabinet anglais a cru fortifier son autorité morale dans la vallée du Nil par la rudesse de ses procédés, il s'est visiblement abusé ; il n'a fait que réveiller les instincts d'indépendance en Égypte. Il n'a réussi qu'à populariser le jeune Abbas-Pacha, qui, depuis ce moment, s'est vu l'objet de toute sorte de manifestations publiques, — et, chose bizarre, il est réduit aujour-

d'hui à voir dans cette popularité du jeune khédive un péril pour le protectorat, à chercher dans des manifestations qui n'ont rien que de simple un prétexte d'augmenter ses forces militaires! D'un autre côté, si puissante que soit l'Angleterre, si particulière que soit sa position sur le Nil, il est bien clair qu'elle n'est pas seule, que cette question égyptienne n'est pas uniquement une affaire anglaise, qu'elle est aussi une affaire européenne. On peut, sans doute, pour prolonger une situation irrégulière, essayer de se servir des divisions de l'Europe, opposer la triple alliance à la France et à la Russie. C'est un artifice de polémique dont les journaux anglais ont usé et abusé depuis quelques jours. La situation ne reste pas moins ce qu'elle est, toute diplomatique, européenne, et si le cabinet anglais, dans un intérêt parlementaire, a cru devoir accomplir un acte d'autorité au Caire, il est toujours lié par des engagemens que la France n'a fait que lui rappeler récemment, qu'il ne méconnaît pas lui-même, auxquels il sera bien obligé tôt ou tard de faire honneur.

Les ministères ont leurs embarras et leur destin en Angleterre comme partout, en Italie comme en Angleterre. Lorsqu'il y a quelques mois déjà, au lendemain des élections d'un nouveau parlement italien, le ministère de M. Giolitti semblait pouvoir compter sur une immense majorité, c'était une impression assez générale qu'il fallait attendre, que les plus grosses majorités étaient les moins sûres, que M. Giolitti pourrait avoir le sort de M. Crispi qui, lui aussi, avait sa majorité! Cette impression a été bientôt justifiée, peut-être plus qu'on ne le croyait. M. Giolitti n'a pas tardé à rencontrer sur son chemin un péril qu'il n'avait pas prévu, qui n'a rien de diplomatique ni même d'essentiellement politique, — qui tient à des incidens tout intérieurs. Le fait est que l'Italie, avec la débâcle de ses banques d'émission, se trouve aujourd'hui dans une crise à peu près semblable à celle où se débat la France, et que, si elle n'a pas son Panama, elle a ce qu'on appelle son *Panamino*. Il n'y a que quelques semaines, un député de l'extrême gauche, M. Colajanni, avait déjà interpellé le gouvernement au sujet des banques d'émission dont il signalait les opérations irrégulières, suspectes, et il ne demandait rien moins qu'une enquête parlementaire pour « faire la lumière, » comme on dit aujourd'hui. Le président du conseil, M. Giolitti, en refusant d'accepter l'enquête parlementaire, promettait une sévère et minutieuse enquête administrative et il ne méconnaissait pas du reste la nécessité d'une réorganisation des banques. Il avait, à ce qu'il semble, la pensée de ramener toutes les banques provinciales d'émission à un système de banque unique sous le nom de banque d'Italie. Qu'est-il arrivé, en attendant la réalisation d'un projet qui rencontrerait vraisemblablement de vives résistances? L'enquête promise par M. Giolitti a été

faite en toute honnêteté, et on s'est trouvé brusquement en présence d'un vaste système de fraudes. Presque partout, à la Banque romaine, à la Banque de Naples, à la Banque de Sicile, ce n'était que confusion et désordre, opérations équivoques, abus dans l'émission des billets, prêts sans garantie. Ce n'est pas tout : dans cette administration frauduleuse se sont trouvés compromis, avec les directeurs de ces établissemens financiers, une foule de personnages de la société romaine, d'hommes politiques, de fonctionnaires. Bref, il a fallu trancher dans le vif, mettre sur-le-champ en liquidation la Banque romaine, puis en venir à une suprême extrémité, à l'arrestation du directeur de la Banque, M. Tanlongo, d'un administrateur, du caissier. Et comme pour ajouter au douloureux éclat de cette aventure, le directeur de la Banque romaine, M. Tanlongo, venait d'être nommé sénateur. Les scandales se ressemblent partout. Celui de Rome était complet et est encore loin d'être au bout.

C'est dans ces conditions, au milieu d'une émotion universelle, que le parlement italien vient de se rouvrir. M. Giolitti, en se présentant à Monte-Citorio, avait l'avantage de n'avoir point hésité à remplir tous ses devoirs, et, sans plus de retard, sans essayer de se dérober par des subterfuges de tactique, il a accepté toutes les questions, toutes les interpellations dont il a été aussitôt assailli. Il a intrépidement tenu tête à l'orage, et il aura vraisemblablement plus d'un assaut à soutenir encore. Même avec un nouveau vote favorable, le président du conseil n'est pas à l'abri de tout danger. Ce n'est point sans doute dans son crédit moral, dans son intégrité universellement reconnue que M. Giolitti risque d'être atteint ; mais cette crise nouvelle qui traverse l'Italie se complique de tant d'élémens divers, antagonismes locaux, rivalités de parti, ressentimens personnels, que le ferme et solide Piémontais pourrait bien un jour ou l'autre perdre l'équilibre et tomber comme ceux qui l'ont précédé au pouvoir. Il est d'autant plus exposé, qu'indépendamment des difficultés d'un procès dont il ne peut pas mesurer les conséquences, il a devant lui une foule de questions faites pour diviser la majorité : cette question même d'une banque unique d'Italie qui peut réveiller les passions régionales à Naples, en Sicile, en Toscane ; la question de la réduction du nombre des universités, qui atteint certaines provinces, certaines villes dans leur orgueil, dans leur passé historique, dans leurs intérêts. Voilà bien des affaires sérieuses, délicates, qui peuvent devenir d'ici à peu autant de pièges pour le président du conseil du roi Humbert, — sans compter l'imprévu qui règne en Italie comme dans bien d'autres pays du monde !

Et comme il faut qu'il y ait toujours dans cette mêlée des choses du temps un peu de comédie ou de fantaisie, des diversions piquantes ou de l'imprévu, voici deux princes, deux anciens souverains d'un petit

royaume d'Orient, le roi Milan de Serbie et la reine Nathalie, qui offrent à l'Europe le divertissement de leur réconciliation! C'est à Biarritz, aux bords de la mer cantabrique, à Biarritz illustré jadis par les entrevues de M. de Bismarck avec Napoléon III, et tout récemment par le séjour du vieux Gladstone, c'est là que le mémorable événement s'est accompli, que la paix paraît avoir été signée entre les deux époux ennemis. C'était bien la peine d'agiter un pays pour des différends de ménage, d'assourdir l'Europe de querelles presque féroces. Il n'y a que quelques années, en effet, le roi Milan a donné au monde cette triste représentation d'une guerre implacable contre la jeune femme qu'il avait associée au règne. Il l'a poursuivie dans ses droits de souveraine et de mère, dans sa considération; il n'a pas reculé devant des brutalités de pouvoir pour faire prononcer son divorce. Cette reine diffamée et répudiée, il faut l'avouer, s'est défendue avec une énergie toute virile; elle a rendu guerre pour guerre et n'a cédé qu'à la violence. Entre les deux princes, il y a eu de lamentables scènes. Ils se sont disputé publiquement, devant le peuple serbe, la tutelle de leur fils. Ils ont risqué de troubler, par leurs bruyantes dissensions, la paix intérieure du pays, et leur dernière ressource a été de se retirer en laissant la couronne à un enfant, qui est aujourd'hui le jeune roi Alexandre de Serbie, placé sous une régence nationale. C'est bien, certes, un des plus curieux exemples de guerre conjugale sur le trône. Les plus violentes querelles entre un roi et une reine ont cependant, à ce qu'il paraît, leur terme, et tout finit par une réconciliation! Le plus piquant, c'est que la paix ne leur rend pas la couronne et que ces époux réconciliés restent en définitive des époux divorcés.

Que va-t-il arriver maintenant? Le roi Milan, après avoir fait violence à un métropolite pour obtenir l'annulation de son mariage, va-t-il imposer à un autre chef religieux l'annulation de son divorce? La situation est au moins bizarre. Quant à la signification politique de cette réconciliation, elle ne peut être bien sérieuse. Le jeune roi Alexandre, en bon fils, a envoyé ses complimens à ses parens, pour la paix qu'ils ont signée; les Serbes fidèles aux Obrenowitch se sont réjouis de l'événement. C'est tout jusqu'ici. Les deux souverains n'ont pas témoigné l'intention de rentrer à Belgrade, où ils ne paraissent pas être bien désirés, — et ce qu'ils ont certainement de mieux à faire est de vivre en paix, sans essayer de ressaisir une influence qui n'a pas été favorable pour le jeune royaume des Balkans.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le mouvement de reprise commencé le 8 janvier et dont nous avions pu constater, dès la fin de la seconde semaine du mois, les importans résultats sur l'ensemble de la cote, s'est largement développé durant les deux dernières semaines. Bien des circonstances l'ont favorisé, le sang-froid des porteurs de titres, l'abondance persistante des capitaux, la rapide reconstitution du ministère, le vote de confiance qu'il a obtenu à l'occasion du débat sur les fonds secrets, l'abaissement de 3 à 2 1/2 pour 100 du taux de l'escompte par la Banque d'Angleterre, l'ouverture en Autriche-Hongrie et en Allemagne des émissions depuis si longtemps annoncées pour la conversion des anciennes dettes 5 pour 100 autrichiennes et hongroises, la fermeté constante des places étrangères.

Le vote de la loi élevant à 4 milliards de francs la limite maxima d'émission des billets de la Banque de France a mis fin à la situation étrange où s'était trouvé placé cet établissement par la nécessité d'effectuer ses paiemens exclusivement en espèces pendant plus d'une semaine. L'encaisse or a été diminuée, dans ce court espace de temps, de 150 millions de francs. En même temps, le remboursement des obligations de la Société générale algérienne et le paiement des coupons sur les deux rentes 3 pour 100 ont contraint le gouvernement à opérer un prélèvement d'une importance exceptionnelle sur son compte-courant à la Banque, et à offrir au public des bons du Trésor à quatre mois d'échéance, au taux de 2 pour 100 l'an. Ce dernier fait a passé inaperçu ; la Bourse ne s'en est point préoccupée. Achats au comptant et achats à terme ont porté la rente de 95.10 à 97.25.

La force du courant de hausse a paru alors quelque peu épuisée ; il s'est produit un assez vif retour à 96.30, mais les haussiers ont tenu bon contre les efforts du découvert débordé par une amélioration si rapide. Après plusieurs Bourses fort agitées et des fluctuations brusques de cours, le 3 pour 100 reste établi à quelques centimes au-dessous de 97, soit à 1 pour 100 environ plus haut que le dernier cours de compensation. Près de deux unités restent acquises à la hausse sur le cours coté le 13 courant. L'amortissable a gagné de même 1 fr. 60 à 97.70, le 4 1/2, 67 centimes à 106.67.

Du procès engagé contre les administrateurs du Panama, et des péripéties de l'instruction dirigée pour faits de corruption, la Bourse s'est désintéressée aussi complètement que possible. Une nouvelle crise

ministérielle ou des incidens extérieurs d'une réelle gravité auraient pu seuls affecter l'optimisme systématique du marché, encouragé par les dispositions si nettement orientées à la hausse des places de Vienne, de Berlin et de Londres. Or le ministère a résisté jusqu'ici victorieusement à toutes les attaques, et les affaires d'Égypte n'ont pas pris un seul jour un caractère menaçant.

Une émotion assez vive cependant a été provoquée par la présentation à la chambre des députés du projet d'impôt sur les opérations de Bourse. On sait que la réforme des droits sur les boissons, telle que l'a réalisée la chambre, laissait un déficit, évalué par la commission et par le gouvernement à une vingtaine de millions, chiffre qui sera très largement dépassé en réalité. Entre autres expédiens auxquels il a été recouru pour combler cette insuffisance, la commission a saisi d'abord celui que lui offrait M. Tirard, et dont une appréciation absolument arbitraire fixait le rendement à douze millions. Ce projet de loi n'était pas une simple mesure fiscale; une habile rédaction lui donnait une toute autre portée. Après avoir établi un droit équivalant à 10 pour 100 environ du courtage sur les opérations de Bourse, il stipulait que toutes les opérations portant sur les titres visés par l'article 76 du code de commerce (titres cotés ou susceptibles de l'être) devraient être faites par l'intermédiaire des agens de change. Il résolvait ainsi, par voie indirecte, la question toujours pendante des relations de la coulisse et du parquet, ou, plus exactement, de l'existence légale du marché libre. En fait, il supprimait ce marché en réduisant son activité aux seules opérations sur les valeurs non cotées ou non susceptibles d'être cotées.

Les trois cents maisons qui constituent le marché libre de Paris ont très vivement protesté contre une mesure dont l'application devait anéantir leur industrie; une délégation a porté leurs doléances devant la commission du budget. Celle-ci a entendu en outre les représentans des agens de change, et ceux des banquiers et des principales institutions de crédit. La presse, s'emparant de la question, a fait ressortir le danger d'une désorganisation financière de la place parisienne alors que dans quelques mois la conversion du 4 1/2 sera devenue possible. Le projet d'impôt, attaqué à la fois dans son principe et dans la plupart de ses clauses, devra être profondément remanié avant d'affronter le verdict de la chambre. Déjà, le ministre et la commission du budget ont décidé d'exonérer du nouvel impôt toutes les opérations sur les rentes françaises. Cette atténuation laisserait subsister une partie de la coulisse; mais que produirait alors cette taxe réduite? Deux ou trois millions à peine, selon toute vraisemblance. Est-il bien opportun, pour un si mince résultat, d'opérer une véritable révolution sur notre marché?

Il est important de rappeler, à propos de l'impôt projeté, que des

taxes très lourdes frappent déjà en France les valeurs mobilières, et que ces charges excessives sont une des raisons qui rendent si difficile la constitution de nouvelles entreprises collectives. Actuellement les valeurs mobilières paient à l'État environ 135 millions de francs par an, en dehors des droits de succession.

La rente italienne a été arrêtée dans son mouvement vers des cours plus élevés par la découverte d'irrégularités graves dans la gestion de quelques-unes des grandes banques d'émission du royaume. La Banque romaine a émis illégalement plus de 60 millions de billets ; un grand nombre de personnages politiques seraient compromis dans ce scandale ; d'importantes arrestations ont été opérées. En même temps la Banque romaine disparaît, absorbée par la Banque nationale ; les deux banques toscanes fusionnent d'autre part avec cet établissement. Enfin, la Banque de Naples est en fort mauvaise posture. L'émotion a été grande dans toute la péninsule; l'opposition, à la rentrée des chambres, a très violemment attaqué le cabinet Giolitti et réclamé la nomination d'une commission d'enquête. Mais la majorité de la chambre s'est montrée plus sage que ne le faisait présumer l'animosité du débat. Sur la proposition de M. Giolitti, elle a renvoyé à trois mois la question de l'enquête et laissé à la justice le soin de faire la lumière sur les scandales inopinément révélés. Sur ce succès, la rente italienne a repris le cours de 91 francs et reste à 91.15.

Les fonds russes ont revu à peu près leurs anciens cours. Le rouble est très ferme à Berlin, où la présence du tsarevitch à l'occasion du mariage de la sœur de l'empereur Guillaume II a produit une impression très favorable en fortifiant les espérances d'un rapprochement entre les deux souverains d'Allemagne et de Russie et d'un arrangement commercial entre les deux pays. Ces dispositions ont surtout profité à l'emprunt d'Orient, qui s'est relevé de 60 centimes à 67.20, et au 3 pour 100 1891, qui, de 77.85, a été porté à 78.50.

Les valeurs turques se sont légèrement relevées. Les titres de la Dette générale ont gagné 25 à 30 centimes, la Banque ottomane 5 francs.

L'Unifiée d'Égypte a fléchi de 4 à 5 francs, soit de 497.50 à 492.50, sur les incidens qui ont suivi le coup de tête du jeune khédive Abbas-Pacha. Cette baisse n'a pas duré, et l'on cote maintenant 495 à 496.25.

L'Extérieure est en reprise d'une unité et demie à 61.30. Le Trésor a ouvert à Madrid, pour parer aux besoins du moment, une souscription de pagarès pour un montant de 65 millions de pesetas ; il a été souscrit à ce jour environ 45 millions. Quant au déficit budgétaire, il continue de s'accroître sans qu'aucune mesure sérieuse soit prise pour enrayer ce fâcheux développement. D'après la *Gazette officielle*, l'exercice 1890-1891 a laissé une insuffisance de 75 millions ; le déficit de 1891-1892 atteint 95 millions, et l'on en est à 45 millions pour le

premier semestre de 1892-1893. Les deux derniers bilans de la Banque d'Espagne ont été assez satisfaisans; le change ne s'est pas aggravé, oscillant de 18 à 18 1/2 pour 100.

La rente portugaise est plutôt ferme à 21 1/4, bien que la situation financière apparaisse de jour en jour plus embarrassée. Le déficit, tout compte fait de la réduction du service de la dette, est évalué à 40 millions de francs sur un budget de 280 millions. La commission du budget incline à proposer une réduction du service d'intérêt à 25 pour 100 au lieu de 33 pour 100. Même alors, le Portugal ne pourrait payer sans que la population se résigne à de nouveaux impôts, éventualité considérée comme très douteuse.

Le nouveau gouvernement argentin persiste à déclarer qu'il ne pourra faire face aux engagemens du pays à la fin du *moratorium*. Les fonds baissent; l'agio de l'or s'est relevé à 212 pour 100.

La Banque de France a tenu l'assemblée générale de ses actionnaires le 26 janvier. Le rapport accuse une diminution sensible des opérations pendant le deuxième semestre de 1892, et cette diminution s'est traduite par une réduction correspondante des bénéfices (60 francs par action contre 75 pour le premier semestre).

Le Crédit foncier s'était déjà relevé il y a quinze jours de 900 à 950, sous l'impression des explications données par le gouverneur de l'institution à un groupe important d'actionnaires sur la situation de la Société, qu'aucun danger ne menace, et sur l'inanité des attaques passionnées, dirigées au plus fort de la crise contre le mode de gestion des affaires sociales. M. Christophle s'était attaché surtout, dans cette réunion, à démontrer une fois de plus la complète sincérité des bilans, l'importance des réserves, la solidité du gage des obligations, la stricte observance des règles statutaires en tout ce qui concerne la concession des prêts et la concordance entre le montant des prêts réalisés et celui des obligations en circulation. L'action s'est relevée encore de 950 à 1,005 et finit à 990. Les obligations ont été constamment bien tenues.

La Banque de Paris a regagné 15 francs à 630; le Crédit lyonnais, 13.75 à 753.75, le Comptoir national d'escompte, 11.25 à 492.50.

Une forte hausse s'est produite sur les autres valeurs principales du marché à terme, 23.75 sur le Lyon, à 1,523.75; 27.50 sur le Nord à 1,875; 30 francs sur le Gaz à 1,441.25; 20 francs sur le Suez à 2,602.50. La Compagnie transatlantique a été portée de 475 à 515, à cause du vote de la loi sur la marine marchande. Les actions des Chemins d'Autriche et d'Espagne ont vu leurs cours s'améliorer. Le Saragosse a gagné 3.75 à 173.75, le Nord de l'Espagne 8.75 à 141.25, les Autrichiens 7.50 à 630, les Lombards 10 francs à 220.

Le directeur-gérant : CH. BULOZ.

